UNE ENQUÊTE

AUX

PAYS DU LEVANT

XI (1)

L'ÉCOLE MYSTIQUE DE KONIA

SECONDE CONVERSATION AVEC LE TCHÉLÉBI

Quand nous sommes arrivés, le serviteur jardinait. Il se lave les mains, et gracieusement, sans bruit, nous fait entrer dans la petite maison où le Tchélébi m'accueille avec une courtoisie amicale

— Cher monsieur, lui dis-je, je n'ai pas abusé ? Vous acceptez de subir à nouveau le questionnaire d'un fidèle de Djelal-eddin ?

— Nous avons commencé les interrogations, il faut les terminer.

Il s'étend sur un divan que recouvre une peau de mouton toute blanche, un divan au bas d'une large fenêtre. Et moi, assis en face de lui, dans un fauteuil, je vois, au-dessus de sa silhouette allongée dans l'ombre, la petite prairie brillante et ses peupliers.

La chambre est très simple. De bons tapis sur un plancher

Copyright by Maurice Barrès, 1923.

(1) Voyez la *Revue* des 15 février, 1er et 15 mars, 1er avril, 15 mai, 1er et 15 juin, 1er juillet, 15 septembre, 1er octobre.

de sapin grossièrement raboté, des chaises en grosse paille; et seul le palier de l'escalier nous sépare de l'étroite cuisine, où l'on nous prépare le café. Que je me sens bien là, et que je retrouve avec amitié la figure maigre et pâle du grand Prieur, ses traits réguliers et fins, sa faiblesse nerveuse! « Cher trésor ambulant! » dirais-je volontiers à mon hôte, en lui appliquant l'épithète que ses admirateurs donnaient au poète du *Mesnévi*. Je me prépare à puiser à poignée dans sa conversation les perles de la sagesse et les turquoises du mystère.

— Hier, monsieur le Supérieur a dit une parole qui m'a profondément frappé. Il a dit que Djelal-eddin avait trouvé à Konia un peuple adonné à la poésie, à la musique, aux jeux, et qu'il avait employé cette poésie, cette musique, ces jeux pour lui faire connaître Dieu. Monsieur le Supérieur peut-il préciser comment le fait de tourner favorise la vie religieuse, comment la danse nous conduit à connaître Dieu?

— Il faut comprendre qu'il y a des degrés dans l'ordre. Un étranger se présente, il veut devenir derviche : pendant mille et un jours, il doit d'abord travailler dans la cuisine. Au cours de ce stage, s'il commet une faute, s'il découche sans permission, s'il boit, s'il vole, il doit recommencer les mille et un jours. Après ce temps, il est libre d'aller habiter où il veut; il n'a qu'à choisir une des succursales, un des monastères (on les nomme *tekkés*). Il est devenu un maître, on lui donne une chambre, et, à son tour, il est servi par les nouveaux arrivés. Notez que pendant ses mille et un jours de cuisine, on ne lui a rien enseigné de la danse et de la musique; on ne l'a pas initié dans l'ordre; mais, à ce moment, il choisit un professeur, et si quelque cheikh lui plaît, il apprend de lui les rites de l'ordre. Alors, après un an, il peut se faire qu'il n'ait plus besoin d'apprendre rien des autres; ou bien encore, il comprendra qu'il doit apprendre jusqu'aux derniers mois de sa vie. Pour ce, pas d'examen ; c'est à lui de sentir où il en est. Il peut arriver qu'il ait une telle capacité qu'il prévoie l'avenir, qu'il apparaisse dans des lieux où il n'est pas présent, qu'il se soulève entre ciel et terre. N'étant pas arrivé à ce degré, ne pouvant pas prévoir ce qui adviendra dans vingt ans, je ne saurais expliquer comment cela peut se faire.

— Vraiment, il y a des exemples?

— L'homme de Dieu, quand il se souvient de quelqu'un du

monde de l'au-delà, voit son image se matérialiser devant lui. Un jour de concert, Djelal-eddin s'interrompit à plusieurs reprises de danser pour aller s'incliner devant un coin de la salle, et, quand on lui demanda à qui il portait ainsi ses hommages, il expliqua qu'il avait vu debout sur l'estrade un des poètes persans qu'il admirait le plus, Hekim Senaï, qui frappait du tambour de basque et lui disait des choses gracieuses.

— Et aujourd'hui, vous connaissez de ces grands faits?

— Ils ne manquent pas. Ainsi, dans notre ville de Konia, Hadjerisa Effendi, un homme âgé de soixante-quinze ans, possède ce degré de divination.

Je marquai une vive admiration.

— Tenez, continua le Tchélébi, j'ai reçu trois lettres d'un inconnu qui m'annonçait une guerre. A la troisième, l'Italie a envahi la Tripolitaine.

— Où est-il maintenant, ce prophète?

— Dans ma cuisine. C'est lui qui va nous servir le goûter.

— Ah! permettez! Vous avez tort de mettre à la cuisine les prophètes. Vous devriez le signaler au Sultan.

— Il lit aussi mon courrier.

Le Tchélébi ne semblait pas attacher une importance extrême au don de prophétie et de vision. Il me parut partager l'état d'esprit du célèbre mystique Djonéïd, à qui l'on vint un jour annoncer qu'un derviche voltigeait dans les airs au-dessus du Tigre, et qui répondit paisiblement : « C'est dommage qu'il se contente de s'occuper de pareilles futilités ! » Cependant je crus poli de désirer voir ce grand favorisé. Il vint nous servir du café, du thé et des gâteaux qu'il avait fabriqués lui-même. C'était un homme simplet, que j'étais pressé de voir repartir avec ses plateaux. A tout autre moment, il eût fait à lui seul une bonne distraction, mais, quand j'ai à portée de ma main le trésor des mystiques, je ne vais pas m'attarder à une piécette de cuivre doré.

— Monsieur le Supérieur, revenons au mystère de la danse.

— Pendant les études, il arrive un moment où le derviche commence à être inspiré par la danse. Puisque notre fondateur a institué cet exercice, il est naturel que ceux qui ont voulu entrer dans l'ordre s'y prédisposent; mais, s'ils n'en ont pas le goût, ils doivent tout de même tourner une fois par semaine,

et la danse commence à leur plaire. A voir danser les autres, on s'y met. C'est un entraînement. Il y en a qui dansent en ne pensant qu'à bien tenir leurs pieds ; d'autres sont enthousiasmés, et tournoyent mieux que de plus jeunes. C'est une question d'inspiration.

— Voulez-vous me faire connaître le sens le plus profond de la danse ?

— Les derviches s'appellent *Salqis*, celui qui va, qui marche vers la divinité. Il y a trois degrés dans cette ascension et pour parvenir à cette lucidité : on peut savoir par la science ; on peut savoir par les yeux (après avoir vu), et enfin on peut voir tout ensemble par les yeux et par la science. Ainsi, sans avoir vu Bagdad, nous savons que Bagdad existe ; puis il arrive que nous sommes allés à Bagdad, et que nous voyons cette ville avec nos yeux ; et enfin, une fois à Bagdad, nous étudions son étendue, sa population, ses produits, ses jardins, tout l'ensemble, et c'est là savoir par les yeux et par la science.

— C'est très bien, monsieur le Supérieur, mais un peu magistral pour un simple pèlerin. Laissez-moi vous exprimer d'une manière plus vulgaire ma curiosité. Demain, j'assisterai au concert. Que dois-je y comprendre ? Qu'est-ce que les derviches signifieront ? Qu'est-ce qu'ils éprouveront ? Et moi, par exemple, si j'entrais dans la danse, qu'est-ce que vous me laissez espérer que j'en ressentirais ?

— Djelal-eddin pensait qu'il y a plusieurs chemins pour arriver à Dieu, mais que le plus court chemin est la danse.

— Puis-je croire qu'il y avait quelque chose de tout cela chez les Grecs, dans les écoles de Plotin à Alexandrie, et dans leurs mystères sacrés ?

— Le Coran a pris naissance dans une ville du Hedjaz où la civilisation n'était pas avancée. Quand les Mahométans sont venus à Damas, en Perse, ils ont commencé d'étudier les philosophes, tous les livres grecs. La grammaire et le cosmos, ils les ont pris des Grecs. Pour définir la religion musulmane et en faire comprendre la solidité, deux philosophies ont été fondées, une qui concerne les choses de la vie pratique, et l'autre qui concerne la prière. Cette dernière, le souffisme, d'où sortent les derviches, nous l'avons prise des Grecs. C'est pourquoi nous leur avons donné beaucoup de liberté. Nous n'avons rien pris ni des Anglais ni des Français, mais c'est vrai que

chez les Grecs la danse religieuse existait ; seulement chez les derviches, elle est l'emblème, le signe distinctif.

— Ainsi vous avez recueilli un moyen d'enthousiasme qu'il y avait dans les temples de la Grèce et dans les mystères helléniques. Votre concert spirituel s'élève dans l'Islam, comme ces figures de déesses que nous maintenons à deux pas de nos cathédrales, et qui, loin d'être un scandale, font plaisir même à notre grand chef, le Pape, dans ses musées du Vatican.

— Chez les Musulmans, la musique est défendue, s'il s'agit de l'entendre pour s'amuser ; mais elle est bonne, si elle doit inspirer des sentiments religieux. Djelal-eddin racontait qu'un jour Ali, ayant reçu de Mahomet la confidence des mystères du ciel, ne pouvait plus respirer ; étouffé par un si grand poids et redoutant de le partager avec personne, il se condamnait à la solitude ; alors il courut au milieu de la campagne se pencher sur un marais, où il commença d'énumérer et en quelque sorte de jeter un à un tous ses secrets. Quelques jours après, un roseau poussa dans ce marécage, dont un berger par hasard fit une flûte. Et tous les Arabes qui entendaient sa musique, voire les chameaux, faisaient cercle autour de lui, et ceux-ci s'arrêtaient de paître. Mahomet aussi voulut l'entendre. Quand le berger commença de préluder et que tous les compagnons pris de ferveur pleuraient et s'évanouissaient : « Arrêtez, cria le Prophète, ces mélodies sont le commentaire des secrets que j'ai communiqués à Ali... » Voilà le concert permis. Mais un concert défendu, c'est celui qui n'intéresse pas l'âme. Il faut que soit toujours exact le grand vers de Djelal-eddin : « La voix du violon, c'est le bruit que fait en s'ouvrant la porte du paradis. »

— Ah ! que je suis content ! Demain, quand on chantera et dansera les poèmes de Djelal-eddin, j'entendrai les confidences que le ciel a faites au poète il y a sept siècles ! Ce qui a été déposé de divinité dans le *Mesnévi* et le *Divan* me sera rendu sensible par le rythme que ces poèmes communiquent à l'âme et au corps des derviches !

— Voici exactement : au début, vous entendrez le Coran ; puis la première fois que les derviches chanteront, ils chanteront des vers de Djelal-eddin pour l'amour de Chems-eddin, des vers du *Divan*. C'est une personne qui les lit. Et après commenceront les deux flûtes. Et après commencera le tourner, avec le

tambour et la flûte. Et après le tourner, on lit le Coran et le *Mesnévi* et ensuite des prières en turc.

— La musique que j'entendrai fut-elle composée ou tout au moins choisie par Djelal-eddin?

— Elle nous vient de bouche en bouche par tradition.

— Les poèmes que l'on dit pendant le tourner et que vous attribuez à Djelal-eddin sont sûrement de lui ?

— Il avait l'habitude de porter avec lui une flûte de roseau et un petit tambour. En tournant, il disait des vers; ses musiciens les transcrivaient, les mettaient en musique et, au plus prochain concert, les chantaient.

— Je vous demande que vous ne vous lassiez pas de m'expliquer le développement de la cérémonie.

— Au commencement, vous verrez quelques promenades et la musique s'élèvera. C'est pour préparer à l'exercice de la danse. Tous s'agenouilleront et frapperont de leurs mains sur le plancher, puis ils se lèveront, signifiant ainsi des hommes qui meurent pour ressusciter. Et alors ils commenceront à marcher en processionnant autour de la salle de danse... Pendant cette promenade, la musique joue, et cela signifie qu'après avoir ressuscité ils marchent vers Dieu. Leurs trois tours achevés, ils sont devant Dieu... Le Tchélébi tient la place de Dieu. Non qu'il soit la personne de Dieu, mais il est son représentant. Il n'a pas les forces de Dieu, mais il a la force d'accomplir les ordres de la divinité. En cette qualité, j'autoriserai à danser... La première danse, alors, c'est la science; la seconde danse, c'est de voir avec les yeux; la troisième danse, c'est la période de l'entière connaissance... A ce troisième degré, les danseurs sont inspirés, ils sentent tout ce qu'ils doivent sentir; c'est la fin de leur désir, c'est une extrême puissance que je ne puis exprimer. Ils dansent, sans savoir ce qu'ils font.

— Je trouve ces explications bien intéressantes, et je remercie M. le Supérieur; mais ne sont-elles pas un peu abstraites? Je voudrais avoir dans les mains le livret de l'opéra que je vais voir danser. Puis-je tenir dans mes mains les textes ?

— Il y a un ou deux exemplaires liturgiques dans chaque tekké. Le choix des textes a été fait par les successeurs de Djelal-eddin.

— Il ne me suffirait pas d'avoir les textes. J'en voudrais

posséder l'esprit. Quel privilège pour moi de causer avec le successeur du grand Djelal-eddin, avec l'héritier de son sang et de sa pensée !

Avec la parfaite bonne grâce d'un savant et d'un gentilhomme, le Tchélébi m'offre de lire avec moi les grands textes et de me les expliquer.

J'accepte d'enthousiasme.

Il fait chercher des branches de lis en fleurs, et les remet à chacun de nous, cependant qu'on lui apporte des manuscrits anciens du *Mesnévi* et du *Divan*.

Belle écriture simple et noble, rouge, noire et or sur parchemin. Il les feuillette amoureusement.

Simplicité, beauté, frémissement de cette scène. J'aime ces raffinements, où ne se mêle aucun luxe d'argent. Ils valent par un goût parfait, et parce que la part sensible en est subordonnée à une spiritualité.

Le Tchélébi feuilletait le *Mesnévi* et le *Divan*, tantôt traduisant, tantôt commentant, et le plus souvent, oublieux de mon ignorance, il modulait de longs passages en persan, avec la plus belle voix du monde, une voix profonde, religieuse, chantante. Je le ramenais à une plus humble besogne d'explication, et quand je voulais insister et obtenir des précisions, il riait et s'étonnait, trouvant inutile, ce me semble, qu'on exigeât tant de clartés.

Je ne veux pas rapporter ici les notes que j'ai prises durant cette belle leçon. Il me semble préférable que je les mette en œuvre, demain, dans le récit du concert auquel je vais assister.

Le soir commençait à obscurcir le charmant paysage. Je vis à ma montre qu'il était sept heures passées. Depuis plus de quatre heures, je fatiguais cet homme délicat, mes deux traducteurs et le docteur Contenau.

— Ah ! lui dis-je, avec une espèce de désespoir, en me levant, il nous faudrait plus de huit jours !

Il m'offrit de me faire copier les plus beaux textes.

— Oui, mais vos commentaires ? Je voudrais rester six mois, et je commencerais à tourner.

— Écoutez, me dit-il, je ne danse qu'une fois par an, à la fête des (*le nom m'échappe*). Voulez-vous que demain je danse pour vous ?

Je lui saisis la main.

— Monsieur le Supérieur, c'est une telle vision qui donnera son plein sens à mon pèlerinage de Konia.

Il me reconduisit jusque dans le petit jardin. En plein air, je vis mieux combien il était épuisé de l'effort qu'il venait de fournir. Je lui exprimai avec effusion ma gratitude de sa parfaite complaisance à me dévoiler un si grand poète.

— Cher monsieur, lui ai-je dit, la cérémonie où je vais vous voir figurer, avec tous vos prestiges de musique, de chant, de danse, de décors, de symbolisme et de vieilles traditions, me promet la sorte de poème en action, la grande œuvre de lyrisme et d'émoi religieux que toute ma vie j'ai pressentie et désirée. C'est la marmite des sorcières, mais où vous ne mettez rien d'immonde, rien que de noble et de spirituel.

PROMENADE DANS KONIA

Tandis que le Tchélébi épuisé se refait de nos causeries dans sa douce maison silencieuse, et que le balayeur, sur je ne sais quel ordre, me fuit, je vais aux quatre coins de Konia interroger les sites et ranimer la figure charmante au milieu du cortège extravagant de ses disciples.

Une grande ville assez prospère, cette poussiéreuse Konia, et qui paraît bien peu orientale à celui qui vient d'au delà du Taurus. Des maisons turques à un étage, aux fenêtres treillagées de bois, aux balcons grillés, et badigeonnées de bleu ou d'ocre sous leur toiture de tuiles rouges; des mosquées en forme de cubes, surmontées d'une coupole, entourées parfois d'un jardin : tout un ensemble précaire, éphémère, rehaussé par une demi-douzaine de monuments historiques, les plus humbles et les plus somptueux, mais amoindri, je veux dire dénaturé, par deux, trois constructions neuves à l'européenne, (le Konack, la banque ottomane). Konia, en somme, doit le plus sûr de sa couleur locale aux caravanes et aux chameaux qui la parcourent.

Je suis allé jeter un coup d'œil sur les faïences du collège de Karakaï. C'est, dit-on, la plus belle décoration persane qui subsiste du XIII^e siècle. Toujours cette jolie solitude d'appartement d'été; toujours ce goût simple, humain, qui garde, dans ses raffinements quelque chose de familier et de primitif. Une porte mène à un immense cimetière continué par une plaine,

des prairies et au loin de douces montagnes. A l'ombre de la mosquée, sous le plus beau platane, une dalle de marbre, évidée dans son centre, où poussent des iris, s'appuie sur un fond de faïences bleu céladon, que les visiteurs pillent et massacrent, hélas!... Quel décor plein d'invitations! Il pourrait, il voudrait devenir poème, sonate, jeune figure féminine et mieux encore, douce acceptation, voire désir de la mort, mais, pressé que je suis, je n'en recueille qu'un enchantement stérile.

Qu'ai-je encore remarqué? La mosquée Indjé Minarelli médressé, dont le portail ogival, formé par deux bandeaux de de pierre bordés d'arabesques, me donne l'illusion de quelque chose d'hispano-mauresque, l'idée d'une décoration déjà vue à Valladolid, à Tolède. Il n'y manquait qu'un écusson aux armes...

Ailleurs, dans une grande mosquée ruineuse, de superbes tapis...

Ailleurs encore...

Mais non, des tapis, des carreaux émaillés, des entrelacs, des lettres ornementales, des iris, des roses, des chameaux et partout cette odeur d'Orient qui commence déjà en Andalousie, ce n'est plus aujourd'hui mon affaire. Konia, pour moi, c'est la ville des disciples, le lieu où l'on voit des esprits qui s'engendrent et s'enflamment.

Un des phénomènes les plus attrayants de l'univers, ce mariage des âmes se précipitant l'une vers l'autre pour se confondre, de telle manière qu'on ne peut pas distinguer Chems-eddin de Djelal-eddin, non plus que Platon de Socrate. Le type éternel de ces ardeurs et de ces échanges de maître à disciple, c'est, dans la Bible, l'aventure d'Élie et d'Élisée. Vous rappelez-vous cette scène grandiose? Élie, l'homme de Dieu, marchait dans le désert, et il dit à son compagnon Élisée : « Demande ce que tu veux que je te fasse, avant que je sois enlevé d'avec toi. » Et Élisée répondit : « Je te prie que j'aie ton esprit... » Et comme ils continuaient leur chemin, voici un chariot de feu et des chevaux de feu qui les séparèrent l'un de l'autre. Élie monta aux cieux par un tourbillon. Et Élisée le regardant criait : « Mon père, mon père, chariot d'Israël! » Et il ne le vit plus, mais le manteau d'Élie était tombé sur lui...

L'esprit d'Élie s'est posé sur Élisée. Quel chapitre de l'his-

toire des grandes âmes! Histoire héroïque, histoire éternelle. De nos jours encore, c'est le même phénomène. Deux mystiques s'ils se rencontrent, se confirment l'un l'autre dans la confiance qu'ils peuvent avoir de leurs expériences. A se voir favorisés d'une manière analogue, ils prennent une sécurité inébranlable. « Je suis dans une voie connue; je ne suis pas seul; je ne suis pas la dupe d'une illusion... » Mais ce n'est pas assez de dire que leurs deux extases se confirment ; elles se surexcitent l'une l'autre, et de vingt manières que l'on retrouve pareilles à travers les siècles, dans les pays les plus variés. Ainsi, chez nous chrétiens, les humiliations de saint à saint. « Tu es un chien. Tu ne mérites pas de délier les souliers de Judas. Je vais te fouler aux pieds... » Vous distinguez quelque chose de cela dans la cellule, où trois mois durant, Djelal-eddin et Chems-eddin demeurent en tête à tête. Vous y vérifiez aussi l'immense plaisir qu'à toutes les époques, dans tous les pays, tous ces mystiques éprouvent à se rencontrer. Ils volent à travers le monde, à la recherche les uns des autres. Nos aïeux ont vu M. Olier sillonner la France de ses pèlerinages à des femmes mystiques. Sitôt ensemble, et sans qu'ils se dissent rien, l'extase commençait. Et ainsi se justifie la valeur universelle de la définition donnée par Calah-eddin, le Batteur d'or (celui dont le Balayeur m'a parlé) à qui l'on demandait : « Quel est le vrai mystique? » et qui répondait : « C'est celui qui te parle de ton mystère pendant que vous vous taisez. »

Cet influx réciproque de deux êtres, cette fascination et cet engendrement des âmes, c'est un phénomène primitif et qui compte parmi les pulsations vitales du cœur de l'humanité. Chaque race, chaque pays, chacun de nous, peut-être, l'a éprouvé. A Port-Royal, Saint-Cyran hypnotise la Mère Angélique et bien d'autres; à La Chesnaye, le charme de Lamennais agit sur des êtres aussi différents que le jeune Montalembert (qui pouvait être prédestiné par son hérédité méthodiste) et sur Maurice de Guérin (lui, tout entier, noyé dans la nature). Mais les faits ne sont nulle part plus attrayants et plus puissants qu'à Konia.

Quelles influences catholiques de Byzance et d'Arménie venaient se combiner dans cette ville sainte avec l'Islam arabe et avec les ferments anti-islamiques que la famille de Djelal-eddin apporta de l'Asie centrale? Ce n'est pas moi qui peux traiter ce

magnifique problème. Mais les saints des Derviches tourneurs ont laissé dans la mémoire populaire une multitude de traits où se peignent au vif leurs ardeurs spirituelles, leur apostolat, leur ascétisme, leurs prodiges ; et grâce aux textes publiés par M. Cl. Huart, nous sommes admis dans l'intimité de ces singuliers personnages, véritables instruments de l'Esprit qu'ils ne cessent d'appeler. Nous les voyons groupés autour du grand poète qui les a recrutés sur place, ou qu'ils sont venus rejoindre, attirés par sa gloire. En somme, il n'est pas de ville au monde dont l'esprit nous soit mieux connu que l'esprit de cette Konia des saints, où je crois voir encore mon poète voltiger sur le char de feu.

Ville d'un réveil religieux et artistique. J'en bats tous les quartiers d'un pied infatigable, sans épuiser le plaisir de connaître les sites où passèrent ces voilés du trône de Dieu, ces nageurs dans la mer de la connaissance parfaite, ces révélateurs des mystères, et entre eux tous, le plus brillant, le Maître « la perle centrale des colliers de la pensée ».

Au cœur de la ville, dans le quartier musulman de Chemsi, repose Chems-eddin. Nous y sommes allés à travers des ruelles, des maisons, des jardins. De loin, mon guide me faisait voir la coupole pointue à huit pans. J'entrai dans un petit cimetière où quelques stèles étaient perdues sous de grands herbages que secouait un vent léger. Les oiseaux chantaient. Le plus touchant des cimetières turcs, enfermé dans des murs de pisé, derrière lesquels de pauvres maisons montrent à peine leurs têtes et que dominent de hauts peupliers frémissants. Entre les tombes, un sentier dallé nous conduisit à une mosquée délabrée. J'y trouvai une salle de danse, assez obscure, décorée de carreaux en débris, de lustres de cristal ternis par la poussière, et de pendeloques ébréchées. C'est une modeste succursale de la maison mère. Les derviches, à certains jours, y viennent tourner, près du tombeau dont nous sépare une cloison vitrée qui s'élève à mi-hauteur d'homme. Il est là, le noble extravagant, installé au-dessus de son puits, avec de nombreux cadeaux, cierges, boules de verre, œufs d'autruches, un lustre encore. Mais quelle solitude ! quelle odeur d'abandon, d'humidité et de roses mortes ! Ce n'est ici qu'une mosquée de quartier, une douce maison agreste et funéraire. Nulle inscription n'y rappelle le

Maître. Seulement un soleil surmonte le cénotaphe, le soleil de Tebriz. « J'étais neige et je fondis (sous un rayon de ce Soleil), chante Djelal-eddin, si bien que la terre me but, jusqu'à ce que je devinsse un brouillard d'âme qui monte vers le ciel. »

En quittant ce profond Chems-eddin, je suis allé porter mon hommage au cheikh Cadr-eddin, qui fut l'ami de notre grand homme. Lui aussi, il repose dans une petite mosquée toute calme, et si fraiche qu'elle sert de cellier pour quelques jarres d'eau de la source de Meram, dont la vertu est de se bonifier en vieillissant.

Le titre immortel de Cadr-eddin, c'est qu'il a prononcé la prière finale sur le corps de Djelal-eddin. Tous les grands savants prétendaient à cet honneur. Le mourant lui-même désigna Cadr-eddin. C'est sans doute à ce moment que celui-ci cherchant à exprimer quelques espoirs de guérison, le glorieux poète les écarta par cette suprême parole : « Entre l'amant et l'amante, il ne reste plus qu'une chemise de crin. Ne voulez-vous pas qu'on la retire et que la lumière se joigne à la lumière? S'embrasser sans voiles est plus agréable. »

On m'a lu sur la porte de cette petite mosquée une inscription où il est dit que Cadr-eddin a légué ses biens en fondations pieuses. Ses livres sont encore là, quelques ouvrages de théologie et de philosophie mystique, dont M. Huart a parcouru sans enthousiasme le catalogue.

Tout en suivant les traces de ces « prophètes » dont j'aimerais tant à saisir le profond secret moral que leur musique me voile, je saluais en pensée les disciples féminins du Maître...

Chaque semaine, dans la nuit du jeudi au vendredi, les grandes dames de Konia se réunissaient chez l'une d'entre elles, une personne extrêmement distinguée, que Djelal-eddin appelait la « directrice spirituelle des Dames. » Après la prière de la nuit close, le Maître arrivait, tout seul, et s'asseyait au milieu de leur cercle. Elles répandaient sur lui des pétales de fleurs et de l'eau de rose, tandis qu'il s'occupait de mystères et de conseils moraux. Pour finir, de jeunes esclaves récitaient des vers, jouaient de la flûte et du tambour de basque, et il dansait. Les femmes tombaient dans une telle extase qu'elles ne distinguaient plus leurs pieds de leurs têtes, ni leurs têtes de leurs

bonnets ; elles jetaient dans ses souliers tous leurs joyaux, avec l'espoir qu'il leur accorderait une faveur ; mais après avoir accompli la prière du matin avec elles, il les quittait.

C'étaient là, semble-t-il, des séances fort tapageuses, car, une nuit, un groupe de Djinns qui habitaient le quartier vinrent se plaindre à ces dames : « Nous n'avons pas, dirent-ils assez sèchement, la force de supporter tout cet éclat de lumière. Dieu vous garde qu'une douleur vous atteigne par notre faute. » Elles allèrent rapporter cette demi-menace à Djelal-eddin, qui sourit et d'abord se tut. Après trois jours, il dit : « Ne vous préoccupez pas. Tous ces Djinns sont devenus mes disciples, ils ne causeront de peine ni à vous, ni à vos enfants, ni à vos amis. »

Il y a aussi des histoires de saints derviches et de femmes inquiètes, des anecdotes qui découvrent avec une étonnante brutalité le mépris des hommes de Dieu, en Orient, pour les personnes du sexe, et la part d'érotisme qui se mêle au mysticisme brut, non encore épuré par l'Église.

Mais il faut que je m'arrête. Si Konia m'enchante au point que je n'y peux connaître la fatigue, je dois compter avec celle du lecteur. Dieu ! quel ennui de quitter bientôt un lieu tout brillant de ces trésors sur lesquels l'ombre va redescendre. Le silence que j'ai troublé va se rétablir dans ces petites mosquées des saints. Leur solitude profonde donne le plus beau sens à ce mot d'un Cheikh qui durant une danse, après la mort du poète, dit : « Il est venu comme un étranger dans ce monde et s'en est allé de même... »

Cependant, visible de toutes parts, une pyramide de faïence d'un bleu verdâtre surmonte son tombeau, et cette haute turquoise découpée sur l'azur m'appelle. L'heure du concert est venue. Je vais me plonger dans ses extases, qui complètent les délires des Bacchantes de Byblos et le séidisme des jardins d'Alamout.

LA DANSE

Me revoici dans le couvent des Derviches tourneurs et dans leur salon de danse, surmonté d'une coupole et planchéié d'un bois blanc poli par le frottement. Pour l'instant il est vide. Le public s'amasse dans la salle-vestibule, et seuls les privilégiés,

dont je suis, ont accès dans des sortes de loges, aménagées dans deux des arceaux qui, au nombre de quatre, supportent la coupole. Le troisième arceau ouvre sur cette salle que je viens de dire, toute remplie du commun des spectateurs; le quatrième sur la galerie pleine d'ombre où luisent les tombeaux, et parmi eux, tout or et argent, le catafaque du grand poète.

Les spectateurs se tiennent fort mal; ils ne cessent de se remuer et de marquer leur impatience. Ils se pressent autant qu'ils peuvent, pour distinguer ce qui se prépare dans le salon des tombeaux. C'est de là que vont venir nos derviches et mon éminent ami. Et de là soudain s'élèvent des préludes nasillards: la récitation d'un texte du Coran.

Les derviches en chapeaux de feutre, en manteaux noirs, hermétiquement fermés, sous lesquels passent deux doigts de leurs robes blanches, débouchent, un à un, des tombeaux dans notre salon de danse. Ils viennent s'agenouiller, s'asseoir en tailleurs, devant nous, sur le parquet : autant de poupées essuie-plumes.

Et soudain, toujours du milieu des tombeaux, une voix s'élève, pendant que le public se tasse, rit, est indécent. C'est un derviche qui commence à réciter, à chanter sans musique, debout sur une estrade. Et les quatre versets qu'il déclame, empruntés à Djelal-eddin, le Tchélébi hier me les a traduits.

Premier verset : « Je monte, je vais vers le ciel. Est-ce qu'il y a de droite ou de gauche des personnes qui veuillent me suivre ? Avant, nous étions au ciel, nous étions les amis des anges. De nouveau nous y retournons, parce que c'est là notre pays. La bonne chance nous favorise, de sacrifier notre vie et notre profession. Et le chef de notre caravane, Mahomet, la gloire de tout le monde, est respecté de tout le monde. Le bon parfum qu'apporte le zéphyr de l'aube, provient du mouvement de la chevelure de Mahomet.

Deuxième verset : — La force de mon imagination, je l'ai puisée du visage de Mahomet, qui est aussi brillant que les premiers feux de l'aube. Le soleil de Dieu (c'est Chems-eddin) est né du côté de Tebriz, à qui j'ai dit : Ta lumière touche tout le monde et est séparée de tout le monde.

Troisième verset : — Ne demande pas « où allez-vous! » à ceux qui sont extasiés de ta figure, puisque tu les a grisés de ta

lumière divine. (Ne demande pas « êtes-vous juif, chrétien, musulman? » puisque tu les as enivrés.)

Quatrième verset : — O Chems-eddin, soleil de Tebriz, tu m'as fait souffrir beaucoup ; pourtant contre une souffrance tu m'as donné cent satisfactions.

La voix frémit, gémit, se lamente, se convulse pathétiquement. Et les derviches achèvent de s'installer.

Parmi eux, je vois le Balayeur. Me reconnaît-il? Il est en cérémonie. Le grand Tchélébi, demeuré seul au milieu des tombeaux, regarde ses disciples prendre place. Il porte une robe grise à ceinture rose ; un turban noir est roulé autour de son haut feutre. Quelle image inoubliable de douceur et de mystère, qui se détache sur le catafalque somptueux de l'aïeul!

Alors commence le thème suave des deux flûtes. Une seule d'abord, légère, incertaine, à laquelle répond une seconde, plus grave.

On entend le souffle du derviche musicien sur le roseau.

Petit tambour! Au premier coup, tous les derviches, assis en cercle, tapent des mains sur le parquet et inclinent leurs têtes jusqu'au sol.

A ce moment arrivent les dignitaires, qui jusqu'alors s'étaient tenus auprès des tombeaux. C'est une arrivée pleine de majesté, mais, à leur suite, les fidèles font une irruption sans tenue.

Les derviches ayant cessé de frapper des mains et quasi de la tête sur le plancher se lèvent. Leur inclination à terre, c'était le signe des hommes qui meurent pour ressusciter ; maintenant la promenade commence.

Je note un épisode : un des derviches culbute et chasse nu des spectateurs, qui sans doute riait.

Ils font trois fois le tour de la salle en longue file, l'un derrière l'autre, tandis qu'un petit orchestre placé sur une estrade joue, et ces trois tours expriment des manifestations de l'âme. Cette promenade, après leur résurrection, c'est la marche vers la divinité. Et le troisième tour achevé, les voilà devant Dieu. En fait devant le Tchélébi.

A ce moment-là, celui-ci donne l'autorisation de danser, et vient prendre la tête de la promenade. Son premier acte, c'est de s'avancer de deux ou trois pas, pour un profond salut au tombeau du poète. Puis il se retourne et s'incline profondément devant le derviche qui le suit, comme s'il voulait communiquer

à chacun le salut qu'il a offert au poète. Il s'incline en mettant la main sur son cœur et la pointe de son pied droit sur son pied gauche, comme il a mis sa main droite sur sa main gauche. Rien de plus modeste. Et à chacun des tours, chaque fois qu'il passe devant le tombeau, il fait derechef trois pas et un salut.

Que c'est beau, ce moment où le grand poète est l'objet commun, le centre, le cœur de toute activité! Il est mort depuis sept siècles, mais ses fils se déclarent liés à lui et reçoivent de son génie, de sa personne un secours, un rythme, sur lequel sans plus tarder les voilà qui s'ébranlent.

Cette marche des derviches, une force monotone, constante, une force qui se ménage, l'allégresse d'un moteur bien régulier. Non moins monotone, un concert de flûtes et de tambour la règle et la soutient.

Le troisième tour terminé, et le grand Tchélébi ayant repris sa place, tous se rasseyent. Puis chacun se défaisant de son manteau, et l'un après l'autre, ils se jettent à l'eau : la danse commence. Jusqu'alors, c'était une danse-promenade, une procession autour de la salle. Maintenant, chacun d'eux a laissé tomber son manteau, a salué, a étendu les bras, comme s'il prenait son vol, et tous de remplir de leurs tournoiements le plancher de bois blanc.

Quand on commence à tourner, m'a fait remarquer le Tchélébi, c'est comme la fin du monde ; il n'y a plus ni maître ni valet ; tous sont égaux, tous inspirés. Et pour le signifier on chante les vers du *Divan* :

« *Cette maison où il y a de la musique, demandez au maître de la maison quelle est cette maison... C'est comme la fin du monde où chacun s'occupe de soi-même. Chacun est tellement occupé avec ses propres réjouissances qu'on ne peut distinguer qui est l'un ou l'autre. Est-ce un maître ou un valet?* »

Un à un, ils se sont décidés, et comme on entre dans la piscine, se détachant de la piste, ils sont entrés en tournoyant dans le centre du parquet. Ainsi dépouillés de leurs manteaux, vêtus tout de blanc et d'une immense jupe plissée, où l'air s'engouffre, et qui s'évase en cloche, ils pivotent comme des toupies plus ou moins rapidement, mais tous d'un même air concentré, sérieux. Chacun pour soi.

Après un quart d'heure, ils s'arrêtent, pour reprendre haleine sans doute, font un petit tour de piste, puis repartent.

Voilà le bedeau qui circule, vieux petit homme, allant de l'un à l'autre en leur marquant le rythme.

Quelques-uns font peine à voir et me rendent intelligible le proverbe : « Voyez le gros un tel, il ne se soucie plus de tourner. Il s'est réfugié dans la musique. »

Le Balayeur tourne un peu langoureusement. Un gros garçon rieur, sérieux comme une langouste, tourne magnifiquement. Le Tchélébi très digne, simple, monacal, la tête en arrière, les yeux mi-clos, semble déguster un vieux vin.

Les voilà partis pour le monde de l'exaltation. Comment les suivre dans ce grand jeu violent? Comment entrer avec eux dans la cuve de leur vendange? C'est un élan. Vers quoi? Je vois bien qu'ils subissent un choc, mais ce choc mental que ne leur arrache-t-il un cri! Ne jetteront-ils pas un cri d'homme, ces fous? Que va-t-il jaillir de cette crise tournoyante? J'attends. Depuis sept siècles on attend. Je ne vois rien que leur contentement.

Le grand Tchélébi en dansant avait l'expression d'une figure du Bernin.

Il tourne, tourne, enveloppé de son bonheur inexprimable. Ce qu'il éprouve, rien ne nous met sur la voie de le comprendre. Il est heureux, notre grand Tchélébi.

Ainsi pendant trois tours, et chaque fois sur un rythme nouveau, où l'on sent une gradation. Nous voici au troisième tour. Ils sont vingt-cinq à tourner; plus dix musiciens et chanteurs : en tout trente-cinq.

« *Mes yeux sont colorés par le sang, quel besoin ai-je du vin? Ma foi est brûlée comme une grillade, qu'ai-je besoin de la grillade? Mon corps n'a pas été utile, ni à moi ni à celui que j'aime, que puis-je donc faire de lui? Oh! mon Dieu, qu'ai-je à faire de ce morceau de terre?* »

Et encore (du *Divan* et du *Mesnévi*) :

« *Je ne savais pas que tout le visible et tout l'invisible, c'était toi. Dans les corps, dans les âmes, c'est toi toujours.*

« *Dans ce monde, je demandais un signe de toi. Après j'ai appris que ce monde tout entier était toi.* »

Figures perdues, concentrées, absentes, sans rayonnement pourtant, tout cela morne, égoïste, physiologique. Je voudrais des pleurs ou des plaisirs de l'âme. A la fin, plus de chant, rien qu'une musique rapide, moins haletante. Ils semblent des

oiseaux qui ne battent plus des ailes, qui planent. Tous en plein ciel. Le grand Tchélébi, les mains sur son cœur, puis les bras ouverts, le regard en haut, accueille le monde, se perd dans l'azur. C'est l'extase, c'est l'instant où ces danseurs enivrés éprouvent que leur désir nostalgique fait éclater leur moi individuel. Ils ne sont plus maîtres des facultés de leur être. Comme le grain de blé se meurt dans le sol pour que la tige s'élève à la lumière, dans l'extase leur âme, leur idée, leur surnature se dégage et s'épanouit. Tout est douceur, harmonie, unité, innocuité. Ils croient avoir rejoint la force primordiale, la réalité suprême, et s'y apaiser, s'y confondre.

Ainsi dansait, il y a sept siècles, le grand Djelal-eddin Roumi, et il disait avec le sublime orgueil des poètes : « O ciel, qui tournes en cercle autour de nos têtes, dans l'amour du soleil, tu exerces le même métier que moi ! »

DANS LA LOGE DU TCHÉLÉBI, APRÈS LA DANSE

Après la danse, je suis allé dans la loge du Tchélébi, qui donne sur le parvis de marbre et sur les petits jardins de la dervicherie, une loge largement baignée de lumière au point de ressembler à une serre, et toute décorée des turqueries habituelles, peintures brillantes, sofas, miroirs et pots de fleurs.

Il est assis sur un divan, les jambes croisées. Quelques personnes sont venues le féliciter, trois, quatre, tout ce que peut contenir de visiteurs cette étroite cellule-boudoir.

Je ne peux tout de même pas lui dire, comme on ferait dans les coulisses de l'Opéra : « C'était charmant, et à la fin tout à fait émouvant. Quelle grâce et quelle mystérieuse spiritualité ! Sans flatterie, monsieur le Supérieur, vous étiez le roi du bal par votre sérieux et votre air de noblesse. » Non, je ne peux pas lui dire cela, que je pense ; et je ne trouve pas convenable non plus de lui exprimer les curiosités qui m'obsèdent. « Dans quelle mesure cette danse est-elle une nourriture pour l'âme ? J'admets que vous venez de toucher, comme un songe, au seuil des régions supérieures, mais quelle efficacité, dans cet exercice ? A quoi ce concert spirituel vous aide-t-il ? » Je n'ose formuler ces questions, car ainsi ramassées elles sembleraient grossières. Et pourtant j'ai besoin d'y avoir une réponse et de donner un sens total à la vitalité violente de cet après-midi.

Depuis sept siècles, chaque vendredi, ces derviches se livrent à l'enthousiasme. Quel est le fruit de leurs beaux paroxysmes ?

On a beaucoup parlé stérilement des grands poètes de l'Asie, et pour ma part combien j'en ai rêvé ! Or voici que j'ai pu m'approcher du tombeau de cet illuminateur de l'Islam. Les documents poussiéreux m'y sont apparus comme des choses vivantes. Maintenant il s'agit de les mettre à la disposition du public. Il s'agit d'introduire Djelal-eddin et le Soleil de Tébriz dans le cercle classique. Je voudrais les humaniser, à l'usage de l'Occident. Je suis encore loin de compte ! Au moins puis-je dire que j'éprouve de la sympathie, et que toutes ces choses, bien qu'elles me choquent, contiennent un ferment majestueux et doux. Le dieu y paraît. L'expérience que j'ai prise de ce Tchélébi et de ses disciples, tournoyant avec innocence et conviction au son de la flûte du poète immortel, ne me laisse plus lire sans émotion ce beau récit que voici du fils de Djelal-eddin sur son père et sa dervicherie :

« J'étais assis avec le médecin dans le collège (la dervicherie), lorsque tout à coup mon père entra. Il posa sa tête bénie sur mes genoux et regarda chaudement mon visage. « Oh ! mon fils, me dit-il, considère-moi longtemps. » Je lui répondis : « Peut-être au lendemain de la Résurrection, verrai-je pareillement votre visage béni ? — Par Dieu, s'écria le médecin, j'ai la croyance que quiconque aura vu dans ce monde une seule fois le visage béni de notre maître sera au jour de la Résurrection un intercesseur tout-puissant. » Mon père se leva alors et dit : « Dieu pardonnera à cause de toi à tous les médecins du monde. Oui, quiconque nous aura vu ne verra pas le visage de l'enfer. Il viendra un temps où ce collège sera totalement détruit, mais ceux qui passeront sur son emplacement n'iront pas dans l'enfer. » Et il chanta : « Tu es bien belle ! Que le mauvais œil soit loin de toi ! Heureux l'œil qui a vu ton visage ! Voir ton visage, c'est bien rare ! Heureuse l'oreille qui a entendu ton nom ! »

Avant que je le quitte, le Tchélébi me remet cordialement sa photographie où il vient d'écrire quelques phrases, rapidement, avec cette prodigieuse élégance de nos grands confrères les lettrés de l'Orient.

« Permission, à Notre Maître ! »

(Il demande au Maître, c'est-à-dire à Djelal-eddin, la per-

mission de donner ces vers et de les donner à quelqu'un qui n'est pas musulman.)

Puis suivent des vers turcs :

« Par la peinture qui retrace mon triste visage, tu découvriras l'état de mon cœur.

« Sur la tablette de mon front, tu liras la copie de mon destin. »

Et il signa :

« Le fils (le descendant) de Son Excellence Notre Maître, le cheikh Mohammed Béhâ-ud-din Véled, serviteur des seigneurs Meslévis au Seuil sacré.

« MOHAMMED VÉLED. »

CONVERSATION FINALE AVEC LES FRANÇAIS DE KONIA

Chaque soir, après des journées si bien remplies, je retourne en Europe, c'est-à-dire que je rentre à l'hôtel de la gare. Cette gare, ces arbres, son hôtel entouré d'un petit jardin, c'est un coin d'Europe, une oasis, la promenade préférée de tout Konia. Aux heures les moins chaudes, la ville s'y vient installer. Ailleurs tout est livré aux punaises, et de ma fenêtre par-dessus le toit rouge de la gare des marchandises je vois les dures collines implacables. Mais cet étroit espace, c'est la France.

A la table voisine de celle où j'écris ces notes, je viens d'entendre les réflexions amères de deux voyageurs allemands : « Oui ou non, disent-ils, sommes-nous sur le chemin de fer allemand et dans un hôtel allemand? On n'y parle que le français, et on y joue *la Marseillaise!* »

C'est l'œuvre des Assomptionnistes. Ce soir, le dernier soir de mon séjour à Konia, leur supérieur, le Père Gaudens, veut bien venir dîner avec moi. Je lui fais tous mes compliments.

— Bah! me dit-il, on est au monde pour lutter. Tout ce que nous ferions, si nous avions des novices! Notre ordre se maintient par l'Italie, l'Espagne, la Belgique, mais le point sombre, c'est le recrutement français. On s'en tire comme on peut. Certains de nos Pères font des tournées en Bretagne, en Lozère, en Savoie, et les enfants qu'on leur confie sont éduqués à la française en Italie, en Belgique, en Espagne. Nous avons une bonne maison à Galeara, à quatre-vingts kilomètres de Bilbao. Ah! nous savons tout de même travailler pour la France! Dans cette

gare de Konia, quand nous venons saluer les autorités françaises qui passent, les Allemands ne comprennent pas.

J'ai réuni au Père Gaudens, dans ce dîner d'adieu, les deux Français de Konia, M. Ernest Noblet, le directeur de la Banque ottomane, et M. Raymond Belfoy, un de nos compatriotes, qui possède une grande propriété non loin de Konia, à Seraï-Ini.

Ces messieurs me confirment l'immense service que nos missions rendent à la cause occidentale, à la civilisation, dans tout l'Orient. Ils ne voient pas l'avenir avec sécurité dans la Turquie des Jeunes Turcs.

Les valis sont xénophobes. C'étaient autrefois des gens repus, aujourd'hui ce sont des gens affamés. Incapacité absolue des fonctionnaires, tous personnages qui savent réduire l'étranger, très corrects, très gentils, parlant les langues, hommes du monde, mais incapables de rien réformer. Aucune loi nouvelle utile n'a été mise en application. La nouvelle loi qui organise les vilayets a été votée, communiquée aux provinces, jamais mise en exécution.

Depuis quelque temps, sous prétexte d'aider l'élément musulman qui se prétend en infériorité vis-à-vis des chrétiens, parce que ceux-ci ont des installations et des capitaux, on organise le boycottage des chrétiens ottomans. Dans chaque mosquée, le prédicateur, deux, trois fois par jour, dit : « N'achetez rien, ne faites aucune affaire avec les chrétiens, ni avec les étrangers. » Le Gouvernement turc qui semble réprouver ce boycottage l'encourage et l'organise. Cela tend à la persécution et peut aller jusqu'aux massacres.

Les Jeunes Turcs ont voulu se défaire d'un despotisme qui inquiétait, faisait trembler tous ceux dont les têtes dépassent un peu le niveau de la foule anonyme. Ils ont atteint le principe d'autorité sans se défaire de l'arbitraire. Les voilà à demi sortis de la légitimité sans être entrés dans la légalité. Ils ne comprennent pas l'idée de la Loi. Ils prétendent vouloir prendre la France pour modèle, mais non, ils veulent notre argent, et ne nous font aucune facilité. La xénophobie se développe avec une rapidité inquiétante.

Là-dessus, M. R. Belfoy nous donne son cas en exemple :

« Je suis venu ici, il y a cinq ans, faire un voyage d'études. J'ai vu d'immenses territoires sans moulins, car les cours d'eau

y font défaut, qui sont le seul moyen d'énergie employé hors des grands centres. Les villageois avaient plusieurs jours de voyage et ensuite d'attente aux moulins à eau les plus primitifs. Je construisis dans un village central un moulin moderne à gaz pauvre (nous faisons le gaz en distillant le charbon de bois de la montagne), et l'entreprise fut très rémunératrice. Elle n'est plus pour moi aujourd'hui qu'un assez bon placement, car les gens aisés des environs ont fait construire par des spécialistes étrangers, dans un rayon de cent kilomètres, six autres moulins copiés sur le mien, si bien que la même clientèle est partagée, mais ainsi ma venue n'a pas été inutile.

« Entre temps, j'appris qu'une famille turque possédait une grande propriété, d'un seul tenant, inexploitée faute de capitaux et d'expérience. Cette terre était grevée vis-à-vis du trésor d'une hypothèque légale de deux cent mille francs. Elle fut mise aux enchères publiques et, quoique d'une fertilité réputée, aucun acheteur ne se présenta parce que le morceau (achat et exploitation) était trop gros. Les propriétaires obtinrent alors de Djavid bey, ministre des finances, la facilité de payer leur dette en dix annuités par échéances égales et sans intérêt. La première tranche étant demeurée naturellement impayée, je me présentai comme acheteur et demandai au ministre la facilité de paiement accordée aux propriétaires ou réduite à cinq ans. Elle me fut refusée. J'offris de payer comptant. Quelques xénophobes de Konia ayant émis la prétention qu'un étranger ne pouvait acheter un pareil domaine, les ministères compétents et le Conseil d'État ottoman répondirent qu'aucune loi ne l'interdisait. Les autorités de Konia, responsables du déficit vis-à-vis du Trésor, me délivrèrent cent quinze titres de propriété, fort bien délimités par des bornes ou par des frontières naturelles, moyennant paiement à elles d'un peu plus de deux cent mille francs et de trois cent mille aux propriétaires. Je soldai également environ quarante mille francs de frais d'expertise, de bornage, de carte, d'avocats conseils de Konia, de Smyrne, de Constantinople. Enfin je signai une déclaration comme quoi je ne fonderais là ni école, ni hôpital, ni colonie, ni église. En revanche, j'obtins, en plus de mes titres, un papier officiel où il était dit que je devenais bien effectivement propriétaire de cette terre, libre de toute charge, et que si quel-

qu'un y avait quelque prétention, comme propriétaire du tout ou d'une partie, il devait s'adresser aux tribunaux.

« Muni de tous ces documents, je commençai en 1912 mon exploitation. Je vis alors les voisins pénétrer chez moi avec des milliers de moutons et de gros bétail, y labourer et y semer. Mes gardes impuissants étaient souvent battus et blessés. Dans le cœur même de la propriété, mes charrues à vapeur étaient attaquées par les villageois dont les femmes venaient se coucher en travers des roues des locomobiles. Mes réclamations à Konia contre toutes ces violences, les procès au criminel que j'intentais contre les agresseurs connus, n'avaient jamais aucune suite, et, depuis deux ans, je n'ai vu ni un gendarme venir instrumenter, ni un procès avoir une fin.

« Mes machines cependant, après plusieurs déménagements, avaient réussi à labourer cent hectares. Les voisins sont venus y semer leur blé. Sept mois après, devant mes yeux, ils enlevaient la récolte. Je ne pus obtenir aucun semblant d'aide des autorités.

« Je m'adressai alors à l'ambassade de France, qui accepta de s'occuper de cette question, non en tant qu'affaire immobilière, ce n'était pas son droit, mais en tant qu'entrave à la liberté du travail contre un citoyen français effectivement propriétaire. Les ministères compétents reconnurent mes droits, mais se déclarèrent, à tort ou à raison, incapables de réagir. Durant les négociations du dernier emprunt cependant, il y eut un semblant de bonne volonté à mon égard, et des ordres furent expédiés à Konia de régler cette affaire administrativement. Le Vali Mehmed Husny bey ne fit absolument rien, et par son attitude passive, il encourageait et excitait les villageois. Toutefois, Talaat bey proposa à l'ambassade que je citasse tous les empiéteurs devant le juge de paix. Je m'y refusai, ne voulant pas entrer dans le maquis de la procédure; vu mes documents, cette affaire devait se régler administrativement, et au surplus ce n'était pas à moi à instrumenter. Enfin, sur les instances du ministre et son assurance qu'avec des jugements en ma faveur la gendarmerie agirait, j'acceptai d'attaquer mes adversaires dont aucun ne put présenter le moindre titre de propriété et je gagnai tous les procès.

« Muni de ces sentences qui renforcent mes titres et documents, je réclame depuis six mois aux autorités de Konia de

les faire exécuter. La gendarmerie ne bouge pas, ni le procureur impérial, ni le Vali malgré ses promesses à notre ambassadeur qui dernièrement était de passage à Konia. La comédie continue et fait comprendre aux paysans qu'après avoir déjà trois fois labouré, trois fois semé chez moi, ils pourront, dans cinq semaines, à la prochaine récolte, pour la troisième fois, me dépouiller tranquillement. Bien débonnaires encore seront-ils, s'ils ne viennent pas voler ou incendier mes propres ensemencements.

« En automne 1912, j'avais planté trente mille arbres d'un mètre cinquante de hauteur, voulant donner ici l'exemple du reboisement si joli et si utile. Les troupeaux envahisseurs ne m'en ont pas laissé un seul. J'en ai planté à nouveau quatorze mille en automne 1913 ; une partie est déjà mangée...

« Voilà, monsieur, les difficultés que l'on rencontre en Turquie, quand on veut y travailler, en s'entourant cependant de toutes précautions. L'argent et la peine que l'on dépense sont compromis, parce que les autorités vénales et xénophobes veulent vous ruiner. J'ai soutenu la partie, car j'étais fortement engagé et j'avais quelques capitaux en réserve, mais, si cette année avait été sèche, je n'aurais pu continuer; j'aurais dû abandonner, en perdant un million effectivement dépensé et cinq cent mille francs de récolte et de labourage volés ou saccagés. C'est un pays admirable; le paysan d'Anatolie, avec un maigre labour, sans fumure aucune, récolte une moyenne de 45 hectolitres d'excellent blé à l'hectare, et moi, en dépensant un tiers de moins que lui, j'arrive à produire le double de plus, tandis qu'en France la moyenne est de 22 avec de bons labours, des fumures et des soins nombreux. Mais jusqu'à ce que l'on ait réformé les rouages de l'administration turque, aussi bien que sa mentalité, je supplierai les Français de profiter de mon expérience et de celle de quelques autres et de ne pas venir s'établir dans ce pays. La loi y existe, mais n'est jamais appliquée. »

Tout cela, ce sont des faits d'un bien vif intérêt et que je recueille avec attention, mais mon esprit retourne invinciblement aux parties obscures de Konia. Je voudrais voir les disciples de Djelal-eddin avec les lunettes du Père Gaudens. Que pense-t-il des derviches, ce religieux? Absolument rien. Ce sont

des fainéants qu'il n'a jamais rencontrés sur aucun des terrains où il cherche à être utile.

— Et leur charmant grand-prêtre ?

— C'est un nouveau venu. Pour être juste, on n'en parle pas mal. Mais son prédécesseur ! Ah ! celui-là !

Et l'Assomptionniste, le financier, l'agriculteur, de me raconter des histoires :

Ce précédent supérieur des derviches n'était pas sérieux. Il avait une belle tête, mais quelle ignorance, quelle légèreté ! Il disait : je voudrais aller à Paris, parce qu'on y trouve de jolies femmes. Il demandait si l'Allemagne était limitrophe de la France. Il aimait le vin de Champagne ; la direction des chemins de fer lui en envoyait une caisse, tous les deux mois, pour entretenir ses sympathies. Quelque chose pourtant l'attristait, les mauvais procédés du Vali. Le Vali l'accablait d'humiliations. Il s'en plaignait à Constantinople, mais personne ne lui répondait. Ses lettres arrivaient-elles ? Il n'osait y aller voir. Comme le rôle du Tchélébi est de ceindre l'épée au nouveau sultan, Abdul-Hamid avait déclaré : « Je ne veux pas qu'il paraisse ici ; on croirait que je suis mort. » Il n'avait pas le droit de s'écarter de plus de vingt kilomètres de Konia. Comment obtint-il une autorisation ? Un beau jour il déclara à son entourage : « La vie ne m'est plus possible, je fais le voyage. » Cette fois le Vali fut inquiet ; il médita, il consulta, et c'est alors qu'il trouva le plus beau de ses tours. Le matin fixé pour le départ, tout Konia était à la gare. Le Tchélébi bien installé dans son compartiment saluait, saluait. Mais soudain il voit un rire universel. Le train était parti, et son wagon restait. Le Vali avait donné l'ordre de le détacher. Le pauvre Tchélébi complètement démoralisé n'essaya plus de lutter...

Je les interromps, tous les trois.

— Dieu ! que vous êtes anticléricaux ! Je vous assure que le Tchélébi actuel m'a raconté les choses les plus intéressantes.

— Voilà, dit l'Assomptionniste, Monsieur Barrès est ravi Il passe l'après-midi avec le derviche et la soirée avec le missionnaire.

— C'est vrai, mon Père, je vais du Tchélébi à l'Assomptionniste et de la dervicherie au couvent ; je vois les uns animés par une vieille pensée de la Perse, et les autres par de vieilles pensées qui viennent aussi de l'Orient, mais clarifiées, sanc-

tifiées, orchestrées, organisées par une longue tradition de chez nous. Cependant je ne vous fais pas de tort. Dans le même moment où j'aime ces derviches, mieux que jamais je vous aime, et je vois votre supériorité hors de pair. C'est d'eux que je m'occupe le plus? Parce qu'ils sont la nouveauté. Rien ne m'étonne chez vous, ni votre robe, ni votre bréviaire, ni votre vertu; je vous ai toujours vus; c'est vous qui avez façonné les miens d'âge en âge; vous faites partie intégrante de mon patrimoine intellectuel et moral. Si je leur accorde, à ces étrangers, plus de curiosité qu'à vous, c'est que je suis votre frère. Même chez eux, votre pensée veille en moi, si présente, si agissante que je n'ai pas besoin de me la formuler. C'est encore cette pensée, dont vous-même, vous ne réalisez peut-être pas assez la richesse, dont vous ne connaissez pas les dernières racines, qui m'a poussé là-bas, ne m'éloignant de vous en apparence que pour m'aider à mieux vous rejoindre. Si vous n'aviez pétri de religion tous ceux de ma race, moi, occupé de curiosités plus basses j'aurais passé moins de temps chez le Tchélébi.

« Ah ! j'entends, je vois sur vos lèvres l'accusation de dilettantisme. Les dilettantes, ne vous hâtez pas de vous défaire d'eux. Ce dilettantisme, c'est la mèche qui brûle encore. Il ne faut pas que vous souhaitiez de mettre le pied dessus, de l'étouffer, de l'éteindre. N'allez pas préférer Voltaire à Chateaubriand. Soyez rassuré et apaisé, bon Père, et songez aux raisons particulières de mon voyage. Si je n'étais pas homme à m'intéresser aux derviches, peut-être entrerais-je moins aisément dans les sentiments qui conviennent aux défenseurs des Assomptionnistes. Il ne s'agit pas d'identifier des êtres profondément différents. Des religieux de France représentent autre chose que des derviches d'Asie, mais enfin, à l'heure où je me prépare à soutenir leur défense devant la Chambre, comment ne serais-je pas frappé de l'importance que tout l'Orient accorde à ses propres congrégations? Je pars d'une même curiosité; on me montre deux institutions qui se ressemblent; pour mesurer l'excellence exacte de l'une, ne convient-il pas que je pénètre aussi profondément que possible les secrets de l'autre? Et jamais mieux qu'ici je n'ai su pourquoi je préfère à ces danseurs du tombeau ces rudes lutteurs, qui sont en même temps de tendres meneurs d'enfants.

« Veuillez donc me pardonner, mon Père, un peu d'exaltation romantique que m'inspire le Tchélébi, puisque fatalement cette exaltation se tournera à magnifier avec plus de compétence nos grands ordres chrétiens et latins. »

KONIA ET L'ASSOMPTIONNISTE M'OBLIGENT A PHILOSOPHER

Et puis j'amasse ici des expériences décisives, qui réveillent en moi les plus vieilles, les plus belles questions, et qui peut-être m'aideront à les éclairer. Tout ce que je vois est chargé de sens : cette danse des derviches n'est pas un simple accident, un pur caprice; elle répète, à sa façon, d'autres transports. Si elle me ramène à l'origine même de tout sentiment religieux, elle me rappelle aussi l'inspiration des poètes. Religion, inspiration, d'où viennent ces divines choses ? Y aurait-il des moyens artificiels pour nous élever jusqu'à elles ? Des moyens encore de fixer ces minutes sublimes dans une œuvre et dans une vie ? Vingt points de vue s'ouvrent devant moi :

I. — Le fait mystique, dans son essence, est le même à toutes les époques, sous les climats les plus divers. Un même esprit fluide et brillant court à travers les âges. L'étincelle repose au sein de tous les êtres, prête à jaillir sous un choc. Nul qui ne puisse avoir son moment. Les circonstances les plus diverses dégagent en nous cette électricité; et le plus positif des êtres, dans une minute heureuse, sera remué, labouré, jusque dans ses profondeurs.

II. — Il est fatal que celui qui a joui une fois de l'ivresse mystique et de cette abondance de forces veuille les retrouver, cherche à refaire les étapes de son ascension, à les ménager à ses frères.

De là tout un mécanisme, toute une méthode d'initiation.

Djelal-eddin recommandait la diète et l'inanition. Il avait coutume de célébrer « le vide du ventre. » « Le jeûne, disait-il, est la pioche des sources de la sagesse. Dans le for intérieur des prophètes et des saints, les sources de la sagesse se sont mises à bouillonner par suite de l'influence de la faim et du jeûne. Il n'y a rien qui fasse mieux parvenir l'ascète au but qu'il se propose que le jeûne pris pour monture. »

Il disait encore : « L'amour augmente par la musique et diminue par le plaisir, car celui qui s'adonne au plaisir, c'est comme s'il coupait les plumes de ses ailes, comme s'il brisait les marches de l'escalier qui conduit au ciel. »

La danse est un des innombrables moyens matériels de l'extase... (C'est un fait d'observation qu'elle accompagne naturellement les hauts états d'enthousiasme. A vingt-deux ans, au lendemain de son premier succès, le jeune Disraeli ressentit une telle excitation nerveuse, il était si fort ébranlé par le désir du pouvoir et de la gloire qu'il croyait percevoir le mouvement de rotation de la terre. Est-ce assez cosmique ? Il se figurait aller à l'encontre de ce mouvement de la terre, comme celui qui remonterait un tapis roulant.)

Le procédé mécanique est de l'essence de toute religion. On n'imagine pas une religion purement idéale et spirituelle. Il faut toujours des signes, des secours sensibles. Où cela s'arrêterait-il ?

Dans le fait, aujourd'hui, chez nous, c'est la pratique morale qui semble être devenue l'essentiel de l'activité religieuse. Mais si vous voulez une religion, il faut en conserver le noyau primitif, en entretenir le ferment. L'Église l'a bien compris. Elle a gardé, en les épurant, les procédés, toujours plus ou moins grossiers, dangereux souvent, de la mystique instinctive. Ses chefs n'ont pas cessé de spiritualiser ce mysticisme éternel. Ils captent la source et la canalisent, avant qu'elle devienne le torrent boueux. Ils imposent à l'élan mystique le contrôle rigoureux des règles morales, se refusant à encourager une extase stérile qui ne deviendrait pas un moyen de perfection. De la dansante flamme, vouée à s'éteindre si elle ne se nourrit que d'elle-même, la vive et sobre discipline des sacrements forme une lumière et un foyer.

III. — De même qu'on peut susciter les états mystiques, on peut les ménager, les prolonger, et, une fois la crise passée, en assurer le bénéfice à soi-même, voire à ses disciples.

Cette électricité du ciel, on peut l'accumuler dans un poème, dans une musique, dans un tableau, dans une cathédrale. Un moment d'union à l'esprit qui vivifie le monde va pour jamais nous charger de force. Resserré dans un chef-d'œuvre, l'enthousiasme d'un beau génie se dilatera indéfiniment dans les âmes.

La fontaine a jailli si fort qu'elle ne cessera plus dès lors d'abreuver.

Pour perpétuer le mouvement d'une grande âme, nous avons encore les congrégations. Chacune d'elles enregistre et transmet à travers les siècles le fluide particulier de son fondateur.

Ce Père Gaudens n'est peut-être pas un mystique lui-même, mais à l'origine de son activité de missionnaire il y a l'inspiration du Père d'Alzon. Et tous ces religieux que j'ai vus, au long de ma route d'Asie, vivent d'un élan qui leur a été transmis; ils continuent l'exaltation qui leur a été communiquée par les Vincent de Paul, les Loyola, les Jean-Baptiste de La Salle. De pauvres gens, auprès de tels chefs! Peut-être, mais c'est la même flamme. Ils l'ont trouvée dans leur règle. Ces paysans de la Savoie, de la Lozère, de la Bretagne, ne pourraient pas demeurer dans ce dur Orient, s'ils ne se rafraîchissaient dans l'émotion de leurs premiers vœux. Ils gardent pour se soutenir la mémoire des minutes premières de leur vocation. Ils vivent, ils surmontent la routine, en maintenant le contact avec la pensée, le sentiment, l'influx de leur fondateur.

Quand j'ai vu les Assomptionnistes, les Capucins, les Lazaristes, nos religieux de tous ordres, soigner des enfants qui ne leur sont de rien, d'une telle manière qu'il était sensible qu'ils les tenaient pour des fils de roi, à cause de leurs petites âmes nées du ciel, j'ai reconnu qu'ils les regardaient avec le regard de l'Église.

IV. — Bon Père, qui me faites un léger reproche de ma curiosité sympathique pour le Tchélébi, croyez-vous que je ne voie pas que cette impulsion du Père d'Alzon est toute vers le renoncement, le sacrifice, l'amour actif, tandis que ces derviches, sous l'influence de Djelal-eddin et de la flûte charmante, dansent, dansent, et puis c'est fini!

O Tchélébi, le danser vous restitue une part de l'enthousiasme qui animait Djelal-eddin et Chems-eddin, vos maîtres; elle vous rapproche de l'Ami; mais que faites-vous de cette minute de grâce? Et pour quelle tâche vous enflamme ce feu sacré?

C'est le grand problème! L'étincelle mystique et son emploi, l'enthousiasme sacré et son application, c'est le problème

de fond dans toute l'histoire de l'humanité et, aujourd'hui encore, dans les rapports de l'Occident et de l'Orient.

Quand ils s'élançaient, les derviches, avec leurs bonnets couleur de miel sur la tête, ils portaient l'infini en puissance. Qu'est-ce qu'ils en ont réalisé? Chems-eddin se met en marche pour trouver son maître, sa voie et pour faire son salut. Djelal-eddin exhale son émoi en le rythmant; il se met en poèmes, et par là se discipline, se soumet à une contrainte. Beaucoup qui viennent d'assister au concert se trouvent, au réveil de leurs facultés que l'extase avait assoupies, plus graves, stimulés, enflammés. Le manteau des maîtres est tombé sur eux... Ainsi je ne diminue rien de l'éclat, de l'élan, de la poésie, voir de la magnanimité que l'on observe chez les doux derviches Meslevis, et, si l'on veut, j'avouerai que j'ai trop négligé de mettre l'accent sur leur esprit de conciliation bienveillante. Mais dans quelle mesure tout cela fait-il une nourriture pour l'âme?

V. — Pour moi qui me représente les poètes comme les messagers du monde de l'enthousiasme, de la lumière et de la joie, aucune des biographies de ces hommes du Ciel ne peut être comparée à celle de Djelal-eddin. Depuis que j'ai vu sa congrégation danser et chanter sur ses rhythmes, je trouve quelque chose d'incomplet au destin d'un Dante, d'un Shakspeare, d'un Gœthe, d'un Hugo. Il n'y a rien de plus éclatant et de plus haut que le dialogue de ce prince-abbé de Konia avec son illuminateur Chems-eddin, et que la manière dont il surmonte sa douleur en lui ménageant une expansion indéfinie dans les concerts spirituels à travers les siècles. Mais où en va l'efficace?

Odeur fade de tous ces turbés. Comme ils sentent le moisi, le désœuvrement, la pensée stagnante! Rien ne peut demeurer immobile. La meilleure minute, la plus brûlante, la plus pure, si elle se fixait, si le temps s'arrêtait, épanouirait aussitôt ses puissances de pourriture.

A Afaka, au Kaf, chez les Bacchantes, chez les Hashâshins, j'ai vu la décomposition; à Konia, un mécanisme inopérant. Mysticisme sans charité, c'est le plus grand des dangers. Une espèce de fakirisme doit en résulter.

VI. — Ainsi le choc mystique produit selon la richesse de celui qui le subit. Nul ne reçoit que selon sa nature. Les maté-

riaux spirituels amassés dans les dervicheries pour recevoir l'étincelle sont trop pauvres. Quelle différence selon que l'expérience mystique est utilisée par le paganisme, par l'Islam ou par l'Évangile, les Pères et l'Église ! Nos mystiques chrétiens sont tellement pénétrés de la morale chrétienne qu'infailliblement, prenant pour modèle le Maître du sacrifice, ils ont une fécondité que n'atteignent jamais les Derviches ni les Soufis, qui, traduisant leur petite expérience sur une petite religion très pauvre, ont tôt fait de la dissiper et de la dissoudre dans cette danse. Et pourtant la prudente Église ne goûte guère ces moyens que possède l'Orient pour disposer de l'inspiration imprévue, pour la rendre vingt fois plus intense. De ces moyens, elle garde peu de chose, et encore ce peu, dans sa pensée, ne tend pas à l'entraînement mystique. Cette sorte de sommation à l'esprit qui tarde à venir, cette manière de fouetter les nerfs, de les exaspérer, lui inspirent une grande méfiance ; elle ne les permet qu'à des doses homœopathiques... Ici nous touchons à l'histoire des rapports de l'Église avec les mystiques, le plus beau chapitre peut-être de l'histoire comparée de l'Occident et de l'Orient...

Gloire à nos races d'Occident, à leur grande tradition religieuse et historique !

MAURICE BARRÈS.

(La dernière partie au prochain numéro.)

L'ENFANCE D'UNE SOUVERAINE

SOUVENIRS INTIMES [1]

Vers 1806, l'Empereur demanda au roi d'Espagne des officiers d'artillerie pour diriger la fonderie qu'il établissait à Toulouse. Charles IV désigna trois jeunes gens qui lui semblaient devoir faire honneur à leur pays.

Ils étaient naturellement nobles puisque le corps des artilleurs se recrutait dans les rangs de l'aristocratie, mais essentiellement pauvres car c'étaient des cadets de grandes familles et en Espagne les lois du majorat sévissaient dans toute leur rigueur.

Les trois élus étaient Aguado, Pedraros et Don Cyprien Palafox y Portocarrero, comte de Téba. Les aînés restés au pays devaient pourvoir à l'entretien de leurs cadets, mais le change était si élevé à cette époque que les aliments jetés du haut des Pyrénées retombaient sur le sol de France en imperceptibles miettes. Le noble comte de Téba surtout était si complètement dénué de ressources qu'un soir, devant paraître dans un salon, il s'aperçut que ses souliers étaient troués... et il se demanda s'il devait employer les quelques pesetas qui lui restaient à s'acheter des gants ou des chaussures.

Chacun de ses camarades se posait souvent des problèmes aussi délicats et aurait pu rappeler son compatriote Don César de Bazan

> Plus délabré que Job et plus fier que Bragance
> Drapant sa gueuserie avec son arrogance.

Le jeune Aguado eut alors une idée géniale d'où data sa

(1) *Copyright by* comte Primoli, 1923.

fortune. Il écrivit à son frère aîné le comte de Montelirios : — « Au lieu de m'envoyer ce peu d'or qui, en passant par les griffes du changeur, se transmue en cuivre, envoyez-moi de votre beau vin doré et j'essaierai d'en faire de l'argent. » En effet, n'ayant plus à perdre sur le change, il gagna sur le baril de Xérès qu'il vendit comme de l'or liquide. Cette spéculation lui réussit au point de lui donner le goût du commerce des vins et le poussa, — longtemps après ! — à acheter le Clos Margaut et le Clos Vougeot (1) dont certaines récoltes lui rapporteront jusqu'à 800 000 francs. Ces revenus lui permirent de pratiquer largement la traditionnelle hospitalité espagnole au château de Sivry, où il menait un véritable train royal qui, après un demi-siècle de fêtes, devait le conduire, sans qu'il s'en aperçût, à la ruine...

Le comte de Téba ne fit pas fortune, mais en revanche il récolta une moisson d'idées libérales qu'avait semées la révolution et dont il espérait faire bénéficier son pays. Il se distingua à la tête des *afrancesados* : grâce à ses talents militaires, il passa bientôt dans l'armée active et ne tarda pas à devenir colonel.

Bien entendu, comme ses camarades de la Grande Armée, il fut conquis par Napoléon et conçut pour l'Empereur une passion qui ne se démentit jamais : « A la défense de Paris, dit Augustin [illegible], le comte de Téba commandait les élèves de l'École polytechnique et les dernières volées de canon qui, du haut des buttes Montmartre, retardèrent d'un jour notre honte, c'est le colonel Portocarrero qui les tira. » Le colonel était couvert de blessures de la tête aux pieds : il avait perdu un œil ; son bras gauche et sa jambe droite étaient paralysés. Malgré ces... accrocs, avec l'humour d'un brave, il remerciait Dieu de sa prévoyance qui avait donné à l'homme deux yeux, deux bras et deux jambes, pour qu'il y eût toujours un membre de reste.

Napoléon, témoin de la vaillance du jeune Espagnol, ému sans doute par la blessure qui l'avait privé d'un œil, décora de sa main celui qui devait être le père de l'épouse de son neveu, — de la future impératrice des Français.

(1) « Le général Bisson, étant colonel, allait à l'armée du Rhin avec son régiment. Passant devant le Clos Vougeot, il fait faire halte, commande : à gauche, en bataille ! et fait rendre les honneurs militaires. Nous arrivons à une porte en bois sur laquelle on lit en gros caractères fort laids : *Clos Vougeot*. Ce nom a été fourni par la Vouge, ruisseau qui coule à quelque distance. Ce clos immortel, acquis dernièrement de MM. Tourion et Ravel par M. Aguado, appartenait autrefois aux religieux de l'Abbaye des Coteaux. » (Stendhal, *Mémoires d'un touriste*.)

A la seconde restauration, le comte de Téba servait sous les ordres du général Vallé. « Lors du licenciement de l'armée de la Loire, dit le maréchal Canrobert, on lui fit savoir, bien qu'il fût colonel de l'armée française, qu'il était considéré comme prisonnier de guerre et qu'il allait être interné dans une forteresse. »

Ayant perdu son dieu qui était Napoléon et comprenant qu'il n'avait plus rien à faire en France, le comte de Téba s'échappa et parvint à passer les Pyrénées pour mettre son épée au service de son pays.

Malheureusement, ses antécédents napoléoniens rendaient le colonel Portocarrero suspect à la monarchie réactionnaire, qui hésita à le faire entrer dans l'armée. Il commença par se retirer dans sa terre de Téba, mais, tout jeune qu'il était et pas plus que ses compagnons d'armes, les vieux grognards, habitué à l'action incessante il ne pouvait rester en place : le repos le fatiguait. Il traversa l'Andalousie à pied et à cheval et un jour il s'arrêta à Malaga.

Là il fut reçu chez le consul des États-Unis qu'il avait connu à Paris.

William Kirpatrick avait dû quitter l'Écosse à la suite des persécutions qui accompagnèrent les tentatives avortées du prétendant. Réfugié en Espagne, il s'était marié avec M[lle] de Grévigné et avait été nommé consul à Malaga. Le comte de Téba fut sans doute attiré dans cette maison hospitalière par le souvenir de la jeune fille du logis qu'il avait entrevue chez le comte Mathieu de Lesseps, oncle de la belle Doña Manuela. Cette radieuse apparition ne s'était pas effacée de son cœur. Les deux jeunes gens accoutumés à Paris se sentaient dépaysés dans ces lointaines régions et ne tardèrent pas à s'entendre : si le comte de Téba avait été attiré par la beauté de Doña Manuela, il fut retenu par son charme.

Elle avait, dit Augustin Filon, un heureux mélange de sang écossais et de sang wallon. Elle enchanta le jeune homme par sa grâce, l'activité de son esprit, la vivacité de sa parole, l'étendue de ses connaissances. Elle-même fut séduite par la bravoure du comte, sa vie aventureuse, ses idées développées en France et peut-être même par la terrible blessure qui, — comme le dit un biographe, — au « lieu de le défigurer avait ennobli son beau et pâle visage. »

Le mariage se fit à Malaga le 15 décembre 1817.

Le jeune officier n'avait à offrir à sa belle que des grandesses et des châteaux en Espagne, c'est-à-dire des maisons vides et même dépourvues de toit. Cadet désargenté de la famille des Guzman, il était l'héritier présomptif de son frère aîné, le comte de Montijo, marié depuis des années à la fille du duc de Grenade, qui ne lui avait pas donné d'enfants. Mais le jeune colonel ne faisait pas de calculs : il comptait sur sa vaillance qui l'avait aidé à traverser les heures critiques. Maintenant, ils seraient deux à lutter contre l'adversité : la volonté virile et l'affection dévouée de sa compagne n'étaient pas d'un faible poids dans la balance.

Il aimait et il était aimé.

Les paisibles joies du foyer ne suffirent bientôt plus à l'aventureux jeune homme et les continuelles insurrections lui fournirent plus d'une fois l'occasion de se compromettre.

L'Espagne était alors le pays des révolutions : elles se succédaient si rapidement qu'on les comptait par mois plutôt que par année : on parlait de l'émeute de septembre et de celle de janvier, plutôt que de l'insurrection de 1818 ou de 1820.

Selon que les libéraux ou les conservateurs détenaient le pouvoir, le comte de Téba était tour à tour du côté du Gouvernement ou dans les rangs de l'opposition. En 1820, le parti avancé sembla un moment le plus fort et Ferdinand fut contraint de restaurer la constitution de 1812... Tandis que le Roi feignait d'accorder les réformes réclamées, il en appelait à la Sainte Alliance, et celle-ci, au Congrès de Vérone, chargea le Gouvernement français de rétablir Ferdinand VII dans ses droits. Le Duc d'Angoulême fut envoyé en Espagne à la tête de quelques régiments, le parti libéral fut vaincu et l'absolutisme triompha.

Le comte de Téba, qui avait été fortement compromis, fut envoyé par l'Inquisition à Saint-Jacques de Compostelle, puis emprisonné à Grenade.

Sa compagne le suivit dans sa captivité et par sa présence réconfortante elle adoucit ses dix années d'exil. Le 2 février 1824, elle lui donna une fille qui reçut le nom de Paca.

Le 5 mai 1826, — cinq ans jour pour jour après la mort de Napoléon, — une violente secousse de tremblement de terre ébranla Grenade et fit sortir de leurs maisons branlantes les habitants affolés.

Au nombre des personnes chassées de leurs demeures se trouvait la jeune comtesse de Téba à la veille d'accoucher pour la seconde fois et son émotion sans doute hâta sa délivrance. Elle n'eut que le temps de se réfugier dans un jardin, et là, dans un bosquet de roses et de cyprès, elle mit au monde une petite fille aux yeux d'azur, aux cheveux d'or. Le prélude orageux de la nature précédant les premiers vagissements du nouveau né était le prologue d'une existence dramatique entre toutes; cette créature était prédestinée à la gloire et au malheur : sa vie devait se passer entre les cimes et les abîmes : on ne monta pas plus haut et on ne descendit pas plus bas.

Quand la romanesque jeune fille rappelait les phénomènes qui avaient accompagné sa naissance, déçue de ne voir se produire rien de marquant, — on lui répondait en souriant : « C'est la montagne qui accouche d'une souris ! »

Mais attendons la fin.

Trente ans après la chute de l'Empire, l'impératrice Eugénie se trouvait sur son yacht « le Thistle » dans le golfe de Naples. Une tempête subite avait déchaîné les éléments et le Vésuve était menaçant. Bien que la souveraine admirât les grands spectacles de la nature, elle évoqua les scènes que nous venons de rappeler et elle se laissa aller à les conter à ses auditeurs :

« Je ne puis exprimer la terreur que me causent le tonnerre et les éclairs : je suis née pendant un tremblement de terre : ma mère avait couru se réfugier dans un bois de lauriers et de cyprès et c'est sous un arbre que je suis venue au monde : c'était le présage de ma destinée... »

Au printemps de 1833, le comte de Téba philosophait dans les prisons de Grenade sur les idées libérales qu'il avait recueillies en France et sa jeune femme déployait des prodiges d'ingéniosité pour dissimuler à ses deux petites les horreurs de la misère.

Au même moment, le richard de la famille, l'aîné, le

comte de Montijo, fidèle aux idées monarchiques et réactionnaires, trônait à la cour de Madrid. Veuf depuis quelques années, d'une grande dame qui ne lui avait pas donné d'héritier, il était devenu la proie d'une cigarerra. La rusée donzelle ne tarda pas à attirer au palais sa famille loqueteuse, — résolue à accaparer le vieillard dans sa personne et dans ses biens. Pour s'assurer la possession du majorat, il ne s'agissait pas seulement de se faire épouser par le sexagénaire, il fallait aussi lui donner un fils.

La première cérémonie était la plus simple; la belle était si sûre de son autorité sur le vieux barbon, qu'elle n'eut qu'à mettre Don Basile dans son jeu pour décider Bartholo au mariage, et lui persuader qu'en légitimant cette union, il s'assurait à la fois le paradis dans ce monde et dans l'autre. Le comte, paralysé, se laissa porter à l'autel par sa Dulcinée qui, tout en l'entraînant, paraissait le soutenir amoureusement.

Le second point semblait plus aléatoire, mais, comme dit Corvisart, passé soixante ans, un époux a toutes les chances de devenir père. Bientôt en effet on apprit que la nouvelle comtesse avait des espérances, et, même si le comte mourait, elle accoucherait dans les termes prescrits par la loi.

On expédia la grande nouvelle à Grenade pour préparer à la naissance de son beau neveu le comte de Téba qu'on ne pouvait craindre de voir arriver à Madrid, car on le savait retenu dans sa prison... Mais on avait compté sans Doña Manuela.

Celle-ci ne se résigna pas aussi facilement au *poco grato evento* imprévu et improbable, ni à la perte de la succession qu'elle était en droit d'attendre pour ses enfants. Tout en comprenant que le fait n'était guère possible, puisque le comte de Montijo âgé et infirme était paralysé de la tête aux pieds, elle craignit que, si l'on n'y avisait, la menace ne devînt une réalité... Elle résolut de bénéficier de la loi espagnole qui donne aux intéressés le droit d'assister à la naissance de l'héritier présomptif, — futur chef de la famille.

La première difficulté pour la comtesse de Téba était de se rendre à Madrid : son mari étant prisonnier politique à Grenade, elle ne pouvait rentrer dans la capitale sans une autorisation expresse de Sa Majesté catholique.

Sur ces entrefaites, la comtesse apprit que le roi devait venir présider une cérémonie à Valladolid où un grand bal lui serait

offert : il s'agissait de le voir, de se montrer et d'obtenir un laisser-passer pour Madrid. Elle s'informa : « Ferdinand ne donnait pas d'audiences, lui dit-on, mais lorsqu'on se trouvait sur son passage, on pouvait lui remettre les pétitions : il acceptait toutes les suppliques ; seulement, à celles dont il voulait se souvenir, il faisait une petite corne au coin de la page... »

Munie de ces renseignements, la comtesse se rend à Valladolid ; elle apprend que, le soir même, la municipalité offre un bal au Roi; elle obtient sans peine l'invitation à laquelle lui donne droit sa grandesse et elle prie l'organisateur de la placer dans la contredanse royale sous les yeux de Sa Majesté : elle compte sans doute sur sa haute taille, sur sa beauté éclatante et surtout sur sa volonté pour attirer les regards du souverain.

En effet, Ferdinand, frappé par la noble prestance de l'inconnue qui tranchait sur cette réunion de provinciales, fut surpris de ne l'avoir jamais vue aux fêtes de la Cour où il l'aurait sans doute remarquée, car elle y eût fait sensation.

Il demanda qui elle était.

— C'est, lui répondit-on, la comtesse de Téba, une *pure!* Elle est aussi connue par sa beauté que par ses sentiments monarchiques,... quoique son mari soit dans les prisons de Grenade pour méditer sur la puissance des idées libérales !

— Libérale ou réactionnaire, reprit le souverain en la regardant, c'est une des plus belles personnes de mon royaume et elle sera l'ornement de tous les salons.

Le quadrille terminé, le Roi s'approche de la belle comtesse qui l'accueille de sa plus profonde révérence.

— Pourquoi te morfondre en province ? dit Ferdinand : ta place est à notre Cour.

— Sire, répond-elle, j'ai précisément une grâce à obtenir de Votre Majesté : c'est l'autorisation de me rendre à Madrid... pour assister aux prochaines couches de ma belle-sœur.

— Tu t'intéresses donc bien à ta belle-sœur ? insinue le Roi malicieusement.

— Pas précisément à elle, répond la comtesse, mais à son futur enfant, qui serait appelé à devenir le chef de notre famille...

— Soit, dit le Roi, donne ta pétition.

— La voilà, Sire, dit-elle en sortant des dentelles de son corsage la grande feuille pliée en quatre.

Le Roi la prend; et comme, au lieu de se retirer, la comtesse reste immobile devant lui...

— Qu'attends-tu encore? lui demande-t-il.

— J'attends... que le Roi ait daigné faire au coin de mon humble supplique la petite corne qui doit lui rappeler sa promesse.

Le Roi, voyant son secret éventé, sourit et corne la feuille.

Le lendemain, la comtesse de Téba partait pour Madrid : elle se rendit au palais de la piazza del Angel où l'on attendait un nouvel hôte, — mais non pas elle...

La comtesse de Montijo était au lit et se préparait à l'accouchement, simulant d'atroces souffrances et redoublant ses gémissements à l'arrivée inopportune de sa belle-sœur...

— Ne vous troublez pas, lui dit celle-ci; je m'installe à votre chevet et je n'en bouge pas jusqu'à la naissance de l'enfant : c'est mon droit et mon devoir de le recueillir et de le soigner...

La stupeur de la future accouchée fut telle qu'elle ne put répondre un mot... Le vieux comte infirme gémissait dans son fauteuil... Dans un de ces silences qui font dire en Italie : « *Nasce un frate!* » aux plaintes du comte, aux gémissements que semblaient arracher à la *puerpera* les prochaines douleurs de l'enfantement, répondit de la chambre voisine le cri d'un enfant qui réclamait sa nourriture...

Un nouveau-né, pris à l'hospice et porté au palais quelques instants auparavant, attendait le moment favorable pour entrer en scène et pour être glissé dans le lit de sa prétendue mère; mais, grâce à la présence de la vigilante belle-sœur, malgré la complicité de l'entourage, le tour de passe-passe ne put être joué.

Le comte déjà paralysé avait eu une nouvelle crise qui le clouait dans son fauteuil d'où il assistait à ces scènes sans les comprendre. Au lieu de la vie, c'est la mort qui se préparait à entrer dans la maison : le comte ne tarda pas à être frappé d'une troisième attaque, à laquelle il devait survivre quelques mois encore.

Désormais, la comtesse de Téba fut maîtresse de la place que, bon gré mal gré, sous la menace d'être accusée de chantage, fut obligée de lui céder la comtesse de Montijo; celle-ci dut sortir de son lit de souffrance, puis de la maison avec tous les siens, — trop heureuse d'accepter un compromis qui lui assurât une

position tout en lui épargnant le procès dont l'issue était douteuse et dont le scandale aurait pu l'envoyer en prison.

Le palais se vida et on oublia dans la nursery le pauvre innocent qui n'avait pu se donner la peine de naître. Heureuse de son triomphe, la comtesse de Téba se sentit prise de pitié pour l'enfant qui avait failli devenir le chef de la famille ; elle le recueillit et l'éleva avec ses filles.

On ne tarda pas à savoir le généreux accueil qu'avait fait la comtesse de Téba au petit oublié.

Peu après, la famille était à souper : on apporta une vaste corbeille d'oranges que l'on plaça au milieu de la table : quelle ne fut pas la stupeur des convives en voyant les fruits rejetés du panier rouler sur la nappe... puis, apparaître un petit pied rose, deux petites mains, une tête frisée et souriante : c'était un nouveau-né ! Une Espagnole avait eu un fils d'un officier français : n'osant le présenter à sa noble famille, elle l'avait envoyé à la comtesse, sûre de son humanité. En effet, Doña Manuela l'adjoignit à l'autre et les éleva tous deux avec ses enfants.

Pour achever son œuvre, la grande comtesse eut un terrible complice inattendu, le choléra, qui sévit à Madrid et terrorisa la population : les portes des prisons furent ouvertes et le comte de Téba put venir retrouver sa compagne dans le palais de ses pères.

La tragique apparition du fléau en Espagne pendant l'été de 1834 a fixé les premiers souvenirs de l'Impératrice. La population de Madrid était atterrée et, d'un coin de la ville à l'autre, les gémissements répondaient aux hurlements. Malheur à qui se fût approché d'une fontaine : celui qui eût effeuillé une rose sur la margelle d'une citerne aurait été impitoyablement massacré ! Le peuple accusait les moines d'empoisonner les puits.

Le palais du comte de Téba, situé entre deux couvents, était particulièrement exposé ; dans la crainte qu'elles ne fussent impressionnées par la vue de scènes atroces, on avait formellement défendu aux deux petites de s'approcher des fenêtres, si formellement même que Paca et Eugénie n'avaient qu'une idée : c'était de regarder ce qui pouvait bien se passer dans la rue. On était trop préoccupé pour surveiller les faits et gestes des

enfants enfermées dans leur chambre et elles ne tardèrent pas à pouvoir satisfaire leur curiosité excitée par la défense des parents... Un jour qu'on les croyait endormies, elles sautèrent à bas de leur lit et se précipitèrent à la fenêtre... Là, à travers la jalousie, elles assistèrent à une horrible exécution. Un capucin affolé s'élançait hors de son couvent, poursuivi par un garde national qui brandissait une navaja ouverte... Le fanatique n'eut pas de peine à atteindre le malheureux moine embarrassé dans sa robe, il le tira en arrière par le capuchon qui flottait sur son cou et, par-dessus sa tête, il lui enfonça son poignard dans la gorge... Un flot de sang jaillit sur la tonsure et retomba en pluie rouge sur le cadavre renversé...

Cette scène monstrueuse impressionna si vivement les huit ans d'Eugénie qu'aux derniers temps de sa vie, malgré les émotions de toute sorte qu'elle avait traversées, l'Impératrice ne l'avait pas oubliée. Elle ne pouvait apercevoir à l'improviste un froc de moine sans tressaillir et sans réprimer le frisson provoqué par le souvenir de cet abominable assassinat. Et moi-même, frappé par le récit de la souveraine, je ne puis regarder au Louvre certain tableau de Giovanni Bellini représentant des massacres de capucins sans évoquer la terrible scène et sans revoir les visages épouvantés des deux petites à travers les lames des persiennes, — au pied desquelles on n'évoque généralement que des sérénades.

Le comte de Téba avait la pénible mission d'enterrer les cadavres jetés par les fenêtres sur les places où ils s'amoncelaient. Il ne voulait pas quitter Madrid, mais il tenait à soustraire sa femme et ses filles à la contagion et à ces sanglants spectacles. Ce ne fut pas sans difficultés qu'il réussit à les faire sortir de la capitale. Il eut recours à des subterfuges et les confia à une *cuadrilla* qui allait donner des représentations à Barcelone et qui consentit à escorter la comtesse et ses enfants.

La première étape obligatoire fut Saragosse où la troupe fut arrêtée et envoyée en quarantaine dans un couvent situé aux portes de la ville. La comtesse, encore impressionnée par les scènes de Madrid, s'épouvanta à l'idée que la population pourrait égorger les moines qui les hébergeaient et avec eux elle-même et ses filles. Elle adressa un pressant message à son

administrateur, lui recommandant de s'entendre avec le Gouvernement pour les faire sortir au plus vite du couvent où on les tenait enfermées.

Le surlendemain, à l'aube, les prisonniers étaient encore couchés dans un grand dortoir, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, quand ils furent brusquement réveillés par l'invasion des moines affolés et poussant des cris de terreur : ils étaient suivis par un détachement de gardes nationaux qui, croyaient-ils, allaient les égorger comme beaucoup de leurs frères...

Cette fois, les assassins étaient des libérateurs envoyés par l'agent de la comtesse ! La troupe enfin relâchée put se remettre en route, mais elle comptait sans la quarantaine qui la guettait à la prochaine étape : elle ne quitta le couvent de Saragosse que pour être enfermée dans le lazaret de Barcelone !

Ici, la surveillance était plus étroite, et aucune communication avec le dehors n'était possible... La comtesse elle-même, ne voyant pas de quel côté pourrait venir la délivrance, commençait à désespérer...

Cependant la population de Barcelone attendait depuis des semaines les corridas qui lui avaient été promises ; elle finit par apprendre que la célèbre cuadrilla « était arrivée et retenue en quarantaine. » Elle réclama à grands cris ses toreros, menaçant d'aller les délivrer si on n'ouvrait pas les portes qui les tenaient enfermés. La municipalité dut céder et accorda un laissez-passer au nom de la cuadrilla *seule*, excluant les autres voyageurs, mais les toreros, prévenus de l'exception faite en leur faveur, déclarèrent qu'ils ne donneraient leurs représentations que si on libérait avec eux tous leurs compagnons. Il fallut leur donner satisfaction pleine et entière. C'est ainsi que la comtesse et ses filles purent finalement atteindre la frontière de France.

Un petit incident bien imprévu aurait pu les arrêter encore : il y avait à cette époque, au lendemain de la Révolution de Juillet, un caricaturiste du nom de Phlippon, qui remplissait les journaux de ses charges politiques : le leit-motiv affectionné par son crayon irrévérencieux était la métamorphose en poire de la tête à toupet de Louis-Philippe. La petite Eugénie, entre deux contes de fées, avait feuilleté les illustrés et, frappée par ce portrait, elle avait pris le Roi-poire au pied de... l'espalier : elle croyait sans doute que le fruit en chair et en pépins avait coiffé la couronne de France...

A la frontière française, le douanier, attiré par la provocante gamine aux cheveux d'or, lui demanda la permission de l'embrasser... Indignée, la petite Espagnole se réfugia dans les jupes de sa mère et cria à l'insolent : « Jamais je ne me laisserai embrasser par un homme qui a pour roi une Poire!... »

A cette sortie inattendue, colère de la correcte comtesse et rire du douanier, qui, vu l'âge de la coupable, lui pardonna son crime de lèse-majesté et laissa les voyageuses pénétrer dans le beau jardin de France.

Le 29 juillet 1834, la comtesse de Téba et ses deux petites filles arrivèrent à Perpignan où elles furent accueillies par le comte de Castellane, — celui-là même qui devait recevoir le bâton de maréchal à l'occasion du mariage de Doña Eugenia de Guzman avec l'empereur des Français. M. de Castellane donna à la belle et intelligente voyageuse des lettres de recommandation pour Toulouse, d'où elle poursuivit sa route.

Peu après son arrivée à Paris, elle reçut la nouvelle de la mort de son beau-frère, Don Eugenio Palafox, comte de Montijo, duc de Penaranda, qui, d'un coup de baguette magique, changea la situation! La pauvre comtesse de Téba avec une modeste rente de cinq mille livres, devint la riche comtesse de Montijo avec cinq cent mille francs de revenus. Dès lors, la grande dame espagnole put déployer ses goûts fastueux et elle espéra continuer à Paris la large hospitalité qu'elle pratiquait à Madrid; dans cette intention, elle prit un vaste appartement aux Champs-Élysées.

Le deuil de famille à peine fini, la nouvelle comtesse de Montijo lança quelques centaines d'invitations pour un grand bal où elle voulait réunir le Faubourg Saint-Germain, — qui boudait les Tuileries de Louis-Philippe, — aux carlistes de France et d'Espagne, adversaires de la reine Christine. Contradiction étrange : l'épouse conviait à danser chez elle le parti réactionnaire qui avait jadis condamné à mort son mari!

Furieux de l'attitude hostile de sa belle compatriote qui compliquait de la sorte sa mission déjà si délicate, l'ambassadeur d'Espagne, comte de Mirafiore, exigea que Mme de

Montijo fût expulsée dans les vingt-quatre heures et envoyée en Belgique. Prévenue du danger qui la menaçait par son ami le Préfet de Police, Gabriel Delessert, la comtesse obtint un passeport pour Madrid où elle voulait aller s'excuser de son incartade auprès de son mari justement irrité.

Ne pouvant emmener ses deux petites filles, elle les mit au Sacré-Cœur où elles restèrent les onze mois que dura le séjour de leur mère en Espagne. C'est sans doute grâce à ce premier contact avec des Françaises, dans son tout jeune âge, que Doña Eugenia parla le langage de la nation, sur laquelle elle devait régner plus tard, avec une correction rare chez ses compatriotes généralement rebelles aux idiomes étrangers. Et puis son correspondant s'appelait Prosper Mérimée...

Soixante ans après les premiers rapports de la petite fille avec le grand écrivain, l'Impératrice parlait doucement, longuement, tendrement, de celui qu'elle continua à nommer *Monsieur* Mérimée, — les êtres qu'elle a chéris étant toujours vivants pour elle.

C'est en Espagne, où il essayait d'oublier une rupture douloureuse, que Mérimée fut présenté à Mme de Montijo par son mari à la suite d'une rencontre en diligence. La comtesse fut accueillante et compatissante pour « le jeune homme mélancolique, » comme le définit Henri Beyle dans une note manuscrite que je possède. Leurs relations purement amicales, quoi que l'on ait prétendu, se poursuivirent sans interruption pendant plus d'un demi-siècle. Les lettres de Mme de Montijo furent brûlées pendant la Commune avec les autres papiers de Mérimée dans l'incendie de sa maison, rue de Lille, mais les lettres adressées à la comtesse, pieusement conservées par elle, furent communiquées par l'Impératrice à Augustin Filon qui en orna son exquise étude sur l'auteur de *Colomba.*

L'irréligion de Mérimée, disait plaisamment l'Impératrice, lui est peut-être venue de ce que, pour rompre leur liaison, « ses dames » prétextaient généralement un retour au bon Dieu, — auquel Mérimée finit par en vouloir comme à un rival triomphant...

L'Éternel n'était du reste la plupart du temps qu'un prête-nom, car le « bon Dieu » de Madame X... dont l'abandon avait fait partir Mérimée pour l'Espagne s'appelait Maxime du Camp.

Bien que sa présence fût un des charmes des *thés* de l'Impératrice, Mérimée ne réussissait guère au jeu du secrétaire qu'on organisait les jours de pluie à Compiègne ou à Fontainebleau : « Jeu stupide, disait-il dépité, qui donne de l'esprit aux imbéciles et fait dire des bêtises aux gens d'esprit ! Il me serait plus facile, ajouta-t-il un soir, d'écrire une nouvelle en quelques heures que d'improviser une réponse convenable à l'une de ces questions saugrenues ! »

Et, mis au pied du mur, il écrivit *la Chambre bleue*.

L'Impératrice m'a dit qu'elle ne vit Mérimée révolutionné qu'une seule fois, c'est le jour où il vint la trouver aux Tuileries en août 1870.

Le sceptique sentit si vivement le désastre de son pays et la chute du régime qu'il en mourut.

Mérimée n'avait pas voulu qu'on plaçât la Croix sur son tombeau et, malgré lui, elle semble recouvrir sa pierre sépulcrale.

Le modeste monument du grand écrivain se cache au cimetière de Cannes entre deux cyprès reliés par des festons de roses, symbole de l'amitié qui parfuma sa solitude.

La tombe voisine de la sienne est surmontée d'un large crucifix en bronze et, quand le soleil couchant éclaire ce coin mystérieux, un jeu de lumière projette l'emblème du christianisme sur le marbre où repose le célèbre sceptique : son nom apparaît entre les bras de la Croix, de la Croix qu'il avait affecté de repousser de son vivant et qui vient d'elle-même l'abriter de son ombre protectrice.

En 1836, le comte et la comtesse de Montijo revinrent à Paris; supposant que leurs enfants avaient eu le temps de bien apprendre le français, ils les retirèrent du Sacré-Cœur et les menèrent à Londres pour qu'on leur enseignât la langue anglaise. Comme ils craignaient les brouillards de la Tamise pour les petites, habituées au soleil du Midi, ils voulurent les installer à la campagne : on leur indiqua à Clifton une pension qui semblait réunir toutes les conditions désirées et ils confièrent les deux sœurs à la directrice de cet établissement.

Entre les blondes élèves se distinguaient deux petites étran-

gères aux grands yeux noirs, aux tresses sombres, dont le teint doré révélait l'origine exotique. Leurs compagnes anglaises, imbues des préjugés de race chers à leurs parents, les tenaient à distance et les considéraient de loin avec une sorte de curiosité méprisante. Eugénie, en revanche, révoltée de cette injustice, fut attirée par la douceur et la tristesse résignée des mignonnes Indiennes. D'abord effarouchées, celles-ci ne tardèrent pas à être apprivoisées par la radieuse Espagnole à la chevelure d'or qui les éblouissait.

Elles se laissaient interroger sur leur pays et, pendant les heures de récréation, elles tenaient la curieuse suspendue à leurs lèvres par les descriptions de ces contrées féeriques. Elles la ravirent au point de lui inspirer le désir de visiter ce paradis terrestre, désir qu'Eugénie porta dans son cœur pendant son existence entière, malgré ses aventures merveilleuses et tragiques, et qu'elle ne put réaliser qu'à sa quatre-vingtième année.

Les mélancoliques Indiennes aspiraient à revoir leur chère patrie ensoleillée, qui leur apparaissait plus lumineuse encore à travers les brumes du Nord. Et l'Andalouse, qui regrettait aussi le soleil d'Espagne, rêvait de les accompagner. Ces trois oiseaux battaient des ailes, emprisonnés dans cette cage sombre, et rêvaient de prendre leur vol vers ces fantastiques régions.

Un jour, à la promenade de la pension, la petite Espagnole suivait la marche de la joyeuse troupe entre ses deux amies : toutes trois ne purent retenir un soupir en voyant sur la muraille une grande affiche illustrée annonçant le prochain départ d'un vaisseau pour les Indes... Un regard éloquent est échangé entre elles... Sans mot dire, elles se sont comprises et elles ont arrêté leur résolution : à un détour de route, un encombrement de voitures les sépare de leurs camarades, et elles se réfugient dans l'embrasure d'une porte...

Toutes palpitantes, elles attendent dans l'ombre pour laisser à la troupe le temps de s'éloigner, et, après une demi-heure d'angoisse, elles se dirigent vers le quai de la Severn... Là elles voient le grand vaisseau en cours de chargement, elles se glissent entre deux portefaix, entrent facilement dans le bateau et s'assoient toutes trois sur le pont.

Elles ne possédaient que quelques pence dans leur poche, mais elles pensaient n'avoir qu'à rester là bien sagement

assises sur leur banc pour être transportées aux Indes. Elles se disposaient à s'endormir, en se blottissant l'une contre l'autre comme des petits oiseaux des îles, sûres de se réveiller au pays des songes.

Hélas ! leur beau rêve ne dura guère : la nuit n'était pas tombée que la maîtresse d'école, après les avoir cherchées aux quatre coins de la ville, finit par les découvrir, assoupies sur le banc du grand navire, et les ramena encore ensommeillées, mais confuses et déçues, derrière les barreaux de leur volière...

Les deux fillettes supportaient mal les brumes de l'Angleterre; le comte et la comtesse ne tardèrent pas à rentrer en Espagne : ils ramenèrent avec eux une gouvernante anglaise, Miss Flower, à laquelle furent confiées les deux petites. Malgré le changement survenu dans la situation pécuniaire des parents par suite de la mort du frère aîné, rien ne fut changé à l'éducation spartiate des enfants : le comte avait pour principe qu'on s'habitue facilement à être riche, mais qu'on s'accoutume avec peine à ne plus l'être (1). Jamais les deux petites ne se promenèrent en voiture ; elles allaient à pied et, jusqu'à l'âge de sept ans, elles ne portèrent pas de bas.

Tout enfant, Eugénie était un peu paresseuse et s'arrachait difficilement de son lit. Lorsqu'à sept heures on entrait dans sa chambre, elle se tournait vers le mur et levait les cinq doigts de

(1) Ces habitudes de simplicité, l'Impératrice les conserva jusqu'à son extrême vieillesse, — si toutefois on peut appeler vieillesse cette admirable et vaillante survivance de celle qui avait tout été et qui n'était plus rien.

La comtesse de Pierrefonds se trouvait de passage à Paris au Continental en 1910, lors du désastreux débordement de la Seine.

Le directeur de l'hôtel affolé demanda à lui parler :

— Madame, lui dit-il, mon hôtel est aux trois quarts vide, tous mes clients me quittent, car, à cause des inondations, je ne puis leur offrir le confort auquel ils sont accoutumés. Votre Majesté reste presque seule et sa présence retient encore quelques étrangers qui n'osent pas se plaindre là où l'Impératrice se résigne. Mais si elle me quitte, avec elle partiront mes derniers clients et je serai contraint de fermer l'hôtel. Je viens donc la supplier de patienter encore et de m'excuser si je suis obligé de la priver du confort auquel elle a droit plus que personne.

— Soyez tranquille, lui répondit-elle, je demeurerai chez vous jusqu'à la fin de mon séjour à Paris ; ne vous préoccupez pas de mon bien-être matériel ; je sais me passer de tout. Est-ce qu'aux Tuileries j'avais le téléphone, l'ascenseur, l'électricité, le chauffage central, etc. ? et j'y suis restée dix-huit ans !...

la main droite, ce qui signifiait : « Cinq minutes encore ! » et puis à la seconde tentative, elle montrait les cinq doigts de la main gauche : « Encore cinq minutes de grâce !... »

L'arrivée de la gouvernante anglaise fut l'occasion d'une révolution familiale; Eugénie était très bavarde; au déjeuner, dès que la petite entr'ouvrait la bouche, la miss la regardait à travers ses lunettes menaçantes et finissait par dire : « Les enfants ne doivent point parler à table ! » Les yeux bleus de l'enfant se remplissaient de larmes, sa gorge et ses lèvres se contractaient : « Qu'as-tu, ma petite, as-tu avalé une arête ? — Non, non, ce sont mes paroles qui voudraient sortir et qui m'étouffent, car je les retiens. » Et elle se levait de table, se blottissait dans un coin de la chambre où elle contait son histoire à la muraille, dont elle avait entendu dire sans doute qu'elle avait des oreilles.

Doña Eugenia avait une gazelle qui était gracieuse, douce, aimable avec les hommes, mais agressive vis-à-vis des femmes: elle ne pouvait voir passer dans la cour une personne de son sexe sans se jeter sur elle et la frapper de ses cornes, — y compris sa blonde petite maîtresse qu'elle désespérait par sa misogynie. Un jour, la capricieuse gazelle tombe au fond du puits et, n'en pouvant sortir, pousse des cris lamentables. Affolée, Doña Eugenia va chercher tous les gens de la maison pour sauver la pauvre bête... On ne sait comment opérer le sauvetage... Eugénie prie, supplie et enfin elle a l'idée d'attacher un homme d'écurie en guise de seau à la corde du puits... Peu après, il apparaît sur la margelle avec la gazelle toute palpitante... L'enfant la reçoit avec transport, la prend dans ses bras, la serre sur son sein... Pour la première fois, la gazelle se laisse embrasser par une femme et lèche la main qui l'a sauvée. Depuis, elle continua sa campagne contre le beau sexe, mais elle excepta de son animosité la petite Eugénie à laquelle elle ne cessa de témoigner la plus affectueuse gratitude, ayant compris qu'elle lui devait son salut.

C'est pour prouver que les bêtes sont susceptibles de reconnaissance, — à l'encontre de certains hommes, — que l'Impératrice nous a conté cette histoire.

En revanche, Doña Eugenia avait un grand chien de Terre-

Neuve qui l'adorait : quand elle prenait un bain dans la piscine, elle le faisait enfermer, car, dès qu'il la voyait nageant, il plongeait lui-même, saisissait délicatement entre ses dents sa jeune maîtresse et la ramenait sur la rive ; — mais il lui tenait la tête dans l'eau, ce qui manquait d'agrément, ajoutait en souriant l'Impératrice.

Eugénie, très courageuse, n'avait peur de rien. Elle n'avait aucune crainte de la mort pour elle-même, mais elle éprouvait une invincible terreur devant les cadavres qu'elle ne pouvait contempler sans se trouver mal. Cette disposition contradictoire est bien mise en lumière par l'anecdote suivante qu'elle m'a contée.

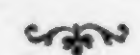
Un ancien serviteur de la famille venait de succomber à l'âge de quatre-vingts ans. Selon l'usage espagnol, tous les habitants de la maison devaient s'agenouiller au chevet du mort et lui baiser la main. Le comte n'admettait pas qu'on pût se soustraire à ce devoir ; connaissant la répugnance de la petite Eugénie, il s'était installé auprès du lit funèbre et guettait l'enfant, l'encourageant et la menaçant tour à tour du geste et du regard. Pour rassurer sa sœur cadette, l'aînée, Paca, entra la première, défila tranquillement devant les gens rassemblés, s'approcha du lit et posa ses lèvres sur la main glacée. C'était le tour de la malheureuse Eugénie ; tremblante et pâle, elle franchit le seuil de la chambre mortuaire : c'est tout ce qu'elle put faire... Sur son passage s'ouvrait une fenêtre... N'osant reculer sous le regard impérieux de son père... n'osant s'approcher du cadavre... affolée, au risque de se tuer, elle se jeta par la fenêtre... Comme c'était un premier étage, elle en fut quitte pour la peur, — qu'elle fit aux autres, — et pour quelques contusions.

Le comte avait beau être autoritaire, sa digne fille avait hérité de sa volonté avec laquelle il fallait compter et qui, — comme Guzman ne connaissait pas d'obstacles, — finissait par l'emporter.

Dans le courant de mars 1839, le comte de Montijo resté à Madrid, se sentant près de sa fin, voulut revoir sa femme et ses filles qui se trouvaient à Paris. La comtesse partit aussitôt et

elle arriva à temps pour recevoir le dernier soupir de son mari : ses filles partirent seulement le lendemain, accompagnées par une gouvernante française, Mme D... Le Nord de l'Espagne était tenu par les carlistes et il fallait traverser leurs lignes pour atteindre Madrid. La diligence où avaient pris place Mme D... et ses élèves était occupée par des Espagnols voyageant avec de faux passeports pour échapper aux insurgés. A la frontière, on réclama les papiers d'identité. Quelle ne fut pas la fureur de la petite Eugénie, quand Mme D..., qu'elle exécrait, exhiba un passeport où étaient inscrites : Mme D... et ses deux filles. « C'est faux ! s'écria l'enfant indignée, je suis la fille du comte de Montijo ! » Les soufflets plurent comme grêle sur les joues de la petite révoltée... Déjà les autorités songeaient à arrêter les voyageurs, mais, pendant leur délibération, le postillon fouetta ses chevaux et la diligence passa du camp des carlistes au camp des christinos où l'on fut en sûreté.

Malheureusement, les enfants arrivèrent trop tard pour embrasser leur père et ne purent qu'assister à ses funérailles.



C'est Mérimée qui introduisit l'auteur du *Rouge et le Noir* chez la comtesse de Montijo. Comme je demandais à l'Impératrice si elle se souvenait de Stendhal : « Si je me souviens de *Monsieur Beyle* ! s'écria-t-elle. C'est le premier homme qui ait fait battre mon cœur, et avec quelle violence ! Il fut cause que ma sœur et moi, nous faisions des vœux pour l'arrivée au ministère de M. Molé, — que nous ne connaissions pas. Pourquoi donc alors? Parce qu'un cabinet Molé signifiait un congé pour M. Beyle, son arrivée à Paris et la reprise de ses histoires sur l'Empereur, que son départ pour Cività-Vecchia avait interrompues : il nous avait laissées toutes palpitantes, attendant avec angoisse la suite de ce roman merveilleux qu'il avait vécu. Il venait chaque jeudi chez ma mère; ce soir-là, en l'honneur de notre grand ami, nous nous couchions à neuf heures au lieu de huit, nous ne dinions pas, tant nous étions impatientes de l'entendre !.. A chaque coup de sonnette, nous nous précipitions à la porte d'entrée... Enfin, nous le ramenions triomphantes au salon, le tenant chacune par une main et nous l'installions dans son fauteuil près de la cheminée... Il nous prenait toutes deux sur ses genoux; nous ne lui donnions pas le temps de res-

pirer et nous lui rappelions la victoire où il avait laissé notre Empereur, auquel nous avions pensé toute la semaine, attendant impatiemment le magicien qui le ressuscitait pour nous. Il nous avait communiqué son fanatisme pour le seul homme qu'il admirât. Nous avions du reste été préparées à entendre ces récits par les souvenirs toujours vivants de notre père, décoré de la main de Napoléon. Nous pleurions, nous riions, nous frémissions, nous étions folles... Il nous montrait l'Empereur tour à tour rayonnant sous le soleil d'Austerlitz, pâle sous les neiges de Russie, mourant à Sainte-Hélène. Nous étions révoltées contre les Anglais : « Jamais les Espagnols, nous écriions-nous dans notre indignation, n'auraient eu la lâcheté d'envoyer ce grand homme mourir dans cette île lointaine! »

« Et après chaque trait héroïque, après chaque victoire, M. Beyle nous donnait l'image qui représentait l'épisode et le gravait dans notre souvenir. A côté de la grande histoire militaire, il nous contait quelques traits de la petite histoire anecdotique : « Notre héros, nous disait-il, ne voulait jamais mettre deux fois de suite la même culotte; un matin que, par hasard, M. Beyle se trouvait dans le cabinet de toilette de l'Empereur en train de s'habiller, il s'empressa de lui présenter le vêtement de la veille; Napoléon ouvrit la fenêtre et appelant le soldat de garde, il lui jeta la culotte blanche en lui disant — Voici pour toi! »

« Ma mère intervenant nous grondait : « Laissez-le donc tranquille; vous abusez de la complaisance de votre grand ami! C'est votre faute, ajoutait-elle, un homme comme vous ne devrait pas se laisser tyranniser par des enfants! »

— Cela me fait du bien, répondait-il en nous embrassant, il n'y a plus que les petites filles qui sentent les grandes choses; leurs approbations me dédommagent des critiques des sots et des bourgeois.

« Quand il regagnait son poste et que nous reprenions la route d'Espagne, une correspondance suivie continuait à nous unir. »

Voici des fragments d'une lettre écrite à Doña Eugenia par Stendhal deux ans avant sa mort, et qui montrent combien il prenait au sérieux sa petite amie.

Cività-Vecchia, le 10 août 1840.

« Mademoiselle,

« Vos lettres sont trop courtes et non datées; les miennes ont le défaut contraire. A cause de vous, je ne puis penser à autre chose qu'aux événements de Barcelone. Il y a longtemps que j'ai vu que tout État qui change de Gouvernement se donne des troubles pour quarante ans. Vous ne goûterez la paix en Europe que quand tous les emplois seront occupés par les hommes qui aujourd'hui ont quinze ans ou qui ont quatre ans de plus que vous. N'avez-vous pas onze ou douze ans? peut-être treize?

« Ainsi, pendant toute votre vie, vous verriez un petit accident comme celui de Barcelone arriver tous les quatre ans, aimeriez-vous mieux être née vers 1750 sous le règne ridicule de... (ce roi si obscur que je ne sais pas son nom). Quant à moi, je rends grâce à Dieu d'être entré avec mes pistolets, soigneusement chargés et amorcés, à Berlin le 26 octobre 1806. Napoléon prit pour y entrer le grand uniforme de général de division. C'est peut-être la seule fois que je le lui ai vu. Il marchait à vingt pas en avant des soldats; la foule *silencieuse* n'était qu'à deux pas de son cheval; on pouvait lui tirer des coups de fusil de toutes les fenêtres. Si j'étais né sous le ridicule Louis XV, je me serais promené tout fier d'un habit de soie gris, rayé de violet, sur le boulevard, faisant le fat...

« La révolution qui a suivi la mort de Ferdinand VII a diminué votre fortune de moitié. Tâchez de vous accoutumer à ce chagrin. La gelée en Russie me fit tomber les cheveux sur le front; je passai quinze jours à m'accoutumer à cette laideur et puis n'y pensai plus. Efforcez-vous de vous habituer au million de *réaux* que vous offre la création du gouvernement de la méfiance.

« ... Il n'est pas en votre pouvoir de regagner ce million de réaux; le mieux serait de n'y plus penser. Vous aurez un effort de ce genre à faire à quarante-cinq ans, c'est-à-dire à l'époque des premières atteintes de la vieillesse. Alors les femmes achètent un petit chien anglais et parlent à ce chien. J'aimerais mieux acheter mille volumes: moi, je compte passer la vieillesse, si j'y arrive, à écrire l'histoire d'un homme que j'aimai et à dire des injures à ceux que je n'aime pas. Si le livre est ennuyeux,

dix ans après moi, personne ne saura que j'ai écrit. Mais il ne faut pas qu'une femme écrive. Inventez donc une occupation pour votre vieillesse. Pensez à toutes ces choses dix ans avant qu'elles arrivent. Pensez au chagrin que vous donnera le comte de Santa-Cruz...

« H. Beyle. »

C'est sans doute l'enthousiasme des petites Andalouses qui amena Stendhal à créer le mot d'espagnolisme.

La comtesse de Téba se rendait un jour à Carabanchel, en voiturette qu'elle conduisait elle-même, avec Miss Flower qu'elle ne cessait de stupéfier par la franchise de ses allures. Au détour de l'allée, elle vit deux *muchachos* au moment d'en venir aux mains ; leur cape roulée autour du bras et la dague hors du fourreau, ils étaient prêts à fondre l'un sur l'autre.

Rejeter les rênes sur les genoux de la duègne effarée, sauter à terre et tomber entre les combattants fut l'affaire d'une seconde.

A la vue de la belle aux cheveux d'or, les deux hommes s'arrêtèrent, — tant la femme est encore souveraine au pays de Don Quichotte ! Ses sourcils se froncèrent; elle prit l'attitude du commandement qui leur en imposa, et elle ne consentit à remonter dans sa voiture que lorsque l'un des deux fut hors de vue.

Se retrouvèrent-ils ailleurs et s'entr'égorgèrent-ils, ayant conservé la belle vision devant les yeux ?... Fut-elle pour eux l'Ange de la guerre ou l'Ange de la paix ?...

L'Impératrice m'a dit que, malgré son respect pour la justice, son *espagnolisme* n'aurait jamais consenti à livrer l'assassin qui lui aurait demandé asile : chez elle, le premier mouvement était instinctif, l'obéissance à la loi était raisonnée.

Plus d'une fois, pendant les nombreuses insurrections espagnoles, la casa Montijo dut abriter des proscrits Un soir entre autres, la comtesse était à la cour, Doña Eugenia se trouvait seule dans le salon avec sa gouvernante anglaise. Tout à coup les deux femmes voient entrer par la fenêtre un misérable à la

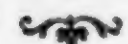
mine rébarbative qui leur demande asile... Croyant les intimider ou les apitoyer peut-être, il sort de sa chemise une navaja, fait grincer les trois crocs, ouvre le couteau tout grand et leur montre jusqu'où il a enfoncé la lame dans le ventre de sa victime ; mais, ajoute-t-il avec conviction, ce n'est pas moi, c'est le médecin qui l'a tué... en retirant le poignard de la plaie. Par ce raisonnement, il voulait calmer sa conscience et les scrupules de ses hôtes.

Miss Flower, avec le respect sans restriction que les sujets britanniques ont pour la loi, ne mettait pas en doute que sa jeune maîtresse livrerait l'assassin :

— Je vais faire prévenir la police, lui dit-elle tout bas en anglais.

— Vous n'y songez pas ! s'écria Doña Eugenia indignée, cela ne se fait pas en Espagne !

La jeune fille cacha le meurtrier pendant quelques jours. Quand on crut que la police avait abandonné la poursuite, elle le fit sortir la nuit avec un petit paquet et l'expédia à Romaniglia, propriété lointaine du duc d'Albe, où il put attendre en paix une autre révolution qui renversât ses adversaires.



Miss Flower ne pouvait s'habituer aux usages des Andalous qui ne sauraient rencontrer une jolie fille dans la rue sans décocher quelque propos galant à son adresse.

C'était surtout quand on passait devant une caserne que de l'officier à la sentinelle s'élevait, comme une traînée de poudre, un murmure admiratif, se traduisant par de véritables litanies en l'honneur de la belle Andalouse. Les cheveux d'or de Doña Eugenia qui rayonnaient à travers la mantille noire attiraient les regards enflammés et allumaient d'ardents propos.

La jeune fille marchait auprès de la duègne; elle commençait par feindre de ne pas entendre ; mais, à l'indignation de la prude, elle finissait par rire aux éclats.

Un jour que, pour complaire à Miss Flower, elle s'était voilée plus hermétiquement que d'habitude, elle entendit s'élever entre deux beaux gardes du corps une discussion à son sujet :

— Comment sera cette señorita qui se cache derrière cette muraille de dentelle?

— Si elle était jolie, elle ne se cacherait pas !

— Je sais bien pourquoi elle se dérobe ainsi aux regards...

— Pourquoi donc?

— Elle est borgne.

Borgne!... Indignée, n'y tenant plus, la jeune fille se retourne, entr'ouvre brusquement sa mantille et fixe les deux soldats de ses beaux yeux bleus aux lourdes paupières tombantes :

Un regard irrité, vous le savez, Madame,
Change deux yeux d'azur en deux éclairs de flamme.

On juge de l'éblouissement des deux jeunes gens, qui se dressèrent sur leur chaise comme les vieillards de Troie au passage de la belle Hélène, et de la fureur de l'Anglaise qui les foudroya en entraînant sa rieuse compagne.

Les petites filles n'avaient pas tardé à devenir de grandes filles et furent bientôt le principal attrait du salon de leur mère. Elles étaient toutes deux charmantes; Paca avait peut-être plus de grâce, mais Eugénie avait une beauté plus rayonnante.

L'Espagne était alors le paradis des jeunes filles : elles régnaient sur toute la ligne; pour elles s'organisaient des fêtes de toute sorte; une fois mariées à l'homme qu'elles choisissaient elles-mêmes, elles se retiraient dans le gynécée et s'occupaient de leurs enfants. Les mœurs ont été un peu modifiées par l'invasion des étrangers et l'envahissement du sport qui a transporté, — pour l'aristocratie madrilène, — le centre de l'Espagne en Angleterre. Les palaces ont fait du tort aux palais.

Les deux sœurs étaient donc un excellent prétexte à la comtesse pour donner un libre cours à ses goûts mondains : Carabanchel, — où poussait la petite fleur bleue de Ruy Blas, — était devenu le brillant théâtre de comédies et d'opéras où défilait la jeunesse dorée de Madrid.

Un soir, les hôtes du château voulurent représenter l'opéra de *Norma*, alors dans tout l'éclat de sa nouveauté; la belle Eugénie, éblouissante dans son blanc costume de vestale, n'avait qu'à introduire les enfants, en prononçant la célèbre phrase musicale :

Mira, Norma, ai tuoi ginocchi
Questi cari pargoletti.

Ne pouvant chanter, nous dit-elle, elle *inventa* Wagner et déclama les vers avec accompagnement de l'orchestre ; néanmoins, à la représentation, elle était si bouleversée qu'elle n'entra pas au moment voulu : pressée d'en finir, Adalgisa interrompit l'air de *Norma* par sa phrase malencontreusement jetée et, dans son trouble, elle broya dans ses mains les doigts des *cari pargoletti* qui fondirent en larmes et poussèrent des cris de douleur qu'elle n'entendit pas, — et la salle éclata de rire ! — « ce qui était très mal et très injuste, ajouta-t-elle en évoquant ce souvenir, car j'avais fait tout ce que je pouvais. »

M^me^ de Montijo tenait table ouverte ; six couverts étaient toujours mis : on était tantôt trop serrés, tantôt trop au large selon le nombre des invités imprévus. La comtesse se réservait un soir par semaine, à la grande colère des habitués, pour inviter les étrangers de passage. Les Espagnols d'alors, — avant de devenir de corrects anglomanes, — aimaient mieux se priver de dîner que d'avoir l'ennui de s'habiller. Jamais on ne se mettait à table à l'heure dite et les convives arrivaient souvent pendant les repas. Un soir, un artiste, recommandé par Mérimée, crut devoir arriver à l'heure fixée. Personne n'était rentré, — selon l'usage espagnol dédaigneux de l'exactitude. L'artiste attend soixante minutes... Personne... Furieux, il se retire et écrit une lettre indignée, se considérant comme mystifié.

L'AMBASSADEUR d'Autas me conte une scène à laquelle il a assisté.

C'était à Carabanchel, dans le salon de la comtesse de Montijo : un aide de camp du maréchal Narvaez causait dans un coin avec la comtesse de Téba. Le maréchal attiré par la belle jeune fille s'approche du couple. Aussitôt l'aide de camp se lève et se prépare à céder la place, mais, retenu par Doña Eugenia, il échange quelques derniers mots avec elle...

Le maréchal exaspéré lui dit brusquement :

— Comment ? vous osez parler devant votre supérieur !

Mortifié devant la femme qu'il courtise, le jeune homme s'incline profondément, non sans que la comtesse de Téba n'ait eu le temps de voir ses yeux remplis de larmes...

Elle se lève alors et dit à Narvaez :

— Il faut que j'aille au jardin, j'étouffe, j'ai besoin de prendre l'air!

— Daignerez-vous accepter mon bras?

— Oh! je ne veux pas vous déranger, maréchal : je prendrai le bras de votre aide de camp.

A dix-huit ans, la comtesse de Téba était fouriériste : la lecture des *Mémoires* de Silvio Pellico et d'Audryane (celui-là même qu'en 1859, Napoléon III devait nommer commissaire aux armées) avait enflammé son enthousiasme. Avec les Falco, d'Autas, Chiffrey et d'autres, elle s'imaginait conspirer contre le despotisme autrichien : elle échangeait des correspondances grillées, etc.

Cette bande de patriotes était composée de fils de famille, c'est-à-dire qu'aucun d'eux n'avait encore de fortune personnelle. Un jour, l'heureux Chiffrey hérita d'un oncle qui possédait d'importantes exploitations à Cuba. Doña Eugenia, en le félicitant, lui dit : « Voilà une excellente occasion de montrer à ceux qui ne nous prennent pas au sérieux que nous sommes conséquents avec nos idées : pour être fidèle à nos principes, tu ne peux garder des esclaves, il faut tous les affranchir. »

Chiffrey, convaincu par les beaux yeux et l'éloquence de la généreuse communiste, donna la liberté à tous ses esclaves ; mais ceux-ci, jetés sur le pavé, ne voulurent plus travailler et s'enfuirent dans les bois où ils devinrent des nègres marrons.

Le Gouvernement espagnol protesta et somma Chiffrey de reprendre ses hommes. Au premier geste, les affranchis qui avaient goûté de la liberté se révoltèrent et mirent le feu aux *haciendas* de leur ancien maître qui se trouva ainsi ruiné à cause de sa générosité.

Cette leçon refroidit-elle l'enthousiasme de la bande fouriériste?

L'Impératrice croit à l'efficacité de la force morale pour lutter contre la destinée. C'était au lendemain d'une de ces insurrections si fréquentes alors en Espagne. Doña Eugenia se promenait à cheval hors des portes de Madrid ; elle se trouva

tout à coup entre un régiment aligné, le fusil en joue, et le fossé où l'on passait par les armes les malheureux soldats désignés par le sort.

L'un d'eux, gai, souriant, mordant dans une miche de pain, sortit du rang pour tirer le numéro d'où dépendait sa vie, avec l'insouciance d'un joueur de loterie.

L'autre, sanglotant, demandant grâce, suivait son camarade joyeux pour tirer également au sort.

Le soldat souriant amena un bon numéro et s'en alla sans avoir interrompu son déjeuner... Le désespéré tira le numéro qui le condamnait à mort...

Doña Eugenia, affolée et révoltée, mit son cheval au galop pour aller demander sa grâce au maréchal Narvaez qui était un habitué des *tertuilas* de la casa Montijo... En route, elle entendit une détonation : le régiment était décimé !...

PEUT-ÊTRE, pour avoir le sens absolu du juste, faut-il avoir souffert de l'injustice. Si l'Impératrice mit toujours la justice au-dessus de tout intérêt particulier et même de toute affection personnelle, c'est sans doute parce que son enfance et sa jeunesse ont été empoisonnées par la partialité que sa mère avait pour sa sœur.

Du vivant de son beau-frère, la comtesse de Téba ne cessait de protester contre l'iniquité de la loi des Majorats qui la dépouillait; mais, quand son mari succéda dans tous ses droits à son aîné, le point de vue changea et personne ne fut plus jaloux de ses prérogatives que la nouvelle comtesse de Montijo.

Enfin la mort de Don Cipriano coïncida avec l'abolition des fidéicommis et ses deux filles se trouvèrent appelées à hériter à parts égales. Fureur de la comtesse qui voyait ainsi sa fille aînée et bien-aimée dépouillée d'une partie de l'héritage qui aurait dû lui revenir tout entier. Sa colère impuissante se reporta sur la cadette, comme si elle fût responsable de cette décision des Chambres. Elle criait à la spoliation et qualifiait hautement de voleuse la pauvre Doña Eugenia. Celle-ci se trouva ainsi moins la bénéficiaire que la victime de cette loi qui lui causait tant de désagréments.

— Après tout, disait la jeune fille en montant à cheval, cela m'est égal, car je n'ai besoin de rien et je saurai toujours

me tirer d'affaire : si je n'ai pas de quoi manger, je me ferai écuyère!...

Elle enlevait son alezan et s'enfuyait dans la campagne, au grand amusement des assistants. La seule qui ne riait pas de cette sortie et de cette menace, c'était sa mère qui murmurait : « Comment ai-je pu avoir une fille qui me ressemble si peu?... » Et plus que jamais, elle se tournait vers sa préférée!...

Dans l'espoir de faire rétablir cette loi caduque qui avait été justement abrogée, la comtesse entreprit une véritable campagne et déploya ses qualités de diplomate. Elle ouvrit toutes grandes les portes de ses salons, recevant ceux qui pouvaient la servir, oubliant ses préjugés de caste, invitant les mécontents, consultant les avocats, tâchant de corrompre les députés...

Et enfin, tout en paraissant respecter la loi, elle réussit à dépouiller la cadette en faveur de l'aînée...

Un soir, la tertulia avait lieu sur la tour du château de Carabanchel dans une salle vitrée désignée sous le nom de Belvédère. La discussion avait été plus chaude que de coutume entre carlistes et libéraux... Mme de M., sentant qu'elle avait le dessous, avait peine à contenir son exaspération... Un mot ayant été jeté en faveur des libéraux par la courageuse Eugénie, sa mère se lança sur elle pour lui appliquer un soufflet... Alerte, la jeune fille esquiva le coup ; elle gagna le balcon, enjamba la balustrade et, restant suspendue d'une main au pilastre, elle cria : « Maman, si tu fais un pas, je lâche tout et je me laisse tomber... »

La comtesse, connaissant le caractère de sa fille, recula.

La réjouissance nationale qui attirait le plus la comtesse de Téba était la célèbre foire de Séville dont Alexandre Dumas et Théophile Gautier ont donné des descriptions enthousiastes. Elle a lieu au printemps, et quel est le spectacle qui ne serait pas féerique en Andalousie pendant la saison où fleurissent les orangers et les grenadiers?

La comtesse de Téba et une de ses amies avaient planté leur tente dans un des plus pittoresques endroits de la foire. Un jour, en quête de distractions, elles virent deux jeunes lords

dont elles savaient les noms, qui, ne connaissant personne, avaient l'air de s'ennuyer britanniquement. Prises de pitié et alléchées par l'imprévu de la démarche : « Allons les amuser, se dirent-elles, et nous amuser en même temps. » La comtesse de Téba, vêtue de son pimpant costume de maja vert et rose, s'approcha d'eux : elle les aborda avec sa plus gracieuse révérence et belle, souple, élégante, irrésistible, avec son port de nymphe et sa couronne de cheveux d'or, par une pantomime expressive, elle leur fit signe de venir prendre le chocolat sous sa tente...

Les Anglais, surpris et charmés, se regardèrent, la regardèrent et la suivirent. Ils pénétrèrent sous la tente dont l'amie tenait la draperie soulevée ; ils prirent le chocolat mousseux entre ces deux belles créatures, fumèrent des cigarettes, puis, encouragés par leurs gracieusetés, ils les prièrent de danser au son des castagnettes. Elles se regardèrent à leur tour, consentirent et exécutèrent pour leurs hôtes leurs pas les plus séducteurs. Les deux danseuses furent largement payées de leurs peines par les aimables propos que les lords échangeaient sur leur compte en anglais, — sûrs de ne pas être compris par les Espagnoles. Enfin, elles entendirent l'un dire à l'autre : « *Are we to give them something?* » et l'autre de répondre : « *We dont know what they are.* » Alors la *prima ballerina* s'approcha et, dans son plus pur anglais, murmura, les yeux baissés : « *Perhaps you would like to know who we are?* » et les deux jeunes filles, avec leur plus gracieuse révérence, se nommèrent à leurs hôtes stupéfaits : la comtesse de Téba, Doña Conchita de X.

A partir de ce moment, les deux lords, conquis, s'attelèrent au char des deux Espagnoles, ne les quittèrent plus pendant la « season » de la foire et oublièrent désormais ce que leurs compatriotes appellent le spleen.

En 1877, quand j'accompagnai l'Impératrice en Espagne, elle me conta qu'aux fêtes des mariages espagnols (1846) elle avait connu les deux Dumas : le père, éblouissant de verve, une source intarissable ; le fils, un beau jeune homme de haute taille, à la chevelure blonde et frisée, timide, parlant peu, observant beaucoup. La veille de leur départ, Doña Eugenia reçut des vers anonymes, dont elle n'eut pas de peine

à découvrir l'auteur, bien qu'elle ne se fût pas aperçue de l'impression causée au futur romancier de *la Dame aux Camélias*.

J'écrivis à Alexandre Dumas fils pour lui demander s'il se souvenait de ce « péché de jeunesse » non recueilli dans son premier volume et voici sa réponse :

Paris, 8 avril 1877.

« . . . .

« Les vers dont Sa Majesté veut bien se souvenir, je me les rappelle aussi, les voici :

Salut, ma sœur, je fus cueillie
Dans les jardins de l'Alhambra
Par quelqu'un que ta main oublie,
Mais dont ton cœur se souviendra,
Et qui me charge de t'apprendre
Qu'un jour, si Grenade est à vendre,
C'est pour toi qu'il l'achètera.

« Un détail assez amusant, puisque nous en sommes aux souvenirs. J'avais vu Mlle de Montijo aux fêtes du mariage et je l'avais trouvée ce qu'elle était, c'est-à-dire la plus belle et la plus gracieuse personne qu'on pût voir.

« Je l'avais dit à mon père à qui je ne cachais rien, surtout de ces choses-là. Un jour il me dit : « Veux-tu que nous restions à Madrid ?... — Qu'est-ce que nous y ferons ? lui dis-je. — Moi, j'y travaillerai, me répondit-il, et toi, tu feras la cour à Mlle de Montijo et tu l'épouseras. »

« Si l'Impératrice s'était souvenue un peu plus tôt de cet ancien admirateur, qui n'était pas tout à fait un imbécile et qui n'avait rien à lui demander, si elle lui avait fait l'honneur de causer avec lui quelquefois, comme elle l'a fait un jour ou plutôt un soir chez la princesse Mathilde, qui sait si cet admirateur ne l'aurait pas renseignée sur bien des choses et ne lui aurait pas donné quelques-uns de ces conseils désintéressés que les plus grands de la terre ont eu quelquefois raison de suivre ? C'est si facile de gouverner ce pays-ci, quand on est au pouvoir, et c'était si facile pour l'empereur Napoléon III ! Malheureusement, ils n'avaient pas vécu leur enfance à Paris, ni l'un ni l'autre. Ils ne savaient pas comment on prend le Français, comment on se fait aimer de lui. Aujourd'hui, la partie est perdue, irrévocablement perdue ; il n'y a même plus à donner

à l'Impératrice le conseil que mon père donnait, en 1831, à la duchesse de Saint-Leu et que Napoléon III a suivi, sans se souvenir de celui qui l'avait donné. Lisez dans les *Impressions de voyage en Suisse* une visite à Arenenberg, et vous verrez que celui qu'on a appelé un charmant conteur avait quelque vue de l'avenir.

. . . .

« Vous allez faire un voyage bien intéressant et où je voudrais bien vous accompagner. Que de souvenirs l'Impératrice va retrouver sur cette terre d'Espagne et qu'elle va évoquer devant vous ! Quelle étrange destinée cette charmante femme aura eue, et que de réflexions ont dû se croiser depuis sept ans dans cette tête, où semblaient ne devoir naître que les pensées joyeuses et souriantes !

. . . .

« ALEXANDRE DUMAS. »

Je ne voulais copier que les vers adressés à l'Impératrice, à l'époque *préhistorique* de son existence, mais je n'ai pu résister au plaisir de transcrire un fragment de la lettre d'Alexandre Dumas.

Il avait bien raison, le maître, en parlant des souvenirs que l'Espagne réveillerait dans le cœur de l'Impératrice et qu'elle évoquerait devant moi ! En voici un, que je tâche de me rappeler le plus exactement possible, car il m'avait semblé particulièrement intéressant comme donnant une idée juste de l'existence irréprochable, mais aventureuse, menée par celle qui devait être l'Impératrice des Français.

LE souvenir de cette vie en plein air a été fixé sur la toile par un jeune artiste français qui faisait partie de la bande joyeuse : ces deux tableaux peints à cette époque rappellent la jeunesse mouvementée de la comtesse de Téba et la vaillance légendaire des Guzman qui, — selon la chanson populaire, — ne connaissait pas d'obstacles.

Sur le ciel crûment bleu d'Espagne s'enlève la fine silhouette de la gracieuse amazone : taille de guêpe, col de cygne, visage de Murillo nimbé d'un sombrero andalou

d'où s'échappe sur la nuque une torsade d'or enfermée dans une résille; droite et souple, calme et fière, elle se dresse sur un cheval fougueux qu'elle mène du bout des doigts : en effet, semblable au drapeau glorieusement troué par une balle, sa robe, percée par la corne agressive d'un *novillo*, évoque le combat périlleux où l'imprudente écuyère faillit être renversée par un ardent taureau qui l'aurait sans doute enlevée dans les airs avec moins de galanterie que la blonde Europe de la fable.

L'autre image était plus symbolique encore et affectait la forme d'un rébus :

C'était une cavale indomptée et rebelle
Sans frein d'acier ni rênes d'or...

sans même une main qui la dirige, soit qu'elle n'ait pas consenti à se laisser dompter, soit qu'elle ait rejeté la téméraire amazone qui avait essayé de la monter.

Jamais aucune main n'avait pesé sur elle
Pour la flétrir ou l'outrager.

Cette cavale blanche était un éloquent symbole et le spirituel artiste, que doublait peut-être un adorateur éconduit ou un philosophe sceptique, écrivit sous le portrait de sa cavale andalouse cette mystérieuse légende compréhensible pour les seuls initiés :

« La comtesse de Théba. »

— Avec un *h* ! — Une lettre grecque avait suffi pour faire du comté espagnol l'antre du sphinx qui donnait à deviner aux passants affolés la fatale énigme, — en attendant que la Chimère andalouse rencontrât le sphinx silencieux qui devait la dompter à son tour, comme le Corse aux cheveux plats dompta la liberté.

PENDANT le même voyage à Rouda, Sa Majesté me conta sa course de quarante jours en Andalousie, fuyant la bande de carlistes conduite par le célèbre Pimentero. Comme je demandais à l'Impératrice de préciser l'année de cette aventure : « Est-ce que je sais ? me répondit-elle : en Espagne, ces révolutions se succédaient si fréquemment qu'on les comptait par mois : c'était donc pendant l'insurrection de juillet... »

La jeune comtesse de Téba, avec sa sœur, son beau-frère, ses cousins les Alcanices et quelques amis avaient été chasser sur les terres du duc d'Albe. On avait eu beau les prévenir que des insurgés se cachaient dans les environs, au lieu de détourner les chasseurs de leur projet, l'attrait du danger doubla leur plaisir et la crainte de trouver les routes déjà battues par la police hâta même leur départ.

Après la première journée, la joyeuse troupe s'arrêta au château de Romanille pour s'y reposer pendant la nuit. Succombant à la fatigue et à la chaleur, tous dormaient profondément quand, vers deux heures du matin, ils furent réveillés par des coups frappés à la porte et des cailloux jetés contre les fenêtres...

Deux gardes les avertissaient que Pimentero, alléché par la perspective d'un riche butin et par la réunion d'aussi illustres personnages, avait réuni ses hommes pour capturer amazones et cavaliers auxquels du reste il aurait rendu tous les honneurs qui leur étaient dus, en les cotant très haut et en exigeant une rançon digne de leurs excellences.

Pimentero était campé avec sa bande dans la forêt voisine et devait commencer dès l'aube le siège du château : si on n'était pas disposé à lui abandonner armes, provisions, et peut-être la vie, il n'y avait pas de temps à perdre.

Tous se jetèrent à bas de leurs lits et se vêtirent en un instant sans bruit et sans lumière pour ne pas donner l'éveil. Le duc et ses amis descendirent aux écuries pour seller les chevaux, tandis que les jeunes femmes bouclaient les valises et les attachaient sur le dos des mules avec des courroies.

Une porte secrète fut entr'ouverte, menant dans la forêt, et toute la troupe encore ensommeillée se mit en route silencieusement, — *per amica silentia lunae,* — se fiant à la vitesse des chevaux et aux ombres de la nuit pour échapper aux bandits qui se paraient de la cocarde carliste.

Pendant toute la journée, on traversa bois et montagnes sans reprendre haleine. Le soir seulement on atteignit un village où l'on espérait passer la nuit, mais les habitants avaient été désarmés récemment par une mesure de police et ils refusèrent de recevoir ces hôtes compromettants. « Vous nous attireriez les insurgés qui vous poursuivent, leur répondit-on avec effroi; nous n'avons pas de parti politique, mais nous voulons la paix : allez coucher ailleurs... »

Et la course vertigineuse continua à travers l'Andalousie. On était jeune, hardi, amoureux : les privations elles-mêmes devenaient des amusements. Quand la chaleur était trop forte, on s'arrêtait pour se rafraîchir et la nuit on couchait à la belle étoile enveloppé dans la cape traditionnelle ; les larges *bardelle* des mules servaient d'oreillers : chacun devait veiller à tour de rôle et dès l'aube on repartait à travers la campagne.

Un soir, la plus hardie de la troupe, Doña Eugenia, au lieu d'ouvrir la marche selon son habitude, la fermait péniblement ; elle n'avait pas voulu s'avouer vaincue et elle suivait de loin la bande joyeuse qui, sans s'inquiéter d'elle, avait traversé la forêt. Épuisée de fatigue, elle s'était assoupie sur sa selle et avait laissé tomber les rênes... Le cheval, ne se sentant plus tenu, s'arrêta et à cette légère secousse, l'amazone tout endormie glissa sur la mousse sans se réveiller. Le pauvre animal, épuisé comme sa maîtresse qu'il voyait couchée à terre, l'effleura, paraissant lui demander si elle s'était blessée et, ne la sentant pas bouger, il s'étendit auprès d'elle...

Après quelques heures d'un profond sommeil, frappée par un rayon de lune qui perça ses paupières, la jeune fille ouvrit les yeux ; un instant étourdie, elle reprit connaissance, se dressa sur son séant et se trouva sur le sol auprès de son cheval. Elle se rendit compte de ce qui était arrivé ; un peu émue, elle appela : personne ne répondit... elle avait été abandonnée par ses compagnons.

A un moment de surprise succéda un accès de colère ; elle sauta sur son cheval et reprit la grande route où elle suivit les traces de la cavalcade ; elle finit par retrouver ses camarades qui avaient dressé leur tente sur la lisière de la forêt... Elle éclata en justes reproches contre leur insouciance... Mais quelle ne fut pas sa stupeur en constatant qu'au lieu d'être reçue par les coupables avec la confusion que devait leur inspirer leur conduite, elle était accueillie par d'irrésistibles éclats de rire... qui redoublaient à chaque nouvel arrivant mis en présence de l'amazone ! son ignorance ajoutait au comique de la situation :

— Qu'ai-je donc de si ridicule ? demanda-t-elle, ne pouvant s'expliquer cette hilarité qu'elle provoquait.

— Regarde-toi donc ! lui dit sa sœur.

Et, faute de miroir, la jeune fille se pencha sur le ruisseau au bord duquel la caravane avait campé...

— C'est moi, ce monstre? murmura-t-elle quand l'eau pure lui renvoya son image. Ce n'est pas possible!

Son joli visage était défiguré par un érysipèle qu'elle avait contracté en s'endormant à la belle étoile, le front découvert; la brume et la rosée avaient achevé l'œuvre de la nuit et fait fleurir ses joues comme un champ de coquelicots éclairé par deux bluets lumineux.

L'intermède comique à peine terminé, le drame recommença: les bandits se rapprochaient toujours des chasseurs devenus les chassés. Ceux-ci n'étaient plus aussi joyeux qu'au départ, soit qu'ils sentissent la fatigue, soit qu'ils comprissent l'approche du danger : les différents villages qu'ils traversaient refusaient toujours de les héberger et les obligeaient à reprendre leur course effrénée... La faim même commençait à se faire sentir; ils devinrent voleurs eux-mêmes et plus d'une fois ils dérobèrent quelques dindons égarés qu'on attachait à la selle où les ballottements de la route les rendaient noirs comme des corbeaux.

Après plusieurs journées de courses folles, les parents des fugitifs, effrayés d'abord, exaspérés ensuite, s'émurent; mais ils ne savaient comment les faire joindre et, pour les ramener au logis par la force ou la persuasion, ils se voyaient dans l'alternative ou de payer la forte rançon ou de recevoir sous enveloppe quelque oreille ou quelque nez, selon la traditionnelle habitude des bandits bien dressés.

Un matin, poursuivants et poursuivis apprirent qu'ils avaient passé la nuit dans le même bois à quelques pas les uns des autres... Il n'y avait plus de temps à perdre. Il fallait songer sérieusement à la défense, puisque l'attaque était imminente et les munitions épuisées! On ne savait où se ravitailler: les paysans craignaient toujours de se compromettre en fournissant des armes contre le terrible Pimentero. On soupçonna alors un vieux serviteur de la Casa Montijo d'avoir conservé ses fusils chargés; on lui dépêcha sa favorite, la belle Doña Eugenia, pour le corrompre; mais il refusa formellement de se démunir de son trésor :

— C'est vrai, avoua-t-il enfin, j'ai conservé trois balles.

— Pour qui les réserves-tu? lui demanda-t-elle.

— Pour vous et pour votre sœur.

— Eh bien, donne-les moi!

— Oh! ce n'est pas ainsi que je l'entends.

— Et comment l'entends-tu?

— Si jamais vous étiez sur le point d'être prises par ces bandits, plutôt que de vous laisser tomber vivantes entre leurs mains, je vous tuerais toutes les deux.

— Oh non, par exemple! s'écrièrent les jeunes femmes, plus effrayées sans doute par la défense menaçante du trop fougueux gardien qu'elles ne l'auraient été par les attaques du galant bandit.

— Et tu n'aurais pas de remords de ton double meurtre?

— Je n'aurais pas le temps d'en avoir, car avec la troisième balle que j'ai en réserve, je me ferais sauter la cervelle.

Le zèle du farouche serviteur montra la gravité de la situation à la bande joyeuse qui résolut de mettre fin à la périlleuse escapade : commencée par une partie de plaisir, cette chasse menaçait de se terminer en tragédie.

On se sentait serré de si près qu'on désespéra de gagner désormais la frontière du Portugal, et l'on dut se résigner à entrer dans Burgos, malgré le risque d'y être fait prisonnier par la bande de Pimentero. Mais, contrairement à toute prévision, les fugitifs trouvèrent la ville fortifiée et armée pour la résistance, — les portes se refermèrent sur eux et, réduits aux abois à leur tour, les insurgés restèrent dehors et durent enfin renoncer à la poursuite.

A quelque temps de là, pendant que l'on recherchait encore Pimentero dans les montagnes de l'Andalousie, le grand chef se montrait à Madrid : il sonnait tranquillement à la grille du palais de Liria et se faisait crânement annoncer au duc d'Albe. Le bandit, admis aussitôt en présence du grand seigneur, lui demanda de présenter ses hommages aux vaillants chevaux que n'avaient pu atteindre ses mules, malgré leur vitesse renommée.

Le duc lui fit galamment les honneurs de ses écuries et ne songea pas un moment à dénoncer à la police celui qui l'avait fait courir pendant quarante jours et quarante nuits. Mais l'alcade aux aguets avait cru voir entrer Pimentero chez d'Albe et lui demanda de le lui livrer. Le duc avertit le brigand pour

qu'il se cachât et répondit à l'agent qu'il avait dû se tromper. Il ne put cependant refuser à la police l'autorisation de faire une perquisition dans le palais qui fut visité des caves aux greniers.

Les agents ouvrirent même la porte du cabinet de toilette où le duc était en train de se chausser : « Entrez, messieurs, leur dit-il, et cherchez bien dans mes bottes... » En effet, le valet de chambre rangeait les chaussures de son maître sur une console surmontée d'un vaste magot chinois à la large panse ;... mais le duc, qui se croyait rassuré, ne put réprimer un serrement de cœur en entendant des ronflements sonores sortir du ventre du magot...

Heureusement, le commissaire était sourd, ou fit semblant de l'être, et referma la porte du cabinet avec force excuses et salutations.

•

Cette fois encore, le chef des insurgés put s'échapper; mais, quelques mois après, quand la comtesse de Téba quitta définitivement l'Espagne pour se rendre en France où l'attendait une si brillante et si tragique destinée, elle passa par Burgos... Là, elle vit qu'on élevait un échafaud au milieu de la place ; elle s'informa et on lui apprit qu'on allait exécuter le trop célèbre Pimentero qui, trahi peut-être par les siens, s'était finalement laissé prendre...

Si l'exécution avait été remise à l'année suivante, la fière Espagnole, — qui devait répondre comme sa digne compatriote aux instances amoureuses du souverain :

Moi je suis fille noble et de ce sang jalouse,
Trop pour la favorite et trop peu pour l'épouse,

— devenue Impératrice des Français, — aurait demandé et obtenu la grâce d'Hernani, en souvenir des romantiques émotions qu'il avait données à Doña Sol.

J.-N. Primoli.

UN FILS AU FRONT

QUATRIÈME PARTIE (1)

XXIV

Les portes de Paris étaient déjà derrière eux, ils filaient à toute allure, dans un demi-jour glacé, entre de longues rangées de maisons, des cheminées d'usine, des terrains vagues, lorsqu'enfin Campton se ressaisit et comprit.

C'était bien lui, John Campton, qui se trouvait dans cet auto, — cet auto rapide et silencieux, si ingénieusement adapté à toutes les exigences du voyage qu'on eût dit une annexe roulante du *Nouveau Luxe*. Et, à côté de lui, c'était bien Anderson Brant tapi à l'autre extrémité du coussin profond. Voilà, pour le moment, tout ce que les facultés engourdies de Campton lui permettaient de percevoir.

La voiture roulait en pleine campagne et la faible clarté du ciel, qu'on eût prise aussi bien pour le crépuscule, se transformait décidément en aurore quand, dégageant sa pensée des questions de passeports et de laissez-passer, il se dit : « Mais c'est la route au Nord de Paris : nous avons dû traverser Saint-Denis. » Il venait de vivre des heures remplies d'événements inimaginables, et, maintenant qu'on le menait enfin voir George, ce n'était pas vers l'Argonne qu'il allait ! Cette découverte singulière retint un instant sa pensée flottante, mais un instant seulement : elle repartit bientôt à la dérive pour être accrochée au passage par quelque autre singularité.

Copyright by Edith Wharton, 1923.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 septembre et 1er octobre.

La principale était la présence de Mr Brant à son côté et le fait que l'auto qui les transportait était celui de Mr Brant. Mais Campton ne se trouvait pas encore en état d'aborder d'aussi formidables problèmes. Il n'avait ni dormi ni mangé depuis la veille au matin, et, chaque fois qu'il essayait de se rendre compte de ce qui lui était arrivé, sa conscience se perdait dans les ténèbres.

Bientôt son compagnon toussa et dit d'une voix plus incolore et plus inexpressive encore qu'à l'ordinaire :

— Nous sommes déjà à Luzarches. — C'étaient les premières paroles prononcées par Mr Brant depuis leur départ ; il semblait pourtant à Campton qu'il y avait des heures qu'ils étaient montés en voiture, dans la nuit froide, à la porte de son atelier. Mr Brant lui avait seulement demandé, au moment où le chauffeur démarrait : « Voulez-vous la couverture ? »

Campton n'avait pas répondu. A présent, il commençait à se rendre compte qu'il ne pouvait décemment garder plus longtemps le silence. Il parvint à répéter, comme un écho lointain :

— Luzarches ?...

Il ne conservait cependant aucune trace de son ancienne antipathie pour Mr Brant. Dans le monde nouveau où l'avait tout à coup précipité l'arrivée de cette lettre en apparence si semblable à toute autre, — dans ce monde nouveau, Mr Brant n'était que le détenteur de l'auto et des « protections, » grâce auxquelles lui, Campton, allait être conduit le plus rapidement possible à l'endroit où son fils se mourait.

Mais toute conversation, avec qui que ce fût, lui était encore absolument impossible. Ses efforts pour se tirer de sa douleur étaient pareils à ceux d'un mourant déjà perdu dans des régions lointaines, et dont la voix ne parvient plus à l'oreille des vivants. Il se renfonça dans son coin, et essaya de nouveau de fixer son attention sur le paysage qui fuyait. Vaine tentative ; il n'y voyait rien qu'un auto fantôme volant devant eux, plus vite encore que leur propre voiture, et emportant un homme courbé comme lui, muet comme lui : Fortin-Lescluze tel qu'il l'avait vu disparaître dans la nuit d'hiver après la mort de son fils. Campton se souvint de s'être demandé alors, ainsi qu'il l'avait si souvent fait depuis : « Comment supporterais-je l'épreuve, si c'était moi ? »

Il savait maintenant la réponse. De son ancien univers brumeux, encombré de choses, que la lettre avait d'un seul coup vidé, rien ne subsistait plus, sauf quelques souvenirs de l'enfance de George, telle une armoire à jouets dans une maison renversée par un tremblement de terre.

La vision de l'auto de Fortin-Lescluze s'évanouit et, à sa place, Campton aperçut soudain les yeux clignotants de Boylston qui le regardaient fixement sous des sourcils froncés par la souffrance. Campton se souvint alors de ce qui s'était passé le soir précédent. Il avait poussé la lettre vers Boylston à travers la table, en balbutiant : « Lisez-la-moi. Je ne peux pas... » et Boylston s'était écrié, d'une voix entrecoupée de sanglots : « Mais je *savais*, monsieur, je sais depuis le commencement... » Un interminable silence avait suivi, avant que Campton trouvât la force de bégayer, comme un enfant qui épèle : « Vous *saviez* que George était blessé? — Non, mais qu'il pouvait l'être, d'une minute à l'autre ! » Ses sanglots empêchaient presque Boylston de parler.

« Pardonnez-moi ! je vous en prie, pardonnez-moi ! Il m'avait défendu de vous dire qu'il était au front. — Défendu de me le dire?... — A vous et à sa mère. Il a refusé une citation en mars dernier, afin que vous ne découvriez pas qu'il était passé dans un régiment d'infanterie. Sa résolution était prise dès le premier jour. Voilà des mois qu'il se bat; il a été magnifique; il a quitté l'Argonne en février; mais il ne voulait pas qu'aucun de vous le sût. — Mais pourquoi ? » Cette question jaillit des lèvres de Campton. Puis son cœur s'arrêta de battre; il attendit la réponse en baissant la tête. « C'est que, voyez-vous, il avait peur, peur que vous ne l'empêchiez... que vous n'usiez de votre influence... » Campton redressa la tête et d'un air de défi : « Il s'imaginait peut-être que nous l'avions fait au début? — Oui... » Boylston avait repris son calme. « Il était au courant de tout. Il nous a fait jurer, à Miss Anthony et à moi, de ne rien dire. Car Miss Anthony savait aussi... Et, au cas où ce qui vient d'arriver se produirait, conclut Boylston d'une voix tremblante, il désirait que vous ne gardiez pas de rancune envers elle. »

Ce court dialogue repassa dans l'esprit de Campton syllabe par syllabe ; et chacune d'elles, en passant, ramenait le serrement de cœur de la veille. Il lui avait fallu apprendre d'un

coup toute l'incroyable vérité sur la conduite de son fils, et apprendre en même temps que ce fils était grièvement blessé, mourant peut-être... Pourquoi, sans cela, aurait-on donné à George la Légion d'honneur? Il lui avait fallu s'assimiler ces nouvelles accablantes dans l'affolement des préparatifs de départ, tout en faisant des démarches auprès des autorités, en posant chez le photographe, en répondant aux coups de téléphone répétés et contradictoires de l'Ambassade, de la Préfecture et du Ministère.

De ce chaos d'images, le visage de Miss Anthony se détacha ensuite, pâle, ravagé, mais avec un regard qui dominait son propre désespoir et la colère de Campton.

En la voyant, il avait éclaté : « Ah! vous saviez, vous aussi? Vous étiez son autre confident? Comme vous avez bien dissimulé! Comme vous nous avez à tous bien menti! » Elle soutint l'attaque avec fermeté : « Je vous ai montré ses lettres! — Oui, celles qu'il écrivait pour qu'on me les montrât... C'est vous qui l'avez poussé au front, c'est vous qui avez envoyé mon fils à la mort! » Sans sourciller, elle le regarda dans les yeux. « Oh! John! c'est plutôt vous. — Moi? Que voulez-vous dire? Je n'ai pas fait le moindre geste... — Non? » Elle eut un pâle sourire. « Alors, c'est l'ancêtre qui inventa la lessiveuse mécanique! s'écria-t-elle en se jetant dans les bras de Campton. Il l'y retint un long moment, lui caressant les cheveux et répétant : « Adèle, Adèle. » Dans sa nouvelle et soudaine intelligence de toutes choses, il ne trouvait rien d'autre à lui dire. Enfin il se pencha et posa sur les lèvres de son amie le plus étrange baiser qu'il eût jamais donné ou reçu. Alors, se dégageant, elle lui cria : « C'est pour George, quand vous serez près de lui. N'oubliez pas! »

L'image de la mère de George surgit la dernière sur le fond tumultueux des pensées de Campton : image indécise, brouillée par l'éloignement.

Mrs Brant était toujours à Biarritz; on n'avait pu la faire revenir à temps pour prendre part à ce voyage au front. Même l'influence dont Mr Brant jouissait en haut lieu aurait échoué; il n'essaya pas d'en faire usage. Tout ce qu'il pouvait faire, avait-il dit à Boylston, c'était d'écrire immédiatement à sa femme et de prendre des dispositions pour son retour à Paris, car les télégrammes à destination des

départements-frontière arrivaient moins vite que les lettres.

Campton n'avait pas insisté ; mais il se souvint d'avoir dit à Adèle Anthony au moment du départ : « Vous serez là quand Julia arrivera? » Elle avait acquiescé de la tête : « Je serai à la gare. »

Ce mot éveilla chez tous deux le même souvenir : quand il rencontra les yeux de son amie, il y vit la gare de l'Est au mois d'août, la grande cour pleine de monde, les fleurs, les mouchoirs, et tous ces gens souriant fixement jusqu'à ce qu'ait disparu l'être aimé. Campton revoyait la scène dans toute son impitoyable clarté. Il entendait les sanglots de la jeune fille qui avait dit si gaiement au revoir au petit artilleur, il la voyait partir, emmenée par l'homme âgé qui l'accompagnait, et se mettre de la poudre sur le nez à la laiterie, devant la tasse de café qu'elle ne pouvait avaler. Il savait aujourd'hui ce que présageaient ses sanglots...

L'auto ralentit sa course pour laisser passer une longue file de camions militaires. Derrière eux suivait avec fracas un convoi de caissons d'artillerie, conduits par des soldats poudreux, montant des chevaux maigres. Des torpédos portant des officiers se faufilaient dans cet encombrement, et des motocyclettes, qui passaient sans cesse à toute allure, criblaiens l'air de leurs explosions. « C'est au milieu de tout cela qu'il a vécu, songea Campton, pendant des mois et des mois. » Il avait déjà vu des camions et des caissons d'artillerie, quand il était allé à Châlons pour faire appel à Fortin-Lescluze; mais alors, uniquement préoccupé de son fils, la signification redoutable du mécanisme de la guerre lui avait échappé. Il comprit maintenant que ce qu'il voyait, ce qu'il entendait, avait constitué pendant des mois tout l'univers de George : les yeux du père enregistraient chaque détail avec une poignante avidité.

— Qu'est-ce que c'est que ça? s'écria-t-il.

Un grondement immense, ininterrompu, qui paraissait tomber du ciel nuageux et bas, couvrit tout à coup la rumeur des véhicules sur la route. Il continuait sans relâche, à coups lents et rythmés.

— C'est le canon, dit Mr Brant. Quelquefois on le croirait beaucoup plus près. Ça dépend du vent.

Campton demeura confondu. Avait-il jamais entendu ce grondement sinistre? A Châlons? Il ne savait plus. Mais sûre-

ment, le son n'était pas le même. Cette fois, le bruit l'accablait, pareil au fracas de la mer sur un homme qui se noie. Il se tapit dans son coin. Ce bruit s'arrêterait-il jamais? Ou était-ce toujours ainsi, jour et nuit, dans cet enfer où ils se rendaient? Ce battement impitoyable retentissait-il sans cesse aux oreilles des mourants?

Une sentinelle arrêta la voiture et demanda le laissez-passer des voyageurs. L'homme le tourna et le retourna, le tenant à l'envers dans ses mains calleuses et fronçant les sourcils dans son effort pour déchiffrer les mots renversés. Il semblait indécis, comparant longuement les deux voyageurs à leurs photographies méconnaissables.

Mr Brant tira furtivement de sa poche un billet.

— Pour l'amour du ciel, pas ça! cria Campton, en saisissant la main du banquier.

Il se pencha au dehors et dit à la sentinelle :

— Mon fils est au front, il est mourant. Est-ce que ça ne se voit pas sur ma figure?

Le soldat le regarda, et lentement rendit le papier.

— Passez, dit-il, en remettant l'arme à l'épaule.

L'auto repartit et les deux hommes se renfoncèrent sur la banquette. Mr Brant maniait nerveusement son pince-nez. Au bout d'un moment, il toussa:

— Je vous remercie, commença-t-il, de m'avoir épargné une sottise. Je l'ai fait machinalement... on prend l'habitude...

— Sans doute, mais, dans certains cas...

Le silence retomba. Mr Brant était assis, tout droit, son profil se détachant sur la campagne glacée. Campton, de son coin, jetait de temps à autre un coup d'œil sur la silhouette grise et nette de son voisin, où le verre du lorgnon le plus proche de lui accrochait seul la lumière. Il se disait que cet homme souffrait sans doute horriblement; mais il n'éprouvait pour lui aucune compassion. Ils étaient comme deux voyageurs immobilisés l'un contre l'autre dans une catastrophe de chemin de fer; la douleur qu'ils éprouvaient ensemble ne les rapprochait pas. Au contraire, à mesure que passaient les heures, Campton s'exaspérait davantage de sentir cette angoisse à son côté. De quel droit cet homme souffrait-il comme il souffrait lui-même? De quel droit se trouvait-il là? C'était seulement par l'effet de ce que le banquier nommait « l'habitude, »

— l'habitude de tout payer, de tout acheter, les choses, les faveurs et les hommes, — qu'il s'était arrogé l'affreux privilège de partager une souffrance étrangère. « Je n'aurai même pas mon fils à moi sur son lit de mort, » pensait le père avec désespoir. Cette présence muette à son côté lui parut une fois de plus le symbole de sa vie manquée.

L'auto se frayait lentement passage au milieu des camions, des cuisines roulantes, des caissons d'artillerie, des compagnies d'infanterie regagnant leurs cantonnements, et des chargements de troupes qui passaient sans arrêt. Lorsque Mr Brant reprit la parole, Campton eut l'impression qu'il n'avait pas ouvert la bouche depuis des heures.

— Nous devons être à Amiens, dit-il plus bas encore que de coutume.

Le père se secoua et regarda par la portière. Il s'aperçut qu'il avait sommeillé et rêvé de l'enfance de George.

Oh ! cet impitoyable, cet incessant martellement du canon ! A mesure que les voyageurs avançaient, le bruit devenait plus fort, plus furieux, plus continu, les glaces de la voiture vibraient et tremblaient comme celles d'un vieil omnibus. Des sentinelles arrêtaient plus fréquemment le chauffeur. Campton recommença d'éprouver une lassitude écœurante, une faiblesse croissante, un trouble de l'esprit. Il s'aperçut cependant que Mr Brant, fouillant dans un compartiment de la carrosserie, en avait extrait une boîte à sandwichs en argent, un flacon et des verres, qui se trouvèrent posés, comme par enchantement, sur une planchette vernie sortie d'un autre compartiment. Mr Brant lui tendit la boîte :

— Nous sommes encore loin ; vous aurez besoin de toutes vos forces, dit-il.

Campton, qui allait refuser, prit une sandwich et vida l'un des verres. Mr Brant avait raison ; il ne fallait pas se laisser sombrer dans le néant, quel que fût son attrait léthargique.

Il recouvra ses esprits, et, avec eux, un sentiment plus intolérable encore de la réalité. Toute sa personne était maintenant en éveil. Il lui semblait que chaque coup de canon lui arrachait un morceau de chair, et toujours le plus voisin de son cœur. Les quelques lignes écrites par l'infirmière disaient : « Blessure causée par un obus; bras droit fracturé ; on craint pour le poumon. » Et c'était l'un de ces coups effroyables qui

en était cause : éclatant on ne savait où, dans ce ciel d'apparence inoffensive, et passant sans faire de mal par-dessus des centaines d'autres jeunes gens pour arriver à la victime marquée par le destin, il avait atteint George et creusé à son corps une fosse sanglante. Campton était persuadé que son fils était mort. Non seulement parce qu'il avait reçu la Légion d'honneur, mais à cause de cet épouvantable tonnerre des obus, qui tombaient, éclataient sans cesse, détruisant tout : que pouvaient-ils laisser derrière eux, sinon des restes déchiquetés? Rassemblant toutes ses forces, afin de ne pas reculer d'horreur devant une telle vision, Campton imagina le beau corps de son fils semblable à une carcasse jetée à bas d'une charrette de boucher.

— Doullens, dit Mr Brant.

Ils se trouvaient dans une ville et l'auto avait pénétré dans la cour d'un grand bâtiment qui ressemblait à une caserne. Devant eux s'alignaient des brancards vides pareils à ceux que Campton avait vus à Châlons. Un jeune médecin allumait une cigarette et causait en riant avec une infirmière... A intervalles réguliers, la canonnade ébranlait les vitres : on eût dit le battement du cœur de l'hôpital.

Ils entrèrent; un autre fonctionnaire appela une autre infirmière qui portait des serviettes. Elle disparut dans une pièce où l'on entassait des morceaux de linge ensanglantés, revint, arrêta son regard sur Campton et lui fit un salut de la tête. A son tour, il fixa les yeux sur elle : des traits bourrus et las s'éclairaient d'un regard de bonté. Peut-être ce visage était-il le dernier que son fils avait vu sur la terre...

L'infirmière sourit.

— C'est au troisième, dit-elle. Il va être heureux.

Heureux? Il n'était donc pas mort! Même, il pouvait encore être heureux! Chancelant sous le brusque allègement de sa peine, Campton se tourna vers Mr Brant : sa joie était assez grande pour qu'il pût la partager. Mais Mr Brant, bien qu'il dût avoir entendu l'infirmière, s'éloignait sans paraître comprendre.

— Par ici, lui cria Campton, en désignant l'infirmière qui s'engageait déjà sur l'escalier.

Mr Brant s'arrêta, gêné. Lorsqu'il eut saisi l'intention du peintre, il rougit un peu, fit de la tête un salut sec, et agita sa canne dans la direction de la porte.

— Merci, dit-il, j'irai d'abord faire un petit tour... je veux me dégourdir les jambes...

Un flot de reconnaissance envahit le cœur de Campton : il comprit qu'il allait être seul avec son fils.

XXV

Campton suivit l'infirmière sur l'escalier raide. Il montait, soulevé sans effort, comme on monte les escaliers en rêve. Une odeur de désinfectants flottait dans l'air froid, et, au passage, par une porte entr'ouverte, une puanteur arriva jusqu'à lui. Il se souvint de l'avoir sentie à Châlons; Fortin avait murmuré : « La gangrène, ah! si seulement on nous les amenait plus tôt! »

Au bout de combien de temps leur avait-on amené George? La lettre de l'infirmière lui était parvenue le troisième jour après l'entrée de George à l'hôpital; mais il ignorait encore quand il avait été blessé. L'infirmière l'ignorait aussi : il y en avait tant! Comment pouvait-elle se souvenir? L'administrateur consulterait les dossiers et le lui dirait plus tard.

En arrivant sur un palier, Campton entendit des paroles incohérentes, puis un cri poussé par une voix blanche et sans timbre, dont on n'aurait pu dire si c'était celle d'un homme, d'une femme ou d'un singe; elle avait aussi peu d'individualité que certains de ces pauvres visages d'hommes où l'on ne distinguait plus aucun trait... Campton lança un regard angoissé à l'infirmière; elle comprit et secoua la tête.

— Non... c'est dans la grande salle. Ils crient toujours de cette façon-là après le pansement...

Elle ouvrit une porte. Campton se trouva dans une chambre assez petite, dans laquelle étaient trois couchettes en bois fabriquées à la hâte, sur lesquelles on avait étendu de grossières couvertures grises. Dans le lit le plus voisin de la fenêtre était couché un homme barbu, entre deux âges, le bras gauche et la poitrine étroitement bandés. Il ronflait, la bouche ouverte, ses joues maigres creusées par l'effort qu'il faisait pour respirer. Campton se dit que, si son fils survivait, il aimerait à faire quelque chose pour ce pauvre diable qui partageait la chambre de George. Puis il regarda autour de lui et vit que les deux autres lits étaient inoccupés.

Il eut un mouvement de recul.

L'infirmière se pencha sur l'homme à la barbe.

— Il va s'éveiller, je vous laisse.

Campton considéra de nouveau l'inconnu ; son regard se porta sur la main hâlée, couverte de cicatrices, aux doigts noircis du bout, aux ongles cassés. C'était la main de George, la main de son fils, enflée, déformée, mais que le père ne pouvait méconnaître !... Il se mit à genoux et y posa les lèvres.

Qu'est-ce que vous avez ressenti d'abord? lui demanda plus tard Adèle Anthony.

— Rien...

— Oui, au premier moment, je sais; c'est toujours comme cela. Mais quand vous avez recommencé à sentir quelque chose?

Il réfléchit, puis dit avec lenteur:

— Une impression de changement.

— De changement *en lui?*

— En lui, dans la vie, dans tout.

Miss Anthony demeura perplexe.

— Quelle espèce de changement?

— Un changement total.

Elle dut se contenter de cette explication.

Ce sentiment, Campton l'éprouva d'abord quand l'homme à la barbe, entr'ouvrant les paupières, le regarda d'un regard lointain avec les yeux de George, et lui tendit d'un geste faible la main de George. Au moment même où il reconnaissait son fils, il sentit que le fils qu'il avait connu était perdu pour toujours.

Les lèvres de George remuaient. Campton se pencha sur lui: peut-être parlait-il pour la dernière fois.

— Mon vieux papa... en auto?

Campton fit un signe affirmatif.

George continuait d'examiner son père du même regard lointain.

— Celui de l'oncle Andy?

Campton fit encore oui de la tête.

— Et mère...?

— Elle va venir aussi, bientôt.

Un sourire malicieux plissa les lèvres de George.

— Il faudra d'abord que je me fasse raser, dit-il, et il s'assoupit de nouveau, sa main dans celle de Campton... .

— Et l'autre monsieur... ? demanda l'infirmière le lendemain matin.

Campton avait passé la nuit à l'hôpital, étendu sur le plancher devant la porte de son fils. C'était contraire aux règlements, mais pour une fois, le major avait fermé les yeux. Quant à Mr Brant, Campton l'avait si bien oublié qu'il ne comprit pas d'abord ce que l'infirmière voulait dire. Puis il se souvint tout d'un coup de son compagnon de voyage. L'infirmière expliqua que Mr Brant était venu très tôt à l'hôpital et qu'il attendait en bas depuis deux heures. Campton se remit sur ses jambes et descendit. Dans le vestibule, le banquier, très pâle, mais lisse et net comme à l'ordinaire, arpentait patiemment le dallage boueux.

— Moins de température ce matin ! lui cria Campton.

— Oh ! balbutia Mr Brant pâlissant et rougissant tour à tour.

Campton fit un effort pour continuer la conversation.

— Il vous a demandé. Montez le voir, mais ne restez pas plus de quelques minutes, voulez-vous ? Il est très faible.

Mr Brant demeura immobile et raide, sans répondre, attendant que l'autre le précédât. Campton s'aperçut qu'il avait les yeux mouillés ; il eut pitié de lui.

— Dites-moi : où est l'hôtel ? A deux pas ? Alors j'y vais, le temps de faire un bout de toilette pendant que vous serez avec lui, dit le père avec une générosité dont il espérait que le ciel lui tiendrait compte.

— Merci, dit simplement Mr Brant, en se dirigeant vers l'escalier.

— Cinq minutes, pas davantage ! lui recommanda Campton, et il se hâta de sortir dans l'air matinal que le canon continuait d'ébranler.

Quand il revint, reposé, présentable, il fut surpris et un moment inquiet en constatant que Mr Brant n'était pas en bas. « Il va faire augmenter sa fièvre ! Le diable l'emporte ! » Campton grimpa l'escalier aussi vite que son infirmité le lui permettait. Mais, devant la porte de George, il aperçut une mince silhouette qui montait patiemment la garde.

— Je ne suis même pas resté cinq minutes. J'attendais pour vous remercier.

— Je vous en prie ! — Campton se tut, puis fit un suprême effort. — Comment le trouvez-vous ?

— J'ai bon espoir, bon espoir. Il a eu un mot pour rire comme d'habitude, répondit Mr Brant avec un sourire contracté.

— Oh ! ça... Mais sa température a beaucoup baissé. Il se peut, évidemment, qu'il faille extraire la balle du poumon ; mais peut-être pourrons-nous d'abord le tirer de cet enfer.

Les deux hommes gardèrent le silence, en proie à la même ardente anxiété, sans plus savoir comment se la communiquer.

— Je repasserai tout à l'heure. Désirez-vous que je vous fasse envoyer de l'hôtel quelque chose à manger ?

— Vous m'obligerez.

Campton tendit la main à Mr Brant et serra à les broyer ses doigts secs. Sans lui, peut-être ne serait-il pas arrivé à temps près de son fils ; et pas une fois cet homme n'avait abusé de la situation pour faire valoir ses droits sur George ! C'est le cœur plein de compassion que le père, détenteur du privilège de rester au chevet de son fils, regarda Mr Brant s'éloigner solitaire.

La journée du lendemain fut plus mauvaise, tellement plus mauvaise que tout disparut de l'esprit de Campton, tout ce qui n'était pas veiller dans l'incertitude, attendre impuissant les paroles de l'infirmière et du chirurgien, épier les regards qu'ils échangeaient derrière son dos.

Il ne pouvait encore être question d'extraire la balle ; un grand chirurgien, qui avait traversé les salles au cours d'une rapide tournée d'inspection, avait confirmé ce verdict. Campton en était désespéré. La vision qui, de tous ses cauchemars, l'avait le plus épouvanté, celle de George, étendu sur une table d'opération, le visage caché par un masque à chloroforme, lui apparaissait maintenant comme une promesse de bonheur. Si l'extraction de la balle devenait possible, il semblait au père qu'il se sentirait tranquille comme autrefois quand il prenait dans ses bras l'enfant revenu du collège, s'assurant que c'était le même George, plus grand et plus hâlé, avec des cheveux plus épais et des muscles plus forts sous sa veste devenue trop courte.

Si le chirurgien, au retour du front, repassait ce soir-là dans la ville, peut-être changerait-il d'opinion et ferait-il l'opération sur-le-champ. N'y avait-il aucun moyen d'obtenir qu'il s'arrêtât pour revoir George ? Cette idée s'empara de Campton, chassant son intolérable souffrance et lui apportant un tel soula-

gement que, pendant quelques secondes, il eut l'impression d'avoir subi lui-même une opération qui lui sauvait la vie. Il regardait partir le praticien, suivi de médecins et d'infirmières, quand Mr Brant lui toucha le bras. Leurs regards se croisèrent; ils se comprirent :

— Oui, oui, dit Campton, il faut qu'il revienne.

Mr Brant fit un signe d'assentiment.

— Il a dîné chez moi à Paris... Vous permettez?

— Allez, allez donc ! Campton le poussa presque sur l'escalier. Dix minutes après il reparut, modeste, mais radieux.

— Eh bien ?

— Il n'a pas voulu s'engager devant les autres..., mais au moment de monter en auto...

— Eh bien?

— Oui, s'il le peut. Vers minuit.

Campton se détourna, — il avait peine à respirer, — et se dirigea en traînant la jambe vers la fenêtre au bout du corridor. A ses pieds était la cour. Une file de brancards y passait, non pas vides cette fois, mais chargés chacun de leur fardeau sanglant. Le grondement des canons ébranlait les vitres. Leur furieux tonnerre descendant du ciel nuageux roulait jusque dans les corridors de pierre et sur le pavé des rues, pareil à des boules gigantesques qui dégringoleraient, degré par degré, avec fracas, le long d'un immense jeu de boules rejoignant le ciel et la terre.

— Même les morts dans leur tombe doivent les entendre, murmura Campton.

Le mot fit passer en lui un frisson superstitieux ; il se glissa jusqu'à la porte de George et l'ouvrit; mais l'infirmière, qui se trouvait dans la chambre, secoua la tête.

— Il a besoin de repos. Mieux vaut vous en aller.

Campton se retourna et aperçut Mr Brant qui l'attendait. Les deux hommes descendirent en silence, traversèrent la cour (en détournant les yeux des brancards), et se rendirent à l'hôtel pour y prendre quelque nourriture.

Minuit vint. Minuit passa. Personne, dans l'agitation confuse de l'hôpital, n'avait entendu parler d'un retour possible du chirurgien. Lorsque Campton en toucha un mot à l'infirmière, elle sourit de son sourire las et dit :

— Il n'aurait rien pu faire.

Rien pu faire! Comment le savait-elle? Qui donc savait, sauf le chirurgien lui-même? Aurait-il fait cette promesse, s'il pensait qu'il n'y avait aucune chance d'agir? Étendu sur une couverture, son manteau roulé sous sa tête, Campton resta sans dormir à regarder le firmament baigné de lune encadré par la fenêtre du couloir. De grands nuages glissaient sur le ciel froid; on eût dit la fumée des canons qui tonnaient sans cesse à travers la nuit. A la fin, il se leva, tourna le dos à la fenêtre et se coucha, le visage vers l'escalier. Le clair de lune répandait une traînée blanche sur le dallage de pierre. L'horloge d'une église sonna un coup... deux coups... Des bruits et des mouvements se firent entendre. Campton se dressa; le battement de son cœur passait dans tous ses membres. Des pas résonnèrent, les pas de plusieurs personnes qui montaient.

— Attention! cria quelqu'un.

Un brancard tourna sur le palier; un autre; puis un autre. Un infirmier portant une lanterne les éclairait, suivi par un des médecins, vieil homme courbé, vêtu d'un uniforme boueux, qui s'arrêta furtivement pour prendre une pincée de tabac à priser. Campton n'en croyait pas ses yeux. Les gens de l'hôpital ne savaient-ils pas que tous les lits à cet étage étaient occupés? Tous les lits, sauf les deux dans la chambre de George... Mais l'infirmière avait fait espérer à Campton, — elle le lui avait presque promis, — que ces lits resteraient vides, tant que son fils n'irait pas mieux : — Je m'arrangerai, avait-elle dit.

Campton eut un moment de folie; il fut sur le point de se jeter en travers du cortège tragique et de barrer la porte de ses bras étendus.

— Qu'est-ce que ça signifie? demanda-t-il à l'infirmière qui venait d'apparaître au bout du couloir, une petite lampe à la main.

Elle haussa les épaules.

— D'autres blessés. C'est comme ça partout.

Il s'écarta, furieux, impuissant. Si, au moins, Brant avait été là, peut-être en offrant de payer... mais comment, et à qui? En somme, à quoi servait « l'influence » tant vantée de Brant? On leur rirait au nez, peut-être même les mettrait-on à la porte!

Il se tourna avec désespoir vers l'infirmière :

— Autant valait le laisser dans les tranchées!

— Ne dites pas ça, monsieur! répondit-elle, et l'écho de ses propres paroles frappa Campton d'horreur comme s'il eût commis un sacrilège.

Deux des brancards furent transportés dans la chambre de George. Campton l'entrevit qui parlait à voix basse et s'agitait; la lumière de la lune tombait sur les traits creusés de son visage barbu; de nouveau, le père eut le sentiment qu'aucun lien ne l'attachait à cet homme qui délirait, — cet homme mystérieux, qui tantôt devenait son fils pour un court moment, et tantôt, s'égarant, lui redevenait étranger.

L'infirmière sortit sans bruit et lui fit signe. — Mourants tous deux... ils ne le gêneront pas longtemps, dit-elle à voix basse.

L'homme qui était sur le troisième brancard fut transporté dans une chambre à l'autre extrémité du couloir. Campton vit entrer les porteurs. On allait donc le coucher par terre? Car dans cette chambre-là, il n'y avait sûrement pas de place libre... Il sut bientôt à quoi s'en tenir. Les brancardiers ne sortirent pas les mains vides; ils portaient un autre homme qu'ils déposèrent sur le brancard inoccupé. Heureux coquin! on l'envoyait sans doute dans un hôpital de l'arrière! Quand ils arrivèrent à l'escalier, la lanterne éclaira le visage de « l'heureux coquin; » du fond de ses orbites sombres ses yeux étaient fixés au plafond. Un de ses bras, pendant, ballottait, la main semblait compter furtivement les marches à la descente, — et personne ne s'en souciait, car il était mort.

A l'aube, Campton, qui s'était endormi, sursauta en entendant de nouveau des pas. Le chirurgien? Si, cette fois, ce pouvait être lui! Mais le seul Mr Brant se détacha des ténèbres accumulées dans le long corridor, — Mr Brant, les vêtements fripés, la barbe non faite, les yeux injectés de sang, et qui s'était ganté sans en avoir conscience.

Campton lui jeta un regard rancunier.

— Eh bien? Et votre chirurgien? Je ne le vois toujours pas arriver!

Mr Brant secoua la tête d'un air abattu.

— Il n'aura pas pu. J'ai attendu toute la nuit dans la cour; je pensais que, s'il revenait, je serais ainsi le premier à mettre la main sur lui. Mais il a envoyé son ordonnance chercher ses instruments; il ne viendra pas. Il y a eu un combat terrible...

Campton vit deux larmes rouler le long des joues de Mr Brant : il n'en fut pas ému.

Le banquier regarda du côté de la porte de George : sans qu'il eût osé formuler la question qui l'occupait visiblement, le père devina et répondit :

— Vous voulez savoir comment il va ? Comment voulez-vous qu'il aille, avec cette balle dans le corps, la fièvre qui le ronge et deux autres blessés dans sa chambre ? *Voilà* comment il va ! vociféra-t-il.

Mr Brant tremblait de la tête aux pieds.

— Deux autres hommes... dans sa chambre ? répéta-t-il d'une voix aiguë.

— Oui, grièvement blessés, mourants. Vous voyez qu'il y a des cas où votre fortune et votre influence, et toutes vos relations ne pèsent pas une once...

L'infirmière ouvrit la porte et passa la tête :

— Vous parlez trop haut, dit-elle.

Elle referma la porte, et les deux hommes, confus, se turent. Lentement Mr Brant s'éloigna.

— Je vais faire une nouvelle tentative. Il doit y avoir d'autres chirurgiens..., d'autres moyens..., murmura-t-il à voix basse.

— Oh ! vos chirurgiens... vos moyens ! lui lança Campton avec ironie, mais à voix basse également.

XXVI

De la petite chambre où il était assis au pied du lit de George, éclatant de blancheur, Campton voyait par la porte ouverte le soleil de novembre traverser obliquement une grande salle blanche dans laquelle, entre deux rangées de lits blancs, des tables recouvertes de blanc portaient des pots de chrysanthèmes.

Par la fenêtre, il apercevait, sans oser y croire, un cloître de pierre grise avec des carrés de gazon vert encadrés de buis taillés, et un jet d'eau qui jaillissait. Au delà du cloître s'étageaient les verdeurs fanées d'un parc que les bourrasques venues de la Manche n'avaient pas encore tout à fait dépouillé. Les jours sans vent, au lieu du fracas de l'artillerie, on entendait le bruit de la mer qui arrivait affaibli par-dessus les coteaux

et les vallons. L'oreille de Campton se laissait persuader plus difficilement que ses yeux. La chambre blanche de George, la salle sur laquelle elle ouvrait, les fleurs auprès des lits, le jet d'eau dans la cour, il se convainquait peu à peu de leur réalité; mais il gardait l'impression inéluctable, intolérable que le bruit de la mer était le grondement du canon.

Quand elle l'accablait trop fort, il se détournait de la fenêtre et regardait le lit; mais aussitôt il avait l'illusion que le visage jeune et lisse posé sur l'oreiller redevenait celui de l'étranger barbu aux traits tirés, étendu à Doullens sur la couchette de bois. Il était obligé de se lèver, de se pencher, de guetter un éclair dans les yeux de George, afin de rompre le mauvais sort.

Ils causaient peu. Après ces longs jours de souffrance, George était encore trop faible pour parler beaucoup; et Campton avait toujours trouvé dans le silence le meilleur refuge contre l'émotion. Il n'éprouvait jamais le besoin de rien dire dans les moments de tension intérieure, sauf pour donner cours à sa colère, — comme il l'avait fait avec Mr Brant pendant cette pénible scène à Doullens. Mais il était certain que George savait ce qui se passait en lui ; il savait qu'en entendant se briser les vagues, leurs pensées à tous deux retournaient vers un passé bien proche encore et cependant aussi lointain qu'un cauchemar après le réveil.

Non que ce bruit éveillât, chez Campton tout au moins, l'idée abstraite de la guerre. En se reportant plus tard à cette période de sa vie, il se rendit compte qu'à aucun autre moment il n'avait aussi peu pensé à la guerre. Le grondement de la mer représentait seulement pour lui la voix de l'engin qui avait failli tuer son fils : cette association, ancrée dans sa conscience à demi engourdie, ne laissait place à rien d'autre.

L'impression d'irréalité qu'il éprouvait était renforcée par le fait de n'avoir pu obtenir encore aucun détail sur les circonstances de la blessure de George. Au bout d'une semaine, pendant laquelle le jeune homme fut entre la vie et la mort, le chirurgien était revenu à Doullens au moment où Campton cessait d'espérer son retour. Il annonça que, malgré la gravité de l'état de George, on pourrait le transporter sous peu dans un hôpital de l'arrière. Un matin, comme par miracle, le transfert s'était accompli dans une des voitures d'ambulance de Mrs Brant ; et, depuis huit jours, George reposait dans son lit blanc au

monastère. Soigné par des sœurs en robe blanche, entouré d'une atmosphère d'ordre et de douceur, il rappelait à Campton l'enfant de jadis, relevant de maladie dans sa chambre tiède, ou même le bébé roux agitant ses poings potelés contre un monde nouveau.

A la vérité, Campton trouvait son fils aussi mystérieux qu'un petit enfant; il regardait son père avec de grands yeux aussi vides d'expérience, ou du moins incapables de la communiquer. Campton ne sut rien faire d'abord que s'étonner et attendre. Dans l'isolement où les enfermaient la faiblesse de George et l'incapacité de son père à tirer des autres ce que son fils ne pouvait encore lui apprendre, toutes choses paraissaient étrangement lointaines, sauf celles qui comptent dans le monde des petits: la nourriture, la chaleur, le sommeil. Ce qui mettait Campton le mieux en contact avec la réalité, c'était l'examen quotidien de la feuille de température. Il l'étudiait comme il étudiait naguère les communiqués, auxquels il ne pensait jamais plus.

Parfois, lorsque George dormait, son père, assis auprès de lui, songeait aux journées de Doullens. Il éprouvait une joie délicieuse à édifier sur ces fondations de ténèbres et d'angoisse les murailles de paix qui maintenant l'entouraient, murailles si transparentes qu'on voyait au travers les Furies en déroute, et si impénétrables en même temps, que Campton y demeurait dans une sorte de détachement divin. Une chose le rendait particulièrement heureux : après son inconvenante querelle avec Mr Brant, il avait rejoint le banquier et lui avait dit, avec une forte poignée de main : « Je comprends... je comprends ce que vous sentez... »

Les réactions de Mr Brant n'étaient jamais promptes, et les événements des jours précédents l'avaient forcé d'exercer des facultés presque atrophiées. Il s'était contenté de regarder Campton avec une désolation muette, avait répondu à son serrement de main, puis, toujours en silence, il avait remonté avec lui l'escalier de l'hôpital.

Campton s'en voulait de sa propre conduite. Conscient d'avoir une fois de plus cédé à son absurde irritabilité d'humeur, il regrettait de s'être comporté grossièrement avec un homme qui aimait George et qui souffrait presque autant que lui-même.

A la suite de cet incident, les rapports entre les deux hommes devinrent si faciles qu'ils s'acceptèrent l'un l'autre sans discussion. Mr Brant, ne se sentant plus soumis sans cesse à un examen malveillant, put exercer librement son habileté à combiner les choses et à les arranger. C'était grâce à lui que le chirurgien avait hâté son retour à Doullens, que le transport de George dans le paisible bâtiment monastique avait été si rapidement effectué, et que le praticien célèbre était venu peu après extraire la balle de sa propre main. Sans Mr Brant, on n'eût même jamais obtenu l'autorisation de faire venir à Doullens l'ambulance automobile de Mrs Brant, et comment George aurait-il supporté la lenteur et les secousses du voyage dans un train militaire ? Sans Mr Brant, on l'aurait envoyé dans quelque hôpital militaire encombré au lieu de ce blanc paradis de repos... Campton, en y songeant, se sentait envahi par un nouveau repentir.

George, qui s'était assoupi, ouvrit les yeux et regarda son père.

— Que devient l'oncle Andy?

— Il est allé à Paris chercher ta mère.

— C'est vrai. Il me l'avait dit...

George sourit et se retira de nouveau dans le mystère de son univers particulier.

A mesure qu'approchait l'arrivée de Julia, Campton se demandait avec une appréhension croissante comment elle s'adapterait à la situation. Mr Brant, lui, s'y était adapté, et parfaitement. Quelque douceur que Campton trouvât à demeurer enfin seul avec George, il commençait positivement à sentir que le banquier lui manquait : depuis le départ de celui-ci pour Paris, il éprouvait un malaise inquiet. Mais Julia, Dieu sait ce qu'elle allait dire ou faire pour déranger les choses ! Campton ne mettait pas en doute l'amour qu'elle portait à son fils; mais quelle forme prendrait cet amour dans des circonstances pour lesquelles Mrs Brant était si peu faite? Comment pourrait-elle jamais pénétrer dans cette mystérieuse ambiance de paix qui les enveloppait, son fils et lui ? Et si elle sentait qu'elle en était exclue, n'éprouverait-elle pas un vague ressentiment? Au moins si Adèle Anthony avait pu venir ! Campton avait instamment prié Mr Brant de l'amener ; mais le banquier

n'avait pu obtenir de laissez-passer que pour la mère du jeune homme.

En attendant, Campton avait son fils à lui seul. Assis au pied du lit, il essayait de se représenter comment le visage du George d'avant-guerre renaîtrait peu à peu de ce masque pâle, aux traits délicatement dessinés, qui reposait sur l'oreiller. Le curieux changement apporté par la souffrance aux plans et au rapport des lumières et des ombres le frappa. Matériellement parlant, le George nouveau avait l'air de l'ancien vu dans le dos d'une cuiller, à travers des lunettes bleues : aigu, rétréci, livide, avec un nez plus long et des orbites plus creuses. Mais ces changements de proportions n'étaient pas ce qui le transformait véritablement. Il y avait quelque chose dans le dessin de la bouche que la fièvre et l'amaigrissement n'expliquaient point : c'était dans cette courbe des lèvres, dans le regard, — un regard qui semblait sortir lentement d'un long tunnel bleu, telle une créature mystérieuse s'élevant des profondeurs de la mer, — c'était là que se cachait le George nouveau, le George dont il fallait guetter l'apparition, qu'il fallait déchiffrer avec patience....

Il rouvrit les yeux.

— Adèle aussi?

Campton avait appris à raccorder entre elles les questions décousues de son fils.

— Non, pas cette fois... Nous avons essayé, mais cela n'a pu s'arranger. Un peu plus tard, j'espère.

— Elle va bien?

— A merveille.

— Et Boylston?

— A merveille aussi.

George, satisfait, abaissa les paupières; il avait l'air de fermer les portes sur le monde extérieur.

Chaque fois qu'il s'informait de quelqu'un, son père se demandait quel nom lui viendrait ensuite aux lèvres. Même dans son délire, il n'avait parlé que de ses parents, de Mr Brant, d'Adèle Anthony et de Boylston. Pourtant Campton se refusait à croire que sa vie se limitait à ce cercle : ne cachait-il pas dans quelque repli fermé de sa conscience une image plus chère, un nom plus secret?...

Enfin Mrs Brant arriva. Elle avait mis pour le voyage son

costume d'infirmière. Campton jugea cela d'abord un peu théâtral, puis se rappela combien il était plus facile de circuler avec un uniforme quelconque. Il n'y avait d'ailleurs pas trace de coquetterie dans sa mise. La coiffe blanche faisait à son visage pâle et sans poudre un cadre dur qui la vieillissait; en la voyant descendre de voiture, il pensa à une de ces religieuses jansénistes, émaciées par la pénitence, comme on en voit dans les toiles grises de Philippe de Champagne.

Campton la conduisit à la porte de George :

— Prenez garde de ne pas faire monter sa température; il est très faible.

Elle inclina la tête en silence et entra.

XXVII

Ce soir-là George parut plutôt mieux, et sa température ne monta pas. Campton dut réprimer un mouvement de jalousie en constatant que la visite de Julia n'avait pas fait de mal à son fils. Le métier d'infirmière lui avait donné une certaine habitude des malades et développé en elle la maîtrise de soi : avant la guerre, si George avait été victime d'un accident grave, elle eût été plus encombrante qu'utile.

Ce changement, que Campton fut forcé de reconnaître, ne le rapprocha pas d'elle. La manière dont elle aimait leur fils différait trop de la sienne. Maintenant, lorsqu'Anderson Brant et lui se trouvaient ensemble, Campton avait le sentiment qu'ils pensaient tous deux aux mêmes choses de la même façon. Au lieu que le visage de Julia, même vieilli et adouci par le chagrin, lui demeurait fermé.

Mr Brant avait jugé plus discret de s'effacer. Campton le chercha en vain dans les allées du parc et sous les arceaux du cloître ; il resta introuvable jusqu'au dîner, qu'ils prirent tous trois de bonne heure avec le personnel médical. Mais ils ne restèrent pas longtemps à table et, une fois le repas terminé, Mr Brant s'esquiva de nouveau, laissant sa femme et Campton en tête-à-tête.

Campton le regarda partir avec étonnement.

— Pourquoi s'en va-t-il ?

Mrs Brant parut aussi surprise par cette question que Campton par le départ du banquier.

— Je suppose qu'il va se coucher tôt, afin d'être prêt à partir de bonne heure demain matin.

— A partir?

— Mais naturellement; il retourne à Paris.

Campton manifesta un regret sincère.

— Vraiment? J'en suis fâché.

Ce regret la prit visiblement au dépourvu.

— Après tout, vous devez comprendre : il est un peu difficile que... tous les trois nous restions... surtout avec ces religieuses...

— Oh! si ce n'est que ça...

Elle ne releva pas ces mots, et l'un des silences accoutumés suivit. Campton trouvait stupide cette histoire de religieuses et se demandait s'il n'irait pas trouver Mr Brant pour le lui dire. Il redoutait la perspective d'une longue suite de jours passés entre George et sa mère.

Mrs Brant reprit la parole.

— J'ai été fâché de voir qu'on ait gardé les sœurs ici. Se trouvent-elles souvent avec George?

— Les sœurs? Je n'en sais rien. Les infirmières principales sont de la Croix-Rouge, comme vous avez pu voir. Mais naturellement on a souvent affaire aux autres. Quel inconvénient y voyez-vous? Je les trouve parfaites.

Elle hésita, puis se décida.

— Sait-on jamais?... Avec cette extrême-onction... Si on allait découvrir...

Campton répéta ces derniers mots sans comprendre. Il commençait à croire que l'inquiétude et la fatigue lui avaient troublé l'esprit. Elle rougit.

— J'oubliais de vous dire... Dans les premiers moments, je ne pouvais penser qu'à George... et toute cette histoire m'est si pénible!... Où est mon sac?

Elle fouilla dans son réticule.

— Anderson ne vous a donc rien appris au sujet de Mrs Talkett? commença-t-elle.

— Au sujet de Mrs Talkett?... Que vient faire ici Mrs Talkett?

— Je n'ai pas voulu la voir moi-même, je ne m'en sentais pas capable... alors il a dû le faire. Il fallait bien la remercier... mais cela me paraît affreux, tellement affreux... *Notre* fils... cette femme.

Campton restait confondu, essayant de saisir ce qu'elle cherchait à lui apprendre, et, cependant, se raidissant d'instinct contre la révélation qu'il voyait venir.

— Je supposais que vous saviez, reprit-elle. N'est-ce pas que c'est affreux? Une femme assez âgée pour... Elle tira de son sac une lettre froissée.

— C'est cette lettre que vous voulez me montrer?

— Oui. Elle a absolument tenu à ce qu'Anderson la gardât pour vous. Il avait promis, paraît-il, le soir avant sa mobilisation, que si un malheur lui arrivait, il trouverait moyen de l'avertir. Pour nous, pas une pensée!

Elle se mit à pleurer. Campton prit la lettre. Madge Talkett, Madge Talkett et George! Voilà donc où il était allé le dernier soir, quand son père, laissé seul au Crillon, avait tant souffert d'être abandonné! Voilà donc le nom que Campton, au cours de ses veillées, guettait sur les lèvres de son fils... Comme il était loin de deviner alors quel banal secret recélait le mystérieux visage dont il étudiait la beauté!

La lettre n'était pas de la main de George, mais de son ordonnance, qui avait été légèrement blessé dans la même attaque et envoyé pour vingt-quatre heures au même hôpital. Avec la simple franchise si fréquente chez les Français de sa classe, il racontait comment son lieutenant était tombé dans des circonstances qui paraissaient avoir donné à George un très grand prestige aux yeux de ses hommes. Ils le croyaient mortellement atteint; mais l'ordonnance, aidé d'un brancardier, parvint à le transporter à l'abri d'un petit bois. Le brancardier se trouvait être un prêtre; il lui donna sur-le-champ l'extrême-onction; George, qui avait encore sa connaissance, la reçut « avec un sourire admirable. » Puis l'ordonnance, pensant que tout était fini, retourna en hâte au combat, où il fut blessé. Le lendemain, on le transporta aussi à Doullens; là, après bien des recherches, il finit par retrouver son lieutenant, vivant, mais trop mal pour qu'il pût le voir. Il apprit du moins de l'infirmière que les médecins « n'avaient pas perdu tout espoir. » Avant de retourner à son dépôt, il se hâta d'obéir aux instructions qu'il avait reçues en écrivant à « la dame » de son lieutenant que celui-ci, quoique grièvement atteint, était toujours en vie, « ce qui est déjà beaucoup, » concluait-il en manière d'encouragement, « sans compter qu'il a reçu la Légion d'honneur. »

Campton posa la lettre. Elle contenait trop de choses pour qu'il pût se les assimiler d'un coup. Il éprouvait, comme chaque fois qu'il était fortement ému, le désir d'être seul, par-dessus tout d'être loin de Julia. Mais Julia le retint par l'insistance de son regard.

— Désirez-vous garder cette lettre ? demanda-t-il enfin, en poussant le papier vers elle.

— La garder? Une lettre écrite à cette femme? Je l'aurais renvoyée immédiatement, mais Anderson n'a pas voulu... Quand on pense à la façon dont elle s'est imposée chez moi, dont elle vous a fait peindre son portrait! Tout s'explique. Aviez-vous aucune idée de ce qui ce passait?

Le peintre secoua la tête. A voir l'air soulagé de Julia, il comprit que ce qui l'avait surtout fait souffrir, c'était la crainte d'avoir été laissée en dehors d'un secret de George, tandis que lui-même y avait part.

— Adèle ne savait pas non plus, lui dit-elle avec une évidente satisfaction. Campton se rappela comme il avait été frappé par l'accent de sincérité de Miss Anthony affirmant qu'elle ignorait où George avait passé sa dernière soirée : il comprit le sentiment de sa femme.

— Après tout, ce n'est peut-être qu'un flirt, une amitié sentimentale, hasarda-t-il.

— Un flirt? — Le visage de Julia perdit son expression de *Mater Dolorosa* pour prendre un air d'expérience tout mondain. — Une amitié sentimentale? Avez-vous jamais entendu George prononcer son nom, ou faire la moindre allusion à une telle amitié?

— Non, je ne crois pas qu'il m'ait jamais parlé d'elle.

— Eh bien! alors...

Une fois de plus, le regard de Mrs Brant sembla prendre la mesure de la perspicacité de Campton. Le silence obstiné de George, le soin avec lequel il évitait même de dire qu'il connaissait les Talkett, donnaient bien l'impression que la chose lui tenait à cœur. Au souvenir du ton de la conversation chez les Talkett, Campton eut un sursaut d'indignation plus violent encore que celui de Mrs Brant; mais il se tut, retenu par la crainte de se mêler des affaires personnelles de son fils, et par le sentiment que tout était sacré de ce qui concernait cet être encore mystérieux, couché là haut dans un lit blanc.

La figure de Mrs Brant s'assombrit de nouveau.

— Tout cela est si pénible. Et cette extrême-onction ! Qu'est-ce que c'est au juste, savez-vous? Une espèce de baptême? Est-ce que l'Église catholique essaiera d'en profiter pour mettre la main sur lui?

Campton sourit intérieurement ; malgré son éducation européenne et toutes ses affinités avec la France, Julia avait gardé un protestantisme aussi implacable, aussi borné que si elle n'avait jamais cessé d'entendre dénoncer « le Papisme » du haut de chaires presbytériennes. C'était tout ce qui subsistait en elle de la rigidité ancestrale. En d'autres temps, cela eût amusé Campton ; mais, pour l'instant, il ne songeait qu'à la consoler.

— Mais non ; c'est simplement le hasard de la présence d'un prêtre. Un de nos aumôniers aurait fait à peu près la même chose.

Elle le regarda avec méfiance.

— A peu près la même chose? Ce n'est jamais la même chose avec eux ! Tout ce qu'ils font a une portée. J'ai vu comme ils profitaient de la faiblesse des blessés, quand ceux-ci ne pouvaient offrir de résistance, n'étant plus maîtres de leurs paroles ni de leurs actes. Ses yeux s'emplirent de larmes. — Un prêtre et une femme! il me semble que j'ai perdu mon enfant!

Ces mots frappèrent Campton au cœur comme un coup d'épée. Il se leva d'un bond.

— Pour l'amour de Dieu, taisez-vous, ne dites pas ça! Puisqu'il est vivant, qu'importe le reste?

— Évidemment, évidemment... Je ne voulais pas dire... Mais qu'il n'ait pensé qu'à elle, et pas à nous, qu'il nous ait trompés... sur tout, sur tout...

— Ah! ne dites pas ça non plus! Ne tentez pas le ciel! Si George nous a trompés, pour parler comme vous, nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mêmes... à vous et à moi... et aussi à Brant. N'avons-nous pas tout fait pour qu'il agisse ainsi, avec nos intrigues, nos manigances, notre lâcheté? Comme il nous en a méprisés! Oui, Dieu merci! comme il nous a tous méprisés depuis le premier jour! Il n'a pas trompé Boylston ni Adèle, parce qu'eux seuls étaient à sa hauteur. — Il se tut, à la vue du visage pâle et égaré de Mrs Brant, les yeux levés

sur lui d'un air suppliant comme pour détourner des mots dont elle ne saisissait qu'à demi le sens. — Tout cela ne sert de rien, dit-il. Il est tiré d'affaire, c'est plus que nous ne méritions. — Il lui posa la main sur l'épaule. — Allez vous mettre au lit; vous êtes morte de fatigue. Seulement, je vous en prie, ne dites pas des choses... des choses qui pourraient réveiller les Furies.

Il mit la lettre dans sa poche et sortit, sentant qu'elle le suivait d'un regard perplexe.

Mr Brant, le col de son manteau relevé, fumait un dernier cigare en arpentant le cloître. Le silence régnait sur le bâtiment aux lumières soigneusement voilées, et qui paraissait accroupi sous les traînées d'un brouillard de mer glacial; à de longs intervalles le bruit des vagues continuait d'imiter le grondement du canon. Campton tira la lettre de l'ordonnance.

— J'apprends que vous partez demain de bonne heure; je vous rapporte cette lettre.

— Merci. Mais Mrs Talkett dit qu'elle n'y a aucun droit.

— Aucun droit? Voilà une chose singulière.

Je suppose qu'elle voulait dire : tant que vous ne l'aviez pas lue. Elle était horriblement bouleversée. Jusqu'à mon arrivée, elle le croyait mort.

— Elle a envoyé cette lettre chez vous?

— Oui, dès qu'elle l'a reçue.

— Et vous êtes allé la remercier?

— Oui. — Mr Brant hésita. — Cela déplaisait à Julia de garder la lettre; j'ai trouvé qu'il était d'une correction élémentaire de la rapporter moi-même.

— A-t-elle rien dit de particulier? A propos d'elle et de...

— Rien. Elle était très abattue.

— Pauvre femme! murmura Campton.

Mr Brant tenait toujours la lettre à la main en la retournant d'un air pensif.

— C'est beaucoup, commença-t-il précipitamment, de posséder un si beau récit de l'affaire. Il va de soi que vous devez rendre la lettre. Mais j'aimerais en prendre copie.

Mr Brant mit la main dans sa poche.

— J'y ai pensé; j'ai pris la liberté d'en faire deux copies... Oh! je les ai faites moi-même, naturellement. J'espère que vous pourrez déchiffrer mon écriture.

Il tira de son carnet deux feuilles de papier pliées et en tendit une à Campton.

— Merci.

Et les deux hommes se serrèrent la main dans le brouillard.

Mr Brant continua sa promenade, et Campton regagna la cellule blanchie à la chaux qu'il occupait. Abritant de la main sa bougie pour empêcher le moindre rais de lumière de filtrer à travers les volets, il relut le récit de la blessure de George copié d'une écriture contrainte et tremblée, celle d'un homme qui ne prenait jamais la plume que pour signer chaque jour un paquet de lettres dactylographiées. La copie « à la main » d'une lettre par Mr. Brant représentait quelque chose d'analogue au pieux labeur accompli par un moine en calligraphiant une page de missel : ce dévouement toucha Campton.

Quant à la lettre, il ne l'eut pas plutôt relue qu'il oublia que c'était un message d'amour adressé à Mrs Talkett sur la demande de George; il n'y vit plus qu'un glorieux témoignage de la bravoure de son fils. Pour la première fois il comprit que, depuis le moment où George avait été blessé, il n'avait jamais, dans son esprit, établi de lien véritable entre son fils et la guerre, jamais réfléchi à toutes les pensées inconnues, aux résolutions, aux actes qui l'avaient conduit, tant de mois auparavant, de l'Argonne au front.

Ces choses, Campton les avait inconsciemment chassées de son esprit, ou les en avait laissé sortir. Il savait que, peu à peu, elles reviendraient s'emparer de lui. Mais, en attendant, il demeurait uniquement occupé par la présence matérielle de George, par les indices physiques de son état, sa faiblesse, sa température, sa douleur au bras, son oppression au poumon, — tous les détails quotidiens impliqués dans l'effort de le ramener lentement à la vie.

Il mit la lettre de côté, comme on met de côté une chose qui vous touche trop pour qu'on la juge. Plus tard, oui. Pour le moment tout ce qu'il savait, c'était que son fils était vivant.

Mais l'heure du triomphe de Campton sonna deux ou trois jours après, lorsque George lui demanda soudain :

— Avoue-le, papa, quand j'ai changé de régiment, j'ai fait ce que tu avais toujours espéré ?

C'était, de part et d'autre, la première allusion à la façon

mystérieuse dont George avait quitté l'Argonne. Au début, il était trop faible pour qu'on l'interrogeât, et à mesure qu'il reprenait des forces, il donnait l'impression de s'être indéfiniment éloigné du passé : il paraissait vivre sa vie véritable dans on ne savait quelle région lointaine, d'où, avec un sourire nouveau, il abaissait un regard attendri sur ses parents. « C'est absolument comme s'il était mort, pensait le père. Et s'il l'était, il pourrait aussi bien continuer de nous observer avec le même sourire. »

Et voilà qu'un matin, comme ils faisaient quelques pas sur une terrasse ensoleillée, Campton sentait la pression du bras valide de George et retrouvait le George d'autrefois dans son regard.

Il ne put que balbutier en réponse :

— Moi... grand Dieu !... en tout cas, je suis content que tu n'aies pas douté de moi.

Il y eut un silence, qu'emplit le murmure de la mer, trop assoupi, trop indolent cette fois pour simuler l'horrible bruit du canon.

— Je regrette seulement que tu n'aies pas senti que tu pouvais compter sur moi dès le début, comme sur Adèle et Boylston, continua le père.

— Mais, mon vieux papa, je l'ai senti ! Je te le jure ! Seulement, tu comprends, il y avait mère. J'y ai bien réfléchi ; je suis arrivé à la conclusion qu'il valait mieux ne rien dire. Et, en somme, maintenant, je suis heureux de m'être tu, du moins si, comme je l'espère, tu comprends véritablement.

— Oui, je comprends.

— Je suis rudement content.

Les yeux de George se détournèrent des siens pour se poser avec une gravité joyeuse sur la petite sœur à figure ronde qui se dépêchait de venir lui dire qu'il fallait rentrer. Campton le surprenait souvent à fixer ce regard de sereine bienveillance sur les êtres qui repeuplaient peu à peu son univers : un regard où on lisait que tout lui était nouveau et cependant vaguement familier. Il était pareil à un voyageur revenant au lieu de son enfance après des aventures impossibles à conter : c'étaient souvent les choses les plus ordinaires et les plus insignifiantes, celles auxquelles un étranger n'aurait prêté aucune attention, qui semblaient l'intéresser le plus.

Il ne parla plus de lui-même ; mais, avec ce même regard

doux qui, s'il lui ôtait un peu de sa mystérieuse beauté, émouvait davantage, il commença à questionner son père.

— Boylston m'a écrit que tu t'étais remis à la peinture. Cela me fait tant de plaisir!

— J'en ai seulement fait un peu le printemps dernier.

— Des portraits?

— Quelques-uns. Mais j'ai cessé. Je ne pouvais pas supporter ce milieu.

— Quel milieu?

— Celui des gens qui, dans un pareil moment, étaient capables de désirer se faire peindre. Des gens qui voulaient « se procurer un Campton. » Et les marchands... Dieu!

Georges ne parut nullement choqué.

— Après tout, il faut bien que la vie continue.

— C'est ce qu'ils disent. Et le seul résultat est de me faire douter s'il est bien nécessaire que *la leur* continue.

George rit, puis jeta négligemment :

— Tu as fait le portrait de Mrs Talkett?

— Oui, répondit Campton d'un ton brusque.

La question le prenait au dépourvu.

— C'est une jolie personne, dit George.

De nouveau son regard, posé sur la petite infirmière qui attendait à la porte avec une tasse de cacao, parut illuminé d'une gratitude céleste.

— Le communiqué est bon aujourd'hui, cria-t-elle.

Il eut un sourire juvénile. La guerre recommençait à l'intéresser. Toutes les minutes qu'il distrayait de ce monde mystérieux dont ses yeux bleus gardaient le reflet, Campton était sûr qu'il les passait avec ses camarades du front.

A mesure qu'approchait l'instant du retour à Paris, Campton pénétrait plus profondément l'atmosphère de mystère qui entourait George. Il s'apercevait que lui-même avait, à son insu, habité une contrée lointaine, « gardée par une sentinelle ailée, » comme il est dit dans le vieil hymne, une région de communion constante et silencieuse avec son fils. Seuls tous les deux : le reste avait disparu, non pas exclu, ni détruit, ni même oublié, mais effacé par une douce brume d'argent comme, à certains jours, dans la lumière enchantée, les pentes rousses des coteaux qui entouraient l'hôpital.

XXVIII

— *Preparedness!* cria Boylston avec exaltation.

Sa figure ronde et brune, avec sa crête bouclée, ses yeux scrutateurs de myope, rayonnait sur Campton dans le bureau du Palais-Royal; et du coin où elle s'était laissée tomber sur un des divans aux ressorts cassés, Adèle Anthony répéta en écho : *Preparedness!*

C'était la première fois que Campton leur entendait prononcer ce mot; mais il le sentait dans l'air depuis son retour à Paris avec George. Il se souvint d'avoir remarqué, le jour même de son arrivée, qu'il y avait quelque chose de changé en ses deux amis. Lorsqu'ils entrèrent dans la petite chambre encombrée de fleurs, à l'hôpital voisin du Bois où George avait été conduit, ils avaient l'air de posséder en commun un secret si important que leur joie de retrouver George paraissait être seulement le trop-plein d'une joie plus profonde.

Maintenant, au bout de quelques semaines, tout s'expliquait par le nouveau cri de Boylston : *Preparedness*, soyons prêts! L'Amérique, de l'Est à l'Ouest, s'était emparée de cette parole magique avec cette ardeur imprévue qu'elle met à se jeter sur une idée nouvelle. Partie d'un petit groupe d'esprits éclairés, la contagion avait gagné, comme un feu dans la brousse, balayant toutes les autres phrases à la mode, les dévorant dans une immense flambée de colère, d'enthousiasme et de décision. L'Amérique entendait être prête! D'abord, il y avait eu la création du camp d'entraînement de Plattsburg, que le Gouvernement avait fini par autoriser à contre-cœur, après de longs délais et des difficultés sans nombre. Puis, comme les volontaires affluaient (toute la jeunesse des États de l'Est ayant répondu à l'appel), d'autres camps rapidement organisés s'élevaient en Géorgie, en Illinois, en Californie. La torche allumée aux abords de l'Atlantique éclairait déjà le Pacifique de sa lumière.

Pendant des heures d'affilée, Campton entendait Boylston parler de ces camps d'entraînement avec les jeunes Américains qui l'aidaient dans sa tâche, ou qui venaient lui demander un avis. Plus que jamais, à présent, Boylston était le conseil et l'oracle de toute cette jeunesse à qui manquait un guide, et qui dépensait son

enthousiasme pour la France en besognes charitables de la plus humble espèce : étudiants des Beaux-Arts ou de l'Université, jeunes gens de loisir, que décourageait l'indifférence de leur pays et qui se trouvaient attirés vers la France par l'impatient désir de participer à une lutte où ils sentaient que leur patrie, malgré son éloignement, serait fatalement entraînée.

Aucun d'eux n'avait éprouvé, comme Benny Upsher, l'impérieux besoin « d'en être » dès le début. Ils étaient de ceux qui attendent une direction, et Boylston la leur donnait au moyen de ses ardentes variations sur ce grand thème : « *Preparedness,* Soyons prêts ! » George, couché dans son lit, écoutait en souriant : parfois, Boylston lui amenait un ou deux candidats privilégiés. Un jour, Campton trouva là le jeune Louis Dastrey, maigri et les traits tirés à la suite d'une mauvaise blessure; il se préparait à partir pour l'Amérique comme instructeur. Sa présence leur donna l'impression que le mouvement qui s'opérait pénétrait jusque dans leurs vies. Campton pensa dans un éclair : « Quand George sera debout, nous le ferons envoyer là-bas; » et un sentiment délicieux de sécurité l'envahit.

Pour l'instant, George se contentait de passer quelques heures par jour dans un fauteuil : sa blessure au poumon était lente à se cicatriser et son bras cassé lent à reprendre sa souplesse. Mais dans une quinzaine il irait terminer sa convalescence chez sa mère.

Cette idée était pénible à Campton. Il avait fait toute sorte de projets extravagants : emmener George au Crillon, louer un appartement, ou même camper avec lui à l'atelier. Mais George les avait repoussés d'un sourire. Son intention était de retourner avenue Marigny, où il avait toujours habité quand il venait à Paris et où sa mère désirait l'avoir. Adèle Anthony, un jour qu'elle quittait le Palais-Royal avec le peintre, lui fit remarquer combien ce désir était naturel. Ils allaient déjeuner ensemble dans un restaurant voisin, comme ils faisaient souvent en sortant du bureau. Campton se mit à parler de ce que ferait George une fois rétabli : on pourrait sûrement lui trouver un poste dans un bureau à Paris, « grâce à l'influence de Brant. » Il ne se rendit pas compte qu'il prononçait cette phrase détestée sans l'ombre d'ironie; mais Adèle s'en aperçut; un léger plissement de ses lèvres minces en avertit son ami.

Il haussa les épaules.

— Eh oui, parbleu ! Est-ce que tout n'a pas changé maintenant ? Après ce que George a traversé, j'estime que nous avons bien le droit d'employer en sa faveur l'influence de Brant, ou de n'importe qui.

Miss Anthony approuva de la tête et déplia sa serviette

— Eh bien ! alors, continua Campton, comme il restera sans doute à Paris jusqu'à la fin de la guerre, — c'est-à-dire, de l'avis général, vers le milieu de l'année prochaine, — pourquoi ne prendrais-je pas un appartement pour nous deux ? Ces tableaux que j'ai faits le printemps dernier m'ont rapporté beaucoup d'argent ; il n'y a pas de raison... — Il était rayonnant. — Les domestiques, dites-vous ? Mais ma pauvre Mariette peut rentrer de Lille d'un jour à l'autre ! Il y aura certainement une grande attaque au printemps. On se réserve pour ça tout le long du front. Demandez à Dastrey... demandez à...

— Vous feriez mieux de laisser George aller chez sa mère, dit Miss Anthony.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est naturel, c'est humain. Vous ne l'êtes pas toujours, vous, vous savez, ajouta-t-elle en pinçant de nouveau les lèvres.

— Pas humain ?

— Je ne veux pas dire que vous êtes inhumain. Mais vous voyez les choses sous un jour particulier.

— Tout ce que je désire voir, c'est mon fils. Comment le verrai-je jamais, s'il est avenue Marigny ?

— Il ira chez vous.

— Oui, quand il ne sera pas chez Mrs Talkett !

Ils avaient abordé le sujet peu après le retour de Campton, mais Miss Anthony n'y avait guère apporté d'éclaircissement : George s'était montré aussi discret avec elle qu'avec les autres ; elle connaissait d'ailleurs très peu Mrs Talkett et la voyait rarement. Campton s'aperçut cependant qu'elle ne pouvait entendre prononcer le nom de la jeune femme sans une contraction involontaire des sourcils.

— Je voudrais bien qu'elle me plût ! murmura-t-elle. Je m'en estimerais davantage. Et cela pourrait faciliter les choses. Seulement, je ne peux pas, je ne peux pas !

Campton songea à part lui : « Oh ! les femmes... ! » Son

ressentiment s'était, en effet, apaisé depuis longtemps. Cette affaire n'était plus, à ses yeux, qu'une des mille aventures qui arrivent aux jeunes gens ; même, dans quelque repli obscur de sa conscience, il la considérait comme une garantie probable que George désirerait rester à Paris, comme un moyen secret de l'y retenir. C'était peut-être à quoi pensait Miss Anthony en disant que si Mrs Talkett lui plaisait « cela pourrait faciliter les choses. »

— Pourquoi n'habiterait-il pas avec moi ? insista le père. Nous devions partir ensemble quand la guerre a éclaté. Pourquoi ne l'aurais-je pas à moi maintenant ?

Miss Anthony sourit.

— Pour une bonne raison : cette même influence dont vous parliez.

— Oh ! les Brant, les Brant ! — Campton jeta un regard impatienté à la carte, grommela : « Le déjeuner du jour, n'est-ce pas ? » et reprit : — Oui, j'aurais dû le prévoir, il leur appartient. Dès que je les ai vus à la gare, avec leur auto qui les attendait, j'ai compris que j'avais de nouveau perdu mon fils. — Il regarda tristement devant lui. — Et pourtant, si la guerre n'avait pas éclaté, je l'aurais reconquis, c'était presque fait.

Sa compagne continuait de sourire d'un air un peu triste. Elle se pencha et mit sa main sur la sienne.

— Vous l'avez reconquis, John, une fois pour toutes, le jour où il est passé dans l'infanterie. Cela ne vous suffit pas ?

Campton sourit à son tour.

— Vous êtes un chic type, vous ! dit-il ; et ils se mirent à déjeuner.

George pouvait maintenant se lever, sortir en voiture, recevoir plus de monde. Aussi Campton ne s'étonna-t-il pas, en arrivant à sa porte quelques jours après, d'entendre plusieurs voix discuter avec vivacité.

Ces voix (et ceci l'étonna) étaient toutes des voix d'hommes. Parmi elles, il reconnut l'accent grave et cordial de Boylston ; mais la voix qui lui répondait, terne et sans timbre malgré son animation, l'intrigua. Il entra et reconnut Roger Talkett assis près du plateau à thé posé entre George et Boylston.

Campton n'avait pas rencontré le mari de Mrs Talkett depuis

plusieurs mois; tant de choses s'étaient passées dans l'intervalle que l'image du jeune homme, qui n'avait jamais eu beaucoup d'accent, était devenue pour le peintre aussi imprécise qu'un daguerréotype vu sous le mauvais angle.

Il s'arrêta, légèrement embarrassé. Mais Mr Talkett ne parut pas le moins du monde ému par l'entrée du peintre, ni par le fait qu'on le trouvait là. Quelles que fussent les relations de sa femme avec George, Mr Talkett était évidemment résolu à considérer celui-ci du même œil bienveillant que tous les autres amis de la maison. Il regarda Campton à travers son pince-nez.

— Il est possible, en effet, que je sois subversif, commença-t-il, — reprenant son discours interrompu, mais avec l'air de s'adresser aussi au nouveau venu, — je n'en disconviens pas. Nous sommes une bande de gens subversifs à la maison, vous devez l'avoir remarqué, Mr Campton? La résistance à l'instinct grégaire (pour emprunter à ma femme une de ses expressions) est réellement innée en moi. L'idée de sacrifier mes convictions, pour la seule raison qu'on fait tout ce tapage au sujet du danger de l'Amérique et des devoirs de l'Amérique... eh bien! non, le philistinisme ne prendra pas sur moi, quelque déguisement qu'il adopte.

Il étendit instinctivement sa main soignée vers les tasses à thé, comme s'il remettait les meubles en place à l'une des réceptions de sa femme.

Boylston était rouge de colère. George éclata de rire. Il paraissait prendre à la discussion un plaisir d'enfant.

— Du thé, père? proposa-t-il en prenant une cigarette.

D'une saccade, Talkett se mit debout.

— Prenez ma chaise, je vous en prie, Mr Campton. Vous serez mieux... Du feu, George? Non, ne bougez pas! Bien entendu, mon cher vieux, continua Talkett en allumant avec déférence la cigarette de George, je ne dis pas que de tels propos soient recommandables en public à l'heure actuelle : les propos subversifs ne le sont jamais. Mais quand deux ou trois représentants de l'élite se trouvent réunis... enfin votre père me comprend, j'en suis sûr... le héros, — ici un signe de tête à George, — a sa tâche, et l'artiste, — ici un coup d'œil du côté de Campton, — la sienne. En Allemagne, par exemple, nous commençons à le savoir, les esprits créateurs, l'*Intelligentsia* (pour employer

une autre expression de ma femme), ont été préservés dès le début. Leur pays a trop grand besoin d'eux : ils feraient probablement de médiocres soldats et, dans leur partie, ils rendent des services immenses. Au lieu qu'en France et en Angleterre...

George riait toujours de son air impartial et distant. Boylston demanda en ricanant :

— Pourquoi ne vous faites-vous pas naturaliser neutre?

Mr Talkett devint très rouge.

— J'ai trop vécu parmi les artistes..., commença-t-il.

George lui coupa gaiement la parole.

— Il y a beaucoup à dire en faveur de la thèse de Talkett. Vous partez, Talkett? Eh bien! je pourrai passer vous dire bonjour dans peu de temps. Bien des choses à Madge. Au revoir.

Boylston prit également congé, laissant Campton seul avec son fils. « Bien des choses à Madge! » Voilà comment les jeunes gens d'aujourd'hui parlaient de leur maîtresse au mari de celle-ci! Dans le ton, pas la moindre gêne. George lança un regard à la porte qui venait de se fermer sur Talkett et dit, comme s'il apostrophait son dos impeccable :

— Pauvre type! Il en est déchiré! Il n'a jamais eu jusqu'ici à se décider entre rien de plus important qu'un col droit et un col rabattu. Naturellement, il se décidera contre. — Il haussa les épaules. — Et Boylston est déchiré tout autant que lui, en sens contraire.

— Boylston ?

— Oui. Il sait qu'on ne le prendra pas à cause de son cœur et de sa vue, et il se demande si, malgré son inaptitude au service, il a le droit de prêcher tous ces garçons qui écoutent ses discours comme paroles d'Évangile. L'un d'eux le lui a reproché l'autre jour; depuis lors, Boylston est deux fois plus excité, et il s'éreinte de travail pour se calmer. Tous ceux qui ne peuvent pas s'engager sont comme ça, quand ils savent que leur vrai rôle serait de se battre. La place de tout le monde n'est pas là-bas (c'est une chose que j'ai apprise depuis que j'y ai été voir), mais ce serait celle de Boylston, s'il en avait la santé; il le sait, et c'est ce qui le désole. — George regarda son père en souriant. — Tu ne peux savoir combien je suis heureux d'avoir vu tout de suite où était mon devoir.

XXIX

Au sortir de la nuit de mars sombre et pluvieuse, c'est avec un plaisir mêlé d'un peu d'ahurissement que Campton entra dans le salon de Mrs Talkett. A la lumière des lampes doucement voilées, des jeunes femmes d'une élégance extravagante bavardaient avec des officiers très décorés, vêtus de la nouvelle tenue bleue horizon. Çà et là apparaissaient les têtes de quelques civils déjà mûrs, parmi lesquelles la toison d'argent de Harvey Mayhew et le crâne volontaire du grand patriote récemment anobli, Sir Cyril Jorgenstein.

Campton s'était rendu chez Mrs Talkett, parce qu'elle avait prêté son appartement aux « Amis de l'Art français, » qui y donnaient un concert organisé par Miss Anthony et Mlle Davril. Il n'avait pas cru pouvoir priver ses infatigables amis de l'éclat qu'ils pensaient tirer de sa présence et, d'ailleurs, il ne regrettait pas de se trouver là; il savait que George avait promis de venir et il désirait voir son fils chez Mrs Talkett.

Quel abîme entre cette foule de gens insouciants, réunie pour son propre plaisir, — les femmes pour montrer leurs robes, les hommes pour les admirer, — et le public las et préoccupé des premières fêtes organisées au bénéfice des œuvres de guerre! Les oisifs et les inutiles avaient atteint la limite de leurs facultés d'émotion; ils recommençaient à s'habiller, à se farder, à sourire, à potiner, à flirter, comme si la longue angoisse avait pris fin.

Appuyée à des coussins de velours orange, Mme de Dolmetsch était étendue dans les replis serpentins d'une étoffe gris-vert décorée d'amulettes bizarres. Ses regards, où paraissaient flotter des îles enchantées, se fixaient sur son protégé, le jeune pianiste ébouriffé. Tout auprès, droite, la taille serrée, était assise la marquise de Tranlay, son voile de deuil rejeté pardessus un chapeau de forme traditionnelle. Elle s'était plantée dans un fauteuil Louis-Philippe, comme si elle en appelait à sa forme massive pour la protéger contre l'anarchie du mobilier de Mrs Talkett; à son côté se trouvait sa fille, pour laquelle elle était certainement venue : une beauté renfrognée, mal fagotée, mal chaussée, mais qui n'en proclamait pas moins par son attitude qu'elle avait déjà rompu avec la tradition maternelle.

La présence de Mme de Tranlay dans ce salon était typique. Elle signifiait, — combien de fois ne l'entendait-on pas répéter! — que les mères étaient obligées de mener leurs filles partout où elles avaient chance de rencontrer des jeunes gens et que seules quelques maisons « étrangères, » où l'on recommençait discrètement à recevoir, offraient une chance pareille. Une mère française, dont la première pensée va toujours à ses enfants, doit savoir subir, voire rechercher des promiscuités auxquelles, en temps normal, répugneraient le tréfonds de son âme, et toutes les âmes ancestrales qu'elle porte en elle.

Campton se souvint du courage de Mme de Tranlay le jour où, dans la nouveauté de son deuil, elle avait blâmé l'abattement de Mrs Brant. « Comme tout ici doit lui faire horreur, comme elle doit souffrir d'être assise auprès de cette femme! » pensait Campton. Au même instant, il la vit incliner sa taille raide vers Mme de Dolmetsch et l'entendit qui disait :

— Votre grand ami, le riche Américain, chère madame, le bienfaiteur de la France, nous voudrions le remercier, Claire et moi, de tout ce qu'il fait pour notre pays.

Sur un signe de Mme de Dolmetsch, Mr Mayhew, une énorme perle à sa cravate, vint s'incliner profondément devant les dames de Tranlay, tandis que la marquise murmurait :

—Nous sommes si reconnaissantes, nous n'oublierons jamais...

Mlle de Tranlay, le tenant sous son regard magnifique, ajouta en excellent anglais :

— Maman espère que vous viendrez prendre le thé dimanche. Il n'y aura personne que mon oncle, le duc de Montlhéry, nous vous remercierons mieux qu'ici.

Comme Campton continuait d'observer le masque intrépide de Mme de Tranlay, il vit celle-ci détourner les yeux de Mr Mayhew, flatté et ravi, pour porter ses regards sur un jeune homme. C'était George, qui venait d'entrer. Mme de Tranlay, se tournant rapidement vers Campton, lui dit un bonjour cordial et tranchant, et lui demanda, d'un ton qui faisait penser à des serres s'abattant sur une proie :

— Le jeune officier décoré de la Légion d'honneur, celui à qui vous venez de faire un signe de tête, avec les cheveux roux et le bras en écharpe? Un Français, je suppose, d'après son uniforme, et pourtant... Oui, celui qui parle à Mrs Talkett. Pouvez-vous me dire?...

— C'est mon fils, répondit Campton avec orgueil.

L'effet fut instantané, bien que Mme de Tranlay ne se départît pas de sa rayonnante assurance. « Ah! charmant, charmant! » Elle prit un temps, puis :

— Mais, Claire, mon enfant, nous n'avons pas encore parlé à Mrs Brant que j'aperçois là-bas.

Et elle dirigea rapidement sa fille vers Julia.

Campton regarda de nouveau son fils. Il causait toujours avec Mrs Talkett; mais ils n'avaient pas échangé trois paroles qu'elle dut s'éloigner pour accueillir une autre douairière. Néanmoins, cette brève conversation permit au père de faire plusieurs remarques. George, comme il en avait maintenant l'habitude, conservait son air d'aimable détachement, quoique le bleu de ses yeux s'approfondît; mais la jeune femme semblait toute baignée de lumière. C'était une telle révélation d'elle-même que la curiosité de Campton disparut devant le plaisir désintéressé de l'artiste. « Si j'avais pu la peindre ainsi! » pensa-t-il. Puis, au bout d'un instant, il se souvint. « Pauvre petite! » murmura-t-il. Mrs Talkett tourna la tête comme si la pensée de Campton était arrivée jusqu'à elle.

A ce moment, Mme de Dolmetsch se leva d'un bond : le son de ses bracelets entrechoqués retentit comme le signal d'un régisseur :

— Silence! cria-t-elle.

Les dames se tassèrent sur les chaises, les hommes se serrèrent dans les portes et les embrasures de fenêtres, et le pianiste attaqua un morceau de Stravinsky...

Campton entendit son hôtesse qui répondait à quelqu'un :

— Danser?... Non... pas encore. Bien qu'à Londres déjà... Oh! rien que pour les officiers en permission. Les pauvres, pourquoi s'en priveraient-ils? Mais aujourd'hui, vous savez, c'est pour une œuvre de charité.

La première partie du programme terminée, Campton, parcourant du regard les gens groupés autour des tables à thé, aperçut Adèle et Mlle Davril reléguées dans le coin le plus sombre de la pièce. Il alla s'asseoir à leur table, et peu après, Boylston, clignant ses yeux myopes, se fraya un chemin jusqu'à eux.

Ils avaient plutôt l'air, tous les quatre, dans cette réunion brillante, d'être entrés sans invitation que d'avoir eux-mêmes organisé la fête. Elle avait, en effet, bien vite échappé à

leur contrôle, pour atteindre son but véritable, qui était de nourrir et d'amuser un certain nombre de personnes en proie à l'ennui et à la bougeotte. Les quatre amis s'en rendaient compte, et chacun d'eux fit ses réflexions là-dessus, à sa manière.

Soudain Adèle Anthony fit un signe à Campton.

Il suivit son regard dans la direction d'une table où Julia Brant venait de prendre place avec les dames de Tranlay et George. Mayhew s'était joint à eux, majestueux et déférent; les mères l'entouraient de leurs prévenances, isolant ainsi George et la jeune fille.

— Hum! murmura Adèle, ce ne serait pas si mal! On dit qu'elle héritera du vieux Montlhéry : c'est l'oncle de sa mère. Et elle est mille fois mieux que l'autre... quoique, par le temps qui court, ça n'ait plus l'air de compter beaucoup!

D'un haussement d'épaules, Campton repoussa l'idée. Oui, ce serait une bonne chose qu'on pût arracher à George ce que sa mère appelait sa « malheureuse passion, » mais cette liaison déplaisait moins à Campton qu'un riche mariage arrangé par les Brant.

Au moment où commençait la seconde partie du programme, Campton et Boylston s'esquivèrent. Campton avait l'âme oppressée et troublée.

— C'est singulier, dit-il en prenant le bras de Boylston pour le guider dans l'obscurité profonde de la rue, tous ces gens qui ont oublié la guerre me l'ont immédiatement rappelée.

Boylston paraissait soucieux; le peintre s'imaginait qu'il allait, comme d'habitude, mettre la conversation sur la nécessité d' « être prêts » et l'intervention de l'Amérique; il fut étonné d'entendre le jeune homme lui dire :

— Vous n'êtes pas venu souvent au bureau ces temps derniers.

— Non, je vous ai honteusement lâchés depuis le retour de George. Mais maintenant qu'il est chez les Brant, vous verrez...

— Je ne vous faisais pas de reproches... Ça marche assez bien, du reste, en ce qui concerne l'organisation. Ce n'est pas ce qui me préoccupe...

— Vous êtes préoccupé?

Boylston avoua qu'il l'était et aussi Miss Anthony. La difficulté venait de ce que Mr Mayhew, après des mois de complète

indifférence (sauf quand on lui demandait de les « représenter » sur une estrade officielle), s'était pris d'un intérêt inquiétant pour leur œuvre. Comme il leur avait apporté au début une certaine somme (dont pas un sou ne sortait d'ailleurs de sa poche), on avait eu l'imprudence de le nommer membre de la Commission des finances. Il ne s'était d'abord mêlé de rien; mais aujourd'hui que les « Atrocités » commençaient à s'user, il était disposé à reporter toute son attention sur les « Amis de l'Art français. » Cette sollicitude se manifestait d'une façon que Boylston jugea incompréhensible jusqu'au jour où Mr Mayhew laissa échapper le nom de M^me^ de Dolmetsch. Campton se récria.

— Vous avez dû remarquer, dit le jeune homme, qu'elle et Mr Mayhew sont en assez bons termes. Il a tant fait de discours! les gens s'imaginent qu'il est pour le moins un roi du pétrole. M^me^ de Dolmetsch est éblouie. Seulement, elle a son musicien de génie à entretenir...

Et Boylston esquissa en quelques traits la situation qu'il avait devinée avec sa finesse ordinaire, tandis qu'elle se déroulait inaperçue sous les yeux distraits de Campton. Mr Mayhew assistait maintenant à toutes les séances, blâmant, critiquant, demandant la revision des comptes. Tout ce zèle provenait du désir de mettre M^me^ de Dolmetsch à la place de Miss Anthony, sous prétexte que sa plus grande habitude du monde, sa séduction, amèneraient à l'œuvre des sommes considérables. Or, l'argent ne manquait pas : il y avait déjà en banque un dépôt important, et, à en croire Boylston, c'était en guignant ce dépôt que M^me^ de Dolmetsch obligeait Mr Mayhew à pousser sa candidature.

— Mr Mayhew ne se montre jamais aussi généreux qu'on serait tenté de le croire quand on l'entend parler pour la première fois. M^me^ de Dolmetsch a beau le tenir dans ses filets, elle ne tire pas de lui ce qu'elle voudrait, — tant s'en faut. C'est pourquoi elle a manigancé ça avec M^me^ Beausite, sans qu'il devine d'ailleurs où elles veulent en venir.

Campton s'arrêta net et lâcha le bras de son compagnon.

— Mais ce que vous supposez est abominable!

— Oui, répondit Boylston avec calme. Enfin, je serais content que vous veniez à nos réunions, puisque vous voilà de retour.

— Je viendrai, je viendrai! Mais je n'entends absolument

rien aux questions financières. Vous êtes beaucoup plus fort là-dessus.

Il devina dans l'obscurité le sourire ironique de Boylston.

— Ils ne tarderont pas à me débarquer moi aussi.

— Vous? Quelle plaisanterie! Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que des tas de gens commencent à spéculer sur les œuvres de guerre, — oh! de bien des manières. J'en suis parfois tellement écœuré que j'ai envie de tout envoyer promener; mais Miss Anthony me donne le courage de continuer.

Tandis que Campton regagnait son atelier, les confidences de Boylston assombrissaient sa pensée. Ce n'était pas seulement l'affaire elle-même qui lui soulevait le cœur, c'était tout ce qui touchait à ce monde abominable qui dansait, flirtait, gagnait de l'argent sur les monceaux de morts. Et dire qu'il avait cru jadis à la vertu régénératrice de la guerre, à l'effet salutaire des grands bouleversements moraux et sociaux! Il y avait cru plus sincèrement que jamais au chevet de George, dans cette atmosphère purifiée par l'amour et la souffrance; mais à Paris, où il rentrait après une absence de quatre mois à peine, l'instinct de la conservation semblait avoir enlevé à ces mots toute signification. Ce pauvre fat de Mayhew mené par M^me de Dolmetsch, Jorgenstein pliant sous le poids de ses croix et de ses titres, M^me de Tranlay intriguant pour pousser sa fille dans une société pareille, et Julia lui prêtant la main, — d'eux tous Campton ne savait lequel lui inspirait le plus de dégoût...

Sans doute, il restait les autres, la grande majorité : là-bas, des milliers de soldats donnaient leur vie pour cette poignée d'insignifiantes marionnettes, et ici à Paris, partout, dans tous les pays, des hommes et des femmes travaillaient sans relâche à soulager la souffrance et soigner les blessures. Mais, dans le milieu de Mrs Talkett, combattants et travailleurs avaient aussi peu d'importance que Miss Anthony et M^lle Davril au regard de la foule élégante qui avait relégué leur table dans le coin le plus obscur de la pièce.

EDITH WHARTON.

(Traduit par M. PAUL ALFASSA.)

(La dernière partie au prochain numéro.)

BLAISE PASCAL

A L'OCCASION DE SON TROISIÈME CENTENAIRE

V (1)

L'APOLOGIE

« Si je meurs et que je laisse quelques pensées éparses sur des objets importants, je conjure, au nom de l'humanité, ceux qui s'en verront les dépositaires de ne rien supprimer de ce qui s'éloignera des idées reçues. Je n'aimai pendant ma vie que la vérité : j'ai lieu de penser que je l'ai vue sur bien de grands objets ; peut-être un de ces mots que j'aurai jetés à la hâte... » En lisant cette note testamentaire de Joubert, on ne peut s'empêcher de songer que Pascal aurait pu l'écrire, qu'il l'a peut-être pensée, et qu'en tout cas la postérité a fini par en agir avec lui comme si, de son vivant même, il avait exprimé pareil vœu.

HISTOIRE POSTHUME D'UN GRAND LIVRE

On sait comment les *Pensées* de Pascal nous sont parvenues. Aussitôt après sa mort, « l'on eut un très grand soin de recueillir tous les écrits qu'il avait faits » sur la religion. « On les trouva tous ensemble enfilés en diverses liasses, mais sans aucun ordre, sans aucune suite, parce que ce n'était que les premières expressions de ses pensées, qu'il écrivait sur de petits

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 juin, 1er juillet et 15 août.

morceaux de papier à mesure qu'elles lui venaient dans l'esprit. Et tout cela était si imparfait et si mal écrit, qu'on a eu toutes les peines du monde à le déchiffrer. La première chose que l'on fit fut de les faire copier tels qu'ils étaient et dans la même confusion qu'on les avait trouvés. » Mais l'ensemble parut si informe, qu'on désespéra tout d'abord de pouvoir jamais publier ces simples matériaux. Puis, sous la pression sans doute de la famille et des amis du défunt, on se ravisa. Deux partis se présentaient : ou bien imprimer les *Pensées* dans l'état même où les avait laissées l'auteur ; ou bien se substituer à lui pour en dégager et reconstituer l'œuvre qu'il avait rêvée. La première solution aurait rebuté le commun des lecteurs et on ne s'y arrêta guère ; la seconde retint « assez longtemps » l'attention, et le duc de Roannez, en particulier, paraît avoir très activement travaillé à réaliser cette conception. Mais le « long commentaire » auquel il s'était livré n'eut pas l'approbation de Mme Périer qui veillait jalousement à ce qu'on n'altérât point la pensée de son frère, et, dans l'impossibilité où l'on se trouva finalement de restituer cette pensée en sa teneur authentique, on abandonna ce dessein. On se rallia à une solution intermédiaire : on fit un choix parmi les *pensées ;* on retint celles qui parurent « les plus claires et les plus achevées, » non d'ailleurs sans leur faire subir quelques adoucissements, éclaircissements ou « embellissements ; » on les disposa suivant un certain ordre, et l'on « réduisit sous les mêmes titres celles qui étaient sur les mêmes sujets, » après avoir « supprimé toutes les autres qui étaient ou trop obscures, ou trop imparfaites. » On obtint ainsi un volume de 365 pages in-douze qui parut au mois de janvier 1670, chez le libraire Desprez, sous ce titre : *Pensées de M. Pascal sur la religion et sur quelques autres sujets, qui ont été trouvées après sa mort parmi ses papiers.* C'est l'édition de Port-Royal. Elle eut dès l'abord un très vif succès. Elle s'enrichit à plusieurs reprises de divers fragments empruntés aux manuscrits, et fit autorité pendant plus d'un siècle.

Condorcet, en 1776, Bossut, en 1779, furent les premiers à réagir contre l'ordre adopté par Port-Royal : le premier, dans une édition qui se croyait « philosophique » et qui est étrangement mutilée, le second, dans une édition beaucoup plus complète que les précédentes, et dont le classement a été souvent repris. D'autres éditeurs, vers le même temps, ou un peu plus

tard, l'abbé André, l'abbé Ducreux, Frantin, essayaient, à travers tous les fragments mis au jour, de retrouver et de restituer le vrai plan de Pascal.

En 1842, le fameux *Rapport* de Cousin, *De la nécessité d'une nouvelle édition des Pensées de Pascal*, révélait au public l'existence du manuscrit autographe et prêchait la revision attentive du texte traditionnel (1). Depuis lors, les éditeurs de Pascal se sont répartis en deux groupes : les uns, tout en se reportant le plus souvent à l'original, tels que Faugère, Molinier, Astié ou Guthlin, ont voulu refaire le travail avorté du duc de Roannez et reconstituer l'ordre et la suite de l'Apologie pascalienne; les autres, comme Havet ou M. Brunschvicg, se sont simplement proposé de répartir les *Pensées* suivant leurs affinités électives dans un classement commode et impartial. Havet s'en est tenu au classement de Bossut. M. Brunschvicg a inauguré un classement nouveau; il a publié une reproduction en phototypie du manuscrit original. Grâce à lui, — et à M. Michaut, — nous connaissons maintenant dans leur intégralité les *Pensées* de Pascal.

Les *Pensées* de Pascal : sous ce terme un peu vague, que devons-nous exactement entendre? Sont-ce les matériaux, plus ou moins dégrossis, de l'*Apologie* que Pascal voulait écrire? Oui, pour une assez large part. Mais il est trop évident qu'un certain nombre des *Pensées* actuelles ne devaient pas figurer, même retouchées, dans le livre définitif : tel est, par exemple, le cas du *Mémorial* et du *Mystère de Jésus*. D'autres fragments, sans qu'on puisse, bien entendu, l'affirmer en toute certitude, ont bien l'air d'être de simples rognures des *Provinciales*. D'une manière générale même, quand on est en présence de telle ou telle *pensée*, il est bien difficile d'assurer qu'elle devait ou qu'elle ne devait pas faire partie de l'*Apologie*. Port-Royal s'en était parfaitement avisé : si incomplet pourtant que fût son

(1) On ignore généralement que cette édition nouvelle, Victor Cousin aurait voulu la procurer lui-même, et qu'il y avait fait travailler son propre secrétaire Paul Janet. Il l'aurait conçue historiquement en quelque sorte, et, prenant pour base l'édition de Port-Royal, mais revue sur le texte authentique, il aurait publié, dans l'ordre de leur publication, les fragments successivement retrouvés (*Discours prononcés à l'inauguration de la statue de Blaise Pascal à Clermont-Ferrand*, p. 30). Cette conception, qui suppose que Port-Royal n'a jamais morcelé et dispersé en divers chapitres des morceaux formant un tout, aurait, dans la pratique, présenté bien des difficultés.

choix, il nous avertissait que les *pensées* qu'il recueillait étaient « sur la religion » « *et sur quelques autres sujets.* » A en croire Marguerite Périer, Pascal n'oubliait jamais rien des idées qui lui traversaient l'esprit, et il les portait dans sa tête jusqu'au moment de la rédaction définitive : ce ne fut que dans les cinq dernières années de sa vie que, « pour se soulager, » il jetait sur le papier les pensées qui lui venaient et qui ont été rassemblées après sa mort. Il ne faut pas prendre trop au pied de la lettre ce témoignage : Pascal, de tout temps, nous le savons par Méré et par lui-même, avait des « tablettes » sur lesquelles il notait ses réflexions, et il est assez probable que plusieurs des *pensées* que nous connaissons sont antérieures à sa seconde conversion. Au total, le recueil des *Pensées*, c'est tout ce qui nous reste du « papier-journal » tenu par Pascal au cours de sa brève existence.

Et bien entendu, la plus grande partie de ces papiers datent des dernières années de Pascal et sont relatifs à son *Apologie*. Même si l'on admet que l'idée de cette *Apologie* remonte assez haut dans la vie de Pascal, il semble bien certain qu'elle n'a pris sérieusement corps dans sa pensée qu'au lendemain du miracle de la Sainte Épine. Aussitôt dégagé de la polémique des *Provinciales*, il se mit à l'œuvre. « Il avait environ trente-quatre ans, nous dit Mme Périer, quand il commença de s'y appliquer. Il employa un an entier à s'y préparer en la manière que ses autres occupations lui permettaient, qui était de recueillir les différentes pensées qui lui venaient là-dessus; et, à la fin de l'année, c'est-à-dire la trente-cinquième qui était la cinquième de sa retraite, il retomba dans ses incommodités d'une manière si accablante *qu'il ne put plus rien faire les quatre années qu'il vécut encore*, si l'on peut appeler vivre la langueur si pitoyable dans laquelle il les passa. » Il semblerait, d'après cela, que toutes les *pensées* écrites en vue de l'*Apologie* l'ont été en 1657. Mais d'autre part, Étienne Périer, — et la chose, en effet, est fort vraisemblable, — nous dit en propres termes que la maladie n'a pas entièrement interrompu le travail de Pascal : « C'est néanmoins, déclare-t-il, *pendant ces quatre années de langueur* et de maladie, qu'il a fait et écrit tout ce que l'on a de lui, de cet ouvrage qu'il méditait, et tout ce que l'on en donne au public. » Les *Pensées* apologétiques dateraient donc, presque exclusivement, des cinq dernières années de la

vie de Pascal. Celui-ci « avait dessein de travailler cet ouvrage plus que tous ceux qu'il avait jamais faits; » il « y voulait employer toute la force d'esprit et tous les talents que Dieu lui avait donnés, et il disait souvent *qu'il lui fallait dix ans de santé* pour l'achever. » A-t-il pu même y consacrer la valeur de plus d'une année de santé? Et comme il n'avait certainement pas fixé sur le papier toutes les idées que son dessein lui avait suggérées, on voit combien nous sommes loin de posséder même l'ébauche du grand livre qu'il avait conçu, et combien il serait téméraire de se substituer à lui pour en reconstituer l'ordonnance. « Pascal, a dit Sainte-Beuve, admirable écrivain quand il achève, est encore plus grand quand il est interrompu; » et la formule a presque passé en axiome. J'ose ne pas être de cet avis ; l'œuvre achevée d'un grand écrivain tel que celui-là eût été bien supérieure aux rapides ébauches, aux courts fragments, aux matériaux souvent informes qui nous en sont restés. Je suis de ceux qui ne se consolent pas que l'auteur des *Provinciales* n'ait pu terminer son œuvre. Et bien volontiers je retournerais le mot de Sainte-Beuve : Pascal, admirable écrivain quand il est interrompu, est encore bien plus grand quand il achève.

Tel était du reste l'avis de ceux qui l'avaient vu à l'œuvre et qui, mieux que nous, savaient ce dont il était capable. Notre curiosité contemporaine est tentée de leur reprocher, à ces témoins de sa vie intellectuelle, d'avoir été trop sobres de détails sur les opérations de son esprit. Nous voudrions le voir assis à sa table, lisant, méditant ou écrivant; nous voudrions connaître ses procédés de travail et de lecture, et nous regrettons de ne pouvoir saisir que par voie indirecte et analytique quelques-unes des démarches essentielles de cette puissante pensée constructive dans son effort vers la vérité. Il est vrai que, par cette voie, nous pouvons y parvenir dans une certaine mesure : nous pouvons assez bien nous représenter Pascal en train d'élaborer telle ou telle partie du grand ouvrage qui devait être l'œuvre maîtresse de sa vie. C'est ainsi que l'on a pu retrouver sinon tous, du moins un assez grand nombre des livres que Pascal avait lus, ou relus, pour composer le sien, et dont il s'était assimilé la substance. Montaigne, Épictète, Du Vair, Charron, Balzac, Descartes, voilà pour les sources profanes; l'Écriture, saint Augustin, l'*Imitation*, saint Thomas, sainte Thérèse, saint François de Sales, peut-être saint Ignace de Loyola,

Raymond Sebonde, le *Pugio fidei,* Hugo Grotius, Mersenne, Jansénius, Saint-Cyran et les autres messieurs de Port-Royal, voilà pour les sources proprement religieuses ou théologiques : ce sont là, semble-t-il, les ouvrages essentiels qu'il avait pratiqués et plus ou moins longuement médités en vue de son *Apologie.* Dirons-nous que, pour un apologiste de profession qui, manifestement, s'est proposé de donner au problème apologétique toute son ampleur, de reprendre toutes les questions qu'il soulève au point précis où l'évolution des idées les avaient amenées, ce bagage d'information, même pour l'époque, était un peu maigre? Mais d'abord, n'oublions pas que Pascal n'était qu'au début de son enquête, et que, d'ailleurs, nous sommes assez loin de savoir nous-mêmes tout ce que Pascal n'a probablement pas ignoré. Notre science a bien des lacunes qu'une érudition plus complète viendra peut-être combler un jour. Par exemple, M[me] Périer nous dit, en propres termes, à propos des « athées, » que son frère « *les avait étudiés avec grand soin* et avait employé tout son esprit à chercher tous les moyens de les convaincre. C'est à quoi, ajoute-t-elle, il s'était mis tout entier. » On serait curieux de savoir dans quels ouvrages Pascal avait étudié le libertinage qu'il voulait combattre, et s'il avait lu Campanella, Giordano Bruno, Vanini et surtout La Mothe Le Vayer. Observons enfin qu'une extraordinaire mémoire comme celle de Pascal et qu'un génie pénétrant et intuitif comme le sien suppléent aisément à ce qui peut lui manquer aux yeux de notre science un peu myope. Ce qu'il a lu, il se l'est littéralement incorporé, et je ne sais pas d'écrivain qui ait mieux su, selon la belle formule de Taine, « ajouter à son esprit ce que l'on peut puiser dans d'autres esprits, » disons mieux : ajouter à son âme ce que l'on peut puiser dans d'autres âmes.

Veut-on voir, par un exemple bref, mais saisissant, comment Pascal utilise ses sources, comment il recrée ce qu'il emprunte? Il n'y a pas, semble-t-il, dans aucune littérature, de plus beau cri, et de plus personnel, que l'admirable parole du *Mystère de Jésus* : « Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. » Or, c'est là une réminiscence des *Confessions.* « Si je vous trouve, mon Dieu, hors de ma mémoire, écrit saint Augustin, il faut donc que je vous aie oublié. *Et comment vous puis-je trouver, si je ne me souviens pas de vous ?* »

Et encore, deux chapitres plus loin : « Mais ce n'est pas ce que je veux chercher maintenant, n'étant en peine que de savoir si la vie bienheureuse est dans la mémoire : *car nous ne l'aimerions pas, si nous ne la connaissions point.* » Seulement, ces touchantes formules sont un peu perdues dans les longs développements de saint Augustin. Pascal, en les reprenant, en les combinant, en les résumant d'une façon si parlante, en les isolant aussi, surtout en les plaçant dans la bouche de son Rédempteur, les a inventées une seconde fois. Car, bien entendu, il ne s'agit pas ici d'un puéril travail de mosaïque : c'est presque à l'insu de Pascal que les réminiscences augustiniennes, repensées d'ailleurs et revécues par lui, ont jailli du fond de son âme. Et il en va ainsi de tous ses emprunts. Tous les livres qu'il a lus, il se les est « convertis en sang et en nourriture. » « Ce n'est pas dans Montaigne, c'est dans moi que je trouve tout ce que j'y vois. » Ce qu'il a dit de Montaigne, il aurait pu le dire de tous les auteurs qu'il a fait concourir à son dessein.

Ce dessein, c'était d'écrire pour son temps l'*Apologie du christianisme* que chaque génération a pour ainsi dire en puissance et qui, balbutiée par beaucoup, n'arrive pas toujours jusqu'à l'être. Pascal a recueilli un peu partout, avec les éléments éternels de toute apologétique, les balbutiements de la conscience contemporaine et il leur a prêté sa voix. Voilà pourquoi il y a tant d'apports étrangers dans son œuvre. Il y avait, dispersés dans une foule d'ouvrages, depuis plus d'un demi-siècle, les éléments d'une Apologie laïque de la religion chrétienne : visiblement Pascal a voulu en opérer la synthèse et joindre à son propre effort, l'effort, même incomplet, de ses devanciers. Son originalité, il le sait bien, n'en est diminuée qu'en apparence. « Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau : la disposition des matières est nouvelle; quand on joue à la paume, c'est une même balle dont joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux. » Bien placer la balle : c'était pour Pascal la préoccupation essentielle. A travers les notes et fragments des *Pensées*, on entrevoit qu'il avait rêvé d'une ordonnance qui concilierait les exigences les plus diverses et qui répondrait aux goûts les plus différents. Presque tous les genres littéraires qui avaient la faveur du public d'alors, il y aurait eu successivement recours. L'auteur du *Discours sur les passions*

de l'amour s'y serait rencontré avec celui des *Lettres provinciales* et des pages sur l'*Art de persuader*. Comment, dans l'œuvre définitive, ces éléments divers se seraient-ils combinés? Nous n'en pouvons rien savoir. Le plan de Pascal nous échappe et ses amis eux-mêmes ont dû renoncer à le ressaisir. Nous pouvons d'ailleurs presque affirmer qu'il en avait plusieurs fois changé en cours de route, et qu'il était fort loin de l'avoir définitivement arrêté. « La dernière chose, a-t-il écrit, qu'on trouve en faisant un ouvrage est de savoir celle qu'il faut mettre la première. » Sachons entendre le conseil de prudence que renferme cette observation et n'ayons pas la prétention de mieux connaître les intentions dernières de Pascal que Pascal lui-même.

UNE CONFÉRENCE DE PASCAL A PORT-ROYAL

A défaut du plan de l'*Apologie*, on peut, en repensant les fragments épars qui en subsistent, essayer de se figurer le dessein général que poursuivait l'auteur et le mouvement de sa dialectique. Divers critiques l'ont fait, sinon avec un plein succès, tout au moins avec une ingéniosité et une vigueur incontestables. N'ont-ils pas, plus d'une fois, forcé et systématisé à outrance les intentions de Pascal? N'ont-ils pas aussi parfois mêlé leurs vues personnelles à celles du grand écrivain et mérité qu'on leur appliquât le mot célèbre de Socrate sur Platon : « Que de choses me fait dire ce jeune homme auxquelles je n'ai jamais songé? » Sans nier le très vivant intérêt philosophique de ces reconstructions idéales, on peut éprouver quelque scrupule à en augmenter le nombre, et l'on voudrait, en un mot, trouver un moyen de suivre d'aussi près que possible la pensée intime de Pascal, sans y mêler d'éléments étrangers.

Ce moyen existe, et il est un peu surprenant qu'on s'en soit assez rarement avisé. Vers 1658, il arriva qu'on « obligea » Pascal « de dire quelque chose de vive voix » du grand ouvrage qu'il méditait. « Il le fit en présence et à la prière de plusieurs personnes très considérables de ses amis, » probablement Arnauld, Nicole, le duc de Roannez, et quelques autres de ces messieurs. Pascal parla « pour le moins deux heures; » et il fut merveilleux d'éloquence entraînante, de profondeur dialec-

tique, d'émotion persuasive (1). Les assistants « en furent transportés. » « Soit qu'à ce qu'il y avait d'effectif, et de sa part et de la leur, il s'y joignît encore quelque chose de cette union d'esprit et de sentiments, qui échauffe et donne de nouvelles forces, ou que ce fût un de ces moments heureux où les plus habiles se surpassent eux-mêmes, » ils furent d'accord pour déclarer admirable l'ébauche du grand ouvrage qu'on leur avait présentée. Aucun d'eux, semble-t-il, n'eut l'idée de mettre immédiatement par écrit ce qu'il avait entendu. Mais l'impression faite par la forte et ardente parole de Pascal avait été, comme à l'ordinaire, si vive, que, « plus de huit ans après, » on put reconstituer son exposition; et telle fut l'origine de ce *Discours sur les Pensées de M. Pascal* qui figurait jadis, en même temps que la *Préface* d'Étienne Périer, dans presque toutes les anciennes éditions des *Pensées*, et qui me paraît avoir été écrit en collaboration par Goibaud-Dubois et Filleau de la Chaise (2). Ce *Discours* nous restitue le plan de Pascal à un moment donné de ses recherches. Qu'importe qu'il l'ait, comme il est vraisemblable, plusieurs fois remanié dans la suite? C'est le document le plus précis et le plus sûr dont nous disposions pour nous représenter l'état momentané de sa pensée apologétique. Étienne Périer n'a fait que le résumer dans sa *Préface*. Il suffit de le lire de près, d'en rapprocher les *Pensées* qui s'y rapportent, en négligeant les autres, pour nous figurer avec une très suffisante exactitude l'ordonnance et le dessein de son grand ouvrage, tel que Pascal le concevait à l'époque où il en discourait (3). Le *Discours sur les Pensées* mériterait d'être presque aussi célèbre que l'*Entretien avec M. de Saci*.

On imagine volontiers le cadre de la scène. Dans cet âpre et mélancolique vallon de Port-Royal des Champs, un soir d'été, à l'ombre des grands arbres, sur un banc rustique, ces messieurs ont pris place. Pascal est au milieu d'eux, silencieux, enveloppé dans un pourpoint sombre; sa grande figure angu-

(1) Au témoignage du seul Étienne Périer, le discours de Pascal fut « fait ainsi sur-le-champ et sans avoir été prémédité ni travaillé. » J'ose croire précisément le contraire.

(2) Voyez notre édition du *Discours* (Éditions Bossard, 1923).

(3) Un critique anglais, le Révérend Dr H.-F. Stewart, dans un article de *The French Quarterly* (septembre 1921), intitulé : *Vers une nouvelle édition de l'Apologie de Pascal*, va même jusqu'à proposer de prendre pour base de cette nouvelle édition le *Discours sur les Pensées*.

leuse, émaciée, flétrie, trahit la violente tension intérieure ; des yeux ardents l'illuminent. Il s'est préparé à cette conférence par de longues réflexions et de ferventes prières : il voudrait y ramasser toute sa pensée, comme s'il sentait que c'est là une occasion unique et qui ne se représentera jamais plus... On le prie de satisfaire la commune attente. Et après quelques mots d'excuse et d' « honnêteté, » pour oser prendre la parole, sur un pareil sujet, devant un tel auditoire, de cette voix forte, impérieuse, et qui darde la pensée dans l'esprit et dans la mémoire, il commence...

Il commence par définir son objet et sa méthode. Il veut réduire à néant les objections des « athées » et, sinon les amener à croire, — ce qui est proprement l'œuvre de Dieu, — tout au moins fournir à ceux qui « gémissent sincèrement dans le doute » de décisives raisons de croire. Or les raisonnements auxquels on a recours d'ordinaire pour prouver la Divinité sont, il le sait « par raison et par expérience, » dépourvus de toute force probante. Les arguments que l'on tire des ouvrages de la nature sont méprisables : la nature ne prouve pas Dieu. Et quant aux preuves de Dieu métaphysiques, elles sont « si éloignées du raisonnement des hommes, et si impliquées qu'elles frappent peu ; et quand cela servirait à quelques-uns, cela ne servirait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration, mais une heure après, ils craignent de s'être trompés. » Les seules preuves qui, en pareille matière, peuvent agir sur le commun des hommes sont les preuves morales et historiques. L'esprit géométrique leur refusera sans doute toute valeur démonstrative ; mais l'esprit de finesse, qui « juge par le sentiment, » les accueillera ; il observera que la plupart de nos certitudes vitales sont fondées sur des preuves de ce genre, et qu'au total, ce sont celles qui sont le plus exactement adaptées aux exigences foncières de la nature humaine.

La nature humaine : c'est d'elle que Pascal entend partir ; c'est à elle, comme à la suprême pierre de touche, qu'il entend tout ramener. Ce sont des hommes concrets, vivants, « pleins de besoins, » — et de passions, — des êtres de chair et de sang, non de purs esprits, qu'il veut courber sous la loi de Dieu. « Il faut se connaître soi-même : quand cela ne servirait pas à trouver le vrai, cela au moins sert à régler sa vie, et il n'y a rien de plus juste. » Et Pascal, en savant, en moraliste et en

poète, aux yeux éblouis de ses auditeurs, esquisse à larges traits cette mémorable « peinture de l'homme » que nous savons tous par cœur, et qui n'a point bougé depuis trois siècles, aussi neuve, aussi forte, aussi vivante qu'au premier jour. Perdu dans l'immensité de l'univers, placé à mi-chemin entre deux infinis, l'infini de grandeur et l'infini de petitesse, « un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout, » voilà l'homme. Condamné à n'apercevoir que « quelque apparence du milieu des choses, » comment peut-il vivre, sinon « dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe, ni leur fin? » Et ces apparences mêmes, a-t-il au moins l'assurance de les saisir d'une forte prise? Mais non : « rien ne lui montre la vérité. Tout l'abuse ; ces deux principes de vérités, la raison et les sens, outre qu'ils manquent chacun de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre. » « L'homme n'est qu'un sujet plein d'erreur : » il est la proie des « puissances trompeuses : » l'imagination, les maladies, l'intérêt, l'amour-propre, l'inconstance, l'ennui, l'inquiétude, tous les désirs et toutes les passions qui s'agitent en lui, sont conjurés pour le tromper. Ni vérité, ni justice ; une corruption profonde ; une misère qui cherche à s'étourdir, à échapper par le divertissement aux seules préoccupations essentielles : voilà notre état naturel. L'homme est un « cloaque d'incertitude et d'erreur. »

Faut-il nous en tenir là? et allons-nous désespérer? « Malgré la vue de toutes nos misères, qui nous touchent, qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève. » Oui, cet être borné, éphémère, plein de faiblesses et d'illusions que nous sommes, a en lui de quoi se relever. « Toutes ces misères-là même prouvent sa grandeur. Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé. » « La grandeur de l'homme est grande, en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable. » La conscience, la pensée, voilà ce qui différencie l'homme de l'aveugle nature matérielle qui l'entoure et qui l'accable ; voilà ce qui lui crée une supériorité à laquelle rien ne peut être comparé. « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : un brin d'herbe, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il

sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui. L'univers n'en sait rien. »

Que l'homme s'examine donc sérieusement lui-même. A la lumière de cette pensée qui fait toute sa dignité, qu'il s'efforce d'éclaircir le mystère de sa destinée. Il devra constater tout d'abord qu'il est comme le produit d'une double nature. En lui se sont donné rendez-vous tous les plus violents contrastes : à côté des plus bas instincts qui le ravalent au niveau des bêtes fleurissent des aspirations qui le rapprochent des anges. « S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante ; et je le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible. » Mais comprendre cela, et l'avouer, n'est rien ; il faut en souffrir. Et la plus grande marque de la misère de l'homme est qu'à l'ordinaire il n'en souffre guère. Il a trouvé le moyen d'échapper à l'obsession que devrait être pour lui l'irritante énigme de sa destinée ; il se divertit, et tout lui est bon pour détourner sa pensée de l'éternité heureuse ou malheureuse qui l'attend. « Un homme dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, cette heure suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour le faire révoquer, il est contre la nature qu'il emploie cette heure-là, non à s'informer si l'arrêt est donné, mais à jouer au piquet... C'est un appesantissement de la main de Dieu. » Et Pascal n'a pas assez de sarcasmes pour cette indifférence « monstrueuse, » pour cette insouciance « surnaturelle. » « Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit ; elle m'étonne et m'épouvante ; c'est un monstre pour moi. » Et de toute son éloquence, de toute sa passion d'homme et de chrétien, il s'efforce de secouer et de troubler cette prodigieuse torpeur, et, dans ces âmes, en apparence destituées de toute préoccupation supérieure, de réveiller la bienfaisante inquiétude.

A ces objurgations ardentes l'homme s'est enfin rendu. L'inquiétude l'a mordu au cœur, et il consent à chercher. Pascal va lui servir de guide dans son anxieuse enquête. Tout d'abord, il l'adresse aux philosophes qui tous ont la prétention de bien connaître la nature humaine et d'avoir trouvé le souverain bien. Or ils sont tous en contradiction non seulement les uns avec les autres, mais avec eux-mêmes. Il n'est aucune idée, si absurde ou si raisonnable, qui n'ait été, tour à tour,

soutenue et réfutée, aucune qui puisse s'imposer sérieusement à l'adhésion universelle. Les uns exaltent l'homme jusqu'à en faire l'égal d'un Dieu ; les autres ne veulent voir en lui que son incurable misère. Dogmatistes contre académiciens, pyrrhoniens contre stoïques entrechoquent leurs arguments depuis des siècles avec une égale puérilité et une égale impuissance. « Ployable en tous sens, » la raison philosophique, fût-elle représentée par un Descartes, n'aboutit à aucune certitude ; elle va se ruinant elle-même, et il faudrait être insensé, quand on s'est donné le spectacle de ses égarements, pour croire qu'elle pourra nous aider à percer l'énigme de notre être.

Allons-nous donc perdre courage ? Encore un effort, nous crie la voix suppliante de Pascal. Peut-être sommes-nous plus près du but qu'il ne semble. Le désespoir métaphysique peut devenir un principe d'action, de recherche et de découverte. « Il est bon d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien, afin de tendre les bras au Libérateur. » Or, ce Libérateur que les philosophes nous ont vainement promis, les religions elles aussi nous le promettent. Adressons-nous donc à elles et examinons leurs titres à notre créance. Là encore, nous ne trouvons que contradiction, confusion, absurdité. Des dogmes sans autorité et sans preuves, des pratiques immorales ou ridicules, un culte grossier, tout charnel et indigne de la Divinité, l'histoire des religions est celle des extravagances auxquelles l'imagination humaine peut se laisser séduire. Un homme sain ne peut se prosterner devant l'une des innombrables idoles que l'humanité s'est forgées au cours des siècles. Mieux vaut renoncer à découvrir le sens de la vie et laisser sa pensée sombrer dans la désespérance finale.

Regardons-y de plus près cependant. Parmi tous ces peuples qui ont inventé des religions nouvelles, il en est un dont la destinée singulière ne peut manquer d'attirer l'attention. C'est le peuple juif, dont la longue et véridique histoire se trouve consignée dans un livre qu'il dit tenir de Dieu, et qui comprend tout à la fois son histoire, ses lois et sa religion. Et cette histoire est extraordinaire, ces lois sont admirables, cette religion donne une idée de Dieu qui répond exactement à la notion que nous nous formons de l'Être souverain. Bien mieux, ce livre véritablement unique raconte avec une majestueuse simplicité les origines du monde et de l'humanité. L'homme a été créé par

Dieu à sa ressemblance, mais le premier usage qu'il a fait de sa liberté a été pour se soustraire à la dépendance de Dieu et pour tâcher de devenir son égal : crime exécrable dont il a été puni par la juste privation de tous les biens dont il avait été comblé. Depuis lors, l'homme et toute sa descendance sont plongés dans un abîme de corruption qu'éclaire, de loin en loin, le souvenir nostalgique de leur pureté première. Voilà enfin une explication satisfaisante de ce prodigieux mélange de grandeur et de misère qui caractérise la nature humaine. « Sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme : de sorte que l'homme est plus incompréhensible sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme. » Et avec une chaleur d'accent, une verve dialectique dont les *Pensées* nous ont conservé un écho, Pascal insistait sur le sens profond que renferme ce dogme, en apparence « très injuste, » du péché originel, sur la justification constante que nous en donnent l'observation des faits, l'expérience impartiale de la vie.

Mais ce livre étonnant ne se contente pas de nous mettre sous les yeux, en nous en dévoilant l'origine, le spectacle de notre profonde misère : il nous en indique le remède. Foncièrement incapables que nous sommes d'échapper par nous-mêmes à notre corruption originelle, nous n'avons qu'à demander à Dieu de tout notre cœur les moyens de nous en affranchir : il ne nous les refusera pas. Dieu même, dans sa miséricorde, a fait davantage pour nous : il nous a promis un Libérateur qui le réconciliera avec nous et nous aidera à réaliser le souverain bien pour lequel nous avons été créés.

Certes, cette conception est belle et merveilleusement cohérente. Aucun livre humain ne nous a jamais rien révélé d'approchant, et cela même devrait nous porter à croire que nous sommes en présence d'une révélation divine. En veut-on des preuves plus directes et plus positives ? Si Moïse avait menti, rien n'eût été plus simple que de le convaincre de mensonge : car peu de générations le séparent des événements qu'il raconte. « Sem qui a vu Lamech, qui a vu Adam, a vu aussi Jacob, qui a vu ceux qui ont vu Moïse ; donc le déluge et la création sont vrais. » Et quel témoignage vivant que celui des Juifs en faveur d'un livre qui les condamne ! « Ils portent avec

amour et fidélité ce livre où Moïse déclare qu'ils ont été ingrats envers Dieu toute sa vie, qu'il sait qu'ils le seront encore plus après sa mort, mais qu'il appelle le ciel et la terre à témoin contre eux. » C'est qu'ils sont les dépositaires d'une grande espérance : d'eux doit sortir le Libérateur promis à l'humanité coupable : « ils sont au monde pour l'annoncer aux hommes; » « ils sont formés exprès pour être les avant-coureurs et les hérauts de ce grand avènement. » Chose bien plus remarquable encore : ce grand avènement a été prédit dans tous ses détails. « Dieu a suscité des prophètes durant seize cents ans; et pendant quatre cents ans après, il a dispersé toutes ces prophéties, avec tous les Juifs qui les portaient dans tous les lieux du monde. » Et ces prophéties, qui se sont toutes réalisées à la lettre, sont d'une précision, d'une clarté à n'y rien souhaiter. Voilà la preuve décisive de la vérité, de la divinité du christianisme, celle à laquelle aucun esprit bien fait ne saurait résister. « La plus grande des preuves de Jésus-Christ sont les prophéties. » Et ici, Pascal, se surpassant lui-même sur un sujet qu'il avait particulièrement médité, s'exprimait avec tant de force, de lucidité et d'éloquence, mettant en un vigoureux relief le sens et la suite des prophéties, soulignant le mélange d'ombre et de lumière qui s'y rencontrait à dessein, que tous ses amis qui l'écoutaient avec une attention recueillie et soutenue, en « furent comme transportés. »

Enfin nous voici arrivés à Celui auquel nous acheminent toutes les avenues de l'histoire et de la doctrine, à ce Libérateur que Dieu nous a promis et que tout l'Ancien Testament annonce et prépare. Pour parler de Jésus-Christ, « de ce Dieu dont on s'approche sans orgueil et sous lequel on s'abaisse sans désespoir, » Pascal trouvait, — on nous le laisse entendre, mais nous l'aurions aisément deviné, — des accents profonds, « pénétrés, » qui durent vivement émouvoir ses auditeurs. Au contact de cette « âme parfaitement héroïque, » la sienne s'exaltait, remuée jusqu'en ses plus intimes profondeurs. « Jésus-Christ, sans biens et sans aucune production au dehors de la science, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné; mais il a été humble, patient, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence, aux yeux du cœur qui voient la sagesse! » « Quand il n'y

aurait point de prophéties pour Jésus-Christ, et qu'il serait sans miracles, il y a quelque chose de si divin dans sa doctrine et dans sa vie, qu'il faut au moins en être charmé; et que, comme il n'y a ni véritable vertu, ni droiture de cœur sans l'amour de Jésus-Christ, il n'y a non plus ni hauteur d'intelligence, ni délicatesse de sentiment sans l'admiration de Jésus-Christ. » Auprès de Jésus, que sont un Socrate et un Épictète ? Auprès de la sainteté dont il nous a donné le modèle et l'exemple, qu'est-ce que la vertu dont ils ont fait un vain étalage ? « Toute l'honnêteté humaine, à le bien prendre, n'est qu'une fausse imitation de la charité, cette divine vertu que Jésus-Christ nous est venu enseigner; et jamais elle n'en approche, à quelque point qu'elle l'imite. » La vie et la doctrine de Jésus dépassent en perfection tout ce que l'humanité a pu concevoir et réaliser de meilleur; à toutes les pages elles portent le signe du divin. Ce titre de Dieu, que Jésus a revendiqué, comment le lui refuser, si l'on songe, d'autre part, aux miracles par lesquels il a justifié sa mission, à toute la suite des prophéties qu'il est venu rigoureusement accomplir ? Pour se dérober à l'évidence, il faut une « dureté de cœur, » un attachement à son sens propre et à sa vie passée qui n'ont rien de respectable. « J'aurais bientôt quitté les plaisirs, disent-ils, si j'avais la foi. » Et moi je vous dis : « Vous auriez bientôt la foi, si vous aviez quitté les plaisirs. »

Car le miracle perpétuel de la vie du Christ s'est continué dans la vie de l'Église. L'idée qu'en affirmant la résurrection de leur maître les apôtres ont été le jouet d'une illusion ou des artisans de mensonge est si absurde qu'elle ne soutient pas l'examen. Dans l'une ou l'autre hypothèse, on ne conçoit pas comment une Église aurait pu s'édifier sur un pareil fondement. Le style même des évangélistes, la simplicité et la « froideur » avec lesquelles ils s'expriment prouvent à la fois leur sincérité et leur grand bon sens : aucune trace chez eux de charlatanisme ou d'illuminisme. N'ont-ils pas d'ailleurs payé de leur vie le droit d'être crus sur parole ? « Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger. » Ce témoignage suprême, le seul peut-être qui ne trompe pas, des légions de martyrs l'ont fourni au cours des siècles. Que l'on passe maintenant en revue toute l'histoire de l'Église; que l'on totalise l'ensemble des preuves que constituent les innombrables

miracles accomplis au sein du christianisme, les martyrs qui ont versé leur sang pour en attester la divine vérité, les saints qui, d'âge en âge, en ont vécu les augustes préceptes, on devra reconnaître qu'il n'est aucune idée communément reçue parmi les hommes qui soit mieux établie que l'idée chrétienne, et plus digne d'emporter l'adhésion de l'esprit.

Est-ce là tout cependant, et, convaincu par toutes ces raisons, l'incrédule devra-t-il nécessairement se rendre? Non : « la foi est un don de Dieu; ne croyez pas que nous disions que c'est un don du raisonnement. » Et Dieu ne se donnera qu'à ceux qui, par un acte de volonté, ont incliné leur cœur à croire. « C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi, Dieu sensible au cœur, non à la raison. » Ici, le pouvoir de l'apologiste expire; et il aura joué tout son rôle et rempli tout son objet, s'il a réussi à préparer les voies à la grâce...

Jetez maintenant sur ces pauvres et sèches indications abstraites le riche vêtement d'une éloquence chaude, colorée, concrète et précise; joignez-y le mouvement entraînant d'une dialectique souple, pressante, impatiente de vaincre et de convaincre, l'accent prestigieux d'une parole ardente et dominatrice qui sait prendre tous les tons pour ébranler et pour séduire, et qui reflète avec une surprenante fidélité les émotions, les élans d'une âme profonde, puissante et mobile, largement ouverte à tous les souffles d'humanité; et représentez-vous la vive et durable impression que dut faire sur les auditeurs ce discours où, durant deux ou trois heures, Pascal les tint sous l'action de son verbe enflammé. Longtemps après, ils avouaient encore qu'ils n'avaient « rien entendu de plus beau, de plus fort, de plus touchant, ni de plus convaincant. » Même ceux d'entre eux qui, habitués aux arguments de l'apologétique traditionnelle, se sentaient un peu déconcertés par les hardiesses toutes laïques de cette pensée si subtile et si directe tout ensemble, ou ceux qui, comme l'honnête Nicole, n'aimaient pas à « être régentés si fièrement, » même ceux-là durent convenir qu'ils se trouvaient en présence de l'une des tentatives les plus originales et les plus heureuses qu'on eût jamais faites pour poser dans toute sa force le problème religieux. Et l'on imagine qu'en exprimant, avec une discrétion toute janséniste, au génial auteur de cette esquisse apologétique

leur très sincère admiration, ils durent lui dire de quel cœur ils souhaitaient l'achèvement de son œuvre, l'entière réalisation de son généreux dessein.

L'ART LITTÉRAIRE DE PASCAL DANS LES « PENSÉES »

Laissons maintenant l'*Apologie*, telle que Pascal l'avait conçue en 1658, et regardons les *Pensées*, telles qu'elles nous sont parvenues, dans la familiarité saisissante du manuscrit autographe. Ces « brouillons immortels » sont, de toute évidence, les inestimables reliques de l'un des plus grands écrivains dont puisse s'enorgueillir la littérature universelle. Il y a des phrases, il y a des pages de Pascal qui feront éternellement pâlir d'admiration tous ceux qui ont l'honneur de tenir une plume. Dante ou Shakspeare, Bossuet ou Victor Hugo peuvent être aussi grands : ils ne le sont pas plus que le Pascal des *Pensées*.

« Il avait, nous déclare Mme Périer, une éloquence naturelle qui lui donnait une facilité merveilleuse à dire ce qu'il voulait mais il avait ajouté à cela des règles dont on ne s'était pas encore avisé, et dont il se servait si avantageusement, qu'il était maître de son style ; en sorte que *non seulement il disait tout ce qu'il voulait, mais il le disait en la manière qu'il voulait*, et son discours faisait l'effet qu'il s'était proposé. Et cette manière d'écrire, *naturelle, naïve et forte en même temps*, lui était si propre et si particulière, qu'aussitôt qu'on vit paraître les *Lettres au provincial*, on vit bien qu'elles étaient de lui, quelque soin qu'il eût toujours pris de le cacher, même à ses proches. » Voilà qui est admirablement vu et excellemment dit; et il n'y a guère qu'à presser et développer ces fines et riches paroles pour définir avec précision tout l'art littéraire de Pascal.

Il semble bien tout d'abord que la source de l'inspiration fût chez lui facile et jaillissante, que l'ardeur de sa sensibilité fût prompte à s'extérioriser et que sa verve intérieure trouvât aisément l'expression frappante par laquelle les impressions d'une âme se communiquent à autrui. Mais ce don très rare d'invention verbale ne lui suffisait pas : il voulait en redoubler, en décupler la puissance par le travail et par l'art. Peu d'écrivains, peu d'artistes aussi royalement doués ont été aussi conscients, aussi volontaires que Pascal. Il aurait pu, plus que beaucoup d'autres,

se satisfaire d'un premier jet; il ne s'en contentait jamais. Nous savons par Nicole le « travail incroyable » auquel il s'était livré pour écrire les *Provinciales*, « étant souvent vingt jours entiers sur une seule lettre, » « en recommençant même quelques-unes jusqu'à sept ou huit fois, afin de les mettre au degré de perfection où nous les voyons. » Nous retrouvons dans certains fragments des *Pensées* la trace d'un effort analogue, et nous y saisissons sur le vif l'application des « règles » que s'est fixées l'écrivain pour atteindre son idéal.

Ces règles d'ailleurs, il les a lui-même formulées dans un certain nombre de *pensées* qui constituent non seulement ce qu'on a appelé sa « rhétorique, » mais la rhétorique même de toute la future école classique française, de Boileau à La Bruyère, et de Bossuet à Fénelon. « Se renfermer, le plus qu'il est possible, dans le simple naturel, » adopter une « manière d'écrire » qui soit « toute composée de pensées nées sur les entretiens ordinaires de la vie, » « délasser l'esprit quand il faut, et non autrement, » « remplir tous les besoins » de ses lecteurs, chercher à leur plaire par l'exacte précision des termes et la justesse de la pensée, ne rien surfaire, « parler juste, » mêler « l'agréable » au « réel, » mais de telle sorte que « cet agréable soit lui-même pris du vrai, » fuir tout pédantisme, être un « honnête homme » qui parle à des honnêtes gens, enfin « se mettre à la place de ceux qui doivent nous entendre et *faire essai sur son propre cœur* du tour qu'on donne à son discours, pour voir si l'un est fait pour l'autre, et *si l'on peut s'assurer que l'auditeur sera comme forcé de se rendre :* » voilà quelques-uns des préceptes que Pascal nous a légués et qu'il a mis lui-même scrupuleusement en pratique. Les ratures, les retouches, les innombrables corrections dont les *Pensées* portent la trace nous le montrent poursuivant infatigablement le haut idéal qu'il s'était fixé.

Contemporain de Molière, de La Fontaine et de Bossuet, Pascal parle et écrit la langue forte et drue de ces écrivains, mais il la manie avec une liberté, une aisance, une autorité souveraine qui, plus d'une fois, ont effarouché Port-Royal. Il aime le mot propre, mais le mot rude, populaire, vulgaire même ne lui fait pas peur : son vocabulaire n'a aucune pruderie. Dira-t-on que, s'il avait achevé son œuvre, il aurait atténué un peu son naturalisme d'expression ? Il est possible; mais j'ai peine à croire qu'il eût fait au goût parfois un peu timoré de la

génération suivante de très grands sacrifices; j'ai peine à croire qu'il n'eût pas conservé la phrase fameuse : « Ceux qui croient que le bien de l'homme est en la chair, et le mal en ce qui le détourne du plaisir des sens, *qu'il s'en soûle* et qu'il y meure. » Et pareillement, il a souvent une manière brusque, elliptique de couper sa phrase que d'honnêtes rhéteurs taxeraient volontiers d'irrégularité, et à laquelle, ce me semble, il eût difficilement renoncé : il traite la syntaxe commune avec une indépendance que ses premiers éditeurs ont trouvée excessive, mais qui nous paraît à nous infiniment savoureuse : nous lui savons gré, du droit de son génie, de briser le moule uniforme de la phrase, pour mieux se faire entendre de nous, pour figurer à nos regards les éclairs de sa pensée, les impatiences, les ressauts, et toute la trépidation de son âme. Pascal est un maître de la langue, mais un maître qui commande et qui veut qu'on lui obéisse.

Et de même qu'il commande à sa langue, il commande aussi à son style. Il nous avoue quelque part qu'il a ambitionné « la gloire d'avoir bien écrit : » non assurément dans le vain désir de faire admirer sa virtuosité d'artiste, mais simplement parce qu'ayant éprouvé la valeur persuasive du style, il veut faire servir son talent à la conversion des incrédules. « L'homme, a-t-il dit encore, est plein de besoins : il n'aime que ceux qui peuvent les remplir tous. » Et conformément à ce principe, il voudra que son style « puisse s'accommoder à tous les besoins généralement » de ses lecteurs. Les uns, — les moins nombreux d'ailleurs, — aiment les abstractions, les raisonnements fortement déduits; les autres sont séduits par tout ce qui parle à leurs sens : des images saisissantes, des phrases musicalement rythmées valent pour eux bien des arguments; d'autres enfin désirent que l'on s'adresse à leur cœur : les mouvements de passion, les assauts d'éloquence, les élans poétiques sont à leurs yeux la meilleure des dialectiques. Et tous ces désirs, tous ces besoins sont légitimes : le style parfait est celui qui les satisfera tous. Et tel est le style, en partie naturel, en partie voulu, que Pascal s'est créé. Par le tour qu'il donne à ses pensées, il cherche à intéresser toutes les facultés de notre âme aux vérités qu'il exprime; et tous ses efforts, faciles à suivre dans ses successives retouches, tendent à faire rendre aux mots qu'il emploie toute leur puissance d'émotion, en même temps

que toute leur puissance de signification et de suggestion. Veut-il traduire l'impression d'effroi et d'isolement que l'homme éprouve à se sentir perdu dans l'immensité de l'univers muet, il dira : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraye ; » et la sonorité des mots choisis, la place des épithètes, l'accent comme accablé de la phrase, tout concourt à faire naître en nous la sensation douloureuse de l'insondable mystère qui nous enveloppe. Mais, chez Pascal, la sensation est toujours inséparable de l'idée ; et, par ces quelques mots ainsi groupés, voici soudain la porte ouverte à la rêverie métaphysique. Nul écrivain en notre langue, — sauf peut-être Pierre Loti, — n'a su, comme lui, associer à l'expression très concrète des faits, des réalités de la nature et de la vie la suggestion des idées ou des sentiments dont ces réalités sont le symbole. S'il nous prend tout entiers, c'est parce que, logicien et poète tout ensemble, il unit, dans son style, sous la forme la plus directe, la plus concise, la plus vivante, des qualités presque contradictoires, et qu'en tout cas on ne rencontre guère que chez des écrivains différents.

« L'éloquence continue ennuie, » a-t-il écrit. Pascal, lui, est si préoccupé de ne pas ennuyer, de se concilier les lecteurs les plus divers, de répondre à tous leurs besoins, qu'il a, de propos délibéré, introduit dans son œuvre une extrême diversité de tons, d'inspirations, de mouvements. Cette variété eût été, à n'en pas douter, l'un des traits les plus originaux de l'*Apologie* achevée ; mais peut-être est-elle encore plus apparente dans les *Pensées* qui nous ont été conservées. Car on trouve de tout dans les *Pensées*, et il semble que tous les genres auxquels se sont exercés nos divers moralistes français s'y soient comme donné rendez-vous : des « essais » à la manière de Montaigne, des « traités » à la manière de Balzac, des « discours » et des « méditations » à la manière de Descartes, des « lettres » à la manière de Voiture ou de Méré, des « maximes » à la manière de La Rochefoucauld, des « sermons » à la manière de Bossuet, des « dialogues » à la manière de Lamothe Le Vayer, des « caractères » à la manière de La Bruyère. Comment tout cela eût-il été fondu dans l'unité de l'œuvre définitive ? Nous n'en pouvons rien savoir, et nous pouvons seulement assurer que ce géomètre et cet artiste de génie aurait bien su résoudre le très difficile problème que soulevait la composition du livre tel qu'il

l'avait conçu. Il semble, par de multiples indications des *Pensées*, que la forme littéraire qui aurait eu toutes ses préférences est celle des *lettres* (1) ; et l'on conçoit fort bien que cette forme si libre et si souple, qui est si aisément susceptible d'absorber et de concilier toutes les autres, qui se prête si bien aux « pensées nées sur les entretiens ordinaires de la vie, » en même temps qu'à l'expression vivante d'un drame de conscience, et que d'ailleurs il venait de manier supérieurement dans les *Provinciales*, se soit de très bonne heure imposée à son choix. Sans parler de tous ses autres mérites, l'*Apologie* achevée aurait eu, vraisemblablement, l'intérêt d'un roman par lettres. Et si ce genre d'intérêt a disparu des fragments qui nous sont parvenus, quel autre intérêt, pour le lecteur moderne, à quelque page qu'il ouvre le recueil, d'entrevoir quelque nouvel aspect d'une pensée toujours en mouvement, d'une personnalité morale extraordinairement vibrante et mobile, largement ouverte aux quatre vents de l'esprit et du cœur ! Les *Pensées* nous livrent toute l'âme de Pascal. Et comme c'était une âme riche, fertile en contrastes, et qui ne s'immobilisait pas dans la rigidité d'une même attitude, le voyage d'exploration qu'il nous propose à sa suite ne risque jamais de manquer d'originalité ou d'imprévu. En vérité, dans ce petit livre des *Pensées*, il y a vingt livres différents. Ceux qui l'ont assidûment pratiqué savent bien qu'ils n'en épuiseront jamais la substance : à chaque fois qu'ils y reviennent, ils y retrouvent du nouveau, comme sur ces beaux visages de femmes dont l'expression, perpétuellement changeante, reflète la mobilité de l'âme et la diversité ondoyante de la vie.

Mais il y a quelque chose qui ne change pas chez Pascal, et qui fait qu'une page de lui se reconnait entre mille autres : c'est l'*accent*. Accent inimitable, fait de gravité passionnée, de mélancolie hautaine, de brusque familiarité, de sincérité impatiente ; accent qui est comme le son involontaire que rend l'âme de Pascal en s'épanchant au dehors. Chose bien remarquable : cet écrivain si profondément épris d'impersonnalité,

(1) « Lettre pour porter à rechercher Dieu » (Éd. Brunschwicg, 184) ; — « Une lettre de la folie de la science humaine et de la philosophie. Cette lettre avant le divertissement » (74) ; — « Après la lettre qu'on doit chercher Dieu, faire la lettre d'ôter les obstacles » (246) ; — « Une lettre d'exhortation à un ami pour le porter à chercher » (247) ; — « Lettre qui marque l'utilité des preuves par la machine » (248).

celui qui a proclamé « le moi haïssable, » n'a pu s'empêcher de marquer de sa puissante personnalité, de son moi impérieux tout ce qui sortait de sa plume ; et le reproche qu'il adressait à Miton, d'avoir « couvert » le moi, mais de ne pas l'avoir « ôté, » on pourrait, littérairement, le lui adresser à lui-même. *Felix culpa!* Ceux-là seuls sont de grands écrivains qui mettent leur originale empreinte sur tout ce qu'ils touchent, qui se mêlent de toute leur personne à leur œuvre, qui y font passer le contagieux frémissement de leur âme, ceux, en un mot, pour lesquels écrire, c'est vivre, c'est créer un être de chair et de sang qui a toute la chaude palpitation de la vie. Tel était Pascal. Les *Pensées*, il les a tirées du plus intime de son être; il les a écrites pour lui-même presque autant que pour les autres; elles sont le prolongement de sa vie morale. Une *Méditation* de Lamartine, une *Contemplation* de Hugo, ne sont pas issues plus directement de leur expérience intime, des profondeurs de leur âme. De là ces exclamations ardentes, ces adjurations passionnées, ces interpellations violentes, ces mouvements de colère ou de pitié, ces images, cris tumultueux d'une âme qui s'épanche; de là enfin tout ce que l'on a pu appeler le lyrisme de Pascal. « *Oh! qu'il a éclaté aux esprits!... Oh!* qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence!... » « *Je blâme* également, et ceux qui prennent parti de louer l'homme, et ceux qui le prennent de le blâmer, et ceux qui le prennent de se divertir; et *je ne puis approuver* que ceux qui cherchent en gémissant. » « *Humiliez-vous*, raison impuissante; *taisez-vous*, nature imbécile... *Écoutez Dieu.* » Pascal est un de nos plus grands poètes religieux, et littérairement, l'on définirait assez bien les *Pensées* le poème lyrique d'un christianisme augustinien.

L'APOLOGÉTIQUE ET LA PHILOSOPHIE DES « PENSÉES »

Allons maintenant au fond des choses, et de ce livre qui aurait voulu répondre aux plus hautes questions que puisse se poser l'humanité pensante, essayons de dégager l'âme de vérité éternelle qui s'y trouve enclose.

Pascal avait voulu écrire une *Apologie du christianisme*, et, plus exactement encore, *du catholicisme*. Que valent, à cet égard, les fragments épars des *Pensées*? Quelle est la valeur

apologétique, encore actuelle, de ce livre dont Mme de La Fayette disait déjà que « c'était méchant signe pour ceux qui ne le goûteraient pas ? » Il y a quelque cinquante ou soixante ans, sous l'influence de la philosophie « scientiste » alors en honneur, on s'accordait assez généralement à déclarer que, en tant qu'œuvre d'édification, le livre avait « fait son temps, » et les Sainte-Beuve, les Renan, les Scherer, les Havet, sans marchander à Pascal leur admiration littéraire, renchérissaient sur ce thème. Mieux informés et plus circonspects, nous en jugeons aujourd'hui tout différemment. Nous sommes frappés d'abord que, dans toutes, ou presque toutes les conversions retentissantes qui se sont produites depuis plus d'un siècle, de Chateaubriand, Lamennais ou Maine de Biran à Brunetière et à Ernest Psichari, les *Pensées* de Pascal ont eu leur part d'action, souvent prépondérante. D'autre part, si nous essayons de regarder cette *Apologie* inachevée sans parti pris, mais avec des yeux tout modernes, qu'y voyons-nous ?

En premier lieu, un effort, très curieux pour l'époque, en vue de ramener le problème religieux à un problème historique. Qu'importe que l'exégèse de Pascal ait beaucoup vieilli, — moins d'ailleurs qu'on ne pourrait croire, au dire des hommes du métier, — que sa science des religions comparées soit trop rudimentaire ? Cela était inévitable. L'essentiel est que, servi par son tempérament de physicien positiviste, il ait bien vu qu'il fallait traiter la religion comme un fait, et en déterminer les caractères spécifiques. Ce faisant, il a montré la voie où amis et adversaires vont désormais le suivre.

En second lieu, il y a dans les *Pensées* une description psychologique de l'homme si criante de vérité profonde, qu'aucun moraliste n'a jamais pu la faire oublier. C'est là sans doute l'une des parties les plus vivantes, les plus efficaces des *Pensées*. Car Pascal, observons-le, n'est pas un moraliste désintéressé. Il ne décrit pas pour décrire, pour nous faire admirer la virtuosité de ses analyses morales, ou pour satisfaire notre curiosité « scientifique. » Il décrit et il analyse pour convertir. Il sait, ou il devine que le plus sûr moyen de nous détacher de nous-mêmes, de créer en nous le besoin de Dieu, de nous « incliner » à « tendre les bras au Libérateur, » c'est de nous montrer à nous-mêmes tels que nous sommes, dans la réalité crue de notre misère, de nos aspirations inassouvies, de notre double

et incompréhensible nature. Son dessein, — s'en est-on bien rendu compte? — est sensiblement analogue à celui de saint Augustin, quand il écrivait les *Confessions*. Les *Confessions* sont avant tout une Apologie du Christianisme. Le saint évêque d'Hippone a compris que l'histoire d'une âme qui trouve, ou qui retrouve Dieu, est, à elle seule, toute une apologétique, et, à certains égards, peut-être, la plus persuasive des apologétiques ; et, en se confessant à nous, c'est cette vivante apologétique qu'il a voulu édifier. La « confession » impersonnelle de Pascal a le même objet et la même efficacité que la confession toute personnelle de saint Augustin : elle est un témoignage d'âme en faveur de la vérité chrétienne. Tout à l'heure, Pascal s'avisait, le premier, ou l'un des premiers, de ce que l'on pourrait appeler la vertu apologétique de l'histoire. Maintenant il découvre la vertu apologétique de l'analyse psychologique. Si impitoyable que soit son analyse, elle n'est d'ailleurs pas froide. Il manie le scalpel avec habileté et avec force, mais d'une main pourtant frémissante. Lui non plus ne sait pas « faire le neutre ou l'indifférent ; » il porte dans ses observations le souvenir et l'émotion de ses expériences personnelles; il y mêle ce je ne sais quoi de vécu qui en multiplie l'effet. D'autre part, il n'est pas de ceux qui constatent sans conclure. S'il nous peint avec de si vives couleurs notre ignorance et notre misère, c'est qu'il veut nous en faire chercher le remède. Et c'est même là qu'il fait porter tout l'effort de son argumentation, de sa chaleureuse éloquence. Il est incomparable pour secouer notre apathie, nous faire honte de notre incuriosité, nous rendre ou nous donner le goût des questions éternelles. Il sent que s'il a gain de cause sur ce point, il a chance d'avoir gain de cause sur tous les autres, que, s'il réussit à mettre en branle notre bonne volonté, celle-ci a chance de ne plus s'arrêter en route, et que les voies sont désormais ouvertes à l'action divine. A combien de conversions Pascal aura-t-il donné la « chiquenaude » initiale et décisive? A un fort grand nombre, si l'on en juge par tous les témoignages d'admiration et de gratitude qu'on a rendus à la force agissante de sa dialectique : il est de ceux qui ébranlent, même quand on lui résiste.

Et il ne s'en tient pas à cette ardente mise en demeure. Il y a encore dans les *Pensées* un essai de démonstration de la vérité du christianisme, incomplet, assurément, et fragmentaire,

mais singulièrement suggestif et d'une grande force probante. Cette originale et hardie tentative consiste, non pas pour établir, mais pour faire accepter la révélation chrétienne, à faire appel, en dernière analyse, aux puissances de sentiment. Certes, déclare Pascal, les preuves sur lesquelles s'appuie la religion sont aussi solides que celles sur lesquelles sont fondées les croyances le plus communément admises parmi les hommes, — et lui-même ne négligera rien pour les approfondir et pour les renforcer ; — mais il n'éprouve aucune difficulté à reconnaître que l'évidence qui s'en dégage n'a rien d'aveuglant ou de mathématique, et que, du point de vue de la raison pure, il s'y mêle une certaine part d'obscurité, et même d'incertitude. « S'il ne fallait rien faire que pour le certain, on ne devrait rien faire pour la religion, car elle n'est pas certaine. » Mais la raison raisonnante n'est pas tout l'homme : ses constructions les plus assurées, même en matière scientifique, reposent sur des données irrationnelles qui lui sont fournies par une faculté plus haute, — appelons-la sentiment, instinct, intuition, volonté, cœur, esprit de finesse, — dont elle accepte les arrêts sans les discuter. « Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace. » « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. » « Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment. » C'est cette faculté qui, dans l'ordre religieux, doit décider en dernier ressort. « La volonté est un des principaux organes de la créance. » « C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi, Dieu sensible au cœur, non à la raison. » S'il n'en était pas ainsi, si tout était parfaitement clair dans le corps des vérités religieuses, la foi serait dépourvue de tout mérite ; elle serait l'adhésion automatique de l'esprit à la conclusion d'un syllogisme ; et Dieu qui a établi la prière « pour communiquer à ses créatures la dignité de la causalité » leur retirerait cette dignité éminente. Dieu ne se donne qu'à ceux qui, nonobstant certaines incertitudes intellectuelles, veulent courir le risque de « parier » pour lui, et qui comblent, par un acte de foi et d'amour, la distance qui les sépare encore de sa réalité ineffable.

Cette façon, à la fois loyale et audacieuse, de poser le problème apologétique n'a pas été sans soulever des objections de la part de ceux qui, même au sein du christianisme, restent des rationalistes endurcis ; elle a très vivement séduit au contraire

tous ceux qui aiment mieux vaincre contre tous les usages reçus qu'être battus selon les règles; elle a, de tout temps, exercé une très forte action sur la pensée laïque. Nous touchons là, semble-t-il, au caractère essentiel de l'apologétique pascalienne, à celui qui explique la prise extraordinaire et croissante qu'elle a sur les âmes : c'est une apologétique laïque. Ce qu'il convient d'entendre par là, nul ne l'a mieux dit que Bossuet dans un de ses *Panégyriques :* « Lorsqu'on entend les prédicateurs, je ne sais quelle accoutumance malheureuse de recevoir par leur entremise la parole de l'Évangile fait qu'on l'écoute plus nonchalamment. On s'attend qu'ils reprendront les mauvaises mœurs; on dit qu'ils le font d'office, et l'esprit humain indocile y fait moins de réflexion. Mais quand un homme que l'on croit du monde, simplement et sans affectation, professe de bonne foi ce qu'il sent de Dieu en lui-même; quand il ferme la bouche à un libertin qui fait vanité du vice ou qui raille impudemment des choses sacrées, encore une fois, chrétiens, qu'une telle conversation assaisonnée de ce sel de grâce a de force pour exciter l'appétit et réveiller le goût des biens éternels! » Pascal n'est pas un théologien de profession : il n'est et il ne veut être qu'un « honnête homme : » les seuls arguments qui trouvent grâce devant lui sont ceux dont « il a fait l'essai sur son propre cœur, » et que sa raison laïque a trouvés recevables. S'adressant aux « honnêtes gens, » il a voulu satisfaire leurs légitimes exigences d'esprit et il a parlé leur langage. Et peut-être, de tous les apologistes du christianisme, est-il le seul dont la pensée se soit imposée à ceux-là mêmes qu'il ne parvenait pas à convaincre.

C'est que cet apologiste était doublé d'un grand philosophe. Oui, cet écrivain qui a si âprement raillé les prétentions de la philosophie, a été un philosophe à sa manière. Si le problème religieux a été l'objet essentiel de ses préoccupations, il ne s'y est pourtant point cantonné d'une façon trop exclusive. Sur toutes les questions qu'agite depuis tant de siècles l'esprit de l'homme il a promené son lucide et perçant regard, et les solutions qu'il en a proposées, toutes rapides et fragmentaires qu'elles soient, comptent parmi les plus originales et les plus profondes que l'histoire des idées ait enregistrées. Rien ne serait plus aisé que de dégager, de l'ensemble des *Pensées*, toute une philosophie générale, et cette philosophie dénote une telle

force de pensée, d'autre part, elle s'appuie si solidement au réel que, quand bien même on en repousserait les conclusions religieuses, elle mériterait de retenir longuement l'attention de tous les chercheurs de vérité.

Le trait distinctif de la philosophie pascalienne, c'est d'être en réaction violente contre le rationalisme cartésien, contre la doctrine des « idées claires et distinctes. » A la raison abstraite, telle que la conçoit Descartes, Pascal oppose le « sentiment, » au sens le plus large du mot, et qui, certes, n'est pas contraire à la raison, mais qui la complète, la rectifie et la dépasse. « Pascal, a dit excellemment M. Bergson, a introduit en philosophie une certaine manière de penser qui n'est pas la pure raison, puisqu'elle corrige par l'esprit de finesse ce que le raisonnement a de géométrique, et qui n'est pas non plus la contemplation mystique, puisqu'elle aboutit à des résultats susceptibles d'être contrôlés et vérifiés par tout le monde. » De Berkeley à Kant, de Kant à Auguste Comte, d'Auguste Comte à Schopenhauer, à William James, et à M. Bergson, toutes les doctrines « qui font passer en première ligne la connaissance immédiate, l'intuition, la vie intérieure » se rattachent directement à Pascal. Lui-même pensait par intuition ; il a fait, en quelque sorte, la théorie de son propre mode de penser; et ses divinations sont si vives qu'il suffit d'ouvrir les *Pensées* au hasard pour y rencontrer, brièvement formulées, des théories toutes modernes, et dont d'autres penseurs devaient faire la fortune. « Talent principal, qui règle tous les autres, » dira, par exemple, Pascal : n'est-ce pas, en raccourci, la fameuse conception de la *faculté maîtresse*, dont Taine devait tirer le parti que l'on sait? « La nature, dira-t-il encore, agit par progrès, *itus et reditus*. Elle passe et revient, puis va plus loin, puis deux fois moins, puis plus que jamais : » voilà notre idée toute contemporaine de l'évolution, en opposition avec l'idée de progrès rectiligne, si chère au XVIII[e] siècle. Sur la nature et sur l'homme, sur l'art et sur la science, Pascal a ainsi de ces idées fécondes, de ces mots profonds, de ces formules saisissantes et pleines d'avenir, dont plus de deux siècles de méditation n'ont pas encore épuisé la signification lointaine. Plus on réfléchira, par exemple, à la célèbre distinction entre l'esprit de finesse et l'esprit géométrique, plus on en reconnaîtra la haute portée, plus on verra s'en multiplier les conséquences. Et de combien

d'autres *pensées* ne pourrait-on pas en dire autant! En vérité, il semble parfois que l'auteur de ce petit livre soit allé au fond de tous les problèmes, et que son génie nous ait laissé plus de choses à développer et à vérifier qu'à découvrir.

Il y a dans les *Pensées* un morceau célèbre qui éclaire toute la doctrine de Pascal et qui est comme le résumé de toute son expérience spirituelle. La conception qui s'y trouve esquissée est si haute, elle ouvre de si larges horizons à la pensée, qu'il a fallu venir jusqu'à notre temps pour qu'on en saisisse toute la justesse et toute la profondeur. Ce sont les pages où Pascal expose sa théorie des trois ordres de réalités, de grandeurs et de facultés. « La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle. » « Il y a trois ordres de choses : la chair, l'esprit, la volonté. » Ces trois ordres n'ont entre eux aucune commune mesure, et les facultés qui les embrassent sont non seulement distinctes, mais opposées, mais contradictoires. Au plus bas degré de l'échelle, il y a les corps, tous les innombrables phénomènes de l'univers matériel ; c'est là le domaine de la sensation, du mécanisme, de la nécessité, de la science : domaine très borné, malgré sa richesse, et d'où il est impossible de s'élever à une vue supérieure des choses. Au delà et au-dessus du règne des faits et des symboles, séparé du monde des corps par une distance infinie, s'ouvre l'univers spirituel. C'est ici le règne de l'esprit, de la pensée, de l'intuition, de la liberté. Le philosophe, sous le phénomène, atteint l'être : c'est lui qui fournit à la science la justification de ses méthodes et de son objet. Mais la pensée ne saurait se dépasser elle-même. A son tour, elle doit reconnaître ses limites et avouer son impuissance. Au-dessus de l'esprit, il y a la volonté. Par la volonté, par l'amour, nous entrons dans un ordre nouveau : l'ordre de la foi, de la charité, de la grâce. Le chrétien a atteint la réalité suprême ; et du sommet où il plane, les objections de la philosophie et les méprises de la science lui semblent les dernières rumeurs d'un monde évanoui.

Tous les corps, les firmaments, les étoiles, la terre et ses royaumes ne valent pas le moindre des esprits ; car il connaît tout cela, et soi ; et les corps, rien.

Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes

leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé.

De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée, cela est impossible, et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité, cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel.

Admirable méditation qui réconcilie, en les hiérarchisant, les divers besoins et les diverses aspirations de l'humaine nature, auxquels Pascal avait lui-même sacrifié, simultanément ou tour à tour. Il n'a pas, comme on le lui a parfois reproché, nié la science; il n'a pas rabaissé la raison philosophique : il les a mises l'une et l'autre à leur juste place. Son christianisme lui a seulement permis de leur fixer des limites qu'elles se sont toujours fort mal trouvées de dépasser...

On ne saurait, même en de longues pages, épuiser la substance des *Pensées*. Pour en bien concevoir la richesse spirituelle, il faut les choisir comme livre de chevet, s'en nourrir quotidiennement, y puiser des thèmes journaliers de méditation. Alors on s'aperçoit que ces simples matériaux, parfois à peine dégrossis, d'un ouvrage inachevé forment l'un des plus beaux manuels de vie intérieure qu'il y ait dans aucune langue. A travers le clair-obscur de ce style ramassé et puissant qui, si souvent, se contente d'indiquer ou de suggérer l'idée sans l'exprimer, filtre une lumière diffuse qui, fréquemment, se condense en d'éblouissantes et perçantes formules : c'est tout un jour inattendu qui s'ouvre sur un coin de l'âme ou sur un aspect de la vie. Vraiment, il est bien peu de questions, même contemporaines, que ces simples brouillons n'aident à élucider. Pascal avait rêvé d'écrire une *Apologie du christianisme* qui forçât la conviction des « libertins » de bonne volonté, et il a dû croire en mourant que rien ne lui survivrait de son long et douloureux effort. En fait, les fragments qu'il nous a légués forment bien, même aujourd'hui, la plus forte et la plus agissante des apologies que nous ayons encore, et, de plus, ils classent leur auteur au premier rang des penseurs et des écrivains de tous les temps. Par la magie d'un style qui s'égale toujours à l'âme complexe et ardente qu'il traduit, et qui, de la plus subtile ironie à la plus chaude éloquence et à la plus pénétrante poésie, sait remplir tout l'entre-deux, par la richesse et la vigueur inventive d'une pensée qu'aucun problème ne décon-

certe et qui devance les années, par la généreuse, par l'apostolique ardeur de conviction qui s'en dégage, par l'accent enfin, par les beaux cris d'humanité qu'elles renferment, les *Pensées* de Pascal, après plus de deux siècles écoulés, restent le plus beau livre de la prose française.

A Port-Royal des Champs, le 17 juin dernier, nous étions quelque deux cents amis de Pascal à commémorer ce glorieux tricentenaire. Émouvante et religieuse commémoration dont nous garderons tous au fond du cœur l'intime et pieux souvenir. Dans ces lieux tout chargés d'âme, sous ce ciel voilé, sur les ruines mélancoliques de cette église, des savants, des philosophes, des historiens, des critiques, des prêtres, de simples lettrés, qui tous assurément ne partageaient pas sous sa forme précise la foi de l'auteur des *Pensées*, mais qui tous avaient été remués par sa brûlante parole, venaient dire à ce grand mort leur reconnaissante admiration... Et voici qu'après un ingénieux, précis et lucide historien des idées religieuses, une forte voix se fait entendre. Un penseur chrétien, doublé, comme Pascal, d'un savant et d'un écrivain de la grande espèce, s'inspirant de cette haute et puissante pensée, la restituant et la repensant tour à tour, en une langue digne de lui, prononce une méditation qui est bien l'une des plus belles et fortes pages qu'aient suscitées les *Pensées*. Quelque chose de l'émotion qui devait étreindre les auditeurs de la conférence de 1658 a visiblement passé dans les assistants. Et à mesure que se déroule ce « discours, » si pascalien de substance et d'accent, nous songeons à tout l'effort de pensée et d'activité morale qui, depuis trois siècles, s'est dépensé pour jeter un peu plus de lumière sur le mystère de notre destinée; nous songeons surtout à ce que j'appelle *la lignée de Pascal*, à toutes ces innombrables âmes qui ont été éveillées à la vie spirituelle par ce héros, par ce saint de la pensée française, ou qui n'ont trouvé qu'en lui le mot qui apaise, éclaire ou console. Ne citons aucun nom, même parmi les plus illustres. Mais, au sortir d'une guerre qui nous a tous forcés à un nouveau classement de nos valeurs nationales, soyons assurés que le centenaire de Blaise Pascal n'aurait pas provoqué tant d'échos, s'il avait en vain délivré son « message. »

VICTOR GIRAUD.

LE PRÉSIDENT MASARYK

LA FIGURE D'UN HOMME D'ÉTAT

M Masaryk, président de la République tchécoslovaque, vient chez nous, faire les 16 et 17 octobre une visite officielle qui est sa première [en Europe comme chef d'un nouvel État qu'il a contribué, plus que personne, à fonder et à consolider, à la tête duquel il a été placé par la confiance et sera probablement maintenu, sa vie durant, par l'affection reconnaissante de ses compatriotes. La visite protocolaire terminée, le président, avant d'accomplir celle qu'il doit rendre en Angleterre, restera quelques jours à Paris pour prendre avec notre pays un contact plus libre et familier, pour voir ou revoir les amis qu'il y compte.

Ce n'est pas la première fois qu'il est notre hôte. A plusieurs reprises, pendant la guerre, tandis que, réfugié loin de son pays, il travaillait à créer le nouvel État hors de ses frontières, il était venu et avait séjourné à Paris. S'il n'y résidait pas alors le plus souvent, s'étant fixé à Londres, puis ayant été engagé dans un long voyage qui dura près de deux ans, qui le conduisit par la Russie et la Sibérie jusqu'en Amérique, c'est à Paris que, d'accord avec ses collaborateurs, il avait reconnu tout de suite la nécessité d'établir le centre de l'action politique de ce Conseil national tchécoslovaque dont il était l'âme et le chef dirigeant. La guerre finie, quand son élection à la présidence de la République l'eut trouvé encore aux États-Unis, il s'était arrêté, au retour, quelques jours à Paris, en décembre 1918, avant d'aller prendre possession de ses hautes fonctions.

Cette année même, après le deuil cruel qui l'a frappé par la perte de la compagne de sa vie, il a fait une croisière qui lui a permis de visiter une bonne partie de l'Afrique française,

Au Maroc, en Algérie, en Tunisie, voyageur non officiel, accueilli partout avec une déférence empressée, il a pu se rendre compte de ce que représentent là-bas notre œuvre et nos efforts. Il a pu voir des choses très diverses, qu'il était à même de comprendre et d'apprécier également, depuis les ruines antiques, qui ont été mises au jour par nos fouilles, jusqu'aux derniers résultats, dans l'ordre pratique et économique, de notre colonisation. Cela est d'autant plus intéressant à relever qu'il est facile de constater que M. Masaryk avait été amené, par toutes les circonstances de sa carrière, et l'on peut dire jusqu'à la guerre, à subir, moins que beaucoup de ses concitoyens, l'influence directe de la France et de la culture française. Il n'avait pas achevé sa formation et ses études à Paris, ainsi que l'ont fait tant de Tchèques, mais à Vienne, où il enseigna même avant d'être professeur à Prague, et dans des universités d'Allemagne. Il a pu par là pénétrer mieux le caractère de cette culture allemande dont il a contribué, après d'autres, à dégager et affranchir son pays, plus tard les vastes desseins d'une politique pangermaniste dont il a dénoncé et combattu la menace sur un terrain où peu de gens l'apercevaient encore. Le professeur Masaryk, qui avait une haute situation dans sa patrie, dans les pays slaves, dans une partie de l'Europe, se trouvait être, par la force des choses, l'un des Tchèques qui paraissaient avoir le moins de contact intime et personnel avec la France et le monde de l'Occident latin.

Profond connaisseur du monde slave, de la Russie en particulier, son influence s'exerçait sur plusieurs peuples slaves, notamment sur les Yougoslaves dont beaucoup venaient suivre, à Prague, son enseignement. En même temps, par son mariage avec une Américaine, qui fut étroitement associée à sa vie et à ses travaux, il était naturellement porté du côté du monde anglo-saxon où il trouvait des affinités qui répondaient à son caractère et à son tempérament. Il pénétrait sans effort la double civilisation anglaise et américaine ; l'anglais lui devenait familier, tandis que le français restait pour lui une langue littéraire et d'étude.

Je voudrais citer ici un passage curieux de son livre, *l'Europe nouvelle*, où cet homme, qui parle si peu de lui-même et n'aime pas à en parler, a senti le besoin de marquer sa position intellectuelle et morale, à l'époque de la guerre, avec franchise et vérité.

Depuis mon enfance, j'ai essayé d'acquérir la connaissance de la civilisation de toutes les nations. Outre la base que m'avait donnée mon pays, j'ai appris à connaître non seulement le monde classique, mais aussi les principales civilisations nationales contemporaines. Ayant été instruit dans les écoles allemandes, j'ai beaucoup étudié, et assidûment, des hommes de génie comme Lessing, Gœthe et d'autres. En même temps j'ai pénétré les mondes français et anglo-saxon. Les philosophes anglais et français (après les classiques, et surtout Platon) ont été mes maîtres; seulement plus tard, je compris la philosophie allemande, et surtout celle de Kant.

Quant au monde slave, je dois beaucoup aux Russes, aux Polonais et surtout aux Yougoslaves. Les Italiens et les Scandinaves ont aussi enrichi mon bagage de connaissances et élargi mon horizon.

J'ai toujours été un lecteur assidu et passionné et un observateur conscient des événements du monde contemporain.

L'Europe nouvelle était d'abord, dans l'intention de l'auteur, une explication morale et historique de la guerre à l'usage des légionnaires, l'exposé de sa signification et de ses buts politiques. Elle formule aussi les aspirations nationales tchécoslovaques; elle énonce les conditions nécessaires pour l'établissement du nouvel État; elle indique les directions que doit suivre sa politique quand il sera constitué. Elle trace les grandes lignes de la paix qui devra, en le créant, régler le sort du monde. M. Masaryk a repris son ouvrage durant les loisirs du long voyage qu'il a lui-même accompli à travers la Sibérie et sur l'Océan Pacifique. Il lui a donné la dernière main pendant le séjour de sept mois qu'il fit en Amérique au cours de l'année 1918; l'avant-propos est daté du mois d'octobre, à Washington. Les événements s'étant précipités, l'ouvrage était imprimé, traduit en français, à Paris, tandis que son auteur, rentré à Prague, allait, président de la République, appliquer le programme qu'il exposait dans son livre, tandis que la Conférence de la Paix s'apprêtait à reconnaître à la Tchécoslovaquie, à peu de choses près, les frontières qu'il réclamait pour elle.

L'ouvrage n'était pas livré au grand public; il était communiqué à de hauts personnages politiques en Europe et à des amis du président Masaryk. Il a l'intérêt psychologique de nous montrer celui-ci à un moment décisif de sa vie et de sa carrière, dans l'évolution de ses idées sous l'effet des événements de la guerre, de l'action où cet intellectuel, ce professeur et homme

d'étude, a été jeté et engagé, avec d'immenses responsabilités, d'où devaient sortir l'affranchissement d'une nation et la création d'un État. Avec l'exposé des plans pangermanistes de domination en Orient et dans l'Europe centrale auxquels s'opposent naturellement les buts des Alliés qui luttent pour la civilisation, la liberté et le droit des peuples, avec les linéaments qui dessinent la figure d'un monde nouveau, avec les éléments de la question tchécoslovaque et de celles qui s'y rattachent, on y trouve l'ancien programme du professeur Masaryk et celui du futur président, les idées morales qui restent les mêmes pour l'un et pour l'autre, les principes qui dirigeront la politique intérieure et extérieure de l'État alors en gestation, le système d'alliances qui deviendra la Petite Entente. Il y a tout cela dans cette *Europe nouvelle* composée dans les conditions que j'ai indiquées. Il y a surtout la faculté qui est peut-être la plus remarquable chez le président Masaryk, celle de pouvoir toujours modifier et corriger des idées qu'inspirent les fermes principes d'une forte doctrine par les résultats d'une observation attentive et continue, au contact des faits, de l'expérience et de la réalité.

On distingue facilement, dans *l'Europe nouvelle*, des points où M. Masaryk a modifié ses idées d'avant la guerre; on en distinguerait d'autres où il a modifié depuis des opinions qu'on trouve encore dans son livre de 1917-1918. Au cours même de l'ouvrage, il s'exprime un peu différemment, au commencement et à la fin, sur des sujets tels que l'armée et les milices ou l'Église romaine. Je note les deux cas, non pour relever de légères contradictions chez un auteur qui ne se conforme pas toujours aux exigences de notre esprit latin, mais parce que ce sont là deux points importants où les idées anciennes du président semblent avoir été influencées, plus sensiblement encore par l'expérience et les responsabilités du pouvoir.

C'est en voyant notre pays à l'œuvre dans l'épreuve formidable de la guerre qu'il a appris à le connaitre vraiment; c'est en constatant les vertus de résistance, de patriotisme, de générosité du peuple français, luttant pour son existence et la liberté des autres peuples, défendant son sol et la cause de la civilisation, que cet observateur, qui met au-dessus de tout les forces morales, a rendu pleine justice à celles que représente la France dans le monde. C'est le rôle qu'elle a eu et

c'est l'attitude qu'elle a prise dans le conflit qui lui ont montré la place qu'elle y tient. Dans son travail pour l'affranchissement de sa patrie, c'est en France qu'il a trouvé l'appui le plus solide, le plus de compréhension et de sympathie. La France a contribué résolument à l'établissement de la République tchécoslovaque.

Puissant ouvrier de la guerre qu'elle a subie, déchaînée par l'agression des Empires centraux, elle reste, aux yeux du président Masaryk, le meilleur ouvrier de la paix pour la défense et la consolidation de l'ordre nouveau. C'est une mission militaire française qui a été chargée d'organiser, pour la République tchécoslovaque, cette force défensive, une armée nationale, qui lui est si nécessaire dans sa situation. Nul ne s'est mieux rendu compte de cette nécessité que son président, ancien pacifiste et partisan des milices. Et c'est peut-être un peu en collaborant, dans cette tâche qui le passionne aujourd'hui, à la formation et à l'éducation morale de cette armée, avec des officiers français, si différents des représentants du militarisme qu'il a combattu, qu'il a modifié ses idées sur ce point.

C'est une figure intéressante et originale que celle du président Masaryk, une figure d'homme d'État qui ne ressemble à aucune autre dans l'Europe actuelle. Par les contrastes et les péripéties émouvantes de sa carrière, par la droiture unie et la haute tenue morale de sa vie, par les grandes choses qu'il a pu faire avec tant de simplicité, cette contribution unique à l'affranchissement d'un peuple et à la création d'un État auxquels il a donné les directions de leur politique, qui sont ses propres idées corrigées par l'expérience et l'observation, il a réalisé une destinée que peu d'hommes ont accomplie dans l'histoire.

LE PROFESSEUR MASARYK AVANT LA GUERRE

Celui qui devait réaliser cette destinée exceptionnelle avait eu, soixante-dix ans plus tôt, les plus humbles origines; celui qui recevait ce jour-là l'hommage reconnaissant de la nation entière, avait été longtemps très discuté et souvent très attaqué dans son pays.

Thomas Masaryk est né, le 7 mars 1850, à Hodonin, petite ville de la Slovaquie de Moravie, une région slovaque réunie depuis des siècles à la communauté historique tchéco-morave.

Son père, originaire de la Slovaquie de Hongrie, qui a dépendu de l'État magyar jusqu'à la révolution d'octobre 1918, exerçait alors à Hodonin le métier modeste de cocher (pour l'exploitation agricole) dans un domaine impérial. Sa mère, qui avait été en service à Vienne, appartenait à une famille hannaque de Moravie qui s'était un peu germanisée. Ainsi les éléments divers qui devaient entrer dans l'unité de la République se mêlaient dans les origines, franchement populaires, de son premier président où se marque le caractère slovaque. Dans les rapports entre deux branches d'une même race, l'idéalisme foncier et le type slave plus accentué du Slovaque s'opposent au réalisme plus pratique du Tchèque qui a été influencé par la longue lutte contre l'Allemand. Le président Masaryk se trouve être, par sa naissance, sa carrière et sa position, le symbole vivant, l'agent naturel de la fusion tchécoslovaque. Il est frappant que, parmi les représentants géniaux de la race et les grands ouvriers qu'elle a donnés à la cause nationale, il y en ait tant qui, comme un Saffarik, un Kollar, un Palacky, un Masaryk, se rattachent au rameau slovaque.

Il n'est pas moins digne d'observation que presque tous ces grands ouvriers, qu'ils soient d'origine tchèque ou slovaque, sortent des milieux les plus humbles. Celui où M. Masaryk a vu le jour et où il a grandi, les conditions où il s'est formé, illustrent, comme un exemple typique, une sorte de loi dans l'histoire de la renaissance tchécoslovaque. C'est dans les écoles des villages où ses parents, à la recherche de moyens d'existence, fixaient leur résidence, qu'il montra de bonne heure sa vive intelligence. Il fréquente deux ans une école supérieure; voulant devenir instituteur, trop jeune pour entrer à l'École normale, il est stagiaire dans des écoles primaires. On le voit dans un atelier de serrurerie à Vienne, puis dans la boutique d'un maréchal-ferrant de Moravie. Entre temps, il s'est mis à apprendre seul le français; plus tard il étudiera de même le polonais et le russe qu'il possédera vite à fond.

Il réussit à entrer au lycée, alors allemand, de Brno (Brünn) où il se maintient à l'aide des leçons qu'il donne; l'indépendance de son caractère le force d'en sortir avant la fin de ses études secondaires qu'il achève à Vienne. Il y fera aussi ses études universitaires qu'il complétera en Allemagne. Il n'y avait pas encore d'université tchèque à Prague. Après avoir passé

son doctorat à Vienne, il est agrégé au corps enseignant de l'université.

En 1877, il rencontrait à Leipzig une Américaine, M[lle] Charlie Garrigue, qui avait étudié deux ans la musique au Conservatoire de cette ville; il l'épousait, l'année suivante, après être allé la chercher aux États-Unis. Il joignit désormais le nom de sa femme au sien, selon la coutume de là-bas. La famille Garrigue, originaire du Midi de la France, s'était réfugiée comme protestante en Danemark avant de passer en Amérique. M[me] Masaryk était une personne d'une rare élévation intellectuelle et morale ; ses idées et sa culture s'accordaient avec celles de son mari. Elle a exercé sur lui une grande influence; elle lui a ouvert le monde anglo-saxon. Elle a partagé pendant près de quarante ans toutes ses luttes et tous ses travaux. Elle n'a pu être associée de même à son triomphe, aux honneurs et aux charges de l'existence du chef d'État. Les épreuves terribles de la guerre où, restée en Bohême, tandis que son mari était à l'étranger, elle avait eu à subir d'odieuses persécutions et de mortelles inquiétudes sur le sort des siens, avaient ruiné sa santé. Elle s'est éteinte le 13 mai dernier (1).

En 1882, on obtenait, au bout de longs efforts, la création de l'université tchèque de Prague ou plutôt son rétablissement; M. Masaryk put se faire agréger de suite au nouvel institut sans qu'on soupçonnât, au Ministère de Vienne, quel adversaire de l'Autriche on introduisait dans la place, ni, du côté tchèque, quelle acquisition il y avait là pour la force nationale. Il devait rester seize ans sans être nommé professeur titulaire. Ce furent, pour lui, des années de luttes, de travail fécond, de discussions ardentes qui le mirent aux prises, plus qu'avec l'ennemi héréditaire, avec ses concitoyens. Il fut souvent accusé d'être mauvais patriote, voire autrichien.

La plus caractéristique de ces querelles fut celle des « Manuscrits » en 1886. Il s'agissait de poèmes, épiques ou lyriques, qui depuis trois quarts de siècle étaient regardés comme des monuments antiques et vénérables, infiniment pré-

(1) Des cinq enfants qu'elle a donnés au président Masaryk, trois vivent aujourd'hui, un fils et deux filles. L'aînée, M[lle] Alice Masarykova, qui assistait son père dans ses travaux, était professeur de l'enseignement féminin; elle fut emprisonnée pendant la guerre par le Gouvernement autrichien; elle s'occupe activement de nombreuses œuvres sociales; elle est présidente de la Croix-Rouge tchécoslovaque.

cieux, de la culture tchèque. Leur prétendue découverte avait été, de la part de l'inventeur, une audacieuse et très habile fabrication. Sur ce faux, qui avait eu un succès prodigieux, le patriotisme tchèque s'était exalté ; il s'en était servi pour combattre la culture allemande. Dans son amour intransigeant de la vérité, un Masaryk ne pouvait admettre que le patriotisme reposât sur le mensonge. D'autres que lui le dénoncèrent ; il le fit avec une chaleur particulière qui tourna contre sa personne l'indignation publique. On raconte que les cochers de fiacre, à Prague, se lançaient alors son nom comme une injure.

Il ne s'attaquait pas seulement aux illusions, mais à l'esprit même du chauvinisme national. Les revendications tchèques avaient porté jusque-là sur la base étroite du droit d'État historique du royaume de Bohême. Masaryk lui opposa le sentiment humanitaire. Il proclamait la supériorité de la morale sur la politique ; il posait fortement la question sociale, les problèmes concernant l'éducation et la condition des masses ouvrières et paysannes. Il affirmait que l'avenir du peuple tchèque dépendait, beaucoup plus que d'une agitation stérile, de ses progrès dans l'ordre moral, intellectuel et économique. Il cherchait à introduire, dans un patriotisme élargi, le sens critique et la notion d'humanité. Il s'efforçait de rattacher ses idées à celles des pionniers du mouvement tchèque, des anciens réformateurs, de Jean Huss et de l'Unité des Frères Bohêmes. Né catholique, il avait adhéré au protestantisme, après son mariage ; plus tard, il se sépara de toute confession, prêchant un Évangile personnel, une doctrine pénétrée d'influences religieuses. Il apparaissait comme anticlérical ; les défiances du clergé et des catholiques étaient très fortes contre lui et contre son enseignement.

Quand il prit en mains, en 1899, la cause d'un Juif, accusé de crime rituel, il souleva des tempêtes. Son intervention dans cette affaire provoqua des manifestations publiques ; il fut suspendu à l'université. Il songea même à quitter la Bohême ; ce fut l'influence de sa femme qui le détermina à rester.

Cependant, au milieu de ces attaques, qui répondaient à des aspects différents de ses idées qu'elles défiguraient souvent, l'autorité du professeur Masaryk s'affirmait. Il formait des disciples ; il était chef d'une école qui prenait de l'importance. Il fondait des revues qui étaient surtout des instruments de

combat et de diffusion pour les idées qu'il voulait répandre. Il dirigeait la préparation de la grande Encyclopédie d'Otto dont les vingt-sept volumes réunissaient pour le peuple tchèque une somme très variée et étendue de connaissances, de précieux renseignements sur toutes les questions tchèques et slaves.

L'activité et la valeur intellectuelle de M. Masaryk se manifestaient par une série de livres qui traitaient les matières les plus diverses et qui établissaient sa réputation. Il faut renoncer à les énumérer et à les apprécier ici (1).

Étant encore à Vienne, il avait publié un ouvrage important d'observation sociologique, *le Suicide*. Parmi ceux, d'un caractère philosophique, qu'il composa dans les années suivantes, nous signalerons seulement, en cette année du tricentenaire, son *Blaise Pascal*, consacré à l'un des plus grands génies français. On ne peut passer sous silence, à cause de leur importance, des volumes comme *la Question tchèque*, *la Question sociale*, ni ceux qu'il écrivit sur l'écrivain tchèque Havlicek et sur Jean Huss. *La Question tchèque* et *Charles Havlicek* sont restés deux livres populaires; ils ont eu dans son pays beaucoup d'action.

Son grand ouvrage sur la Russie, *Russland und Europa*, publié en allemand en 1913, touche à des questions qui sont parmi celles qu'il a le plus étudiées et où on lui reconnaît le plus de compétence.

Plus encore que par son œuvre d'écrivain, c'est par son enseignement de professeur qu'il a exercé lui-même son action et son influence. Il y pouvait déployer toutes ses qualités intellectuelles et morales. Il s'attachait ses élèves par ses idées et sa parole, par sa belle attitude, son dévouement et l'intérêt qu'il leur portait. Autour de sa chaire, ils se pressaient de plus en plus nombreux. Il a marqué de son empreinte plusieurs générations tchèques auxquelles venaient se joindre la jeunesse slovaque, des étudiants d'autres pays slaves, surtout des Yougoslaves, attirés par sa réputation, sa sympathie pour tous les peuples slaves, son rôle en Autriche-Hongrie dans les questions

(1) Aucun d'eux n'a été traduit en français ; plusieurs ont paru en allemand. On trouve d'utiles indications sur l'œuvre et sur l'influence du professeur Masaryk dans le très intéressant volume de M. H. Jelinek, *la Littérature tchèque contemporaine*, publié au *Mercure de France* en 1910 ; on ne pouvait alors se douter du rôle que l'avenir lui réservait.

de politique slave au cours des années qui précédèrent la guerre.

Il s'était décidé à entrer dans la politique. S'il la subordonnait à la morale, s'il répudiait, comme l'art pour l'art, la politique qui n'a d'autre but que la politique, il ne pouvait dédaigner un tel moyen d'action dans les affaires humaines. Les partis tchèques s'étaient succédé et multipliés ; ils politiquaillaient avec fureur. N'en trouvant point qui fût à sa convenance, il en avait fondé un nouveau, tout petit par le nombre de ses membres, qui s'intitulait « parti réaliste. » parce qu'il combattait des conventions et des préjugés au nom de l'observation et de l'expérience, mais qui maintenait la foi aux principes sous la direction d'un chef foncièrement idéaliste. Ce parti restait sur les confins des partis bourgeois avancés et des partis socialistes qui s'étaient beaucoup développés dans un pays aussi démocratique où les masses se groupaient de plus en plus en de puissantes organisations.

C'est avec ce programme que le professeur Masaryk menait son action dans la politique tchèque et qu'il se faisait élire au Parlement de Vienne. Au Reichsrat et aux Délégations austro-hongroises, dans des procès célèbres, il prenait position sur des questions qui touchaient aux grands intérêts de la politique slave, en même temps qu'elles relevaient de la haute moralité publique. Il dénonçait, il découvrait, il confondait avec ce sens critique et cette calme intrépidité qu'il a toujours apportés à la défense de la vérité, les faux monstrueux perpétrés par le Gouvernement impérial et royal, au lendemain de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, pour compromettre et perdre la cause des Yougoslaves, pour préparer leur anéantissement et leur absorption par l'Autriche-Hongrie.

Il y avait là déjà les origines de la guerre qui devait éclater cinq ans plus tard. Le professeur Masaryk, qui se posait ainsi en adversaire déclaré de la politique habsbourgeoise, qui s'attirait la haine des Allemands et des Magyars, tentait vainement, sentant venir l'orage, de l'éviter par un rapprochement négocié entre le comte Berchtold et le Gouvernement serbe. La folie criminelle des milieux dirigeants, à Vienne et à Berlin, était la plus forte ; elle déchaînait l'effroyable conflit d'où devait sortir une Europe nouvelle, l'effondrement de l'Autriche-Hongrie, l'unité yougoslave et la République tchécoslovaque.

LA CRÉATION DE LA RÉPUBLIQUE

La renaissance, au début du siècle dernier, de la nation tchèque, qui semblait ensevelie depuis deux cents ans dans la paix du tombeau, cette résurrection d'un pays sous la forme d'un mouvement d'intellectuels, sous l'action d'une poignée d'archéologues, de philologues et d'historiens, apparaît comme un vrai miracle de l'histoire. Et c'en est un second, qui achève le premier, que la création de l'État tchécoslovaque surgissant de cette guerre et prenant sa place en Europe par l'effort d'un peuple encerclé d'ennemis et de quelques hommes réfugiés à l'étranger.

Il est impossible d'exposer brièvement une histoire aussi originale que celle de la fondation de la République tchécoslovaque et la part personnelle qu'y a eue le président Masaryk. A quel moment celui-ci a-t-il vu la possibilité de créer l'État dans de telles conditions et pris la décision, avec les effrayantes responsabilités qu'elle entraînait, d'engager une lutte qui se présentait si inégale ? Dans son premier message à la nation constituée, il a dit lui-même ses hésitations, au début du conflit, dans l'isolement où il se trouvait, au milieu de tant de forces ennemies, devant l'incertitude de la situation et l'attitude non équivoque du peuple tchèque.

Ce dernier manifestait, par les désertions et la résistance passive, malgré la contrainte et les exécutions, qu'il se rangeait du côté des Alliés et qu'il mettait en eux ses espoirs. Il attendait sa libération prochaine d'une victoire rapide des armées russes. M. Masaryk ne partageait pas, sur ce point, des illusions qui ont été, au même moment, celles d'autres peuples moins attachés naturellement à la Russie. Dans un chapitre de ses Mémoires, qu'une revue tchèque vient de publier, il traite cette question qui touche à la fois aux idées qu'il a toujours eues sur la Russie et à ce débat émouvant, qui se posait alors pour lui, sur les chances et sur les moyens d'affranchir son peuple en luttant avec les Alliés.

De son étude approfondie des choses russes, de la guerre russo-japonaise, de la première révolution de 1905, cet ardent slavophile avait gardé l'idée qu'il était dangereux de trop compter sur la valeur et sur la solidité du concours que la

Russie actuelle pouvait apporter à la guerre et à la cause de l'indépendance tchécoslovaque. Cela l'amenait à conclure que la guerre serait longue et difficile, qu'il fallait, si on voulait agir, se tourner vers les puissances libérales de l'Occident.

Il était allé deux fois en Hollande, à travers l'Allemagne, pour chercher des informations. Il s'était rendu à Vienne, d'où il était revenu édifié sur les dispositions des Allemands d'Autriche et sur ce qu'il y avait à attendre, pour son pays, de ceux qui dirigeaient la politique de la Double-Monarchie liée et asservie à l'Allemagne. Dans l'automne de 1914, il quittait la Bohême ; il allait d'abord en Italie, puis en Suisse. Il pensait pouvoir rentrer encore à Prague, afin d'y rapporter des renseignements. Son élève, M. Benès, vint l'avertir qu'il serait périlleux pour lui de songer au retour ; il valait mieux qu'il restât à l'étranger où il serait plus utile qu'en s'exposant à la prison, et peut-être à la potence autrichienne.

Au mois de septembre 1915, M. Benès, menacé lui-même et ayant réussi, non sans peine, à franchir la frontière, venait le rejoindre définitivement à Genève. M. Benès, qui allait être son collaborateur intime et direct dans toute l'œuvre de création et de consolidation de la République, était un jeune professeur inconnu, n'ayant d'autre titre, en dehors de son dévouement patriotique, que d'être l'élève fidèle de M. Masaryk qui mit dès lors en lui une confiance dont il n'a pas eu à se repentir. Il connaissait et aimait profondément la France où il avait étudié et séjourné. Il se fixait à Paris, dans les conditions les plus modestes, tandis que M. Masaryk se rendait en Angleterre où il pouvait rendre plus de services et où des amis lui avaient procuré une chaire de professeur au *King's College* de Londres.

A M. Masaryk et à M. Benès se joignait bientôt un troisième collaborateur, Milan Stefanik. Celui-ci a terminé prématurément une existence aventureuse et brillante dans une chute d'avion tragique ; c'est de cette façon qu'il a touché le sol de sa patrie où il rentrait après la guerre, ayant aidé à l'affranchir. C'était un Slovaque comme M. Masaryk, dont il avait été l'élève, ainsi que M. Benès ; comme ce dernier, il avait reçu la formation française. Même il était naturalisé français, attaché à l'observatoire astronomique de Meudon et, s'étant engagé dans notre armée, y était devenu officier aviateur. A eux trois, ils formèrent un Conseil national tchécoslovaque dont le siège fut

établi à Paris. M. Masaryk, qui venait, de temps en temps, de Londres, le dirigeait avec sa haute autorité ; ses collaborateurs, bien plus jeunes que lui, étaient d'anciens élèves auxquels il laissait une grande liberté. Auprès d'eux et sous leur direction s'étaient groupés d'autres jeunes Tchèques ou Slovaques, dont la plupart avaient été aussi des disciples du maître.

Dans un exposé, devant l'Assemblée nationale de Prague, après son retour dans son pays, de l'œuvre faite à l'étranger pendant la guerre, M. Benès a rapporté un précieux témoignage, donné par le président, quand ils se rencontrèrent, en décembre 1918, après une séparation de près de deux ans où il s'était accompli de grandes choses, alors qu'il était à Paris et que M. Masaryk se trouvait en Russie, en Sibérie, en Amérique. « Nous avons été, lui disait-il, à des milliers de kilomètres l'un de l'autre ; mais l'union de nos idées, de nos principes, de nos efforts était telle qu'il n'y a pas eu un seul cas où une décision quelconque, une mesure de principe ou de tactique, que nous avons été obligés de prendre, nous ait mis en opposition. » C'est une unité d'action aussi parfaite qui a permis au travail de la création de l'État d'aboutir; elle était due surtout à la doctrine d'un Masaryk et à l'autorité morale qu'il avait sur ses collaborateurs.

L'unité et le contact n'étaient pas moins remarquables entre ceux qui travaillaient ainsi à créer l'État en dehors de ses frontières et ceux qui, restés dans le pays, poursuivaient la même tâche dans des conditions très différentes. C'était de leur accord avec ceux-ci que les premiers tiraient leur force et leur crédit. M. Masaryk était aussi le représentant des autres ; il avait de plus en plus le droit de dire, devant l'Europe et devant les Alliés, qu'il incarnait les aspirations, qu'il formulait les revendications du peuple tchécoslovaque. On avait emprisonné sa fille Alice, en même temps que Mme Benès ; on lançait la menace qu'il y allait de leur tête, si la propagande ne s'arrêtait pas ; Masaryk continuait la sienne sans se troubler.

Aux Alliés il présentait la forte thèse, qui était le résultat de ses études et de ses observations, celle du pangermanisme qu'il fallait abattre en le frappant au point vital, là où il se servait des peuples de l'Autriche-Hongrie opprimés par les Allemands et les Magyars pour assurer sa domination sur l'Europe centrale et sa marche vers l'Orient. Il avait à com-

battre l'opinion, assez répandue dans certains milieux, qu'on pouvait encore dissocier l'Autriche de l'Allemagne et même se servir d'elle contre celle-ci, qu'il était possible et avantageux de faire avec l'Autriche une paix séparée. Il développait ses idées dans des entretiens avec les hommes d'État de l'Entente, dans des articles et des publications en Angleterre, dans deux conférences qu'il faisait à Londres sur « le Problème des petites nations dans la crise européenne actuelle, » à Paris, à la Sorbonne, sur « les Slaves dans le monde. » Dans les conditions où se poursuivait une semblable guerre, une telle propagande, à longue portée, si elle pouvait convaincre des esprits réfléchis, atteignait un public relativement restreint. C'est la force des choses, plus que la persuasion et l'entraînement des hommes, qui a donné raison à la thèse du président Masaryk.

Le grand public allié devait être frappé davantage quand il vit des troupes, levées parmi ces peuples opprimés qui réclamaient leur indépendance, paraître avec leur drapeau, dans les armées de l'Entente et venir se battre sur notre front. L'armée nationale tchécoslovaque, qui s'organisait et avait son centre en France, était la forme vivante et tangible, la forme la plus originale de cet État qui se créait hors de son territoire; elle entraînait, de la part des Alliés, la reconnaissance implicite de l'État. Tandis que se poursuivait ce travail en Occident, M. Masaryk était parti pour la Russie, après la révolution qui avait abattu le régime tsariste.

Il s'agissait de lever et d'organiser les légionnaires tchécoslovaques, qui étaient là beaucoup plus nombreux qu'en Occident, de les amener en France, de voir ce que l'on pouvait faire en Russie dans une situation nouvelle. Le professeur Masaryk se trouvait lancé en pleine action, dans une action bien différente de celle qu'il avait connue jusque-là, au milieu d'une société et d'un monde en bouleversement. C'est sans doute cette partie de ses Mémoires, à en juger par le fragment qui a été publié, qui sera la plus instructive et la plus intéressante. C'est alors, à soixante-sept ans révolus, qu'il contracta l'habitude de monter à cheval; cet homme d'étude avait maintenu sa vigueur physique en pratiquant toujours des exercices tels que ceux des Sokols. Cette habitude, prise en Russie, il l'a conservée depuis; elle lui permet aujourd'hui de suivre sans fatigue les manœuvres de l'armée tchécoslovaque.

En Russie, le président Masaryk avait à faire face à d'immenses difficultés. Sans se mêler aux événements qui agitaient le pays, où il jugeait dangereux et inutile d'intervenir, il se consacrait à la tâche qu'il s'était fixée, celle de l'organisation et de la formation des légionnaires. C'est pour eux qu'il composait d'abord son *Europe nouvelle*. Cependant la révolution bolchéviste avait éclaté et il n'y avait plus de front russe. Il fallait assurer le retour des Tchécoslovaques qui voulaient aller se battre sur le nôtre. Le président les précédait le long de la route de Sibérie pour gagner l'Amérique en passant par le Japon.

Il n'avait pas à remplir une tâche moins importante qu'en Russie aux États-Unis, où il restait sept mois qui furent les derniers et les mois décisifs de la guerre. Il connaissait aussi ce pays; sa situation lui permettait d'y travailler utilement pour la cause tchécoslovaque. Il y avait là-bas une colonie nombreuse, un million et demi environ, de Tchèques et de Slovaques. C'est elle qui avait fourni les ressources nécessaires à la propagande; c'était là également que s'était faite d'abord la fusion entre Tchèques et Slovaques. Le président Masaryk pouvait, mieux que personne, l'achever et l'enregistrer définitivement. Il devait aussi établir ici facilement l'unité de front et de revendications avec les autres nations opprimées de l'Autriche-Hongrie, très largement représentées dans la population émigrée des États-Unis (1). Il y avait enfin à traiter la question générale et politique de l'Autriche-Hongrie, à éclairer sur elle l'opinion américaine et le Gouvernement de Washington.

Dans ses déclarations de janvier 1918, le président Wilson avait paru d'abord favorable au maintien de l'Autriche-Hongrie avec autonomie accordée à ses peuples. Il avait depuis modifié un peu cette attitude. La transformation s'opérait complète, pendant le séjour de M. Masaryk, avec des actes officiels qui équivalaient à la reconnaissance d'un État tchécoslovaque et venaient corroborer d'une façon décisive tout le travail diplomatique entrepris en Europe sur ce terrain par M. Benès.

Quand, au mois d'octobre, le dialogue s'engageait entre l'Autriche aux abois et le président Wilson, celui-ci affirmait

(1) C'est alors qu'a été préparée, parmi les Ruthènes d'Amérique, l'annexion, sous un régime autonome, de la Russie des Carpathes au futur État tchécoslovaque.

que l'autonomie offerte par l'empereur Charles était devenue insuffisante en suite de cette reconnaissance et qu'il ne fallait plus tenir compte de ses premières déclarations. C'était le prélude et l'annonce de l'effondrement de l'Autriche-Hongrie qui suivait de près. Le 28 octobre, tandis que les Tchèques réfugiés à l'étranger et les principaux chefs politiques de ceux qui étaient restés dans le pays se rencontraient, pour conférer librement entre eux, à Genève, la révolution se faisait d'elle-même à Prague; elle proclamait l'indépendance de la République tchécoslovaque.

M. Masaryk était son président désigné par sa situation, son dévouement et le travail qu'il avait accompli pour la création de l'État. L'Assemblée nationale, en se réunissant le 14 novembre, le choisissait par acclamation, alors qu'il était encore en Amérique. Il quittait les États-Unis, le 20 novembre, pour débarquer à Londres et s'arrêter à Paris dans les premiers jours de décembre. Ce n'était plus le professeur réfugié de la guerre qui passait presque inaperçu. La simplicité de l'homme restait la même. Mais c'était le chef d'un État qu'il avait contribué à fonder, qui, reconnu par les Alliés, était sorti, grâce à leur victoire, des traditions, des épreuves et des efforts du peuple tchécoslovaque.

Le retour de l'exilé dans la patrie affranchie, où il rentrait comme le premier président qui allait prendre possession de sa charge, était triomphal. Il passait par l'Italie d'où, escorté de légionnaires qui avaient combattu sur le front italien, traversant l'Autriche, il arrivait à la frontière de Bohême. Le 21 décembre, Prague lui faisait un accueil que n'avait pas eu encore un enfant de la nation. Le long de la cité historique, parmi les hommages et les ovations enthousiastes, le cortège le conduisait jusqu'au Parlement où il prêtait le serment de fidélité aux lois de la République et à sa Constitution.

Le lendemain, au Château Royal, les Hradczany, dans l'ancienne salle d'audience impériale, il lisait son premier message à la nation libérée. Il le commençait par une citation émouvante de Coménius, un autre grand réfugié de l'époque héroïque, qui, de l'exil où il allait mourir sans avoir revu sa patrie asservie, lui adressait, comme son testament, ces paroles prophétiques :

« De même que je crois en Dieu, je crois que, quand les orages de

la haine, qui ont été déchaînés sur nos têtes à cause de nos péchés, auront passé, la direction de tes affaires te reviendra, ô peuple tchécoslovaque; et, dans cette espérance, je te fais l'héritier de tout ce que j'ai recueilli de mes aïeux dans les temps difficiles, et aussi de tout ce que j'ai acquis par le labeur de mes fils et par la bénédiction de Dieu. »

Ces paroles de Jean Amos Komensky se sont littéralement accomplies. Notre nation est libre et indépendante... Vivons-nous dans un rêve? Voilà la question que se posent les hommes politiques dans tous les pays, et moi-même je me demande si tout ceci est une réalité.

Ainsi, avec une gravité religieuse, à l'aide des paroles testamentaires de Coménius à son pays, le président Masaryk, au début de son premier message, constatait et proclamait ce miracle auquel il avait participé, la création ou la renaissance de l'État tchécoslovaque.

LE RÔLE DU PRÉSIDENT

La part qui lui revient dans l'œuvre de l'organisation de l'État, de sa consolidation à l'intérieur et à l'extérieur depuis cinq ans, n'est pas moins grande et remarquable que celle qu'il a eue dans cette création miraculeuse. Je serais tenté d'y insister davantage, s'il m'en restait le temps et la place. Elle prête moins à des effets dramatiques et à des contrastes saisissants; elle a révélé, chez le président Masaryk, des dons d'homme d'État peut-être plus rares que les qualités qu'il a déployées à la hauteur de l'épreuve tragique de la guerre. La paix, on l'a vu, après de tels bouleversements, peut n'être pas moins laborieuse et difficile. La façon dont le premier président de la République tchécoslovaque a aidé son pays à franchir un pas où se présentaient pour lui tant d'obstacles est un de ces services dont on ne saurait exagérer l'étendue. Cet intellectuel, ce moraliste austère et intransigeant, a montré, sur ce terrain, sans abdiquer sa doctrine et ses principes, un sens politique, une connaissance des hommes, un art de les manier et de les conduire, avec une autorité qui reste celle de la persuasion et n'a pas besoin de se faire sentir, qu'on ne soupçonnait pas chez lui à ce degré.

Il faut avoir un peu pratiqué le milieu et s'être rendu

compte des conditions de la politique tchécoslovaque pour apprécier la valeur de l'homme d'État et le rôle de ce président. Quand, le 21 décembre 1918, jour de sa rentrée à Prague, il prêtait son serment de fidélité aux lois et à la Constitution de la République, il n'y avait pas alors de lois ni de constitution véritable. Et quand, le lendemain, son premier message traçait le programme d'un immense travail, les directions de la politique intérieure et extérieure (les mêmes qui sont indiquées dans *l'Europe nouvelle*), il y avait tout à créer et à organiser dans le pays auquel la Conférence de la Paix n'avait pas encore reconnu ses frontières.

Les lois constitutionnelles tchécoslovaques étaient votées le 29 février 1920. Elles confèrent au président de la République des pouvoirs qui ressemblent beaucoup à ceux que lui donne la constitution française de 1875, dont elles s'inspirent souvent. Il y a pourtant ici une différence essentielle qui tient à l'écart entre la lettre et l'esprit, entre les textes écrits et la manière dont ils sont interprétés par l'application.

Il y a dans la constitution un article spécial qui n'est là que pour le président actuel de la très démocratique République tchécoslovaque ; il y est dit expressément que l'interdiction de prolonger la durée de la fonction de président au delà de deux périodes consécutives de sept ans ne s'appliquera pas à son premier titulaire. Cela revient à déclarer que M. Masaryk doit être et rester président à vie de la République tchécoslovaque.

Le rôle d'un président aussi exceptionnel peut être grandi naturellement, pour la préparation et la confection des lois, par la manière dont s'accomplit le travail législatif. La partie la plus importante et la plus sérieuse se fait en dehors des séances publiques du Parlement, dans les commissions, dans des conciliabules préalables avec les leaders des partis et les parlementaires influents. Si le chef de l'État n'intervient pas directement dans ces colloques et négociations, qui sont du ressort et l'une des besognes principales des membres du cabinet, il peut, quand il a la situation et le prestige de M. Masaryk, suivre et même diriger par ses conseils et son influence, la marche de ce travail des lois. Le président s'est intéressé et a participé ainsi à l'élaboration de toutes les lois qui ont organisé la République. Et on l'a vu assez souvent user du droit que lui donne la constitution de soumettre à correction, en

réclamant une nouvelle délibération, des textes adoptés qui lui semblaient défectueux.

Il n'a jamais perdu de vue l'ensemble en soignant les détails Ce qui le préoccupe avant tout, ce qu'il ne cesse d'observer, c'est l'orientation générale des esprits. Et l'on dirait que, pour lui, la première et la plus haute prérogative de sa charge, c'est l'action qu'il peut avoir sur elle. On sent l'importance qu'il lui donne dans ses nombreux messages, dans tous ses discours, dans ses lettres qui sont publiées. Rien n'y est insignifiant; tout vise un but et a une intention.

On peut remarquer facilement que les qualités du professeur qu'il a été subsistent dans ses messages et ses discours d'aujourd'hui. Mais il a élargi son auditoire; il s'adresse à la nation. Ce professeur était d'ailleurs aussi exempt que possible de tout pédantisme livresque; c'est en faisant pénétrer la vie et l'observation dans ses leçons d'alors qu'il séduisait et attirait. La sociologie appliquée, qu'il semble encore enseigner du haut de sa chaire présidentielle, est autre chose qu'une discipline théorique; elle a un but direct, un intérêt immédiat d'ordre pratique. La politique du président Masaryk tient à garder un caractère scientifique; on est frappé davantage de ce caractère moral qui chez lui domine tout.

Il y a, chez ce chef d'État démocrate, une simplicité de manières et de langage qui est charmante. Elle s'allie à une distinction naturelle qui se dégage de sa personne et qui ne l'est pas moins. Elles tranchent un peu sur le ton et l'allure des « politiciens » de tous les pays, sur les formes qu'on n'est pas trop choqué de rencontrer parfois dans des milieux où elles s'expliquent par les ascensions rapides pour les peuples et pour les individus. Cette aristocratie instinctive d'un champion aussi convaincu de la démocratie, sorti des rangs les plus humbles est celle que l'étude et la réflexion laissent à un homme de pensée qui n'a pas dédaigné la vie, qui n'a jamais cessé de pratiquer l'observation en même temps que les livres et les idées, en qui le sentiment de la supériorité intellectuelle s'est toujours subordonné au souci et à la préoccupation des valeurs morales.

Il réside presque toute l'année au château de Lany, à près d'une heure d'automobile de la capitale, où il a le calme et la liberté, la faculté de se livrer à l'exercice qui est nécessaire à sa santé. Il rend des visites à tel ou tel point du pays,

Dans l'automne de 1921, j'ai pu suivre un voyage qu'il a fait à travers la Moravie et la Slovaquie jusqu'à cette Russie des Carpathes qui a été rattachée, sous un régime d'autonomie, à la République tchécoslovaque. Le programme était chargé et fatigant pour lui; plus encore que la manière dont il l'a supporté, j'ai pu admirer celle dont il s'acquittait ici, sur un terrain souvent délicat, de toutes ses fonctions de président.

A soixante-treize ans, il a conservé la vigueur et la souplesse du corps comme celle de l'esprit. J'ai déjà signalé, parce qu'elle apparait particulièrement suggestive et remarquable, cette faculté qu'il a gardée, et plutôt développée avec l'âge, de modifier ses idées au contact de l'expérience et des transformations qu'il observe dans le monde. Cet homme qui a une doctrine et semble si peu doctrinaire, qui peut critiquer et corriger les autres sans pédantisme rogue, a le privilège plus rare de pouvoir se critiquer lui-même. Il l'a fait notamment sur des points où il a reconnu la nécessité de modifier ou corriger certaines de ses opinions d'autrefois dans l'intérêt de son pays.

L'un de ceux où il est le plus curieux de suivre l'évolution du président Masaryk, c'est la question de l'armée et des milices. « J'ai été antimilitariste, » disait-il à la fin de son premier message. Il déclarait en même temps : « Nous avons besoin d'une armée. » A cette époque, il lui arrivait encore de parler de milices; il en parle dans plusieurs passages de *l'Europe nouvelle* où il démontre aussi la nécessité d'organiser une force pour défendre la paix et la démocratie; il paraît croire seulement que les milices pourraient y suffire. Le système était trop conforme à ses anciennes idées, à celles de ses compatriotes et à toutes les traditions tchèques, à son opposition au militarisme prussien et autrichien, même à ce qui lui semblait être le résultat d'une guerre qu'il avait vue de près surtout en Russie et en formant ses miliciens légionnaires, pour qu'il le rejetât du premier coup.

Ses idées continuaient d'évoluer pour se fixer bientôt dans un sens plus net quand il eut à examiner, comme chef de l'État qu'il avait travaillé à créer et dont il devait assurer la défense, la situation géographique de cet État et les conditions du pays, quand il eut vu, au printemps de 1919, l'agression magyare en Slovaquie, quand il eut commencé d'étudier les données de ce problème de la défense avec la mission militaire

française qui avait été chargée d'organiser la force nationale nécessaire à la Tchécoslovaquie. Le chef de cette mission, le général Pellé, avait une haute compétence technique et une rare intelligence politique qui lui inspiraient confiance. Il fallait à la Tchécoslovaquie une armée et il lui fallait une armée démocratique. Le président Masaryk et le général Pellé furent vite d'accord sur ce qu'il était indispensable de réaliser pour atteindre ce double but.

Une loi militaire était votée et adoptée, qui permettait de l'obtenir. Une armée tchécoslovaque existe aujourd'hui, dont les progrès constants sont frappants aux yeux de l'observateur. Elle est un élément solide et sérieux du maintien de la paix dans l'Europe centrale. Elle est un instrument précieux de fusion et d'éducation patriotique pour un pays qui compte de fortes minorités ethniques, que les circonstances et une longue oppression étrangère semblaient rendre rebelle à l'esprit militaire.

Le président Masaryk, ardent adversaire du militarisme oppresseur, a eu une large part à la création de cette force nationale et défensive, à laquelle des officiers français ont aussi collaboré. Le général Pellé et son successeur le général Mittelhauser n'ont pas trouvé d'appui meilleur ni plus sûr que le concours du président. Celui-ci s'est donné avec une prédilection particulière à cette tâche qui ne contredit aucune de celles auxquelles il a consacré sa vie : la formation du soldat tchécoslovaque. Elle achève son œuvre d'éducateur du peuple et la consolidation de l'État.

On peut dire qu'il n'est pas de questions, parmi celles qui intéressent le présent et l'avenir de la République, questions de politique intérieure et extérieure, qui ne soient l'objet de ses préoccupations. Et l'on pourrait montrer qu'il n'en est pas sur lesquelles son influence et son action ne se fassent sentir, parce qu'il les suit toutes, parce qu'il ne cesse de donner à leur solution l'apport précieux de son expérience et de ses conseils, et aussi parce que cette solution, pour celles où elle sera l'œuvre d'un temps plus ou moins éloigné, doit nécessairement se conformer à des idées qui sont les siennes, aux principes de la politique qu'il a tracée.

La question des Allemands de Bohême, la plus grosse de celles qui se posent pour le nouvel État, se résoudra par l'action

du temps et la fidélité aux principes du président Masaryk. Ces principes d'équité et de justice, qu'il a mis à la base de la politique tchécoslovaque, avec la nécessité des choses, amèneront un jour et amènent déjà, dans une certaine mesure, une race, qui a été longtemps maîtresse d'un pays où elle n'était qu'une minorité, à collaborer avec les Tchèques, à la place qui lui revient, dans le cadre de l'État. Ces principes, qu'il a fait inscrire dans la Constitution, le président les rappelle souvent; ils assurent aux minorités ethniques, dans la République tchécoslovaque, une situation que pourraient leur envier celles qui existent dans d'autres pays.

La question slovaque est beaucoup moins grave et toute différente; elle a été défigurée parfois par une propagande mensongère à l'étranger; elle est, par elle-même, particulièrement attachante. La fusion entre Tchèques et Slovaques, politiquement séparés pendant des siècles, unis par la communauté de race, d'aspirations et de culture, se fera naturellement par la pénétration réciproque et une politique de ménagements. Nul ne peut mieux la faciliter, la poursuivre et l'achever que le président Masaryk. Le séjour d'été qu'il vient de faire, les mois derniers, au château de Topolcanky, au cœur de la Slovaquie, aura certainement des effets bienfaisants pour cette fusion tchécoslovaque.

Il faut renoncer à montrer son rôle et son influence dans la politique étrangère de la République. Il suffit de dire qu'il l'a fixée et qu'il continue de la suivre avec assiduité. Il a eu la bonne fortune de rencontrer, sur ce terrain, un collaborateur, M. Benès, qui était son élève le plus fidèle et le plus dévoué, qui l'est resté, qui s'est formé avec lui, dans leur action commune pour la création de l'État. La situation que M. Benès a prise en Europe est grande; celle qu'il a en Tchécoslovaquie tient beaucoup au caractère particulier de ses rapports avec un président dont il est comme le fils spirituel. Si M. Masaryk semble le président à vie de la République, M. Benès est, pour lui, le ministre sur lequel il peut se reposer parce qu'entre eux l'accord est intime et complet. Je ne puis avoir envie de diminuer l'œuvre de M. Benès; ce qu'il serait intéressant de marquer, c'est comment le disciple applique les idées et la politique de son maître. Toute cette politique de fidélité aux Alliés de la guerre, qui ont aidé la Tchécoslovaquie à naître,

de rapprochement avec les États voisins pour le maintien de l'ordre nouveau, pour la paix et la consolidation de l'Europe centrale, la politique qui s'est affirmée dans la conception et la mise en œuvre de la Petite Entente, c'est la politique même du président; il ne l'a pas seulement approuvée; il n'a cessé de l'inspirer et d'y participer.

La République tchécoslovaque est un État nouveau qui est un État démocratique reposant sur une histoire ancienne et d'antiques traditions. Cet État s'est trouvé avoir à faire face à une situation qui présentait de nombreuses et de graves difficultés. Il les a surmontées en grande partie, grâce à une politique raisonnable et sage, une politique de travail, d'ordre et de liberté, dictée par un patriotisme profond et par des aspirations généreuses, par les principes d'un idéalisme élevé et par la considération franche des réalités. Il est facile de faire une constatation qui s'impose aujourd'hui à l'observateur sans parti pris; c'est qu'il est, à l'heure actuelle, le plus solide et le plus prospère parmi les États nouveaux de l'Europe centrale.

Il le doit à un concours de circonstances heureuses, à ses ressources économiques, aux robustes qualités de son peuple; il le doit aussi à la chance exceptionnelle qu'il a eue de rencontrer, à ce moment de son histoire, un homme tel que le président Masaryk. Celui-ci est incontestablement une des forces de la République tchécoslovaque. Il faut le dire simplement, parce que c'est là le meilleur hommage que l'on puisse rendre à l'hôte qui vient nous visiter au nom d'un pays ami dont notre amitié et notre intérêt nous commandent de suivre attentivement et d'encourager tous les progrès.

PIERRE DE QUIRIELLE.

POUR MIEUX CONNAITRE GOYA

II [1]

III. — GOYA PEINTRE RELIGIEUX

M. Paul Lafond, l'un des exégètes les plus écoutés de Goya, a écrit péremptoirement : « Goya n'est point un peintre religieux. Ce sens lui fait absolument défaut. » C'est l'opinion courante; Goya, n'ayant pas la foi (nous savons ce qu'il en faut penser), n'a pas su l'exprimer. De ce que des fresques fameuses de San Antonio de la Florida s'exhale comme un parfum de modernité, on condamne comme mondains et profanes, sans onction, tous ses tableaux religieux, depuis les fresques du Pilar et de la Chartreuse d'Aula Dei, à Saragosse, jusqu'au Christ en croix, divinement tragique, du Prado. C'est une injustice, car d'abord le sentiment religieux n'est pas banni des scènes de la Floride, et d'autre part une peinture au moins, le Saint Joseph de Calasanz, nous emporte aux plus hauts sommets de la Foi.

Il se peut qu'en 1798 San Antonio de la Florida fût dans un ermitage digne de son nom, que l'église fût fréquentée par le beau monde de la Cour et de la ville, que la porte en fût ombragée de pampres et que des fleurs crûssent à l'entrée. « Au milieu des fleurs et de l'ombrage, a dit Antonio de Trueba, s'élève ton ermitage, glorieux Saint Antoine de la Florida, et c'est aux ombrages et aux fleurs que tu dois ton doux nom, ô Saint béni ! » Aujourd'hui, c'est, au bord de la route horriblement boueuse ou poussiéreuse, selon les jours, en un coin déserté de vieille promenade, sous de grands arbres moribonds, une petite église lépreuse que sa misère seule signale aux regards

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre.

du passant. On entre par un étroit et bas couloir dans une nef banale où deux fenêtres parcimonieuses et la lanterne d'une petite coupole laissent malaisément filtrer un triste jour de catacombe.

On fuirait, l'esprit confus, les yeux incertains, n'était le grand nom de Goya qui peignit ici l'un de ses chefs-d'œuvre, et la présence de ses restes mortels, qu'un grand sculpteur digne de lui, Don Mariano Benlliure, a fait pieusement inhumer au pied de l'autel. Que les yeux s'habituent à la pénombre, et voici que la coupole et ses pendentifs, les intrados des arcs qui la soutiennent, le cul de four du chœur s'éclairent et s'animent; ce sont les fresques de Goya qui prennent vie au rayonnement de leur propre lumière.

Du jour même, semble-t-il, où le peintre de la Chambre présenta son œuvre au Roi qui la lui avait commandée, la critique fut vive; elle n'a point cessé de l'être. Charles IV, ce n'est peut-être pas une légende, se serait emporté contre Goya, aurait même frappé de disgrâce le créateur d'une décoration trop profane; le haut clergé, tout l'entourage religieux du Roi s'effarouchèrent d'une conception sans piété. Depuis, quel biographe de Goya, quel critique d'art a manqué de censurer l'assemblée vraiment inattendue de la coupole, les types, les costumes, les attitudes, les petits chérubins nus, et les grands anges des écoinçons et des arcs, enfin ce parfum de vie mondaine chassant l'odeur de sainteté ? Oui, Goya qu'avaient intimidé le vaste vaisseau pompeux du Pilar, la froide et majestueuse rotonde de San Francisco, toutes les cathédrales et les églises paroissiales, et le voisinage de rivaux étroitement soumis à toutes les tyrannies académiques, qui jusque-là, de son mieux, s'était sagement appliqué à des pensums religieux, Goya définitivement a jeté par-dessus bord toutes les grandes habiletés traditionnelles de l'Espagne et de l'Italie décadentes, et tous les oripeaux usés, troués, rapiécés, des sacristies et des couvents.

Oui, le Saint debout sur une éminence, pauvre moine en son humble froc de bure, ressuscite un mort cadavéreux derrière la rampe d'un balcon qu'escaladent et chevauchent des galopins sans vergogne, où se penchent, tournant le dos, inattentives, toutes à leurs confidences, de coquettes mañolas. Les angelots qui voltigent de ci de là sous la coupole sont d'effrontés petits culs-nus d'amours, et les anges aux grandes

ailes diaprées des tympans ou des arcades sont d'élégantes et quelque peu voluptueuses jeunes femmes, aux charmes très peu célestes, qu'elles savent bien faire valoir, aux gestes libres, aux coquettes parures chatoyantes. Peut-être, on l'a dit depuis longtemps, et de complaisants exégètes ne manquent pas de l'affirmer aux touristes, toutes ces figures de la rue et du monde égarées dans l'ermitage sont ou des miséreux coureurs de carrefours, ou de beaux messieurs ou de belles dames de la Cour, moins encore, de belles femmes de la ville, moins encore... Et tout cela n'est sans doute ni très pieux, ni très religieux, ni très respectueux de la sainteté de l'oratoire. Mais pourquoi tant de sévérité chatouilleuse, et ne suffit-il pas, pour innocenter Goya, d'évoquer les somptuosités vénitiennes de Véronèse et la splendeur de fête mondaine des *Noces de Cana?*

Pour nous, le mélange de la pauvreté et de la richesse, des haillons et des falbalas ne nous choque pas autour du saint moine, et nous plaît au contraire dans cette assistance bigarrée de rencontre. Que nous les préférons, ces jupes colorées et chatoyantes, ces *mantones*, ces boléros et ces mantilles à l'énervante friperie blafarde des tuniques, des toges et des palliums! D'ailleurs, qu'importent les modèles, grandes ou petites dames, beautés fameuses du jour, courtisanes de haut ou de bas étage? Qu'une enquête nous mènerait loin, si vraiment elle se pouvait faire, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, sur l'état social et moral de ceux et de celles qui prêtèrent leur corps ou leur visage à l'idéal de beauté terrestre ou divine des artistes de génie! Qui dira le nom véritable des Vierges les plus immaculées? Qu'importent les péchés des belles folles dont Goya fit des anges au charme un peu troublant, si nous sommes tout heureux qu'il ait remis au magasin d'accessoires réformés les chérubins doucereux et plats que l'on pouvait craindre? Et les petits amours qui sans pudeur se roulent tout nus sur les nuages, pourquoi s'effaroucher de leurs chairs potelées et de leurs fossettes? Ils sont bien, ceux-là, dans la tradition espagnole, et dans la meilleure, et ne nous choquent pas plus que les libres angelots voltigeant au socle des madones de Pedro de Mena, ce mystique, ou que ses divins niños eux-mêmes, blottis au giron de leurs mères, offrant aux adorations, sur tant d'autels, l'intégrale nudité de leurs petits corps précieux. D'ailleurs encore, pour qui donc travaillait Goya à la Florida?

Cet ermitage pour mondains et gens de cour, et quelle cour ! exigeait-il une décoration si sévère?

Pour l'œuvre et pour le peintre, nous réclamons volontiers, l'indulgence que leur accorde sur ce point, seul il est vrai ou peu s'en faut, don Ceferino Araujo Sanchez, déclarant qu'après tout, ce sont là des figures idéales parlant plus à l'âme qu'aux sens (c'est peut-être beaucoup dire); qu'elles ne sont pas lascives, et que si elles ne sont pas assez religieuses, elles ne sont pas profanes non plus. L'essentiel est qu'on ne peut rêver un ensemble de figures plus vivantes, plus vraies et plus naturelles dans une plus suave harmonie de couleur et de lumière.

Goya, qui trop souvent, dans l'ordre religieux, compose vite et sans beaucoup de soin, jetant les figures au bonheur de ses idées ou de ses impressions rapides, dispose ici les personnes et les groupes de la coupole en un savant équilibre. Saint Antoine, bien en vue sur un tertre, se découpe seul et tout entier sur le ciel clair, bien entouré de tous ceux qui regardent le miracle; tous les simples indifférents, au contraire, plus ou moins accoudés à la balustrade, se détachent sur le fond d'arbres ou de montagnes. Par exception, et comme une note de rappel, un homme est debout sur un rocher, dressé vers le ciel, extasié. Aux retombées des voûtes, dans les tympans des fenêtres, aux intrados des arcades, les grands anges se groupent ou s'isolent, arrêtés ou volant, avec une élégante sûreté dans les espaces difficiles à garnir; les petits chérubins nus déroulent et soutiennent ingénieusement dans les nuages les voiles et les écharpes qui flottent : pas une image qui ne se lie aux autres images avec une aisance si simple que l'art s'en dissimule; pas une figure intruse ou mal placée, pas un trou, pas une faute.

Goya, qui si souvent encore, dans sa fougue indisciplinée, tout au souci du mouvement, de l'éclairage et de l'effet, dessine et modèle sommairement ou mal, surtout à la fin de sa carrière, se montre ici dessinateur admirable, maître absolu de l'anatomie, de la vérité des formes, de la précision des lignes; tous les mouvements sont exacts, traduits avec correction; aucun raccourci ne l'effraie, et les plus hardis sont justes. L'artiste a voulu être le plus consciencieux des habiles de l'École, et il l'a été.

De cette netteté de la composition, de cette pureté rigoureuse du dessin si heureusement unies à l'originale liberté de

l'idée se dégage pour l'esprit un rare plaisir de raison auquel s'ajoute pour les yeux l'enchantement d'une coloration exquise. Est-ce donc ici le Goya qui se complaira plus tard aux duretés des ombres et des lumières opposées, aux heurts brutaux des couleurs? Est-ce lui qui, dans l'obscurité de la triste chapelle, a fait chanter cette élégante et fraîche harmonie de lueurs claires qui nous sont une si joyeuse caresse? Est-ce lui qui pétrit de lumière ces chairs blondes, ces nuages, ces écharpes flottantes, ces ailes bigarrées de papillons, lui encore qui dans cette mélodie tendre jeta la note vibrante des cheveux noirs, des robes bleues et rouges?

Les critiques de ce chef-d'œuvre si mal compris dégoûtèrent sans doute Goya de la peinture religieuse, où pourtant il s'était complu et avait trouvé des succès dès sa jeunesse, car il faut attendre vingt ans pour retrouver de lui un tableau de sainteté, *Sainte Justine et Sainte Rufine*, exécuté pour la cathédrale de Séville en 1817; la toile n'est pas des meilleures, bien qu'on la décrie un peu trop. Mais trois ans après, en 1820, âgé de quatre-vingts ans, l'artiste retrouve toute sa hardiesse et sa virtuosité; dans un dernier effort il trouve, — qu'on n'ose plus le contester, — l'inspiration chrétienne qui l'égale aux plus grands mystiques. Nous voulons parler du tableau qui illustre la sombre et triste église des Pères Escolapios de Madrid, l'église de San Anton Abad.

Le saint fondateur de l'ordre des Escolapios (les Ignorantins de l'Espagne), *Saint Joseph de Calasanz*, est agenouillé sur un coussin, un peu à la droite du tableau, et vu de profil, avec le visage à peine tourné du côté du spectateur. Les mains jointes, le manteau sur les épaules, faisant de beaux plis et tombant sur le sol après avoir couvert tout le corps, l'étole sacrée passée au cou, le saint aragonais est en train de recevoir le sacrement d'Eucharistie. Un nimbe lumineux ceint sa tête vénérable, sur laquelle descend d'en haut un rayonnement. Un vieux prêtre, qui lui offre l'hostie, se penche vers lui; par derrière, dans l'ombre d'une église, s'estompent des têtes d'enfants qui prient et admirent.

L'impression est grande et forte de cette scène si sobre, de ce tableau aux colorations sombres et rudes. C'est que l'officiant, dans son attitude de vieillard courbé et tremblant, offre à nos yeux une silhouette d'un naturel et d'une vérité absolus;

c'est que le visage du saint, qui n'est point beau, et se modèle et s'éclaire avec une franchise et presque une rudesse cruelles, est comme transfiguré par l'émotion du sacrement, et l'ardeur intime de la foi. C'est l'extase d'un mystique, c'est la communion, où le saint met toute son âme et tout son cœur d'homme fort et de bon ouvrier du Christ. Si l'on ajoute que l'effet de lumière qui projette hors du cadre, comme un vivant relief, le visage du communiant, est un des plus hardis et des plus francs qu'ait tentés le maître, supérieur encore à celui qui fit prendre à Théophile Gautier le *Baiser de Judas* de Tolède pour un Rembrandt; que la toile est peinte à grands traits larges, d'un pinceau moins soucieux de la précision des lignes et des formes que des mouvements justes et de l'impression émouvante, on conviendra que Goya, dont c'est ici la dernière grande œuvre, terminait avec éclat sa carrière.

Ce n'était pas l'avis des bons Escolapios; offusqués, nous dit-on, d'un détail de costume peu conforme au rituel, mais bien plutôt, selon nous, d'une peinture ardente et passionnée dont ils n'avaient pas l'intelligence, ils se plaignirent; mais l'irascible octogénaire reçut mal la critique ; il fallut, pour qu'il consentît à livrer son œuvre, que les pauvres religieux, faisant amende honorable, proposassent de la payer double.

Il firent une bonne affaire. Le *San José de Calasanz*, la dernière grande composition du maître, est unique dans sa beauté ; elle exprime, à la fin de la vie du vieillard, dans l'ordre religieux, les grandes émotions douloureuses qui secouèrent son âme dans l'ordre moral et patriotique.

LE DOS ET LE TRES DE MAYO ET LES DÉSASTRES DE LA GUERRE LA MAISON DU SOURD

La chute de Charles IV, l'invasion française, l'avènement d'une dynastie étrangère, marquent une date sombre dans la vie de Goya. Les monarques qui l'avaient choyé prisonniers en France, son protecteur le Prince de la Paix, tous ses amis puissants déchus, que faire ? Il se soumit, prit rang parmi les *afrancesados*. Le Prince des Asturies, sans rêver la restauration future, honteusement donnait l'exemple; les ministres, les conseillers, les défenseurs du trône légitime, avec eux les artistes, émules du peintre, Maella, Ramos, le suivaient. Goya

reste peintre du roi intrus, comme il avait été peintre du Bourbon; il fait son portrait, celui des nouveaux dignitaires. Même bientôt, et cette fois la mesure est comble, il consent avec Maella et Napoli à faire partie de la commission chargée de choisir dans les collections royales cinquante des plus beaux tableaux, destinés au Louvre. Nulle excuse sans doute, que le malheur des temps, et, avec on ne sait quelle inconscience d'artiste, le souci des travaux habituels, le besoin de la Cour qui le fait vivre, l'accoutumance au théâtre de ses succès et de sa gloire.

Chose étrange d'ailleurs, quand son caractère s'abaisse, son génie s'élève; ce soumis, tout d'un coup, se réveille patriote. L'année même de l'invasion, il peint deux grandes toiles pour immortaliser le peuple en révolte au 2 mai 1808, les misérables fusillés le lendemain matin, en châtiment de leur héroïsme, par un vainqueur impitoyable ; il rachète par des pages sublimes sa conduite humiliée.

On sait comment le peuple de Madrid, transporté d'incompréhensible enthousiasme pour le jeune Ferdinand VII, son roi de la veille, roi très faux, très bête et très méchant, comme disait Napoléon, ou plutôt soulevé par la haine instinctive de l'étranger envahisseur, lorsqu'il apprit que Murat faisait partir pour Bayonne la reine d'Étrurie et tout le reste de la famille royale, s'assembla en grondant autour des voitures, et brusquement, au bruit d'un coup de feu, assaillit en révolte furieuse les mameluks et les dragons massés à la Puerta del Sol. On sait aussi comment Murat dompta et punit l'émeute.

Goya, sur une grande toile de 2 m. 66 sur 3 m. 45, a peint cet assaut à la cavalerie de Murat. Le *Dos de Mayo* a des qualités de premier ordre, mais, ayons le courage de le dire à l'encontre de l'opinion presque unanime, il a bien des faiblesses. Le grand coloriste n'a pas défailli, l'observateur et l'interprète de la réalité et de la vie donne encore ici plus d'une preuve de la sûreté de son regard et de sa main. Mais, si la confusion convient à une scène de révolte et de bataille, la composition n'en est pas moins un peu creuse et vide ; les chevaux des mameluks et des dragons sont détestables, tout à fait hors de la nature et de la vérité ; ils font dans le tableau de grandes taches bien fâcheuses. Le mameluk désarçonné qui tombe en arrière, raide comme un mannequin, n'est en effet qu'un mannequin, de superbe couleur, il est vrai ; l'Espagnol qui va

le frapper de son poignard, celui qui tue son cheval, ont des gestes étriqués et courts. Cependant l'œuvre se relève par on ne sait quelle envolée, quelle fureur de combat, par une grande force vive de passion et d'idée.

Mais la fusillade du 3 mai, le châtiment et la représaille de l'émeute, c'est la décapitation, c'est l'exorcisme, ce sont toutes les scènes dramatiques jusque-là traitées par Goya sur de petites toiles, aux heures d'observation ou d'imagination lugubre, c'est l'œuvre tragique du maître haussée au sublime de l'histoire. C'est plus qu'un épisode, c'est la guerre atroce, et c'est aussi l'Espagne qui saigne et meurt, invincible pourtant.

Dites, devant le misérable qui surtout nous émeut, si jamais l'enthousiasme pour la liberté, pour la patrie chanta sur la face d'un héros avec un plus puissant lyrisme ? Échevelé, débraillé, jeté sur ses genoux, mais comme redressé sur le tertre fatal comme sur un socle ou sur une croix, les bras en Christ, hurlant sa haine dans une insulte suprême à l'étranger homicide, le révolté tend sa poitrine aux dix fusils braqués à deux pas sur lui. Son visage de passion exaltée, sa chemise blanche entr'ouverte sur son cœur ardent, tout son être vulgaire et sublime éclate dans le matin livide, à la lueur blafarde d'une lanterne, et rayonne comme en plein soleil. Autour de lui ses compagnons de mort déjà nagent roulés dans leur sang, ou se crispent dans l'attente angoissée des balles, ou gravissent à leur tour, chancelants, les poings aux yeux, hagards, la pente du charnier. Lui, l'arrière-neveu des Numantins ou des Sagontins immortels, provocant, injurieux, transfiguré, semble être seul la cible des fusilleurs qui sont courbés sur leurs armes meurtrières comme par une inexorable fatalité. Rien ne manque à l'œuvre inspirée qui nous secoue d'un frisson épique.

Une telle page ne peut qu'être unique dans l'œuvre d'un artiste ; Goya n'est pas monté plus haut. Mais l'inspiration n'était pas tarie et pendant toute la durée de l'occupation française le peintre, tourmenté, épanche sa colère, fixe ses impressions et ses souvenirs douloureux dans les planches des *Désastres de la Guerre*.

Ces petites eaux-fortes, qui ont 13 centimètres de haut sur 21 de large, furent à peine connues du vivant de l'artiste ; il n'en fit qu'un tirage incomplet, ou, pour mieux dire, n'en tira que des épreuves. Oubliées après sa mort, elles furent éditées

définitivement trente ans après, en 1863, par l'Académie de San Fernando. Il y avait 80 planches, sous ce titre : *Los desastres de la guerra, colección de ochentat láminas inventadas y grabadas al agua fuerte por D. Francisco Goya.* Mais il est bon de noter qu'un certain nombre de ces 80 planches sont intruses dans la série. L'Académie aurait dû reprendre intégralement le titre que Ceán Bermúdez, l'ami et le confident de Goya, avait donné au recueil qu'il fit de quelques épreuves, lorsque l'artiste vivait encore ; il est ainsi libellé : *Fatales consecuencias de la sangriente guerra de España con Bonaparte, y otros caprichos enfáticos*, etc. Les dernières eaux-fortes, du n° 66 au n° 87, saut une ou deux peut-être, sont les *caprichos* ainsi désignés.

Mais, même réduite en nombre, et privée de quelques-unes de ses plus notables compositions, la série reste admirable ; elle fait beaucoup, et justement, pour la gloire de Goya. Ces feuilles terribles remuent en nos cœurs les spectacles, les souvenirs, les pensées les plus cruelles. C'est la guerre, évoquée avec toutes ses horreurs; avec ses grandeurs quelquefois, quand elle exalte l'amour sacré de la patrie ; mais surtout avec ses barbaries, ses lâchetés, ses crimes. L'invasion française fut l'occasion ; on n'ignore pas d'ailleurs que nulle guerre, avec plus de courage, voire d'héroïsme, ne s'illustra par plus d'exploits atroces, où les uns eurent pour excuse l'ardeur du patriotisme, les autres la colère d'une résistance désespérée, de la guerilla traîtresse. Tel épisode, la Maria Agostina, debout sur un monceau de cadavres, enflammant un canon de l'indomptable Saragosse ; telles planches où se reconnaissent les fantassins français, les terribles hussards à kolbach de Lefebvre Desnouettes, les mameluks de la garde, que le peuple haïssait comme s'ils étaient de vrais musulmans; telles autres où les femmes espagnoles, non moins acharnées à l'émeute, à l'embuscade, à la bataille que leurs maris, que leurs frères et leurs amants, nous jettent en pleine histoire, en pleine mêlée contemporaine. Nos soldats, rébarbatifs, terrifiants, exaspérés, y jouent, hélas ! et trop souvent, un rôle que le graveur ensanglante en ennemi haineux. Mais aussi, bien souvent, Goya sait s'abstraire de la réalité des malheurs du jour ; l'observateur se fait poète et philosophe douloureux : plus de Français, plus d'Espagnols, mais des hommes en proie à la folie sanguinaire qui les heurte en combats fratricides ; des soldats, sans doute,

et des paysans qui se battent avec fureur, mais aussi tout le cortège, toute la suite sauvage de la bataille, l'incendie, le vol et le viol, le massacre, la maladie, la famine, l'envers hideux de l'épopée glorieuse, poème de souffrances, de deuils, de sang, de larmes, mais aussi, par éclairs, de raison et de pitié.

Comme la haine, aveugle d'ordinaire, mais parfois aussi clairvoyante et prophétesse, a des visions d'avenir, les *Désastres* de Goya exagèrent les faits présents qu'il exècre, dont il a honte pour l'humanité ; mais son rêve d'il y a cent ans est devenu réalité ; il a tout prévu des crimes que devaient commettre les barbares au nom de la civilisation, sauf un seul : on ne voit flamber à l'horizon de ses assassinats et de ses pillages aucun incendie sacrilège de cathédrale. Étudions, sans que le choix s'en impose, quelques planches typiques.

Voici un héros populaire ; debout sur un fouillis de corps abattus, brandissant à bout de bras une hache massive, il cogne, comme il fendrait des souches dures, tandis qu'un fantassin français, impuissant malgré son grand sabre, roulant des yeux épouvantés dans sa face à grosses moustaches, fait de la main un geste piteux de parade ou de prière. A gauche, en arrière-plan, un second guerillero chevauche un autre grenadier tombé à quatre pattes et brandit sur lui un poignard fatal. Attitudes, mouvements et types, tout est trivial, criant de trivialité basse ; mais l'homme à la cognée, débraillé, les manches de sa chemise relevées et tordues aux coudes, les bas aux talons, hurlant sa rage à pleine gueule, dresse une silhouette violente et juste, qu'on n'oublie plus.

Voici maintenant les héroïnes : *Les femmes inspirent le courage*, dit la légende de la planche 4, où deux femmes luttent désespérément contre deux soldats. *Et elles sont des bêtes sauvages*, ajoute la légende de la planche 5, une des plus admirables. Quatre femmes sont aux prises avec une patrouille et l'attaquent avec rage ; l'une d'elles est tombée, tenant encore son poignard, et, rendue par sa blessure à la faiblesse de son sexe, lève au ciel un visage de souffrance. Mais une autre, comme un homme, manie l'épée contre un ennemi ; une autre, en arrière, bras et seins nus, cambrée en un rude effort, soulève et brandit un lourd pavé ; tandis qu'au premier plan, en plein jour, la quatrième, une jeune femme, une jeune mère, se détache, aussi farouche, aussi grande que l'homme à la cognée.

Pour défendre son foyer et son nourrisson qu'elle a traîné dans la rue dangereuse et qu'elle porte épouvanté sur sa hanche, elle s'est saisie d'une lance, et l'enfonce mortellement dans le flanc d'un grenadier qui tombe à la renverse, soutenant à peine son sabre inutile, tandis qu'un grand soldat fait feu à brûle-pourpoint sur la vaillante. Aux pieds du groupe, des corps gisent pêle-mêle, et des visages de blessés et de mourants hurlent dans la confusion. Le drame, court et sobre, a beaucoup de grandeur; la mère, une pauvresse à peine vêtue, qui jette son torse en avant dans un élan de fureur, la mère avec son visage hardi, au menton volontaire, aux yeux chargés de haine, impassible et désespérée, narguant le canon du fusil braqué qui la touche, l'enfant nu, pauvre innocent sur qui le sang maternel va jaillir, images douloureuses et magnifiques.

Après les exploits, les hontes et les crimes. Deux ignobles détrousseurs de cadavres, font leur profit, *se aprovechan* des dépouilles de leurs victimes; ils tirent de tous leurs bras sur les hardes misérables qui s'accrochent aux pieds ou à la tête des morts; les corps nus se traînent sur le sol, secoués et lamentables; les rapaces s'efforcent brutalement, sans pitié ni pudeur, à leur besogne de vampires. Au premier plan, à plat ventre, bras et jambes en croix, vue dans un raccourci superbe, une autre proie attend son tour. Cette eau forte, l'une des plus atroces, est aussi l'une des plus belles; la fermeté du dessin, la distribution hardie des lumières souligne l'horrible franchise du sujet.

Mais il y a plus tragique encore : *Populacho*, vile populace, est une scène atroce; un cadavre décapité qu'une foule hurlante pique et frappe en le traînant au bout d'une corde, comme le train d'*arrastro* tire au *corral* de la Plaza les chevaux éventrés à coups de cornes et le taureau tué. Des assistants, dont un prêtre, regardent, impassibles et consentants. La critique a cru pouvoir préciser l'épisode. « La victime, dit M. Mélida, est peut-être le marquis de Perales, qui fut *arrastrado* par le peuple de Madrid, sous l'accusation d'avoir fait charger de sable les cartouches à l'approche de Napoléon. Ce qui peut confirmer l'hypothèse, c'est la femme qui frappe le cadavre; elle représente peut-être la fille d'un boucher, ancienne maîtresse du marquis, qui, pour venger son abandon, se fit l'instrument de sa mort. » Hélas! le fait ne fut pas unique; il y eut plus

d'un *arrastrado*, et nous préférons ne voir ici que le spectacle d'un de ces crimes épouvantables qui déshonorent les plus légitimes guerres ; Goya, flétrissant ces fureurs sacrilèges jusque chez les siens, est pour cette fois témoin impartial autant que fidèle.

Enfin sa haute pensée se dégage des contingences, dans la plus épouvantable, mais aussi la plus émouvante de ses gravures, « *Grande hazaña con los muertos*, — Grands exploits sur les morts. » Des bêtes féroces se sont acharnées sur des cadavres, les ont attachés à un arbre après d'obscènes mutilations; l'un d'eux est accroché par les genoux, le corps pendant; ses deux bras coupés sont liés à côté de lui; sa tête tranchée s'empale sur une branche, trophée abominable! Passons; nos nerfs se crispent; et méditons...

Mais quelquefois, nous l'avons fait pressentir, le cœur du peintre cruel s'attendrit; c'est, dans les sombres pages, une note de pitié qui nous émeut. « *Mère infortunée!* » dit la légende, et l'on voit une malheureuse morte de faim que trois hommes emportent; sa fille la suit en pleurant. « *Charité d'une femme*, » et l'on voit une pauvre vieille secourant une famille que la guerre a réduite à la plus affreuse détresse. « *C'est pour cela que vous êtes nés!* » Et sur un monceau confus de cadavres titube, les bras ouverts, avant de tomber lui-même au charnier, un moribond dont la bouche vomit du sang!

Enfin, à la raison anxieuse de Goya se pose plus d'une fois la question angoissante : pourquoi tant de maux, pourquoi tant de sang et tant d'horreur? « *Por que?* » dit Goya, nous montrant trois soldats pendant un prisonnier à un tronc d'arbre? « *No se puede saber por que*, » dit-il encore, dessinant avec la même âpreté sauvage huit condamnés qui attendent d'être garrottés sur l'échafaud; leur tête est couverte d'un bonnet noir que marque une croix blanche, et au cou de chacun pend un sabre, une baïonnette, un poignard ou un pistolet.

La réponse, d'une ironie douloureuse, serait-elle dans la gravure que l'artiste souligne de ces mots : Parce qu'ils sont d'une autre race, *Si son de otro linaje!* Un pauvre vieux en chemise, près des siens morts ou mourants, implore en vain deux messieurs chaudement vêtus qui passent en ricanant!

Mais ce sont là les pensées d'une heure fugitive : Goya, le plus souvent, est tout à l'ardeur de son patriotisme ou de sa haine;

l'*afrancesado* rachète sa soumission coupable par des pages brûlantes, où son génie s'excite tantôt en satires, tantôt en visions du passé sombre ou de l'avenir qui s'éclaircit. N'est-ce pas le peuple espagnol à la veille de l'invasion, cet homme décharné, hirsute, couvert de mauvais haillons, qui contemple d'un regard effrayé le ciel lointain, noir, peuplé de monstres, et pour lequel il est écrit : « *Tristes pressentiments de ce qui doit survenir?* » N'est-ce pas l'Aigle impériale chassée, ce *buitre carnivoro*, ce vautour carnivore, sans queue, les ailes coupées, que poursuit une multitude d'hommes, de femmes, de prêtres, tandis qu'on voit au loin une troupe française tournant le dos? N'est-ce pas enfin l'image de l'Espagne indomptée, qui se relèvera, ce fier cheval entouré de loups hurlants qui mord et rue pour se défendre, pendant que quatre chiens en laisse, caricature cruelle des peuples neutres, regardent la lutte sans intervenir?

Ces deux dernières eaux-fortes font partie des *Caprichos* annexés, comme nous l'avons dit, aux *Désastres;* elles nous indiquent que le lien n'est peut-être pas tout à fait arbitraire. Peut-être même quelques planches ne semblent-elles *a priori* des intruses que parce qu'on les comprend mal; la plupart peuvent être nées des réflexions cruelles que la guerre inspire à l'artiste. « *Nada,* rien, » voilà le mot où se heurte sa pensée désemparée, et celui qu'écrit sur une pierre un spectre soulevant à demi la dalle de son tombeau par une nuit pleine de fantômes.

Le sujet macabre et désolant a hanté plus d'une fois, à cette époque, le maître sceptique et désabusé. Un jour, a raconté M. Matheron, l'évêque de Grenade, visitant Goya dans sa maison des champs, s'arrêta devant un tableau où l'on voyait un spectre sortant de son tombeau et traçant sur une feuille que ses yeux creux ne pouvaient lire le mot *Nada;* de nombreux fantômes de forme indécise remplissaient le fond de la toile, l'un d'eux tenant une balance aux deux plateaux renversés. L'Évêque s'exclame : « Rien! Rien! idée sublime! *Vanitas vanitatum et omnia vanitas!* » Et Goya, vieux et sourd, se faisant répéter ces paroles, de s'écrier: « Ah! pauvre Illustrissime! Comme il m'a compris! Mon spectre veut dire qu'il a fait le grand voyage, et qu'il n'a rien trouvé là-bas! »

L'anecdote peut être vraie, et juste cette interprétation du *Nada.* Mais Goya aussi, l'acharné satirique des prêtres, a pu se

laisser aller au plaisir de railler l'Évêque. Pour nous, nous croyons cette négation plus générale et plus philosophique, — il suffit de noter l'allusion à la justice impuissante, — s'imposant au vieux peintre au spectacle des folies sanguinaires des hommes.

Quand il grava les *Désastres* et les *Caprices*, tant de maux et de crimes livraient de pénibles combats à sa raison, et il répandait ses doutes et ses craintes, avec ses colères, dans des œuvres violentes et tourmentées. Qu'est-ce que « *la Vérité est morte!* » ce cadavre étendu de jeune femme couronnée de lauriers, les mains croisées sur la poitrine, près d'une Justice éplorée, sinon l'allégorie du désespoir moral le plus affreux ? Mais n'est-ce pas en revanche l'espérance invincible, cette vérité sortant du sépulcre dans un rayonnement, tandis qu'une hideuse assistance d'hommes à têtes monstrueuses grimace de rage et de menace? Ne sont-ils pas un acte de foi réconfortant, ces mots que l'artiste traça sous l'image, d'une main assurée : *Si resucitara!* Elle ressuscitera !

Cette planche est la dernière du recueil. Il en est une autre qui la complète, qui l'affirme et qui l'éclaire ; peut-être fut-elle détachée des *Désastres* et confisquée à la Restauration. M. Yriarte la décrit ainsi : « L'artiste représente une jeune femme symbolique, entourée de rayons, accueillant un vieil homme usé par la lutte, épuisé, courbé vers la terre, soutenant à peine son hoyau : sa barbe longue, son aspect flétri révèlent une immense lassitude, c'est le peuple de Jean Journet ; elle lui montre le ciel incandescent, inondé de lueurs, l'avenir qui s'avance, avenir à la fois splendide et doux, l'abondance, la justice, le calme, la sérénité et la force ; des fleurs et des enfants enlacés tombent du ciel et voltigent dans des irradiations symboliques. Au pied de la figure, un agneau cherche un refuge, un enfant au berceau s'abrite dans les plis de sa robe. » Et le critique ajoute ce commentaire, qui voudrait sans doute quelques réserves : « C'est l'idée de Fourier, celle de Saint-Simon, la théorie de Jean Reynaud, l'Icarie heureuse, Proud'hon, Cabet, tous les utopistes honnêtes que préoccupe l'amour de l'humanité et tous les réformateurs à l'état embryonnaire pressentis à la fin du XVIIIe siècle en Espagne, par un peintre isolé dans une société ignorante et fanatique. »

Ainsi le grand artiste qui, avec une si puissante et si tra-

gique éloquence, évoque l'héroïsme national et les visions hideuses de la guerre, dont le cœur tantôt s'enflamme de pitié, tantôt s'abîme dans la désespérance, s'apaise enfin dans un doux songe de juste avenir et de béatitude; le drame atroce dont il nous a donné l'image d'épouvante, s'achève pour lui en rêve humanitaire. C'est la réaction d'une grande âme passionnée et généreuse sous le coup de l'horreur. Mais l'horreur, néanmoins, persiste, et désormais le hante et l'affole. Seul avec lui-même, il cède à la hantise, et les peintures dont il attriste sa maison des champs, traduisent le délire de ses hallucinations.

Hallucinations, fantômes! mais hallucinations, fantômes de génie, condamnés sans rémission à périr, sans le geste sauveur du baron d'Erlanger qui les acheta et les donna au Prado après l'exposition de 1878.

A cette effarante décoration aboutissent, comme à un terme fatal, les *Désastres de la guerre*, en même temps que les satires des *Caprices* et des *Proverbes* et les mille sorcelleries des dessins de Goya. L'examen rapide s'en impose donc ici; nous n'avons le droit ni de les oublier ni de les accabler, sans plus, comme on a coutume, sous le terme de folies. Ne sont-ce pas plutôt des monstres qu'enfanta sa raison déconcertée? La clef de ces songes peut être perdue; mais ils restent, dans leur émouvante étrangeté, moins pour sa gloire, si l'on veut, que pour la connaissance et la compréhension de son génie exaspéré, et pour cela au moins méritent qu'on s'y arrête sans mépris.

On en connait la genèse : Goya rallié au roi intrus, mais l'âme déchirée par les maux de la guerre, mécontent de lui-même et d'autrui, sentant peut-être plus vivement les progrès de sa surdité cruelle, aigri et vieilli, se renferma dans sa maison de campagne, sa *quinta* de San Isidro, et s'entoura de ces tableaux où se reflétaient ses noires méditations, où s'épanchaient en toiles sombres ses tristesses et ses mélancolies. Rien ici qui rappelle le métier qui fait vivre, la commande, l'intrusion du client, avec ses goûts et ses exigences; l'artiste travaille comme il veut, quand il veut, libre, sans frein, sans contrôle, à l'abri des jugements et de la critique, et c'est là, pour ce fier, pour cet indépendant, la condition idéale; il peut se donner tout à l'inspiration qui est vraiment la sienne, rien que la sienne.

L'œuvre fantastique défie trop souvent l'analyse. Parfois l'idée est simple et nette ; seuls les tons de la palette, volontairement chargée et triste, la fougue de la peinture rapide et largement brossée, disent l'esprit tourmenté de l'auteur. Mais cette fougue même et cette hâte, elles sont un trait, et des meilleurs, du génie de Goya. Ainsi la Mañola vêtue d'une jupe noire, les épaules et le sein à peine voilés d'une légère dentelle, la tête entière enveloppée de la mantille, qui s'accoude sur un tertre, est une image de parfaite observation, une œuvre d'excellent impressionnisme ; la facture en est d'une audacieuse virtuosité, et dans la toile, qu'assombrit une patine triste, la chair du buste et du visage, zébrée de larges touches rouges, se colore de vie chaude.

De même, dans un paysage lugubre, les deux montagnards qui s'assomment à grands coups de matraques, silhouettent vigoureusement leurs corps mouvementés et leurs visages sanglants sur les nuages lourds d'un soir d'orage. Goya les a peints pour la joie de son âme batailleuse et sa passion des gestes forts pris à même la nature, pour satisfaire une fois de plus son regard de coloriste. Mais il cherche l'effet dans des colorations nouvelles, et les rouges, les bleus, les verts ne sont que des tons accidentels et accessoires dans une grande harmonie brune.

Nous entrons maintenant dans l'incompréhensible. Que signifie cette composition étrange, où devant un grand rocher bleu couronné d'une ville à château fort vont passer dans un tourbillon deux figures aériennes, tandis qu'au-dessous d'eux, sur la terre, défile une troupe de cavaliers, et qu'à l'angle de droite, on ne sait pourquoi, on voit la tête et le dos de deux soldats déchargeant leurs fusils? Que peut bien vouloir dire cette allégorie bizarre? Qui sont ces deux êtres empaquetés dans leurs draperies rouges ou grises, tout le corps ramassé, serrés l'un contre l'autre, lancés dans l'espace comme un boulet? Que crie la bouche du premier, largement ouverte dans sa face vulgaire? Que dit le geste de son doigt montrant la ville?... Sachons nous arrêter devant le mystère, contents de goûter, avec la fantaisie, la large facture et le puissant coloris.

Pourtant, ici encore, Goya paraît tâtonner un peu à la recherche d'une formule nouvelle, jusqu'à ce que son génie sombre se déchaîne tout entier. Une série de petits tableaux et

quatre grands forment le plus prodigieux ensemble où jamais aient pris forme des cauchemars de nuits tumultueuses.

Qu'importent les sujets, et y a-t-il même des sujets? Dans le noir passent ou grouillent des êtres qui sont des hommes et des femmes, sans doute, mais assurément ce que la nature et l'imagination débridée enfantent de plus laid et de plus monstrueux. Brigands, mendiants, estropiés, vieilles horribles, entremetteuses, sorcières, le grotesque superposé à l'ignoble, voilà qui exigerait à le décrire l'argot le plus truculent de la Cour des miracles. Mais la plume la mieux trempée d'encre populacière ne pourrait suivre en ses délires le pinceau emporté de Goya. Les corps déjetés et difformes grouillent sous les haillons; les faces aux bouches édentées, tordues, et ricanantes, aux nez terrifiants, aux yeux d'épouvante, trouent l'ombre formidable; on dirait de démons ou de damnés échappés d'un cercle infernal que n'a pas prévu le génie de Dante lui-même.

Qu'on en juge par cette vaste toile que les catalogues appellent *les Parques*. A première vue, en effet, on dirait les Parques, ces hideuses vieilles accroupies sur une dune de sable, dont l'une élève des ciseaux dans sa main gauche; mais elles sont quatre. L'une tient et regarde une petite figurine, tandis qu'une autre braque une loupe sur un spectacle invisible pour nous; il y a là quelque pensée de philosophie ou de satire qui nous échappe.

Qu'on en juge encore par ce grand sabbat de sorcières, toutes mégères hideuses dont les masques grimacent et ricanent dans la nuit criminelle, en cercle autour d'un grand fantôme noir, à tête de bouc haut encorné, qui pérore. Çà et là, dans les ténèbres, des points brillent : ce sont des prunelles où s'allume un court éclair de vice ou de folie. Cauchemar, hallucination, hantise, voilà les seuls mots qui s'offrent, encore et toujours, pour juger ces prodigieuses débauches d'horreur; mais enfin, quelle fougue, quelle puissance, quelle audace, quelle outrancière fantaisie! Quel emportement d'un pinceau chargé de couleur infernale!

Enfin, laissant une soi-disante Judith, qui pourrait être une Salomé, qui n'est sans doute ni l'une ni l'autre, arrêtons-nous à ce monstre où la critique a reconnu Saturne. Ce n'est pas le plus grand tableau de la *Quinta;* mais c'est le plus puissant peut-être, vraiment beau dans son horreur sanglante.

Goya a-t-il voulu vraiment représenter le Dieu terrible de la Fable dévorant un de ses fils? Il ne semble pas que le maître ait jamais songé à l'antiquité, à son histoire, à son art, à sa mythologie. Et si, pour une fois, il a voulu évoquer quelque figure de ce vieux monde, on comprend bien que la vieille divinité barbare l'ait attiré de préférence; mais il faut avouer que si le sujet est antique, l'inspiration du peintre ne l'est pas. Qui ne sait que le génie grec gardait jusque dans les conceptions les plus tragiques et les plus sanglantes de sa religion et de son histoire héroïque, une sérénité majestueuse? Le vieux Saturne des poètes, le Temps, dévoreur d'hommes, reste dieu, dieu puissant et calme, en son horrible festin, et c'est le visage apaisé, le cœur tranquille qu'il reçoit ses enfants dans son vaste sein. Le Saturne de Goya n'est qu'un cannibale géant, vieilli dans l'orgie homicide; il ne mange pas, il déchire et engloutit, grimaçant, les yeux exorbités, fou et sadique, et bien plutôt que le dieu du mythe, nous y reconnaissons la vision nocturne d'un génie exaspéré au service d'un cerveau maladif. Quoi qu'il en soit, rarement la facture s'accorda si pleinement à l'idée; jamais de l'ombre noire ne saillirent avec tant de force l'horreur et l'effroi. Au delà de ce chef-d'œuvre atroce Goya ne devait plus, ne pouvait plus aller.

* * *

Quittons Goya sur cette image sanglante, où se cache peut-être un effrayant symbolisme. Aussi bien nous expliquons-nous maintenant qu'il ait été le peintre exaspéré de la guerre, cet homme à la sensibilité aiguë, à la pensée effervescente, qui passa avec la même fougue de passion du monde au demi-monde et au bas-monde, des folles amours à la tendresse conjugale, des scènes pittoresques et gaies, des portraits élégants et clairs aux scènes lugubres d'inquisition, d'exorcisme ou de folie, de la piété légère à la foi mystique, de la satire, de la caricature et du gros rire des *Caprices* aux désespoirs tragiques des *Désastres*, des platitudes de l'*afrancesado* aux révoltes patriotiques, au cri sublime du *Tres de Mayo*, dont l'âme enfin, exaltée et tourmentée aux spectacles des maux et des crimes des hommes, jeta tout le délire de ses songes monstrueux aux murs de sa maison solitaire.

PIERRE PARIS.

LA LEÇON DU MARK

I

Le monde moderne a connu, à plusieurs reprises et chez différents peuples, les maux du papier-monnaie. On peut même dire qu'il n'est guère de nation qui ait échappé à ce danger et qui, à un moment donné de son histoire, n'ait traversé cette épreuve. Il est un continent, celui de l'Amérique du Sud, dont la plupart des Républiques ne semblent pas pouvoir s'en dégager. Mais jamais encore l'inflation n'avait pris les proportions qu'elle vient d'atteindre dans deux empires européens, la Russie et l'Allemagne; jamais les conséquences de ce régime n'étaient apparues avec la netteté tragique qu'elles y revêtent en d'innombrables répercussions.

Et d'abord, qu'est-ce que l'inflation? Que signifie ce mot, que nous entendons répéter chaque jour dans les discussions politiques et économiques? C'est la création de signes monétaires, dont l'État se sert pour effectuer ses dépenses et qu'il fabrique ou fait fabriquer arbitrairement, en dehors des règles qui, en temps normal, président à l'émission des billets. Ceux-ci n'ont de valeur certaine que lorsqu'ils sont garantis par des biens réels : ils ne sont autre chose qu'une promesse de payer, un bon de monnaie; ils ne sont acceptés par le public que parce qu'ils sont en principe échangeables contre de la monnaie véritable, c'est-à-dire des espèces d'or ou d'argent. Qu'étaient-ce que les 6 milliards de billets de banque qui circulaient en France en 1913? la représentation de 4 milliards de numéraire qui reposaient dans les caves de l'établissement émetteur et de 2 milliards d'effets de commerce qui se trouvaient dans le

portefeuille du même établissement. Ces effets étaient payables eux-mêmes en monnaie, au fur et à mesure de leur échéance, de sorte qu'à tout moment on pouvait considérer que les billets étaient garantis par un actif égal à l'engagement qu'affirmait la signature dont ils sont revêtus. Quelle était, à la même époque, la situation en Allemagne ? Il y circulait 2600 milliards de marks de billets de la Banque impériale, qui possédait une encaisse métallique de 1 060 millions et 1 500 millions d'effets de commerce escomptés par elle. Sa situation était donc comparable à celle de la Banque de France. Aussi les deux instituts jouissaient-ils du même crédit dans le monde ; les promesses de payer (*promissory notes*, selon l'expression anglaise si caractéristique) émanées d'eux inspiraient la même confiance à leurs nationaux et aux étrangers. Des lois limitaient le chiffre des promesses qu'il était loisible à chacune des banques de créer : à Berlin, le maximum était le triple de l'encaisse métallique; à Paris, des actes législatifs successifs avaient porté à 6 800 millions de francs l'émission autorisée.

Nous ne retracerons pas dans le détail l'histoire de la chute invraisemblable du billet allemand coté au millionième du pair : il suffit d'en rappeler les principales étapes. Le mark, qui valait avant la guerre 1 fr. 23 centimes de notre monnaie, était encore coté aux environs de 70 centimes au moment de l'armistice, en novembre 1918. A cette date, la circulation de la Reichsbank se tenait aux environs de 20 milliards de marks. C'est alors que beaucoup d'étrangers, confiants dans la signature du Reich, spéculèrent à la hausse et achetèrent des billets allemands par milliards; à mesure que la baisse s'accentuait, les Anglais, les Américains, les Hollandais, les Espagnols augmentaient leurs achats ; ce ne fut que lorsqu'ils virent la cote descendre à quelques centimes qu'ils comprirent leur erreur. Le mal était irrémédiable. Les quantités lancées dans la circulation croissaient avec la vitesse d'un corps qui tombe. Les demandes de billets provenaient de sources diverses : en premier lieu, des industriels et des banquiers allemands, qui ne tardèrent pas à comprendre le bénéfice énorme qu'ils pouvaient réaliser en échangeant, contre d'excellentes monnaies étrangères, telles que la livre sterling ou le dollar, des chiffons de papier auxquels des spéculateurs hypnotisés par le souvenir d'une époque où les finances allemandes étaient bien

gérées, étaient assez naïfs pour accorder une valeur. Les milliards de monnaies étrangères qui sont ainsi passés dans le patrimoine des magnats de la finance et surtout de l'industrie allemande sont impossibles à dénombrer : ils dépassent certainement tout ce que l'on croyait d'abord.

Le client le plus important des presses à assignats a été l'État allemand, qui s'est lancé dans des dépenses faites au mépris des droits de ses créanciers, dans le dessein de porter l'outillage du pays à son plus haut point de rendement : il a construit des canaux, des chemins de fer, il a subventionné directement les constructions navales, indirectement le commerce et l'industrie, en maintenant, pour les transports par voies ferrées, des tarifs extraordinairement bas, qui mettaient en déficit des réseaux largement rémunérateurs avant la guerre. Il a poursuivi, en pleine paix, la politique, dite du pain, en vertu de laquelle le Gouvernement achetait des quantités de céréales et les revendait à perte à la population. En dernier lieu, il a payé aux ouvriers de la Ruhr le salaire du travail qu'ils n'exécutaient plus. Cette suprême tentative de résistance, prolongée pendant huit mois, a définitivement brisé un instrument, qui était condamné depuis que le Reich avait commencé à en abuser dans les proportions extravagantes que nous avons rappelées. Essayer de soutenir des millions d'hommes qui, par ordre du pouvoir, ne produisaient plus rien, et leur donner comme moyen d'existence des morceaux de papier qui chaque jour perdaient un peu plus de l'infinitésimale fraction de valeur qu'ils avaient conservée, était une entreprise dont l'issue ne pouvait faire de doute.

Mettons sous les yeux de nos lecteurs quelques-uns des effets produits par cette chute du mark. Les salariés à tous les degrés, fonctionnaires ou employés de l'industrie privée, réclament chaque jour des augmentations. En voici un exemple entre mille, pris au hasard. Le personnel des banques est en discussion aiguë avec les directeurs pour obtenir des relèvements de salaires. Le travail a dû être réduit parce qu'il faut à tout prix comprimer les frais généraux. Les ordres de bourse ne s'exécutent plus. Les bureaux sont fermés, non seulement le samedi, mais le mardi. Il n'est plus donné suite aux transactions inférieures à 200 millions. Les paiements, virements, bonifications, remises de chèques ou d'effets ne dépassant pas ce montant sont

suspendus. Il est inutile d'insister sur les inconvénients qui résultent pour la clientèle d'un pareil état de choses.

Le désordre est à son comble sur les marchés financiers. On sait quel rôle les valeurs mobilières jouent dans le monde moderne, quelle part elles représentent dans la fortune de chacun, et particulièrement dans les modestes patrimoines des épargnants. Il n'est pas de marchandises dont le prix soit plus directement influencé par les fluctuations de la monnaie, que les rentes, les obligations, les actions. Ces dernières en particulier subissent d'une façon immédiate les contre-coups des mouvements du billet déprécié. Le premier effet de la dépréciation est de faire monter les valeurs, ce dont les porteurs sont d'abord tentés de se réjouir. Mais cette hausse, qui, loin d'être due à une amélioration de la situation des entreprises, l'est uniquement à l'abaissement du pouvoir d'achat de l'instrument monétaire, ne constitue en aucune façon un enrichissement pour le porteur. Celui-ci ne tarde pas à s'apercevoir que des dividendes, même augmentés en apparence, ne lui fournissent pas de ressources supérieures à celles qu'il tirait auparavant de ce chef, que, dans la plupart des cas, au contraire, ces dividendes ne croissent pas en proportion de la diminution de valeur de la monnaie. Dès lors, c'est un appauvrissement qu'entraîne pour lui cette hausse, que les Allemands ont baptisée de l'épithète de catastrophique. Il n'est pas d'autres marchés au monde qui aient présenté le spectacle invraisemblable d'actions passant d'une cote de 1 000 marks en 1913, à celle de 100 000 000 et davantage en 1923.

Les salaires montent sans répit. Le 31 août 1923, la paye hebdomadaire d'un ouvrier mineur a été fixée dans la Ruhr à 9 millions et dans les lignites de l'Allemagne centrale à 6 millions et demi de marks. Ces élévations formidables et soudaines ébranlent dans leurs fondements les entreprises les plus solides. Pour se défendre, elles prennent des mesures de plus en plus draconiennes vis à vis de leurs acheteurs : dès que ceux-ci tardent à effectuer le paiement de leurs commandes, les prix sont majorés dans une proportion destinée à contrebalancer l'avilissement de la monnaie. Chacun cherche à se soustraire au risque intolérable des variations sans limites, ou tout au moins à se faire payer des primes d'assurance telles que le risque soit couvert. C'est ainsi que le syndicat des houillères a décidé, au

commencement de septembre 1923, non seulement d'exiger le paiement du charbon en or, mais encore de majorer le prix dans le cas où le paiement ne serait pas immédiat.

De toutes les marchandises, la plus demandée est la monnaie étrangère à laquelle, par une sorte d'ironie du sort et de juste châtiment de leur mauvaise foi, les Allemands s'attachent désespérément, comme le naufragé à une planche de salut. En une séance de quelques heures, le 4 septembre 1923, le prix de la livre sterling a passé de 60 à 80, puis 100 millions de marks. La Rhénanie, spécialement les maisons de Cologne, achetaient toutes les devises étrangères que les Allemands appellent « nobles, » c'est-à-dire celles des pays dont la monnaie a conservé sa valeur entière ou presque entière par rapport à l'or; les demandes ne proviennent d'ailleurs pas seulement de l'Allemagne occupée, mais aussi du restant de son territoire. Les particuliers, comme les sociétés, ont pris l'habitude, dès qu'ils ont des marks disponibles, de les transformer en valeurs étrangères, ce qui a naturellement pour effet d'accélérer la dépréciation de la monnaie indigène. Jamais la hausse des devises n'avait atteint la proportion qu'elle a prise dans ces premières journées de septembre 1923. L'Allemagne occidentale semble s'être tout entière précipitée sur le maigre réservoir de changes qui existait à Berlin. Une seule maison de Cologne a réclamé 300 000 livres sterling. La *Reichsbank* a répondu qu'elle ne prendrait pas en considération les demandes supérieures à 100 000 livres. Elle ne servit d'ailleurs que jusqu'à concurrence d'un demi pour cent les demandes de 10 000 à 100 000 livres, et de 5 pour 100 les demandes moindres. « Nous sommes à la veille, en ce qui concerne les devises, écrivait un journal allemand, d'un état de siège dans toute sa rigueur. »

De semblables mesures achèvent de ruiner le marché des changes, qui ne mérite même plus ce nom. « Un marché n'existe, écrivait ces jours-ci un journaliste berlinois, qu'à la condition qu'il y ait offre et demande, émanant de milieux divers. Maintenant, sur le marché officiel, nous sommes en présence de demandes nombreuses, alors qu'il n'y a personne du côté des offres, sauf la Reichsbank, qui n'agit qu'avec la plus extrême parcimonie. » Le même écrivain attirait l'attention sur ce fait que la multiplication du papier donne chaque jour aux acheteurs des forces nouvelles et accélère la hausse des devises étrangères.

II

Le résultat inévitable de cet anéantissement de l'ancien mark, qui n'est plus qu'une ombre de monnaie, est la recherche d'autres étalons de la valeur. C'est ainsi qu'est apparue l'impossibilité de maintenir des tarifs de chemins de fer exprimés d'une façon absolue en monnaie de papier. Malgré un déficit croissant, l'administration allemande persistait à n'augmenter les tarifs que dans une proportion inférieure à la chute de la valeur effective du mark. Mais, au mois d'août 1923, elle a dû reconnaître qu'elle ne pouvait continuer dans cette voie; elle a substitué à la tarification directe en monnaie un système par lequel elle espère obtenir une rémunération lui assurant la fixité de la valeur (*werthbeständig*).

Elle exige désormais le versement du prix du transport au moment même de l'envoi. Pour permettre aux expéditeurs de le faire, on fonde un établissement, la Banque de crédit des transports (*Verkehrskreditbank*), qui paiera immédiatement et d'avance aux chemins de fer les montants dus à ceux-ci. On élève de 900 pour cent les tarifs de voyageurs, de 2000 pour cent ceux des marchandises et du bétail. Le nouveau système est ce que les Allemands appellent un système à clef (*Schlüsseltarifsystem*).

D'une façon générale, les dénivellements sont hors de proportion avec ceux qui se sont produits dans les pays dont la monnaie est restée saine et dont l'amplitude, en dépit de la guerre, est bien modeste, si on la compare à celle dont l'Allemagne nous donne le spectacle. Dans le seul grand pays qui ait conservé l'étalon d'or intégral, les États-Unis d'Amérique, la hausse des prix en dix ans, de 1913 à 1923, a été d'un peu plus de la moitié, 53 pour cent. En Allemagne, le niveau des prix de gros s'est élevé en huit jours, du 4 au 11 septembre 1923, de 286 pour cent; le nombre indice a passé de 2 981 582 à 11 513 231. Et encore cette ascension vertigineuse a-t-elle été moins rapide que celle du dollar qui, dans la même période, a monté de 409 pour cent, soit de 13 à 66 millions de marks. Les marchandises importées ont pris un galop plus allongé encore, et renchéri de 441 pour cent, avec un nombre indice de 20 779 953. Les marchandises produites à l'intérieur se sont contentées

d'une hausse de 244 pour cent et ont atteint l'indice 9 659 886.

Les combinaisons les plus inattendues se font jour. Voici une banque qui constitue son capital en métal. La « Société de banque à valeur fixe pour le Sud de l'Allemagne » se crée à Stuttgart avec un capital de 400 kilogrammes d'or fin. Elle émet des obligations dont les intérêts sont calculés sur la base d'un gramme de métal jaune équivalant à 2,79 marks or ou 66 cents des États-Unis. Ailleurs, les obligations, au lieu d'être émises en or, le sont dans une marchandise déterminée. La ville de Marburg emprunte sous forme de certificats de bois; celle de Berlin émet un emprunt libellé en céréales, imitant en cela le Gouvernement des Soviets russes; ceux-ci en effet, dès 1922, avaient créé des obligations correspondant à 10 millions de pouds de blé, et, en 1923, ils en créèrent pour 30 millions de pouds, soit 500 000 tonnes de blé. Ailleurs, nous voyons des emprunts potasse, charbon, chanvre : l'obligation de 100 kilogrammes de sels de potasse rapporte un intérêt annuel de 5 kilogrammes de cette marchandise, payable à l'échéance au cours alors pratiqué sur la potasse : ce cours pouvant différer de celui qui était coté lors de l'émission du titre, les fluctuations de ce dernier seront déterminées par celles de la denrée qui lui sert de base, plus que par les variations de crédit de l'emprunteur, comme cela est le cas dans un régime monétaire normal. De tous les côtés, emprunteurs et prêteurs éprouvent l'impérieux besoin de se dégager du mark, qui n'est plus qu'un mot, un souvenir de ce qui fut et ne reviendra plus, et d'asseoir leurs transactions sur une base solide, soit le métal, soit des marchandises de grande consommation : celles-ci ne présentent pas tous les avantages des métaux précieux, mais du moins incarnent une valeur et ne sont pas exposées à une dépréciation totale comme le billet inconvertible.

Une loi allemande a autorisé la constitution d'hypothèques, pour lesquelles la somme à payer consistera en une quantité déterminée de seigle, de blé, de métal fin, de charbon, de potasse, d'autres marchandises, ou de prestations. C'est la substitution, pour le Crédit foncier, des comptes en nature aux comptes en monnaies.

Des difficultés inextricables naissent même pour l'exécution de mesures antérieures, sur lesquelles on est obligé de revenir.

Un emprunt forcé avait été récemment décrété, et le taux de souscription fixé. Chaque jour diminuant la valeur des sommes précédemment déterminées, il en résultait que les souscripteurs du lendemain étaient favorisés par rapport à ceux de la veille, puisqu'ils obtenaient le même titre à des conditions plus avantageuses. Il a fallu suspendre la souscription à l'emprunt, dont le produit n'a d'ailleurs même pas suffi à équilibrer la situation budgétaire pendant la dernière décade d'août. En dépit de ses recettes, la dette du Reich a vingtuplé au cours du mois; elle dépassait au début de septembre 1 000 billions de marks; le 20 du même mois elle était de 1 571 billions.

Le désarroi est à son comble. En un style hyperbolique, le *Journal de Francfort* le décrit ainsi : « Comme fouettés par des esprits invisibles, les coursiers solaires du temps emportent au galop le char flottant de nos destinées. Il ne nous reste qu'à tenir courageusement les rênes, en nous efforçant d'écarter les roues des précipices dont la voie est semée. Qui sait où nous allons? Qui se souvient du point de départ? »

Le nouveau Gouvernement semble comprendre la nécessité de s'arrêter dans la voie que les précédents cabinets avaient suivie. Dans la réunion des comités économique et financier du Conseil économique du Reich, le ministre des Finances Hilferding a déclaré qu'il faut en finir avec l'inflation. « Il est nécessaire, a-t-il ajouté, de faire comprendre au peuple qu'il n'y a pas d'impôt pire que celui qui résulte de cette inflation. C'est agir dans l'intérêt des citoyens que d'augmenter les autres impôts. Quelque dure que cette solution paraisse, elle est un bienfait, si on la compare au maintien en activité de la machine meurtrière qui s'appelle la presse à billets. Il faut enfoncer cette idée dans le cerveau de chacun, convaincre les contribuables que le véritable mal est l'inflation et qu'en dehors des mesures prises pour l'arrêter, il n'y a point de salut. Tous les milieux économiques et industriels doivent unir leurs efforts pour persuader la masse que c'est la seule façon de sortir de l'état actuel, auquel des combinaisons techniques ou des remèdes plus ou moins ingénieux ne peuvent rien changer. Une gestion financière honnête peut seule conduire au but. »

Le problème économique apparaît comme étant avant tout monétaire : la chute du mark, s'il n'est pas remplacé prompte-

ment par une monnaie qui inspire confiance, peut signifier la faim pour des millions d'habitants des villes.

Une dépêche de Berlin du 10 septembre nous apprend que le Conseil des ministres a résolu à l'unanimité de chercher le remède dans la création d'une banque qui émettrait des billets remboursables en or. Cet établissement agirait en pleine indépendance vis à vis du Trésor et de la Reichsbank actuelle. Voilà donc la conclusion à laquelle arrivent les Allemands. Après avoir, depuis deux ans, prétendu équilibrer leur budget au moyen de la presse à assignats, ils n'ont pas trouvé d'autre solution que le retour pur et simple aux principes éprouvés par une expérience séculaire, à l'organisation monétaire classique par les soins d'une banque autonome. Ils ont raison : mais cette réforme ne suffira que si elle est précédée de la remise en ordre des finances de l'État. Ce sont les besoins invraisemblables du Trésor, les dépenses injustifiées en contradiction avec les traités signés, qui ont réduit la monnaie à l'état où elle se trouve par suite des émissions extravagantes de billets.

III

Les résultats auxquels aboutit le système de Law sous la Régence au début, et ceux qu'amenèrent les assignats de la première République à la fin du XVIII[e] siècle, paraissaient jusqu'ici une démonstration suffisante de l'inévitable dénouement auquel aboutissent les tentatives de règlement économique par la planche à assignats. A ceux qui auraient oublié ces enseignements, l'Allemagne s'est chargée de fournir une leçon qui dépasse en vigueur et en netteté tout ce que le monde a connu jusqu'ici de plus éloquent en cette matière. Nous avons vu se dérouler toutes les conséquences que la théorie et l'expérience annonçaient comme fatales. C'est une régression complète, dont l'allure, lente d'abord, s'est accélérée peu à peu et n'a pas tardé à devenir vertigineuse; c'est la destruction successive des conquêtes de la civilisation, la suppression de l'organe essentiel des échanges modernes, la monnaie, qui a été la plus remarquable conquête du progrès économique, c'est le retour au système barbare et primitif du troc.

Qu'est-ce, en effet, que toutes ces créations de valeurs expri-

mées en unités de marchandises ou de travail, sinon l'effort éperdu d'hommes qui, sentant le sol se dérober sous leurs pas, cherchent à trouver un plancher solide sur lequel ils puissent faire reposer leur vie économique? Le recours aux évaluations en blé, en matériaux, en heures de travail, n'est pas autre chose que la proclamation de la déchéance du signe monétaire, du mark qui s'imprime par trillions et quatrillions, et dont la notion, de plus en plus imprécise, se dissipe comme une fumée légère au souffle du vent. Nous approchons du jour où les dirigeants de la politique allemande vont se rendre compte de la nécessité impérieuse de s'arrêter dans la voie de la multiplication d'un billet qui ne vaut plus rien. Ils sentent qu'il faut autre chose que du papier et de l'encre à imprimer pour restaurer l'ordre. Ils cherchent à emprunter de l'or, à mettre la main sur les avoirs des magnats de l'industrie et du commerce à l'étranger. Les agriculteurs et les manufacturiers refusant de livrer leurs produits contre un signe sans valeur, la faillite monétaire menace de bouleverser toute la vie nationale.

Il faut bien comprendre à la fois la grandeur et la limitation du problème. Le désordre de la circulation n'affecte pas, en lui-même, la richesse du pays : les terres donnent des récoltes, les usines fournissent les objets que réclament les consommateurs, les navires sont là, à la disposition des exportateurs et des importateurs, pour transporter les marchandises qu'ils ont vendues ou achetées. Pendant les sept premiers mois de 1923, les Allemands ont trouvé le moyen d'acquérir des matières premières et des objets fabriqués aux États-Unis pour 170 millions de dollars. Mais les diverses classes de la population éprouvent une difficulté de plus en plus grande à entrer en relations les unes avec les autres, parce que la base d'évaluation commune à laquelle, depuis des générations, elles avaient été habituées, se dérobe, et que dès lors elles ne savent plus comment procéder aux échanges qui sont la condition même de leur existence.

IV

Est-il besoin d'insister? Un avenir prochain nous dira comment l'Allemagne sortira de l'impasse où l'entêtement et la

mauvaise foi de ses gouvernants l'ont engagée et combien de temps il lui faudra pour remonter la pente qui l'a conduite à l'abîme. Nous espérons que cette leçon dramatique ne sera pas perdue pour ceux de nos compatriotes qui seraient encore tentés de chercher un remède à nos difficultés budgétaires dans une extension de la circulation. Une fois de plus, répétons qu'il n'y a pas à songer un seul instant à demander à la Banque de France une augmentation de ses avances au Trésor. Si le malheur voulait qu'un ministre des Finances fût assez mal inspiré pour envisager une solution de ce genre, nous verrions peu à peu se produire chez nous les phénomènes qui se succèdent en Allemagne.

Réfléchissons à ce long enfantement du mécanisme monétaire qui fut le couronnement de l'œuvre de civilisation financière. Qu'il s'agisse d'immeubles ou de meubles, de services rendus ou de travaux effectués, la conception de la valeur de chaque objet se fait dans notre esprit en la figurant par une certaine quantité d'unités de compte. Tout s'évalue en monnaie; tout aboutit à la monnaie; c'est par elle que se règlent les rapports des particuliers entre eux, des particuliers et de l'État, et des États entre eux.

Plus le mécanisme est savant, plus il commande tous les rouages de notre existence, et plus le trouble apporté dans son fonctionnement est grave, plus profondes et plus désastreuses sont les conséquences. Il semble que les assises mêmes de notre société se dérobent et disparaissent les unes après les autres, à mesure que la confiance qui s'attachait au signe monétaire s'ébranle et s'évanouit. Pendant l'intervalle plus ou moins long qui s'étend entre l'état normal et l'effondrement final, nous assistons au bouleversement continu de la plupart des situations individuelles, à la ruine des finances publiques; nous voyons tout renchérir, en apparence du moins : il s'établit une lutte de vitesse entre le prix des choses et celui du travail. Personne ne veut admettre que le même effort, donné dans le même temps, ne procure pas les mêmes résultats, c'est-à-dire la possibilité de s'assurer les mêmes satisfactions des mêmes besoins. Dès lors, en présence de la hausse des denrées, des vêtements, des combustibles, de l'éclairage, des loyers, les ouvriers et les salariés de tous ordres réclament des augmentations. On les leur accorde. Les entreprises particulières ou les administrations publiques,

qui voient se gonfler leurs feuilles de paie, se retournent les unes vers leurs clients, les autres vers les contribuables, et leur demandent des prix plus forts, des impôts plus considérables. Un certain équilibre se rétablit, pour ces classes, entre les entrées et les sorties. Mais il en est une qui ne voit pas ses ressources augmenter, c'est celle des rentiers, qui n'ont pour vivre qu'un revenu fixe, provenant de capitaux antérieurement placés par eux, ou de pensions qui leur sont servies. Ceux-là sont désarmés en présence du renchérissement général et ne peuvent plus se procurer, au moyen du nombre fixe d'unités monétaires dont ils disposent, qu'une fraction de ce qu'ils achetaient antérieurement. C'est parmi eux que se font sentir les effets les plus rapides et les plus cruels de l'inflation, mère de la dépréciation de la monnaie. Mais il faut se garder de croire qu'ils sont les seules victimes. Si leurs concitoyens, qui vivent directement du fruit de leur travail, paraissent au premier abord moins atteints qu'eux, ils ne tardent pas à éprouver à leur tour les désastreux effets des maux qui menacent le corps social tout entier.

V

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des effets intérieurs de l'inflation. Si, au lieu de nous borner à considérer les rapports des membres d'une même communauté entre eux, nous examinons leurs relations avec le dehors, nous constatons des effets encore plus pernicieux. Si les nationaux font pendant quelque temps confiance au papier-monnaie qui leur permet de s'acquitter de ce qu'ils doivent à leurs créanciers et notamment au principal d'entre eux, le Trésor public, les étrangers, qui ne sont pas tenus de recevoir cette monnaie, la repoussent ou ne l'acceptent qu'à des taux leur convenant, c'est-à-dire extrêmement bas. C'est même par cette pierre de touche que s'évalue le plus sûrement le papier-monnaie indigène. Les changes, c'est-à-dire l'expression de la valeur d'une monnaie en une autre monnaie, sont le baromètre, dont les oscillations annoncent à l'observateur attentif la tempête qui menace. Les échanges internationaux deviennent de plus en plus difficiles à cause des changements incessants que subit la valeur réciproque de la monnaie indigène et de celle des pays avec lesquels il s'agit de commercer.

Les importations sont plus onéreuses à mesure que l'inflation progresse, puisque l'acquisition d'une même quantité de monnaie étrangère exige des quantités croissantes de la monnaie indigène qui va s'avilissant. Si les exportations, au début de la crise, paraissent facilitées par le phénomène inverse, c'est-à-dire par l'obtention d'une quantité de monnaie étrangère qui, transformée en monnaie indigène, procure au vendeur des sommes nominales de plus en plus fortes, celles-ci, perdant parallèlement de plus en plus de leur valeur, ne représentent en réalité que le même pouvoir d'achat.

D'ailleurs, les fluctuations incessantes qui sont le caractère dominant du papier-monnaie en période d'inflation, sont à elles seules un mal intolérable, qui ne tarde pas à paralyser le commerce, l'industrie et l'agriculture elle-même. Les travailleurs de la terre ont besoin, autant que les industriels, de savoir ce qu'ils recevront en échange de leurs produits; ils sont les premiers à marquer leur défiance vis à vis du papier, lorsque celui-ci commence à être discuté. On l'a bien vu en Russie, où les soviets ont dû prendre des mesures draconiennes pour forcer les paysans à livrer leur blé, et en Allemagne, où les villes sont menacées de famine parce que les campagnards ne se soucient plus d'y apporter leurs denrées en échange de marks dont ils n'ont que faire.

De quelque côté que nous tournions nos regards, nous constatons les maux qu'engendre l'inflation. Voilà la vérité que l'expérience allemande aurait suffi à nous confirmer, si tant de précédents historiques ne nous l'avaient enseignée depuis longtemps. Nous avons eu en France, répétons-le, la leçon de Law et celle des assignats de la première République. Que la troisième nous épargne un douloureux recommencement, qui serait d'autant plus cruel que l'organisation économique contemporaine est plus perfectionnée, que la production est plus intense, que les échanges sont plus actifs et que par conséquent les contre-coups du désordre seraient plus profondément et plus universellement ressentis. Mais heureusement ce péril n'est pas à redouter. L'opinion publique, de mieux en mieux éclairée par la leçon qui nous vient d'outre-Rhin et des bords de la Volga, ne tolérerait pas une politique qui tendrait à affaiblir la solidité du billet de la Banque de France. Le chiffre de la circulation, inférieure à 38 milliards

de francs, est en diminution d'un milliard par rapport à ce qu'il était il y a trois ans; celui de la dette de l'État vis à vis de la Banque est en diminution de 3 milliards par rapport au 15 septembre 1920 (23 600 au lieu de 26 600 millions); la convention signée en 1920 assure le remboursement graduel de cette dette, dont la disparition sera le signal du retour du franc au pair, s'il ne la précède pas.

Notre propre situation s'éclaire à la lumière de ce qui se passe chez nos alliés russes et nos ennemis allemands. Au lieu d'accroître notre circulation, nous l'avons réduite, un peu trop lentement peut-être; mais en persévérant dans la voie de la sagesse, nous sommes certains d'arriver au but. La valeur de l'étalon monétaire n'est pas d'ailleurs fonction seulement de la quantité de papier émis. Ce papier lui-même, émis par le Trésor ou pour les besoins du Trésor, par la banque chargée de ce service, est estimé à une cote plus ou moins élevée d'après d'autres éléments, notamment d'après le solde du commerce extérieur du pays. En effet, si les importations excèdent les exportations, les nationaux ont besoin d'acheter une plus grande quantité de monnaies étrangères, ce qui en fera hausser le prix exprimé en monnaie indigène : inversement, un excédent d'exportations rend le pays créditeur au dehors et provoque des offres de monnaies étrangères.

Or, quelle est notre situation à cet égard? Après avoir connu, pendant et au lendemain de la guerre, des années au cours desquelles nous importions pour 23 milliards de francs de marchandises de plus que nous n'en exportions, nous sommes revenus presque à l'égalité. En 1922, les entrées en France ont représenté une valeur de 22 milliards, les sorties 21 milliards. Pour les huit premiers mois de 1923, la différence en faveur des premières n'est que de 700 millions. Ces chiffres sont ceux de la douane. Pour nous rendre compte de la situation d'ensemble, il ne faut pas oublier les dépenses que les voyageurs étrangers font en France, les achats qu'ils y effectuent, non plus que les revenus des titres étrangers possédés par des Français. L'argent qui rentre de ces divers chefs compense les remises que nous avons à faire à nos alliés et aux neutres pour rembourser les crédits qui nous ont été ouverts pendant la guerre, ou pour payer l'intérêt des sommes que nous leur devons encore.

Il n'y a donc là aucun motif de dépréciation pour le franc. Des trois causes qui l'influencent, volume de la circulation, solde du commerce extérieur, situation budgétaire, il n'en reste qu'une seule qui puisse agir dans un sens contraire, c'est la troisième, à cause de la nécessité où nous sommes d'emprunter pour couvrir nos dépenses recouvrables en vertu des traités de paix ; mais la capitulation de l'Allemagne dans la Ruhr nous permet de penser qu'elle a compris la nécessité pour elle de tenir ses engagements et de commencer à nous payer ce qu'elle nous doit. C'est la perspective de cet événement qui a, dans la seconde quinzaine de septembre 1923, fait baisser les changes sur la place de Paris, où la livre sterling, qui avait touché un moment le cours de 83, est revenue à 74 francs.

Nous n'avons cessé, pour notre part, de prédire cette amélioration, qui nous paraît encore bien modeste par rapport à ce qu'elle sera lorsque la véritable politique financière de la France apparaîtra dans sa netteté aux yeux du monde, trop souvent mal informé à cet égard. On montrait aux jeunes Spartiates des ilotes ivres pour les encourager à la sobriété. Ne nous lassons pas de contempler les effets désastreux de l'inflation allemande. Sachons puiser dans ce spectacle les leçons qui s'en dégagent et qui nous garderont à tout jamais des séductions malsaines du papier-monnaie.

RAPHAËL-GEORGES LÉVY.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

MOORE L'AVENTUREUX

En 1882, on pouvait voir dans Fleet Street, le quartier des journaux à Londres, un magnifique jeune Montmartrois dans le costume national des peuples de la Butte : « barbiche blonde à la Capoul, pantalon à pattes d'éléphant, et chapeau si petit que ma sœur, dit M. George Moore, le prit un jour pour son chapeau de cheval. » C'est ainsi que le futur auteur d'*Esther Waters*, après dix années de Paris, s'apprêtait à conquérir à Londres la gloire littéraire et à y révéler le roman naturaliste. Il apportait de chez nous le nouvel Évangile et se disposait à convertir les Saxons et les Angles. Il écrivait consciencieusement des livres à la Goncourt et à la Maupassant, qui attiraient sur lui les foudres vertueuses de la presse bien pensante ; il faisait des préfaces aux traductions anglaises de *Pot-Bouille* et de *la Curée*, ne jurait que par Manet, raffolait de *Mme Angot* et des *Cloches de Corneville*. Depuis cette lointaine époque, M. George Moore a eu le temps de beaucoup changer. Il a brûlé pas mal d'idoles qu'il avait adorées. Wagner a détrôné Hervé et Charles Lecocq. Il reste peu de chose du jeune homme d'autrefois, excepté ce don de dérouter, cet air de n'être pas du pays, ce soupçon d'excentricité qui l'empêche encore aujourd'hui d'avoir la situation morale que mérite un si grand artiste : tel il était déjà il y a quarante ans, lorsqu'il débarquait de Paris sur l'asphalte de Londres dans son costume de naturel de la place Pigalle. Il est demeuré celui que Walter Pater appelait Moore l'Aventureux, *Audacious Moore*.

On ne résume pas facilement ces quarante ans de vie littéraire. Personne n'est moins simple que M. George Moore,

personne n'est plus inégal. Et même en ne tenant compte que des œuvres supérieures, il n'y en a guère dont la suite apparaisse plus décousue : on reconnaîtrait à peine dans *le Lac* l'auteur d'*Esther Waters*, comme on pourrait douter que le même cerveau ait conçu *Femme de cabotin* et le poème supra-renanien du *Kerith*. Il n'y a pas en Angleterre physionomie plus complexe, carrière d'écrivain plus mobile, plus fuyante, plus malaisée à suivre en ses détours et ses méandres. Il faut donc savoir gré à M. John Freeman de nous donner le fil d'Ariane, un guide qui nous oriente dans cette pensée capricieuse (1) : il a conçu son étude comme un portrait, et c'était en effet la meilleure méthode pour commenter une œuvre dont le secret réside dans les mouvements intimes de l'âme de l'artiste.

M. George Moore lui-même indiquait cette manière de faire. Peu d'écrivains se sont plus souvent confessés. Une partie de sa vie s'est passée à expliquer l'autre et à justifier les attitudes diverses épousées tour à tour par cet ondoyant génie. On ne citerait guère d'œuvres modernes plus dépendantes de la personne de l'auteur, d'écrivains plus complaisants à se peindre et à se mettre en scène, à se prendre pour sujet et pour modèle de leur art. On ne voit d'ailleurs pas pourquoi on reprocherait à un écrivain ce qu'on trouve bon chez un Rembrandt. C'est peut-être, quoi qu'on en pense, la preuve d'une certaine modestie. Et puis, — et c'est là l'essentiel, — c'est dans cette partie autobiographique de son œuvre, que M. George Moore a trouvé l'occasion de faire jouer toutes les riches musiques de son âme, de nous révéler les mille nuances de sa verve poétique, attendrie, satirique, toutes les diaprures de sa fantaisie, de ses rêves, de sa mélancolie, et tout ce qui fait, avec la grâce chatoyante de sa prose, le charme de ce nouveau *Voyage sentimental*. Là seulement il a trouvé le moyen d'être pleinement lui-même. Si beaux que soient peut-être un ou deux de ses livres, son meilleur roman est encore le roman de sa vie.

(1) John Freeman, *A Portrait of George Moore*, 1 vol. in-8, Londres, Werner Laurie, 1922. — George Moore, *Esther Waters*, nouv. édit. 1920 ; *The Lake*, nouv. édit. 1921 ; *Muslin*, nouv. édit. 1923 ; *Hail and Farewell, a Trilogy*, 3 vol. 1911-1914, Londres, Heinemann. — Traductions : *Terre d'Irlande*, 1887 ; *Femme de cabotin*, 1888, Paris, Charpentier, 2 vol. *Confession d'un jeune Anglais*, Paris, Savine, 1889. *Esther Waters* (traduct. abrégée), Hachette, 1905. *Mémoires de ma vie morte*, Grasset, 1922.

De toutes les aventures de M. George Moore, la plus singulière et qui suffit à nous le rendre cher, c'est le hasard qui envoyait à Paris, au printemps de 1872, ce jeune Irlandais de vingt ans. Plus d'une fois dans sa vie, M. George Moore nous apprend que toute sa destinée a dépendu d'un mot : à deux reprises au moins, à trente ans d'intervalle, il a dû écouter ses Voix, ouïr l'appel de la vocation, éprouver ce que la langue chrétienne (tant pis pour lui si cela le fâche !) désigne par la Grâce. La deuxième fois, s'il dit vrai, ce fut en 1901, lorsqu'il reçut mystérieusement l'ordre de retourner en Irlande. La Providence s'était servie d'abord de moyens plus humains. M. George Moore se croyait alors destiné à la gloire des arts. Ce ne fut pas même un conseil, rien qu'un avis en l'air, un mot de camarade : « Si tu veux être peintre, va à Paris. » Cette parole décida de tout son avenir.

« *Le charme de ce Paris des années qui suivirent 1870...* » Mot surprenant, qu'aucun de nous n'oserait écrire ! Charmant, ce lendemain de désastres ? Charmantes, ces années de doute, de réforme, ces années sombres, sérieuses, d'où sort une génération austère, cet âge de la jeunesse de Bourget, de l'adolescence de Barrès, de la vieillesse de Renan, de Taine, de Dumas fils ?... Et pourtant, on le voit, la France, dans son malheur, conservait la force de sourire : vaincue, convalescente, elle gardait tout son attrait. Elle savait encore vivre.

Ce fut le bonheur de George Moore, que son étoile le conduisit justement chez les peintres, et dans le coin de notre école qui se trouvait alors en train d'inventer une des manières de sentir les plus délicieuses que le monde ait connues. Il eut la fortune d'assister à la naissance d'un art : au café du Rat Mort, à la Nouvelle-Athènes se rencontrait le groupe d'artistes les plus originaux qu'on eût vus depuis le siècle de Watteau et de Fragonard ; ils trouvaient un langage et des formules fraîches, pour traduire leur vision ingénue du monde et de la vie. On allait canoter vers Bougival et le Bas-Meudon, le long des petites îles bordées de saules et de guinguettes ; on errait dans les bois « pleins de peintres et de motifs ; » un jour, à Ville d'Avray, le jeune étranger aperçut un bonhomme en blouse qui peignait, et c'était le divin Corot. Personne n'a parlé comme lui de cette école admirable. Chaque fois que cela lui arrive, il passe dans son style une bouffée de joie :

Ah! ces *roses* de Manet, presque blancs!... Comparé à Monet, Constable a l'air d'un homme de peine. Nul n'a jeté un regard si franc sur la Nature. Les Impressionnistes ont apporté en art une délicatesse de vision insoupçonnée. *Dans leurs tableaux, on voit renaître la jeunesse du monde.* Voyez cette charmante jeune fille de Berthe Morizot. Dites, a-t-on jamais vu jeune fille plus jeune? C'est le Printemps en robe d'hyacinthe et cheveux d'asphodèle.

Qui voudra se donner la peine de recueillir chez George Moore ses récits épars sur ce cercle dont il est un des survivants? Hélas! je rougis de le dire : les *Souvenirs de l'École impressionniste* sont traduits en allemand et ne le sont pas en français. Et pourtant on ferait avec ces différents morceaux un admirable portrait de la renaissance française, un document sans prix sur ce pouvoir de résurrection, ces ressources dans les épreuves, qui rendent aimable malgré tout cette France de Thérèsa et de Judic.

Sans doute, M. Freeman n'a pas les mêmes raisons que nous pour se louer de ce long épisode parisien; il n'y voit qu'une erreur, qui n'a que trop duré, dans la vie de son modèle. M. George Moore lui-même n'a pas nourri de longues illusions sur ses talents de peintre. Le démon littéraire était dans la famille : son grand père, son père, son frère le colonel écrivaient ou écrivent. Dans ces conditions, on peut considérer dix années d'atelier comme du temps perdu : mieux encore, M. Freeman se demande si, pour un écrivain Anglais, ce bain prolongé de français n'avait pas de sérieux inconvénients.

Le fait est qu'en revenant à Londres, l'ex-rapin parisien ne savait plus l'anglais, et que ses premiers livres sont écrits d'une façon misérable : il dut à cela de rapprendre sa langue et de se forger un style que sans doute autrement il n'aurait jamais eu. Ce n'est pas le seul avantage qu'il tira d'avoir passé par notre école : il lui doit une franchise dans la peinture de l'amour, qui n'était guère alors dans les habitudes anglaises, et qui le fit tenir longtemps pour un romancier de l'école brutale; et il est certain que dans ses livres, la femme occupe une place toute nouvelle à cette date dans le roman de l'ère « victorienne. » La plupart ne sont guère que des études de femmes. D'avoir fréquenté un Mallarmé, un Villiers de l'Isle Adam, d'avoir pris part aux causeries de nos cénacles littéraires, il retenait l'exemple d'une liberté absolue de critique, le droit

qu'a l'écrivain de tout penser et de tout dire, comme dans ces réunions autour d'une table de café, où l'esprit se fait un jeu de tout remettre en question, de ne tenir rien pour sacré, de ne respecter aucune morale et aucune convention : rien ne lui parut plus admirable que le courage, la droiture indomptable de Manet, cette intrépidité que respire sa vision, et qui semble nous dire : « Sois toi-même. Rien n'est honteux, que d'avoir honte. »

Mais la leçon essentielle que M. George Moore emporta de Paris, c'est la notion de la valeur suprême et de l'importance de l'art. Ce que l'art exige de zèle, de désintéressement, qu'il soit à lui seul une morale et une religion, qu'il tienne lieu de toute autre règle sur le juste et l'injuste, ces idées banales chez les disciples de Théophile Gautier, nous paraissent aujourd'hui bien vieilles et démodées ; elles étaient très neuves, il y a quarante ans, pour un écrivain anglais. Whistler disait un jour : « Au fond, Moore, pour toi, il n'y a que ta littérature. » Rien de plus vrai. M. George Moore a probablement créé en Angleterre la prose littéraire. Que la prose, comme la poésie, puisse être quelque chose d'artistique ; qu'elle ait ses règles, son rythme sa mélodie spéciale ; qu'il y ait un art de la chose écrite ; qu'il existe une architecture du chapitre, de la page, du paragraphe, de la phrase, c'étaient des nouveautés dont nos voisins ne se doutaient guère. Ils ont des écrivains de génie, mais leur langue ne se distingue pas de celle du feuilleton. L'art de la prose ne commence guère qu'avec un de Quincey, un Landor, un Fitz-Gerald ou un Walter Pater. Le type d'un écrivain à la Flaubert, croyant à la vertu éternelle de la forme, est inconnu en Angleterre. Personne n'a plus fait que M. George Moore pour transporter dans la prose anglaise la préoccupation du style. Il a contribué plus qu'aucun autre à lui donner ce qui lui manquait, à créer un langage au-dessus de l'usage vulgaire, à distinguer « ce qui est *vase* de ce qui est *cuvette*. » Il y aurait beaucoup à dire là-dessus, car aux bonnes époques une cuvette avait du style. Quoi qu'il en soit, on ne peut nier ce que M. Moore doit en ce sens aux leçons des auteurs français. Quand il écrit : « *Des parties fines traversaient le trottoir,* » ou encore : « On voyait dans le parc des rubans de promeneurs, *qui se nouaient çà et là en pelotes autour d'un sermon en plein vent,* » comment ne pas se souvenir de croquis analogues notés quelque

part dans *l'Immortel* ou *les Rois en exil*? Écrirait-il : « Une odeur *jaune* signalait un renard, » si le français ne disait : une odeur fauve, et si Baudelaire et Rimbaud n'autorisaient de pareilles transpositions d'images? Une phrase comme celle-ci : « On entendait le ruisseau se glisser à travers les herbes, *et la chute mate d'une pomme qui tombait parfois dans l'ombre* » est une réplique d'une phrase fameuse de *Mme Bovary*. Et la suivante : « Dans sa simplicité, elle restait songeuse devant la tristesse de la destinée » (*In her simple way she too wondered at the sadness of destiny*), n'a-t-elle pas le rythme et le son de Flaubert?

Ce que j'en dis n'est pas pour diminuer M. George Moore, au contraire : il fallait cette éducation, quinze ans d'apprentissage et d'essais malheureux, pour arriver à l'œuvre durable, à la perfection classique d'*Esther Waters*. L'auteur écrit dans la préface de la nouvelle édition, que c'est une ironie du « grand Aristophane de là-haut, » qui a été choisir un auteur irlandais pour écrire « le plus anglais de tous les livres anglais, comme *Don Quichotte* est le plus espagnol des livres espagnols. »

Peut-être est-ce là beaucoup dire : sans parler des auteurs vivants, comme M. Thomas Hardy ou M. Rudyard Kipling, qui peuvent se vanter aussi d'avoir fait des œuvres nationales, on peut se demander si, jusqu'à présent, cette place éminente dans le roman anglais n'appartient pas plutôt à l'immortel auteur de *Martin Chuzzewlitt* et des *Pickwick Papers*. Cela dit, il faut convenir qu'il y a dans cette humble histoire d'une fille de cuisine séduite, abandonnée, élevant son enfant à force de courage, à travers les difficultés effroyables de la vie, il y a dans cette âme simple et forte un sens puritain de la faute, une résignation, une dignité, une idée muette du devoir et de l'expiation, une beauté morale en un mot, qui égalent cette pauvre servante aux plus nobles victimes de la tendresse et de l'amour. M. Moore a raison de dire que l'histoire d'Esther est une histoire héroïque. Comment oublier certaines phrases d'une beauté presque incomparable? « *Son existence n'était plus qu'une atmosphère flottante autour du nouveau-né.* » Il suffit d'une telle ligne, d'une touche de sentiment, pour mettre dans une scène de clinique la divinité maternelle et l'auréole d'une Madone. Les horribles tableaux des bas-

fonds de grandes villes, la maison équivoque de la faiseuse d'anges, le désespoir de la malheureuse errant le long des quais, tentée par le suicide, nous font toucher le fond de la misère humaine. Il y a là, avec une nuance spécialement anglaise, la note humanitaire, la vague russe à la mode de 1890. Tout cela encadré dans un tableau de la vie des courses, — scènes du monde des écuries, des jockeys et des entraîneurs, scènes du monde des joueurs et des bookmakers, — description du Derby, peintures des coulisses et des dessous du *turf*, débits d'alcool qui sont pour le peuple des boutiques de rêves, loteries de songes qui animent la morne vie des faubourgs, arrachent l'ouvrier à la monotomie d'une existence mécanique : tableaux admirables de relief, aussi spécifiquement locaux que ces estampes en couleurs qui représentent les grands *kracks*, les *mail coaches*, les parieurs en chapeaux à nœuds de mousseline verte, la jumelle en sautoir, la kermesse des retours de courses, avec leurs chevaux de fiacre chaussés de pantalons de femmes... Et dans tout cet ensemble, un rythme, un équilibre, une puissance de construction qui ne se retrouvent au même degré dans aucun autre roman anglais. Le génie pratique du pays a tiré de ce livre une leçon morale : il existe désormais à Londres une fondation Esther Waters, destinée à secourir les sœurs malheureuses de l'héroïne. Mais ce n'est pas de ce bienfait que l'auteur se montre le plus fier : sa gloire est d'avoir fait le plus beau livre anglais de sa génération, le seul sans doute qu'on puisse comparer en Europe à une *Madame Bovary*.

Esther Waters avait paru en 1894, et une nouvelle édition, corrigée et définitive, suivit en 1899. C'est alors que se produisit un phénomène singulier, bien rare dans les idées d'un homme arrivé à la cinquantaine et qui vient de faire un chef-d'œuvre. On dirait que ce beau livre avait épuisé toute une part de sa vie : sa tâche de romancier naturaliste était remplie. Ce n'était plus qu'un passé qui se détachait de lui. Déjà les livres suivants de ce talent si impressionnable, *Evelyn Innes* et *Sœur Thérèse*, trahissent des influences bien différentes des premières, celles de Richard Wagner et de M. d'Annunzio. Il était évident que l'auteur, peut-être à son insu, se cherchait quelque voie nouvelle. Sa première phase était finie. Un nouveau chapitre commençait. L'Irlandais qu'il était se réveillait en lui. C'est

cette crise, d'abord inconsciente, qui allait aboutir à une brusque révolution, le jour où M. George Moore, comme je l'ai dit plus haut, soudain, en pleine rue, sur le chemin de Chelsea, alors qu'il se disposait à revenir en France, entendit une voix qui lui criait : « Va en Irlande! »

Ce nouvel épisode occupe dix années de sa vie, les dix années qui vont de 1901 à 1910, et qu'il a racontées dans l'admirable « trilogie » de *Hail and Farewell*. Mais on ne comprendrait rien à M. George Moore, si l'on ne tenait compte de ses origines irlandaises. Avant d'aller plus loin, il faut faire un retour ici sur sa naissance, qui contient, comme toujours, la clef de son caractère et le secret de ses apparentes énigmes. Il importe peu de savoir si la famille de l'écrivain descend, comme on l'a dit, du célèbre Thomas Morus, le chancelier d'Henri VIII, le fameux auteur de l'*Utopie*. Il suffit de connaître le berceau de l'écrivain, son enfance à Moore-Hall, au bord du Lough Carra, au fond du comté de Mayo, un des districts les plus reculés de cette douce et sauvage Irlande, à l'extrême Ouest du Connaught, un pays de pierrailles, de tourbières et de pâturages, avec des forêts qui descendent boire au bord de lacs rêveurs, et, tout autour de l'horizon, le troupeau vaguement pressé des monts aux croupes bleues.

Rien de plus touchant au monde que ce paysage d'Irlande : c'est une gueuse qui a de jolis yeux. Il flotte dans ses regards l'enchantement des féeries, toute la magie du merveilleux que son étonnant génie n'a cessé de répandre sur le monde : cette île lointaine, écartée, à peine européenne, est une des plus grandes créatrices de rêves : elle a tenu le moyen-âge sous le sortilège de ses songes. Elle-même reste sous le charme, dans une sorte d'éternelle enfance, là-bas, dans ses guenilles vertes, pieds nus dans ses prairies, pastorale, paissant ses bêtes, et le soir se chauffant dans sa hutte de chaume auprès d'un feu de mottes. Mais le trait de plus étrange du génie irlandais, c'est une sorte d'attrait double et contradictoire, un sentiment fait à la fois de bien-être et de malaise, de paresse et de mécontentement, le génie du désir et de la nostalgie. Ce sentiment a peuplé la terre de millions d'Irlandais qui portent partout avec eux le dégoût du chez soi et le regret de la patrie. Spectacle curieux, que celui de cette race qui ne prospère qu'au loin, qui a besoin de se transplanter pour réussir. sans pouvoir

oublier les haillons de son berceau. Pas d'histoire plus passionnante dans le monde moderne que celle de cette immense émigration irlandaise, de ce vaste archipel d'Irlandes, qu'on trouve en Australie, dans les deux Amériques, pieusement groupées autour de leur clocher, autour du drapeau vert et des rameaux de Saint Patrick. Cette dispersion de l'Irlande, comme la *diaspora* d'Israël, est un des éléments essentiels de l'histoire, un des agents les plus actifs de la vie contemporaine. Le Celte, volontiers engourdi dans son île, sujet à une moite et tiède torpeur, se réveille dès qu'il voyage. C'est, chez les plus intelligents des Irlandais, une conviction séculaire que l'Irlande mène à tout, à la condition d'en sortir.

C'est cette inquiétude qui avait conduit d'abord M. George Moore à Montmartre, et de Montmartre l'avait ramené à se faire citoyen de Londres. Mais il faut ajouter à cet instinct nomade un second trait plus personnel : la haine et, plus encore, le mépris de l'Église. De très bonne heure, comme il arrive à beaucoup d'élèves des Pères, l'adolescent s'était détaché de la foi; comme Shelley, le poète de la *Révolte de l'Islam*, qu'à seize ans il savait par cœur, il était « athée avec délices. » La religion n'était pour lui que la plus odieuse des contraintes. Et surtout le catholicisme lui apparaissait comme le vice national de l'Irlande, la plaie, la cause obscure de tous les malheurs de son pays. A tort ou à raison, il en était venu à s'expliquer par là cette infirmité politique, cet état rétrograde, cette demi-barbarie qui le faisait rougir, et qui condamne l'Irlande à n'être qu'une mendiante accroupie dans ses loques, marmottant ses prières à la porte de l'opulente Angleterre. Il met sur le compte des Jésuites la déchéance de sa patrie ; c'est la superstition qui la faisait mourir. Bientôt il avait voué à tout ce qui est romain une de ces haines inexplicables, cet anticléricalisme qui fait sourire chez Michelet ou chez Stendhal, quand on lit leurs diatribes contre le « parti noir, » une de ces haines religieuses qu'on ne rencontre plus que dans les rares pays où le clergé possède encore le pouvoir temporel, une haine fanatique, une haine de famille. Cette haine est le pivot de M. George Moore. C'est elle qui l'a conduit d'un bond au nihilisme extrême, à l'épicurisme intellectuel de la Nouvelle Athènes et au paganisme esthétique de *Mademoiselle de Maupin*; ce qu'il a tant aimé dans l'impressionnisme, c'est le

premier exemple d'un art nettoyé de toute théologie, purgé de tout surnaturel.

Mais il y avait à faire quelque chose de plus piquant; on pouvait prendre une attitude encore plus blessante : c'était de passer à l'ennemi, c'était de se déclarer Anglais et huguenot. « L'Angleterre, c'est le protestantisme, et le protestantisme est fort, il est propre et occidental : le catholicisme est un eunuque, il est sale, il est oriental. » (Cette vue est chère à l'auteur. Il écrit quelque part : « *Ce mélange de crasse et de religion.* » Il écrit d'Iahvèh : « *Le dieu le plus dégoûtant* qu'ait enfanté l'Asie. ») Mais je reviens à mon texte : c'est le raisonnement bien connu de nos historiens depuis le XVIIIe siècle, que le catholicisme est la religion des peuples en décadence.

Ce qui a fait la grandeur anglaise, c'est le protestantisme; le jour où l'Angleterre cessera d'être protestante, elle tombera. Voyez les nations catholiques : des nations de va-nu-pieds, de bandits, de *moonlighters*, une canaille de meurt-de-faim. Le drapeau protestant flotte au vent de tous les océans, la bannière catholique pend sans gloire dans le silence plein d'encens du Vatican. Soyons protestants et révérons Cromwell.

Ainsi l'auteur des *Confessions of a young Englishman*, par dépit d'être catholique, et de l'être « comme on est nègre, quand on est né de parents nègres, » donnait sa démission d'Irlandais. Mais on n'est pas quitte pour si peu du vieil homme; M. George Moore avait beau s'angliciser de toutes ses forces, il lui restait toujours quelque chose de son pays. Il y a dans le caractère irlandais un fond de gaminerie, un côté espiègle, goguenard, un goût des niches, un génie taquin d'une espèce particulière; c'est l'Irlande qui a inventé le *gab*, la « blague » du moyen-âge. Du doyen Swift à Bernard Shaw, c'est là un trait constant de la littérature irlandaise. Il est parfaitement décrit dans le chef-d'œuvre de J.-M. Synge, le *Fol* ou le *Jongleur du Monde occidental*. M. George Moore a aussi son étoile fantaisiste. Comme il s'était fait Anglais pour narguer les curés, il ne pouvait s'empêcher d'écrire des horreurs tout exprès pour scandaliser la pruderie anglaise. Il ne manquait pas une occasion de se moquer du mariage. Il disait avec détachement : « Le mariage est nécessaire : s'il n'y avait pas les maris, qui entretiendrait nos maîtresses? » ou encore : « La polyandrie tend

à devenir une institution respectable. Beaucoup d'hommes préfèrent mettre une femme en société et se contenter d'une part plutôt que de la femme tout entière. » Genre de facéties tout à fait inintelligible au boutiquier du Strand. Ce peuple anti-artiste finissait par lui paraître décidément obtus, un terrible peuple de philistins. Le malentendu s'aggravait entre l'écrivain et le public. La guerre du Transvaal mit le feu aux poudres. Le vieil instinct de révolte qu'il y avait en lui, l'instinct du *fenian*, insurgé contre des siècles d'oppression, prit le parti du petit peuple écrasé par la brutalité anglaise. Il se sauva de Londres et s'enfuit à Dublin.

En réalité, cet exode s'explique peut-être plus simplement par le désir d'un artiste en quête de sujets. Il faut se garder de prendre un Irlandais au mot : *We Irish never mean all we say*. L'auteur d'*Esther Waters* en était arrivé à penser de l'Irlande ce que Tourguénef, le modèle de l'écrivain cosmopolite, disait de sa patrie : « La Russie peut se passer de nous, c'est nous qui ne pouvons pas nous passer de la Russie. » Ainsi, M. George Moore, exalté par les Boers, brûlait tout à coup d'un beau zèle pour le réveil de son pays. Tout le monde sait que l'Irlande, jusqu'au XII^e siècle, a développé une civilisation et un art admirables, créé une des plus belles littératures du monde. Comment s'expliquer que cette culture se soit évanouie ? Ne peut-on la ressusciter après cette longue éclipse, la tirer de la poudre et de la rouille du tombeau ? Je ne vais pas rappeler ici l'histoire de la Ligue gaëlique, du Théâtre littéraire d'Irlande, la campagne de culture économique et agricole entreprise par l'*Irish Board of trade*. Le lecteur n'a qu'à recourir pour apprendre ces détails aux belles études de M. Louis Paul-Dubois, *l'Irlande contemporaine* et *la Question d'Irlande*. Du reste, ces événements sont déjà de l'histoire ancienne, une histoire qui a beaucoup pâli depuis la crise héroïque de ces dernières années. A l'époque qui nous occupe, le nationalisme irlandais se bornait à un programme inoffensif de décentralisation, à un mouvement linguistique rappelant un peu notre félibrige ; c'est la période sentimentale, l'enfance du *Sinn Fein*, quand les choses se passaient encore à l'eau de roses, à la fois touchantes et comiques, avec leur enfantillage, leurs solennités saugrenues, leur Carnaval un peu puéril de Bardes et de Druides. On soupçonne M. George Moore de n'avoir peut-être pas pris tout à fait

au sérieux ce côté de sa « mission. » D'abord, il ne sait pas un traître mot d'irlandais. Ce qui était plus grave, c'est que l'indépendance irlandaise est pour plus des trois quarts un mouvement catholique, et nous connaissons là-dessus les idées de M. George Moore. L'Irlande, selon lui, agonise sous l'éteignoir de l'obscurantisme. Si elle veut guérir, c'est sa foi qu'elle doit tout d'abord extirper; qu'elle secoue l'enchantement funeste qui l'accable, qu'elle s'affranchisse de ses « sorciers » et de ses « magiciens : » il faut l'opérer de la cataracte, de ses moines et de ses couvents. Pas de salut, tant qu'elle choiera une maladie qui est la honte de l'esprit humain. Quoi ! Pas un livre en quatre cents ans ! Tout ce qui compte en littérature depuis la Renaissance, est l'œuvre des protestants ou au moins des sceptiques... Mais nous savons assez que M. Moore est un mécréant. Dans ces conditions, le divorce était inévitable. Tout finit une fois de plus par une nouvelle rupture : ce fut la lettre ouverte à l'archevêque de Dublin, où l'auteur faisait profession publique d'anglicanisme. Et il quitta l'Irlande pour n'y plus revenir.

Il rapportait de ce voyage deux ou trois de ses meilleurs livres, le recueil de nouvelles du *Champ abandonné*, et surtout l'admirable *Lac*. En fait, c'est dans ces derniers écrits qu'il se montre tout à fait lui-même : sa manière se simplifie, le style s'épure, le trait devient plus sobre, plus souple et plus puissant. Rien de plus parfait depuis les *Récits d'un chasseur*. *Le Lac* est l'histoire d'un prêtre qui chasse de la paroisse l'institutrice du village, parce qu'elle a un amant et qu'elle avoue qu'elle est enceinte. Puis, c'est le récit de ses scrupules, des remords qui l'obsèdent, à mesure qu'il songe aux conséquences de sa violence : jusqu'au jour où il découvre avec épouvante que cette obsession n'est qu'une forme de l'amour, et qu'en chassant la jeune fille, il n'a fait que céder à un mouvement obscur de jalousie. Les cent premières pages de cette anecdote irlandaise, sont d'une beauté accomplie. La suite laisse à désirer : comment le Père Gogarty, éclairé par l'amour, en vient à douter d'une religion qui enseigne le sacrifice, le suicide de la nature, et finit par se libérer, par s'évader de sa prison, ce n'est plus qu'une banale histoire de défroqué, qu'il est difficile de trouver aussi intéressante que le voudrait l'auteur. Du moins a-t-il eu le tact de faire que son héros ne revoie jamais Nora Glynn et ne tombe pas platement dans les bras de sa maîtresse : elle n'est

pour lui qu'un rêve, délice fugitif et moqueur, comme le chant de l'oiseau dans *Siegfried*, un sourire, un appel, un charme, le pur enchantement de la vie. Mais dans ce court roman, quel tableau de l'Irlande ! Peintures du printemps ou du languissant automne de l'Ouest, suivi de noirs ouragans et de brusques bourrasques; et ce sont cent histoires comiques ou farouches attachées aux ruines de ce pays romantique : celle des Barretts et des Lynnotts, vrai fragment de *saga* barbare ; celle de Jean des Prêtres, ou celle de Joyce, un duelliste redoutable, qui faisait, il y a cent ans, la terreur du pays : jamais il ne manquait son homme. Quand il en fut à la douzaine, le curé s'en mêla et lui écrivit : « C'est assez ! »

Joyce sentait le pays contre lui et tâcha de rester tranquille. Mais un jour il fut repris par la fièvre du sang et provoqua Browne de la Neale : c'était son plus proche voisin et son unique ami. Browne habitait Neale, dans le comté de Gallway, presque à la limite de Mayo, et ces messieurs convinrent de se battre dans un certain champ à la frontière des deux pays. Browne fut le premier au rendez-vous. Joyce avait à faire une douzaine de milles et était en retard de quelques minutes. Dès que son cabriolet fut en vue, les paysans qui l'attendaient sortirent de leurs cachettes, et se jetèrent à la tête du cheval, déclarant en face à Joyce que la rencontre n'aurait pas lieu. Le curé se joignit à eux. Mais Joyce connaissait son monde. Sans écouter personne, il se leva tout droit dans son cabriolet, et se contenta de jeter un regard à la ronde en disant : « Eh bien ! les gars, pour qui êtes-vous ? Le coq de Mayo ou le coq de Galway? » Il n'avait pas fini, et tous de l'acclamer : on le porte en triomphe dans le pré, malgré les protestations du prêtre, et d'une seule balle il abat Browne raide mort.

Mais à la fin de ces longs détours, aux environs de la soixantaine, plus riche d'expériences, de souvenirs, de tentatives que de résultats, le nomade artiste s'aperçut que de tous ses livres le plus beau restait à écrire, et que c'était simplement de se raconter lui-même. Il avait commencé bien jeune, dans sa curieuse *Confession* de la trentième année. A présent, il avait son style, gracieux, nonchalant comme lui-même, précis et vaporeux, raffiné, musical, le style qu'il lui fallait pour exprimer chaque irisation de cette âme complexe et subtile, en perpétuelle métamorphose : non plus le câble épais, la « grosse corde en chanvre de Médan, » faite pour arrimer sur une char-

rette de déménagement le lourd bagage naturaliste, mais « un tulle, un réseau aux mailles de soie légère, pour capter des rêves, des souvenirs, des élans, des aspirations, des regrets, des soupirs, parfois quelque secrète honte. » De là ces livres faits de rien, tout intimes et lyriques, merveilleux tissu de songeries, où l'imagination brode ses arabesques, où perle quelque larme suspendue là par un fantôme de l'adolescence, où toutes les époques de la vie se mêlent et se démêlent comme les plans d'un paysage, où le présent, le passé se confondent et se sourient, où l'on erre au hasard comme dans un jardin où l'on pourrait cueillir, ranimer à son gré la fleur de toutes les saisons. Livres charmants, inouïs dans les lettres anglaises, qui ont l'air de s'être faits tout seuls, et qui obéissent cependant à un rythme aussi sûr qu'une sonate de Chopin : c'est le caprice des *Nuits florentines* de Heine, la grâce des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*; c'est le portrait du « moi » le plus particulier, et le génie de l'artiste en a fait son œuvre à la fois la plus rare et la plus humaine.

Dans ces dernières années, M. Moore a cessé d'écrire pour le public. Abreuvé de dégoûts (est-ce qu'on ne lui intentait pas récemment un procès à propos de son premier livre, — un livre vieux de quarante ans?), il s'enferme dans sa tour d'ivoire. Ses livres ne sortent plus du cercle des *Happy few* et ne s'adressent qu'aux initiés et aux bibliophiles, lecteurs des « éditions privées. » Je reviendrai quelque jour sur cet épilogue d'une longue vie toute consacrée à l'art. Je dirai le poème du *Torrent du Kerith*. Je ne voulais aujourd'hui que décrire le voyage de ce grand vagabond; laissons-le pour cette fois nous fuir, s'échapper dans la brume, génie sans repos, en qui s'incarne l'inquiétude de sa race, enfant du rêve et du désir, — ce désir éternel qui a jeté dans le monde l'idée de l'Aventure, depuis le vieux Saint Brandan naviguant à la découverte des Iles Fortunées, jusqu'à la Quête du Saint-Graal et à Tristan épris de la Belle aux cheveux d'or.

LOUIS GILLET.

The Brook Kerith

REVUE SCIENTIFIQUE

LE TREMBLEMENT DE TERRE DU JAPON

De temps en temps la terre nourricière, qui est aussi la terre homicide, agitée par une sorte de frénésie, se met à trembler comme si cette rapide marche à la tombe, qu'est la vie, avait encore besoin d'être accélérée. Alors le sol détruit en quelques instants et engloutit ces chétives créatures humaines qui, un peu plus tard, étaient destinées, quoi qu'il advînt, à se dissoudre dans son humus funèbre.

La catastrophe sismique qui vient de désoler le Japon et qui a ému de pitié toute l'humanité est une des plus graves qu'on ait jamais enregistrées. Si les premières dépêches des journaux avaient exagéré le nombre de vies détruites, des renseignements plus précis n'en révèlent pas moins l'étendue du désastre. Le nombre exact des victimes n'est pas encore connu et sans doute ne le sera jamais. Mais on peut évaluer qu'environ 110 000 personnes ont été tuées à Tokyo, 30 000 à Yokohama, 10 000 à Kamakura, 10 000 dans la péninsule de Miura, près de 1000 à Odowara et Atami, et 5000 dans la péninsule de Boso, ce qui fait un total d'environ 166 000, sans doute dépassé en réalité. A Yokohama, environ 70 000 maisons ont été détruites et une centaine seulement sont restées intactes. A Yokosuka, sur 12 000 maisons environ, 150 seulement échappèrent à la destruction. A Tokyo, environ 93 pour 100 des habitations ont été renversées ou partiellement détruites. Chose curieuse, beaucoup des immeubles à étages nombreux de Tokyo montrent des fissures à la hauteur de leur troisième étage et sont beaucoup moins lésés aux étages supérieurs et inférieurs. Il y a évidemment là un phénomène

de résonance analogue à ceux que j'ai décrits ici même récemment à propos des marées, et qui lie la période de certaines ondes sismiques à la longueur des balanciers que constituent les murs des maisons, et qui sont mis en mouvement par ces ondes.

Le feu à Tokyo a détruit une grande partie de l'Université impériale et notamment les 700 000 volumes de sa bibliothèque.

Au début du phénomène, le choc fut relativement modéré à Yokohama, et assez semblable à ceux qu'on ressent très couramment au Japon. Puis, soudain, survint une sorte de mouvement tournant, un de ces déplacements tourbillonnaires du sol que les sismologues italiens ont depuis longtemps catalogués, et qui presque instantanément jeta à bas toutes les maisons.

Il est maintenant établi que plusieurs des nouvelles télégraphiées dès les premières heures après le désastre étaient erronées. Il n'y a eu aucune éruption dans les îles Oshima, et ceci prouve une fois de plus l'indépendance absolue des séismes et des phénomènes volcaniques. D'autre part, il est inexact qu'une des îles voisines de la péninsule d'Izv ait été engloutie.

Je passe sur les scènes de désolation, qui ont accompagné ce tremblement de terre, sur les ruines et les larmes qui lui font cortège. Ce sont là des choses qu'il ne m'appartient pas de commenter, rivé que je suis à la galère de la technique, et à cet objectivisme glacé dont l'homme de science doit masquer ses pensées. Et puis je me souviens de cette spirituelle recommandation qu'on me fit naguère à propos de je ne sais plus quel voyage dont je devais entretenir mes lecteurs : « Surtout voyez les choses en scientifique, et ne nous envoyez pas des couchers de soleil... »

Laissant donc de côté tout le côté purement humain et anthropocentrique de cette tragédie géologique, je voudrais maintenant examiner rapidement ce qu'elle nous a appris du point de vue de la mécanique et de la physique.

Depuis le 4 novembre 1854, l'Empire du Japon n'avait subi aucun tremblement de terre, — non pas même celui de 1891, — qui pût être comparé en intensité et puissance destructive à celui qui survint le 1er septembre dernier aux environs de midi. Des secousses semi-destructives ou des secousses capables de jeter bas les cheminées ne sont pas rares dans les régions de Tokyo et de Yokohama. Parmi les plus importantes de ces dernières années on a noté celles du 22 février 1880, du 20 juin 1894, du 8 décembre 1921, du 26 avril 1922. La première de ces secousses offre cet intérêt particulier d'avoir

amené la fondation, par le professeur Milne, de la Société sismologique du Japon. Depuis lors, s'adaptant à la science avec la même ardente rapidité qu'il avait mise à assimiler tous les facteurs de notre civilisation occidentale, le Japon s'est mis véritablement à la tête de la science sismologique. Ses stations sont les plus nombreuses et fort bien outillées; ses savants, en tête desquels il faut citer le professeur Omori, ont fait du Japon le pays dont il est permis, aujourd'hui, d'affirmer qu'il est le plus avancé dans cette branche de la science. Cela est bien naturel, si on songe que de tous les pays, civilisés ou non, le Japon est de beaucoup celui où les tremblements de terre sont les plus fréquents. C'est par centaines qu'on y enregistre chaque année les secousses sismiques moyennes. Quant aux grands séismes destructeurs, ils y sont plus fréquents que partout ailleurs. On en compte plus de cent du XVII[e] siècle à nos jours.

Ce triste privilège de l'Empire du soleil levant, lequel a d'ailleurs sa contre-partie dans la fertilité luxuriante d'une terre admirable, provient de ce que, comme je l'ai expliqué naguère, le Japon se trouve placé le long d'une de ces lignes de dislocation de la marqueterie terrestre qu'on appelle les grands géosynclinaux de l'époque secondaire, et qui marquent les zones où les cellules de l'écorce terrestre présentent une forte dénivellation.

Quant à la cause qui fait trembler la terre aux endroits sinistrement privilégiés dont Pline disait déjà : « Là où il a tremblé il tremblera, » quant au mécanisme producteur des séismes, on n'est pas encore très bien fixé sur sa nature.

Il n'est pourtant pas exagéré de dire que nos idées là-dessus semblent un peu plus saines que celles des anciens. Ils attribuèrent longtemps les mouvements du sol aux mânes agités dans le souterrain séjour ou plus simplement aux dieux infernaux. Il eût été tout aussi commode de supposer tout uniment que la terre tremble chaque fois qu'Atlas, fatigué ou un peu courbaturé, change d'épaule la sphère terraquée dont il est le vivant support.

La mythologie et la rêverie, — ce qui est parfois tout un, — cèdent la place à un peu de physique avec Thalès de Milet, puis avec Aristote. Pour Thalès, la terre flotte comme un navire sur l'Océan, et par conséquent, les mouvements de celui-ci peuvent faire remuer la terre. Il étayait cette théorie sur le fait que les tremblements de terre font souvent sourdre des sources nouvelles. Il y avait moins d'absurdité qu'on ne pouvait croire dans cette théorie enfantine. Elle s'apparente en somme assez à la théorie moderne selon laquelle

l'écorce terrestre, reposant sur la masse ignée en fusion de l'intérieur du globe, s'affaisse parfois sur celle-ci, en craquant aux jointures, lorsque cette masse ignée cède et fuit sous elle par l'effet du refroidissement.

Avec Pythagore, — s'il est vraiment responsable de la théorie que lui attribue Claude Elien, — nous retombons dans les songes creux, puisqu'il rattache les tremblements de terre aux assemblées souterraines des mânes. Le célèbre géomètre montrait ainsi, — ce qu'on a revu depuis, — qu'on peut être bon mathématicien et médiocre observateur des choses physiques.

La théorie sismique qui a dominé toute l'antiquité et le moyen-âge et même une bonne partie des temps modernes est celle d'Aristote. Elle attribue les tremblements de terre aux vents souterrains que produit l'humidité du sol, sous l'influence de son évaporation par l'action des feux souterrains. Le « vent de la terre » ainsi produit fait trembler le sol, dès qu'un obstacle s'oppose à son mouvement. Cette étrange explication, cette théorie pneumatique, si j'ose dire, des séismes a persisté pendant 2 000 ans, malgré son absurdité et les objections évidentes, faciles, qu'elle soulevait. Telle était l'autorité du Maître.

Enfin, au XIX^e siècle, les découvertes géographiques mettaient en évidence le parallélisme, la relation intime existant entre la distribution des volcans et celle des tremblements de terre. Il devint aussitôt naturel d'attribuer ces derniers à l'énergie volcanique. Telle fut la vue qui domina le siècle dernier et prévalut jusqu'à il y a une vingtaine d'années. On en pourra juger par ce qu'écrivait, en 1889, le professeur Milne qui, par l'invention de ses sismographes, a mérité d'être considéré comme le père de la sismologie moderne : « Quoiqu'il soit facile de discuter les rapports existant entre les tremblements de terre et divers autres phénomènes, nous devons conclure que la cause première de ceux-là est endogène à notre terre et que les phénomènes exogènes, tels que les attractions du soleil et de la lune et les fluctuations barométriques, ne peuvent entrer que pour une faible part dans la production de ces phénomènes, leur plus grand effet ne pouvant être que de causer une légère prépondérance dans le nombre des tremblements de terre à certaines saisons. La majorité des tremblements de terre sont dus aux efforts explosifs des foyers volcaniques. La plupart de ces explosions ont lieu au-dessous de la mer et sont probablement dues à la pénétration de l'eau à travers les fissures du fond, et jusqu'aux roches incandes-

centes situées au-dessous. Un plus petit nombre des tremblements de terre a son origine dans les volcans actuels. Quelques-uns des tremblements de terre sont produits par la fracture soudaine des couches rocheuses ou par la formation de fissures. »

Cette théorie volcanique est maintenant en général abandonnée et on n'admet plus qu'elle donne la cause principale, ni même une cause importante des séismes, bien qu'elle soit valable dans certains cas.

Aujourd'hui, on attribue à peu près généralement les tremblements de terre à une origine tectonique. Ce changement de point de vue a été amené surtout par les travaux de M. Montessus de Ballore, mort il y a quelques semaines, et du célèbre géologue autrichien Suess. Tous deux ont démontré la relation intime qui existe entre les lignes de faible résistance de l'écorce terrrestre et la distribution des foyers sismiques. M. Montessus de Ballore a attaqué le problème sur une vaste échelle au moyen de données s'étendant sur tout le globe. Suess a limité et particularisé ses recherches en les bornant à certaines régions de l'Autriche, à la Calabre, etc. La plus frappante des démonstrations de l'exactitude de la théorie tectonique a été apportée par les déplacements du sol le long des lignes de dislocation pendant les tremblements de terre de Mino-Owari, de l'Assam et de Californie. Parmi les savants modernes qui ont approfondi encore et mené jusqu'à ses extrêmes limites cette démonstration, il faut citer en première ligne l'Anglais Davison et le Japonais Omori. L'origine tectonique des tremblements de terre peut être aujourd'hui considérée comme fermement établie... jusqu'à ce que, dans quelques décades, une autre théorie, momentanément encore plus ferme, se substitue à elle.

Que les séismes se produisent le long des lignes de dislocation de l'écorce terrestre, ce n'est guère douteux. Ce qui l'est davantage, c'est l'ensemble des causes premières de ces dislocations locales. Entre les savants qui vont chercher ces causes premières dans les variations barométriques, et plus haut encore, dans l'attraction luni-solaire, et ceux qui, les yeux obstinément baissés, se refusent à les voir ailleurs que sous leurs pieds, dans les vicissitudes physico-chimiques du noyau igné de la Terre, la conciliation n'est pas encore faite.

De tout cela je serais tenté malgré tout de conclure que nous avons quand même fait quelques progrès depuis les explications enfantines dont la mythologie, et les divers folk-lore nous ont

apporté le souvenir. Mais je me demande si, en concluant ainsi, je ne pécherais pas par témérité et immodestie d'homme moderne, contempteur trop audacieux du *laudator temporis acti*.

Voici en effet ce que je lis dans une revue, s'occupant de sciences psychiques, et qui est datée d'août 1923... je dis bien *1923* : « Pourquoi la terre tremble? La Terre, être vivant et organisé, travaille sans cesse à son évolution, sans se préoccuper des « parasites » qui l'habitent. L'Homme, orgueilleux et têtu, se croyant toujours le le maître du monde, s'immobilise sur cet être puissant, toujours en activité.

« La formidable organisation de la Terre échappe à l'Homme qui ne songe pas un instant à garer sa frêle enveloppe des points où s'exécute le travail prodigieux de cette énorme force, qu'est la Terre toujours en mouvement.

« Et lorsque la Terre, laborieuse, a esquissé une partie de sa lourde âche, elle se révolte contre l'inertie des hommes et leur crache, en pleine face, son dégoût. »

J'ai reproduit ce texte suggestif sans en rien changer, pas même les majuscules dont il daigne honorer ce minuscule, l'Homme. Si donc la terre tremble, c'est parce qu'elle est dégoûtée de l'homme. Il restera à expliquer pourquoi elle en est plus dégoûtée au Japon qu'ailleurs. Je ne doute point que l'explication ne soit aisée.

Et ceci prouve qu'il ne faut jamais, par des comparaisons fallacieuses et superficielles, traiter avec mépris les idées qu'avaient, sur la nature des choses, nos aïeux d'il y a peu de siècles.

Mais revenons au séisme du 1er septembre dernier. Il s'est produit sur la côte orientale du Japon, là où le littoral est en bordure des grandes profondeurs de l'Océan Pacifique, et correspond précisément à une des lignes de dislocation de l'écorce. Si l'on se reporte à la carte séismique du Japon qu'a publiée Davison, on observe d'ailleurs, et en accord avec ce qui vient d'être dit, que la fréquence des séismes, ou du moins l'abondance des épicentres, est beaucoup plus grande en moyenne dans la partie orientale du Japon (où se trouvent précisément Tokyo et Yokohama) que dans la partie occidentale qui est en bordure de la mer du Japon.

Nous avons dit que le séisme du 1er septembre s'est produit, alors qu'il était environ midi au Japon. Étant donné la différence des longitudes, l'Europe était à ce moment encore plongée dans la nuit.

L'Institut de Physique du globe de l'Université de Paris, que dirige

avec autorité le professeur Charles Maurain, possède aux environs de Paris un observatoire sismologique très outillé qui se trouve au Parc Saint-Maur. On y eut aussitôt, avant même que le télégraphe n'en eût apporté la nouvelle, la notion qu'un tremblement de terre très violent s'était produit, grâce aux courbes fournies par les sismographes enregistreurs qui, au Parc Saint-Maur, notent d'une manière automatique et continue les mouvements du sol.

La théorie montre que lorsqu'un ébranlement mécanique violent se produit près de la surface de la terre et dans son écorce, il doit en résulter trois sortes d'ondes qui émanent du centre d'ébranlement : 1° des ondes longitudinales (analogues donc aux ondes sonores); 2° des ondes transversales, un peu moins rapides dans leur mouvement de propagation que les précédentes ; 3° enfin, en outre de ces deux sortes d'ondes qui se propagent d'un point à l'autre de la terre, par exemple du Japon à Paris, à travers l'épaisseur du globe, il existe une troisième sorte d'ondes encore plus lentes que les précédentes et qui se propagent en suivant la courbure de la terre, à la surface de celle-ci.

Effectivement, les sismographes enregistrent, dans le cas d'un tremblement de terre lointain, trois sortes de vibrations qui ne leur parviennent pas en même temps, et que l'on est convenu, — l'expérience étant, pour une fois, à peu près d'accord avec la théorie, — de considérer comme les trois sortes d'ondes prévues par celle-ci.

Quelles sont les vitesses de propagation de ces ondes : l'expérience montre que, du moins aux distances faibles, les ondes les plus rapides ont une vitesse d'environ 7 kilomètres par seconde, les ondes deuxièmes une vitesse d'environ 4 kilomètres par seconde et les dernières ondes une vitesse d'environ 3,8 kilomètres par seconde. Mais ces vitesses ne sont pas constantes, du moins pour les deux premières sortes d'ondes, et quand le tremblement de terre est lointain, on trouve des vitesses plus grandes. Cela est compréhensible. A mesure que les ondes qui émanent d'un centre sismique donné vont, à travers l'épaisseur de la terre, jusqu'à des points de plus en plus éloignés de ce centre, elles traversent des couches terrestres de plus en plus profondes. Or, la terre n'est pas homogène. La densité et l'élasticité des couches qui la constituent varient à mesure qu'on s'éloigne de la surface. La vitesse de propagation des ondes qui traversent un milieu, dépend de ces données. Il s'ensuit que la vitesse moyenne des ondes sismiques, ayant traversé l'épaisseur du globe, n'est pas la même, suivant qu'elles viennent de plus ou moins

loin. On aurait pu tenter de la calculer théoriquement dans chaque cas. Mais le calcul eût été fort incertain, car nous manquons de données précises sur les propriétés physiques de la matière aux diverses profondeurs au-dessous du sol.

Renonçant délibérément aux superbes conjectures de la théorie, les sismologistes ont préféré s'appuyer sur le socle moins grandiose, mais plus solide des réalités. Ils ont noté dans chaque cas particulier l'intervalle de temps qui sépare sur leurs sismogrammes l'arrivée des ondes préliminaires, de celle des ondes principales, pour un tremblement de terre donné. Et à l'aide des résultats numériques ainsi obtenus dans un grand nombre de cas, ils ont pu construire des tables détaillées, d'où, connaissant le nombre de secondes qui séparent l'enregistrement des deux sortes d'ondes en un observatoire donné, on déduit immédiatement et avec une assez grande précision la distance à laquelle ledit observatoire se trouve du centre sismique en question.

Ainsi, le 1er septembre dernier, les sismographes de l'Observatoire du Parc Saint-Maur ont enregistré l'arrivée des ondes préliminaires à 3 heures 11 minutes et 23 secondes, l'arrivée des ondes secondes à 3 heures 22 minutes et 1 seconde et l'arrivée des ondes troisièmes, qui sont non seulement les plus lentes, mais les plus longues, à 3 heures 42 minutes.

Ces heures sont exprimées en temps moyen de Greenwich, c'est-à-dire en heure d'hiver et non pas en temps légal du 1er septembre (heure d'été) comme il a été imprimé par erreur dans la presse. Les sismologistes ont en effet conservé l'habitude (bonne ou mauvaise, je ne sais, car pour éviter des ambiguïtés d'un côté, on crée de l'autre des confusions) d'exprimer toute l'année leurs résultats en temps moyen de Greenwich.

Quoi qu'il en soit, il résulte des chiffres précédents qu'il s'est écoulé 10 minutes et 38 secondes entre l'arrivée des ondes préliminaires et celle des ondes secondes à l'observatoire du Parc Saint-Maur. On en conclut immédiatement au moyen des tables utilisées, — et qui sont celle de Zoeppritz, — dans le cas particulier, que le centre sismique se trouvait à environ 9 560 kilomètres du Parc Saint-Maur, ce qui correspond précisément à la région de Tokyo-Yokohama.

Cette méthode ne permet en principe de connaître que la distance du centre cherché. En s'en tenant à ces données, la station sait seulement que ce centre est sur un cercle du rayon calculé, tracé autour de cette station. Mais les données obtenues dans une autre

station, et *a fortiori* dans deux, permettent, par recoupement des cercles correspondants avec le premier, de savoir exactement, non seulement la distance, mais la position exacte sur la carte du centre cherché.

Il existe d'ailleurs un moyen ingénieux, indiqué naguère par l'éminent sismologue russe qu'était le prince Galitzine, de déduire des données d'une seule station, à la fois la distance et la direction (c'est-à-dire la position exacte) du centre sismique.

Galitzine a remarqué et établi, en effet, que le premier déplacement enregistré par les appareils, la première onde, l'onde frontale qui leur arrive, est dirigée exactement suivant le rayon sismique qui réunit la station d'observation au centre sismique. Autrement dit, cette onde initiale se propage dans le plan déterminé par la station, le centre sismique et le centre de la Terre. Or, il y a dans les stations certains sismographes qui donnent la composante Nord-Sud des ébranlements reçus ; il en est d'autres qui donnent leur composante Est-Ouest. Les valeurs de ces composantes pour l'onde initiale, déterminent immédiatement la direction de ce plan, c'est-à-dire la direction du grand cercle terrestre sur lequel, *d'un côté ou de l'autre,* et à la distance calculée comme nous avons dit, se trouve le centre d'ébranlement cherché. Des deux positions ainsi trouvées, laquelle est la bonne ? Pour le savoir, il suffit de considérer les enregistrements fournis par un troisième sismographe, qui donne la composante verticale de l'ébranlement reçu. Selon que le premier mouvement du sol à la station a été vers le haut ou vers le bas, on en déduit aussitôt, sans ambiguïté, laquelle des deux positions est la bonne.

Le dépouillement des sismogrammes obtenus au Parc Saint-Maur, le 1[er] septembre dernier, se poursuit actuellement sous la direction de l'éminent sismologue qu'est M. Eblé, et n'est pas encore terminé. Tout ce qu'on en peut dire, d'après les mesures déjà faites, c'est qu'il indique que le sol, au Parc-Saint-Maur, a subi dans le sens Nord-Sud et par rapport à sa position d'équilibre, un déplacement réel d'environ 0,7 millimètre, et dans le sens Est-Ouest, un déplacement d'environ 0,6 millimètre, ce qui correspond à des déplacements totaux d'environ 1 mm 4 et 1 mm 2, dans les deux directions principales. C'est peu, si on compare cela aux ébranlements réels que cause dans les rues où il passe le moindre autobus. C'est beaucoup, si l'on songe que c'est là ce qui restait encore, à près de 10 000 kilomètres de distance, du mouvement subi par le sol du Japon.

Si l'on s'en rapporte aux enregistrements obtenus antérieurement au Parc Saint-Maur, il semble que, pour l'amplitude des mouvements, le tremblement de terre japonais du 1er septembre dernier ait été dépassé au moins une fois : lors du tremblement de terre de Chine qui en 1920 ravagea la province de Kan-Sou, tuant on n'a jamais su exactement combien de dizaines de milliers de personnes et qui se manifesta au Parc Saint-Maur par des mouvements réels du sol dont l'amplitude dépassa probablement 2 millimètres. Je dis *probablement*, car le choc fut si violent que les plumes de sismographes, lesquelles sont disposées pour amplifier et multiplier fortement les mouvements réels du sol, furent, en cette circonstance, projetées en dehors de leur champ d'inscription.

Il convient de remarquer d'ailleurs que le caractère plus ou moins destructeur des tremblements de terre dépend moins de l'amplitude des mouvements du sol que de l'accélération de ces mouvements, l'accélération étant, comme on sait, et si j'ose risquer cette définition simpliste, la rapidité avec laquelle la vitesse varie.

Supposons une table chargée de vaisselle. Si je soulève son coin progressivement de dix centimètres, mais assez lentement, de telle sorte que la durée de ce mouvement de soulèvement soit de quelques secondes, la vaisselle sera peut-être un peu déplacée et glissera légèrement sur la table. Mais si je recommence l'expérience, si je soulève de nouveau le coin de cette table de dix centimètres, mais très vite, très brusquement, de telle sorte que la durée de ce mouvement de soulèvement soit d'un dixième de seconde tout au plus, toute la vaisselle sera violemment projetée et sans doute réduite en miettes. Dans ces deux expériences, les amplitudes du mouvement ont été identiques; ce qui a différé de l'un à l'autre cas, c'est l'accélération de mouvement. Cette accélération (quantité dont la vitesse varie en une seconde) qui était d'un ou deux centimètres dans la première expérience, était dans la seconde expérience égale à un mètre (1 décimètre en 1 dixième de seconde = 1 mètre par seconde).

Cet exemple simple nous aide à concevoir comment et pourquoi ce qui agit dans les séismes, c'est l'accélération des mouvements bien plus que leur amplitude. Malheureusement, les sismographes actuels, ou du moins la plupart d'entre eux, ne donnent pas directement l'accélération des mouvements qu'ils enregistrent. Les meilleures expériences qui aient été réalisées sur ce point délicat et important sont celles qu'a faites, au moyen d'ingénieux dispositifs expérimentaux, le professeur japonais Omori.

Elles l'ont conduit à substituer aux anciennes classifications des tremblements de terre une classification nouvelle où les séismes sont rangés par ordre de violence, et où celle-ci est mesurée très exactement par l'accélération maxima imprimée par le séisme étudié à un point du sol.

Omori a constaté, au moyen de ses appareils, que les tremblements de terre légers si fréquents au Japon correspondent à des accélérations inférieures à 1 centimètre par seconde. Les valeurs de plusieurs centimètres correspondent déjà à des séismes moins fréquents et plus violents. Au delà de 100 centimètres d'accélération, le séisme est violent. Pour une accélération de 120 centimètres, un quart des cheminées d'usine sont endommagées, les maisons de briques mal construites sont détruites, les tuiles des toits sont déplacées. Pour une accélération de 200 centimètres, toutes les cheminées d'usine sont brisées, et presque toutes les maisons en briques. Pour 250 centimètres, environ 3 pour 100 des maisons de bois sont détruites et beaucoup de murs de maçonnerie endommagés. Les voies ferrées sont tordues, etc. L'eau des rivières est projetée sur les bords. Pour une accélération de 400 centimètres, près de 80 pour 100 des maisons de bois sont détruites, les routes sont crevassées et défoncées, les tombes retournées, les champs bouleversés, etc.

Enfin, pour les accélérations supérieures à 4 mètres par seconde, toutes les constructions sont détruites et il se produit d'énormes glissements de terrain. La plus forte accélération observée dans le passé par Omori fut de 4^{m},30, dans le grand tremblement de terre de Mino-Owari. Mais il y a beaucoup de chance pour que ce chiffre ait été dépassé lors du cataclysme du 1er septembre. Nous manquons encore de données à ce sujet; mais nous savons déjà que, tandis que dans les 5 jours qui suivirent le séisme de Mino-Owari (1891) on enregistra 808 chocs postérieurs à la secousse principe, 808 après-chocs (si j'ose traduire ainsi l'expression *after shocks* des Anglais), l'Observatoire central de Tokyo a enregistré 1 039 après-chocs entre le 1er septembre à midi et le 6 septembre dernier. Tout cela tend à prouver que, au moins en ce qui concerne la composante verticale, le séisme du 1er septembre est sans précédent depuis que des sismographes fonctionnent au Japon.

Parmi les questions accessoires que soulèvent les tremblements de terre, il en est une qui a beaucoup passionné le public depuis quelque temps. Peut-on prédire, peut-on annoncer d'avance les

tremblements de terre? Un amateur londonien dont le nom est sorti de ma mémoire, a notamment fait beaucoup parler de lui, en prédisant dans les journaux, — grâce à une méthode qu'il prétendait garder secrète... et pour cause, — des séismes pour telle ou telle date. Vérification faite, il arrivait de temps en temps, qu'on en signalait en effet à la date indiquée. Le plus souvent on n'observait rien. La vérité est que, puisque les sismographes enregistrent plusieurs dizaines de milliers de séismes par an, les prévisions de cette sorte, vagues et imprécises, ont souvent chance d'être vérifiées, fût-ce de faits au hasard. Pour qu'on pût les prendre au sérieux, il faudrait que messieurs les prophètes eussent soin d'indiquer exactement, d'une part la position du centre de l'ébranlement annoncé, d'autre part l'amplitude de celui-ci. Comme ils ne le font pas, on ne saurait les prendre au sérieux.

La seule idée vraiment scientifique qui ait été émise dans ce domaine, est due au géologue danois von Kœveslighety. Ce savant a remarqué avec raison que de même que la tension des poutres d'un plafond prêt de s'écrouler, augmente d'abord progressivement jusqu'au moment de la fracture, de même les roches terrestres doivent, avant la dislocation sismique, subir une tension locale croissante. Or, on peut mesurer la tension de roches données, par exemple en mesurant la vitesse avec laquelle s'y propage le son, et celle-ci varie suivant les variations de celle-là. On peut donc prévoir que, dans l'avenir, les stations procédant régulièrement à cette étude dans ces régions menacées pourront annoncer quelque temps à l'avance les tremblements de terre.

CHARLES NORDMANN.

REVUE DRAMATIQUE

VAUDEVILLE. — *L'Enfant*, pièce en trois actes, par M. Brieux.

La pièce à thèse, chère à Dumas fils et à Émile Augier, est un genre qui a cessé de plaire. On y reviendra, n'en doutons pas, car elle a toute sorte de qualités; mais, aujourd'hui, nous n'en voyons plus que les défauts. La prétention d'imposer une opinion au public nous paraît vaine autant qu'indiscrète, une action théâtrale qui expose un cas particulier n'ayant aucune valeur générale de démonstration. Un autre cas, d'autres incidents, auraient pu nous conduire à la conclusion exactement opposée. Mais voici le plus fâcheux : dominé par son parti pris, l'auteur est amené à fausser sans cesse les conditions du réel : il néglige ou il dissimule tout ce qui va à l'encontre de sa thèse; il souligne et il accentue tout ce qui est en sa faveur : d'un côté de la barricade, rien que des braves gens, et de l'autre côté, rien que des coquins, ce qui est contraire à toute saine observation... Donc M. Brieux se défend d'avoir fait une pièce à thèse. Pièce sociale, pièce à idées, mais non pièce à thèse. Il ne se permet pas d'intervenir de sa personne dans une étude qui doit rester tout objective; et quant à manquer de justice pour les uns ou pour les autres, il en serait inconsolable. Toute son ambition est de signaler un problème nouvellement posé, de faire réfléchir le public, de lui fournir les arguments pour et contre, en lui laissant le soin de conclure.

Parmi les problèmes qui se posent à notre société il n'y a que le choix : un des plus graves est celui de l'avenir que préparent à la jeune fille les dernières transformations de nos mœurs. Aujourd'hui comme hier, la loi reste la même : la femme est faite pour la maternité, la jeune fille est faite pour le mariage. Oui, mais, pour se marier, il faut être deux. Déjà avant

la guerre il y avait plus de filles que de garçons; puis est venue la grande hécatombe. « Il y a, en ce moment, deux millions de filles de plus que de garçons en âge de se marier. » Qu'adviendra-t-il de ces deux millions de filles pour qui on manque de maris? Il est vrai que la guerre a sensiblement modifié la condition de la femme : obligée de se conduire elle-même et souvent de suppléer son mari, la femme s'est émancipée; elle a abordé des carrières nouvelles; une femme médecin, avocat, ingénieur, peintre, sculpteur ou compositeur, n'est plus un phénomène, est à peine une exception; une femme seule peut aujourd'hui gagner sa vie et se faire une situation sociale que plus d'un homme envierait... Oui, mais si l'instinct de la nature, la force de l'hérédité a mis en elle ce besoin d'une maternité sans laquelle l'existence reste pour elle irrémédiablement vide?...

Voici Pierrette Nizier. Cette jeune fille, intelligente, laborieuse, enthousiaste, s'est éprise des idées modernes. Le progrès l'enchante et la science la passionne. Élevée dans un milieu bourgeois et même très bourgeois, elle s'y est heurtée à mille préjugés : la lutte n'a fait que l'exciter. Elle a regardé en face l'adversaire et, pour commencer, elle lui a donné un nom, sonore et ridicule, chevaleresque et plaisant, épique et romance. Dans la famille Nizier, on parle souvent d'un certain Galaor. Devant une décision à prendre, on se demande : « Qu'est-ce que dirait Galaor? » Ce Galaor, qui pèse de tout son poids sur les décisions de la famille Nizier, a ceci de particulier qu'il n'a jamais existé. C'est un personnage imaginaire. Il représente la tradition, toute la tradition, principes et préjugés, tout ce que Pierrette rejette et combat. « J'ai passé ma vie à lutter contre lui. C'est malgré Galaor que je suis allée à l'école d'électricité : une jeune fille qui apprend autre chose que la broderie et le piano! Et que je suis ingénieur : une jeune fille ingénieur! Galaor en étouffe d'un rire de mépris. Et que je gagne ma vie! Galaor en a été tellement suffoqué qu'il en est mort. » On le croit mort; mais Galaor ne meurt pas. Et c'est fort heureux, dirai-je, heureux pour nous tous, heureux surtout pour vous, brave et imprudente Pierrette!

Donc Pierrette est ingénieur. C'est elle qui a fait les plans d'une usine à main d'œuvre féminine qui vient d'être inaugurée aujourd'hui même. Succès, discours officiels, apothéose. Mais le mot de M^me^ de Staël n'a pas cessé d'être vrai : que la femme écrive des romans ou dessine des plans, la gloire n'est pour elle que le deuil éclatant du bonheur. Pierrette, dans ce jour de gloire, se sent plus que jamais

triste et seule. « On a beau faire, lui dit justement sa sœur, les stators, les disjoncteurs, les turbines, ça ne remplit pas le cœur. » Pierrette le sait bien, et d'autant mieux que son cœur a parlé.

Elle aime en secret un camarade d'enfance, Henri. Pourquoi, me demanderez-vous, cet Henri, dont il est aisé de voir qu'il a de l'amitié et même du goût pour elle, au lieu de l'épouser, s'en va-t-il prendre femme au Brésil? Hélas, ce qui l'éloigne de Pierrette, j'ai peur que ce ne soient les mérites mêmes de cette brillante personne. C'est un bon jeune homme pas très fort... Je ne lui reproche pas d'avoir de la peine à se reconnaître dans un indicateur de chemins de fer. Car de plus huppés que lui... Il reste que ses propos sont d'un gentil garçon qui n'a rien inventé. Auprès de Pierrette, il se sent vaguement humilié. Un homme, même s'il est intelligent, même s'il est sot, n'aime pas beaucoup à sentir que sa femme lui est supérieure. Cruelle ironie pour la jeune fille d'aujourd'hui qu'à devenir plus savante, ou seulement plus cultivée, elle risque d'écarter les épouseurs!...

A dessein, M. Brieux a accumulé sur la tête de Pierrette tout ce qui peut la faire souffrir, exaspérer ses nerfs, l'affoler. Au dépit que lui cause le prochain départ d'Henri s'ajoute l'hommage ridicule d'une proposition de mariage hasardée par Brassol, un nouveau riche sur le retour. Comme il arrive, dans beaucoup de familles, aux sœurs aînées et non mariées, elle a reporté son besoin d'affection maternelle sur sa nièce Mireille, au point d'éveiller la jalousie des parents : on lui enlève l'enfant. Un voyage en Norvège, où lui est offerte une situation, lui serait une diversion : l'égoïsme de sa mère la force à y renoncer. Et voici qu'une fille-mère, la Mérotte, lui parle de son petit avec une émotion qui la bouleverse : c'est, après l'exaspération nerveuse, l'attendrissement, la note sentimentale...

Aussi, lorsqu'au troisième acte, nous entendons Pierrette proclamer la liberté pour une femme d'être mère en dehors du mariage, nous sommes tout de suite fixés. Il est moins fréquent de mettre ses théories en pratique, que ses actes en maximes : c'est pourquoi, la lettre que Pierrette a préparée pour sa mère n'a rien à nous apprendre. Nous voulons quand même tenir de la jeune fille elle-même le récit de ce que la morale appelle encore aujourd'hui « une faute. » M. Brieux a eu soin d'en écarter tout soupçon d'amour, toute ombre de libertinage. Pierrette n'est pas une dévote de l'amour, mais une volontaire de la maternité.

Arrivé à ce point, l'auteur d'une pièce à thèse estimerait sa tâche

terminée. Il a fait accepter du public une situation hardie; une fois de plus, l'art des préparations a fait merveille : la partie est gagnée. Le raisonneur, chapeau sur l'oreille, prendrait le parti de Pierrette; Mme Nizier s'attendrirait à l'idée de devenir une fois de plus grand mère ; tout juste se trouverait-il quelqu'un pour jeter le « C'est égal, c'est raide » des *Idées de Madame Aubray*... Ces manières provocantes ne sont pas dans la manière de M. Brieux. Il fait, du fond du Brésil, revenir Henri tout exprès pour réparer. Et comme Pierrette se refuse à épouser le père de son enfant, chacun s'empresse de combattre par les meilleurs arguments une obstination qui d'ailleurs s'annonce assez peu farouche. « Elle n'est pas seule au monde, lui objectent ces sages personnes; elle fait partie d'une famille, dont tous les membres sont solidaires; elle a des devoirs envers les morts qui se sont conformés à certaines règles morales et sociales; elle en a envers cet enfant, auquel elle n'a pas le droit d'infliger une tare... » Pierrette cède, et c'est pour le public un grand soulagement. Bien entendu, elle persiste à dire qu'elle avait raison, mais elle convient qu'elle a eu raison trop tôt. Affaire de mots. L'essentiel est que le droit à la maternité en dehors du mariage soit ajourné *sine die*. Il fait partie des mille et une institutions qui doivent assurer le bonheur de l'humanité dans la Cité future.

Pièce d'argumentation vigoureuse et de discussion loyale, où l'on avait d'abord pu craindre que les représentants de la morale traditionnelle ne fussent un peu sacrifiés. Mais le troisième acte est tout à leur avantage. A vrai dire, un seul personnage concentre sur lui tout l'intérêt, appelle toute l'émotion, celui de la jeune fille, ardente, courageuse, prête à toutes les responsabilités de la vie et en qui M. Brieux n'a que trop justement montré une des victimes de la société nouvelle.

Mlle Sylvie a joué de la façon la plus brillante, avec nervosité, avec force et avec grâce, le rôle de Pierrette Nizier. M. Joffre a dessiné avec son habituelle sûreté un type amusant de bon nouveau riche.

RENÉ DOUMIC.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Comment, dans cette quinzaine désormais historique, le Gouvernement du Reich allemand, sous la contrainte de nécessités impérieuses, a officiellement annoncé la fin de la « résistance passive » dans la Ruhr et a paru disposé à chercher le salut de l'Allemagne dans une entente avec la France; et comment, presque aussitôt, la réaction des partis nationaliste et populiste a ébranlé la « grande coalition » parlementaire qui portait le ministère Stresemann et imposé un remaniement du cabinet : c'est ce que nous avons aujourd'hui à expliquer.

Une conférence avec les représentants des territoires occupés, qui montrèrent au Chancelier la résistance prête à s'effondrer d'elle-même, et l'entretien de M. Baldwin avec M. Poincaré à Paris, qui prouva à l'Allemagne qu'elle ne pourrait compter sur aucune intervention, furent les deux circonstances qui précipitèrent la décision de M. Stresemann. Dans la soirée du 24 septembre, un communiqué officiel annonçait que le Gouvernement, n'ayant réussi à obtenir aucune concession de la France et de la Belgique, ne pouvant plus « s'attendre à une amélioration de sa situation extérieure par la continuation de la résistance passive » et incapable de soutenir plus longtemps les frais ruineux d'une telle politique, se résignait à y renoncer. « Les représentants de la Ruhr et de la Rhénanie se sont déclarés prêts à se charger de ramener la population à un travail ordonné. » M. Stresemann a ajouté que le Gouvernement d'Empire revendiquait toute la responsabilité de l'abandon de la résistance; mais, le lendemain, il prenait soin de réunir les représentants des États allemands et, après avoir obtenu leur adhésion unanime, de faire ratifier par eux la décision prise par le Reich. Ils constatèrent la nécessité de céder « pour des motifs de politique intérieure et surtout d'ordre financier » et ajoutèrent que la fin de la résistance passive

devait se faire « d'une façon conforme à la dignité et à l'honneur du peuple allemand; » ils affirmèrent leur volonté unanime, « si une tentative était faite pour porter atteinte à l'unité du Reich, de sauvegarder et de défendre cette unité comme un bien intangible de la nation. » Le Chancelier, en faisant proclamer l'unité du Reich par les représentants des « pays » dont l'association constitue l'État allemand, affirmait le caractère à la fois fédéral et unitaire du Reich. Comment ne pas rapprocher un tel acte de la décision du Conseil suprême des Alliés qui, en 1919, malgré l'opinion éclairée de M. Jules Cambon, décida de ne pas inviter les représentants des États allemands à signer le traité de Versailles?

Dès ces premières heures, se manifestait l'opposition violente du parti nationaliste en Allemagne et particulièrement en Bavière; dès le 25, le correspondant du *Daily News* à Berlin indiquait que M. Stresemann ne pourrait pas se maintenir au pouvoir, en raison des hostilités qu'il rencontrait dans son propre parti. La proclamation du président Ebert, datée du 26, marque déjà un désir de donner un gage aux partis de droite et de retenir d'une main ce qu'on se décidait à céder de l'autre: le Président s'y appesantit sur les arguments tant de fois répétés depuis des mois: l'occupation a été faite « contre le droit et les traités; » puis sont énumérées les souffrances des populations du bassin de la Ruhr, comme si ces calamités étaient imputables à l'occupation, plutôt qu'à l'absurde politique de résistance imaginée par le ministère Cuno. M. Ebert affirme que le Gouvernement ne renonce pas à obtenir la libération des prisonniers et le retour des 130 000 expulsés; mais surtout il est prêt à tous les sacrifices pour sauvegarder l'intégrité du Reich; et termine par une menace enveloppée, mais claire : « Le Président d'Empire et le Gouvernement proclament solennellement, devant le peuple allemand et devant le monde, qu'ils ne se prêteront à aucun arrangement qui détacherait de la terre allemande la plus petite parcelle. Il dépend des Puissances qui nous ont envahis et de leurs alliés, de rendre, en adhérant à cette conception, la paix à l'Allemagne, ou d'entraîner, par le rejet de cette paix, toutes les conséquences qui en découleraient pour les relations entre les peuples. »

La proclamation du président Ebert, comme le communiqué du chancelier Stresemann, rendent le même son : la résistance, dans la Ruhr, a cessé, parce qu'elle était sur le point d'amener la ruine irrémédiable des finances allemandes et la dislocation du Reich. De donner satisfaction à la France et aux alliés dans la question des

réparations, il n'est pas question, non plus que de l'exécution du Traité de Versailles; au contraire, dès le premier jour, la presse bavaroise reprend sa thèse que l'occupation de la Ruhr a déchiré le Traité de Versailles, elle invoque l'opinion de lord Curzon et du Gouvernement britannique. Telles sont les dispositions d'esprit dans lesquelles le Gouvernement du Reich a, de mauvaise grâce, résolu de capituler et d'abandonner la résistance passive.

Ces remarques ne diminuent en rien l'importance du succès que la politique franco-belge vient de remporter : il est complet. La bataille de la Ruhr, — bataille que les Allemands ont voulue comme ils ont voulu la guerre de 1914, — est gagnée; la date du 24 septembre 1923 marque la défaite morale de l'Allemagne, comme celle du 11 novembre 1918 marque sa défaite militaire. Ce succès, la France le doit d'abord à la vision lucide, à l'énergie tenace, au labeur puissant du grand Lorrain qui dirige ses destinées et qui, après avoir redressé d'une main ferme la politique française, la conduit maintenant vers les solutions nécessaires et réparatrices; il a été puissamment aidé, — la France ne saurait l'oublier, — par l'homme d'État loyal, clairvoyant et vigoureux, à qui le Roi des Belges a confié le gouvernement de son pays, M. Theunis. L'un et l'autre ont été merveilleusement servis par les chefs militaires et les soldats qui ont fait, avec une constante abnégation, plus que leur devoir, — car leur devoir était de se faire respecter, et ils ont réussi à se faire aimer, — et par les civils Français ou Belges, ingénieurs, hauts fonctionnaires, cheminots, mineurs, qui ont mené à bien leur tâche patriotique avec un dévouement, une intelligence, un esprit d'initiative, dont les résultats ont étonné amis et ennemis. Les Allemands et certains correspondants anglais raillaient par avance l'impuissance des deux Gouvernements alliés à faire marcher cette machine formidable aux rouages délicats qu'est le bassin de la Ruhr; et pourtant les chemins de fer fonctionnent à plein rendement, les stocks de charbon et de coke sont écoulés et renouvelés. Si un jour l'histoire raconte avec quelque détail l'occupation de la Ruhr, elle dira comment une petite troupe de soldats, accompagnée d'une poignée de civils, a su se tirer, sans recourir à des violences inutiles, de difficultés d'un genre inconnu jusque-là.

Pour comprendre l'importance d'un tel succès, il faut bien voir que la « résistance passive » n'a pas été un simple épisode dans l'histoire de l'Allemagne vaincue, mais la mise à exécution d'un plan qui date de 1919, et qui était depuis longtemps étudié et préparé. La résis-

tance passive, c'est la parade que M. de Brockdorf-Rantzau conseillait quand il refusait de signer le Traité de Versailles; c'est la tactique qu'indiquaient M. Fehrenbach et le docteur Simons quand ils voulaient, au printemps 1921, échapper à l'ultimatum de Londres. L'occupation de la Ruhr parut au nationalisme allemand l'occasion favorable pour tenter l'application de son programme ; quand l'Allemagne vit que l'Angleterre n'était plus avec la France et observait vis à vis du Reich une neutralité qui était un encouragement et un appui moral, elle ne douta plus du succès : on allait vers la revision du Traité de Versailles. Ainsi, écrit le clairvoyant directeur du *Bulletin de la Société d'études et d'informations économiques*, « la résistance passive n'a pas été autre chose que la traduction au grand jour de la volonté profonde de ne pas exécuter le Traité de Versailles qui, depuis quatre ans, n'a cessé d'animer la classe dirigeante allemande. » Voilà ce qui est brisé : c'est cette volonté de rébellion contre les justes sanctions d'une agression suivie d'une complète défaite ; c'est cette passionnée volonté d'effacer, par une revanche diplomatique, les conséquences du désastre militaire et d'arriver rapidement, en échappant aux réparations, à une suprématie économique qui donnerait enfin à la race germanique cette hégémonie mondiale pour laquelle elle se croit élue. Personne n'a pu s'imaginer que la fin de la résistance passive dans la Ruhr serait suivie d'une entente immédiate et de l'âge d'or de l'harmonie rétablie en Europe ; mais, après la capitulation du 24 septembre, l'Allemagne peut avoir encore de redoutables convulsions, elle peut aller jusqu'à un coup de folie, mais sa force de résistance et sa puissance d'illusions ont subi un coup dont elles ne se relèveront pas. Nous allons, par des chemins encore difficiles, vers les solutions justes et modérées que la France n'a cessé de vouloir ; mais nous prenons nos précautions contre un retour offensif désespéré de l'ennemi vaincu.

Le succès final et la paix définitive seront plus ou moins proches selon que l'Angleterre comprendra ou non le rôle bienfaisant qu'elle peut assumer en Europe. Le caractère anglais n'est pas rebelle aux enseignements du succès : le Gouvernement avait cru la bataille de la Ruhr impossible à gagner sans lui et même contre lui, et voici que la bataille est gagnée. M. Stanley Baldwin, avec sa grande loyauté, tire les conséquences de la récente entrevue de Paris. Le même jour, 27 septembre, où le chancelier du Reich notifiait officiellement aux ambassadeurs le retrait des ordonnances qui prescrivaient et organisaient la résistance passive, M. Baldwin, parlant à Northampton,

proclamait que « si l'on veut aplanir les difficultés d'un règlement européen, l'espoir réside dans une collaboration intime entre la France et la Grande-Bretagne, » et il se félicitait d'avoir, par sa visite à M. Poincaré, rétabli entre les deux pays « cette atmosphère de confiance qui depuis quelque temps avait disparu. »

La Conférence impériale des premiers ministres des Dominions est actuellement réunie à Londres, pour la première fois depuis 1921, et le Gouvernement du roi George V n'a pas de grands succès à lui montrer : échec en Orient, échec en Europe, misère et chômage. M. Baldwin supporte les conséquences des erreurs de ses prédécesseurs et il a eu quelque peine, dans son exposé général, à les expliquer aux Premiers coloniaux. On pouvait croire cependant, après son discours, que si, entre les deux pays, l'entente n'était pas réalisée, la volonté d'accord existe des deux côtés. Après le discours de lord Curzon, cette illusion n'est plus permise : c'est une capitulation qu'il demande à la France. Jamais son ton n'a été plus acrimonieux : on dirait que la fin de la résistance allemande a irrité son humeur en démentant ses prophéties. Il affirme, — et sur ce point du moins il est d'accord avec M. Baldwin, — que l'Angleterre a gardé, dans le conflit de la Ruhr, une stricte neutralité : c'est une légende qu'il ne faut pas se lasser de détruire. C'est l'attitude de l'Angleterre qui a rendu possible la résistance de l'Allemagne ; rester neutre en donnant publiquement tort à son alliée de la veille et en mettant en doute la légalité de l'occupation de la Ruhr, c'était encourager l'Allemagne dans sa rébellion et entretenir sa résistance par l'espoir d'une intervention anglaise ; lorsqu'au printemps la presse allemande préparait l'opinion à une capitulation, ce fut la tentative de médiation de lord Curzon qui galvanisa la résistance ; enfin c'est la note anglaise du 11 août qui l'a prolongée jusqu'à ce que l'Allemagne soit à bout de souffle. Le Gouvernement britannique n'est pas resté neutre dans le conflit de la Ruhr ; il a été, avec toute sa force morale, du côté de l'Allemagne. On dirait, à entendre lord Curzon, qu'il se croit vaincu avec elle. Il paraît surtout préoccupé du mouvement séparatiste rhénan ; il rappelle que l'Angleterre a maintenu ses troupes à Cologne, qu'elle entend intervenir dans la discussion des arrangements même « locaux » et qu'elle s'oppose à tout démembrement, fût-il spontané, de l'Allemagne. Enfin il invite la France, puisque la résistance a cessé, à faire le plus tôt possible des propositions pour le règlement des réparations qui doit avoir pour conséquence l'évacuation de la Ruhr. Avec désinvolture, il prête à la Commission des réparations un

rôle qu'elle n'a jamais eu, et son allusion lui a valu une vigoureuse et précise réponse de M. Louis Dubois. Cet audacieux renversement des rôles a de quoi surprendre : les propositions de M. Poincaré sont faites depuis longtemps ; elles sont consignées, — il le redisait le 7 dans son discours de Ligny-en-Barrois, — dans le *Livre jaune*, et c'est à l'Allemagne qu'il appartient de trouver les modalités des paiements dont la quotité est fixée par l'état du 5 mai 1921. En vérité, si lord Curzon voulait inciter l'Allemagne à reprendre, sous une nouvelle forme, sa résistance, il ne parlerait pas autrement. Est-ce encore là une attitude de neutralité? Lord Curzon a parlé comme s'il avait besoin, en présence des ministres des Dominions, de rejeter sur la France la responsabilité de ses propres erreurs. La France n'a pas besoin de réfuter une fois de plus les allégations du chef du Foreign Office, mais elle demande au peuple anglais, en qui elle a confiance, si une telle politique n'a pas été aussi nuisible à lui-même qu'à ses alliés et à l'Allemagne. La crise du chômage et le marasme du commerce n'auraient-ils pas été atténués par une politique plus avisée, plus large, plus solidaire de la nôtre, moins uniquement préoccupée de la stabilisation de la livre sterling au pair du dollar. C'est une des grandes forces de la politique britannique qu'elle a toujours su reconnaître et réparer ses erreurs ; la Conférence impériale actuellement réunie, composée d'hommes politiques expérimentés, peut exercer, pour un redressement de la politique britannique, une heureuse influence qui renforcerait les bonnes intentions de M. Baldwin.

La fin de la résistance passive a produit, dans ce pays de France, si modéré dans ses désirs, si calme au milieu des calomnies déchaînées, qui a montré, dans toute cette épreuve, une maturité politique et un sens national merveilleux, une impression de détente et de confiance en l'avenir. Par contre-coup, M. Poincaré a remporté à l'intérieur un succès sur deux catégories d'adversaires : ceux, parmi les radicaux, qui n'escomptent un succès électoral de leur parti qu'au prix d'une défaite de la politique française, et ceux, parmi les politiciens socialistes internationalistes, pour qui la France a toujours tort, qui dénoncent les ambitions impérialistes de M. Poincaré et l'accusent de prolonger la guerre en 1923 comme de l'avoir provoquée en 1914. Mais les conseils généraux, à peu d'exceptions près, ont adressé leurs félicitations et leurs encouragements à M. Poincaré et l'on a vu tels radicaux notoires se rallier au succès. L'Allemagne, dans sa détresse, trouve parmi ses socialistes des

hommes d'énergie patriotique et d'autorité, les Ebert, les Noske, les Severing; la France n'entend que des divagations humanitaires. Mais les masses ne suivent pas leurs chefs; et partout où se montre M. Poincaré, les ouvriers socialistes ou communistes sont les premiers à l'acclamer, tant parle haut le vieil instinct de solidarité nationale. Pour la politique intérieure française, la date du 24 septembre marque un renouveau d'union nationale et d'entente patriotique qui fera sentir ses effets jusqu'aux élections qui s'approchent.

Qu'allait être, en Allemagne, le lendemain de la capitulation? Verrait-on M. Stresemann, logique avec lui-même, entamer sans équivoque avec la France, par les voies normales, une conversation sur les réparations? Les premiers actes et les premiers mots de la nouvelle politique permettaient d'en douter. Parlant, le 30 septembre, au bois d'Ailly, M. Poincaré le constatait : « Le Gouvernement allemand a annoncé un peu bruyamment au monde qu'il allait mettre fin à la résistance organisée dans la Ruhr. Il ne pouvait faire autrement; il n'était plus en état de la financer et il savait qu'elle risquait de détacher du Reich les populations locales. Mais la proclamation maussade d'une trêve inévitable n'est rien; c'est l'exécution qui est tout. Nous attendons l'Allemagne à l'œuvre. Elle a renoncé à nous poser des conditions : c'est bien. Mais il lui appartient maintenant de nous montrer qu'elle est réellement disposée à nous faciliter, dans les territoires occupés, la mise en valeur des gages saisis. » Or la *Zeit*, organe du chancelier, nous avertissait qu'il n'y fallait pas compter : « La France crie victoire; qu'elle tire donc de sa victoire tous les profits qu'elle en espère, mais qu'elle n'attende pas que nous l'aidions à exploiter les biens qu'elle nous a pris et ne veut pas nous rendre. » Et la *Germania*, organe officiel du Centre, déclarait : « La résistance passive est terminée, mais la question des réparations reste entière; pas plus aujourd'hui qu'hier, le peuple allemand ne se laissera égorger! » Pauvre peuple allemand! combien sa situation serait aujourd'hui moins précaire et plus heureuse si ses chefs s'étaient résignés honnêtement à l'exécution d'un traité qui ne les obligeait même pas à réparer tout le mal qu'ils avaient fait et qui laissait à l'Allemagne tant d'éléments de prospérité et de richesse. Le Gouvernement du Reich a cru pouvoir mener plusieurs jeux à la fois et, au lieu de marcher droit à son but, il a cherché des détours; comme leurs philosophes, les Allemands croient pouvoir réaliser en politique l'identité des contraires. Le

retrait des ordonnances organisant la résistance apparut dès l'abord incomplet : par exemple, les livraisons de charbon au titre des réparations, suspendues en janvier, n'étaient pas reprises et on put se demander si l'Allemagne, tout en cessant la résistance, rentrerait dans le traité de paix. Pour imposer une politique nouvelle, dont sa clairvoyance lui montrait l'indispensable nécessité, il aurait fallu que M. Stresemann agît vite et profitât du désarroi de ses adversaires; mais comment apaiser d'un coup les passions que, pendant six mois, on s'est employé à attiser? Aussi, M. Poincaré, parlant le 1er octobre au Conseil général de la Meuse, se garde-t-il de triompher . « Rien n'est encore résolu. Jusqu'ici nous n'avons que des paroles, et encore bien peu aimables. Nous avons besoin de faits et de réalités... Nous devons attendre dans le calme ce qui va se passer. Si nous gardons notre sang-froid, nous sommes maîtres de la situation. »

Le 30 septembre, M. de Maltzahn, représentant le Chancelier, fait une démarche auprès de l'ambassadeur de France à Berlin : le Chancelier demande officiellement au Gouvernement français d'entrer en négociation avec le Gouvernement allemand sur la question de la reprise du travail dans la Ruhr. Ici apparaît la manœuvre en trompe-l'œil. Ce n'est pas sur la reprise du travail qu'il s'agit de négocier entre les Gouvernements; sur ce point le Reich n'a qu'à retirer, sans restriction ni réticences, ses ordonnances. Le travail d'ailleurs reprend partout, spontanément, par des ententes directes entre les industriels ou les syndicats ouvriers et les autorités franco-belges; les prestations en charbon et en coke s'organisent à l'amiable. L'entrevue du 5 octobre à Dusseldorff entre le général Degoutte et M. Stinnes accompagné de plusieurs autres grands industriels est à ce point de vue très importante; on y a examiné le rétablissement d'un mode provisoire de prestations en nature pour les réparations. Le Gouvernement français s'est toujours déclaré prêt à négocier, dès que la résistance passive aurait effectivement cessé, sur la question des réparations; il y est encore disposé; il attend, sur ce point, les ouvertures de M. Stresemann, et c'est à la Commission des réparations que, conformément au traité, il laissera le soin de poursuivre les pourparlers. Mais négocier sur la reprise du travail ç'aurait été permettre au Gouvernement de Berlin de se targuer d'un succès et de prétendre que le travail ne reprend que grâce à son intervention. D'ailleurs, à l'heure où M. Stresemann envoyait M. de Maltzahn chez M. de Margerie, la Bavière avait déjà

une dictature nationaliste et l'on sentait approcher, à Berlin aussi, une crise politique.

Le 27 septembre, le Gouvernement bavarois nomme Commissaire général d'État, avec pleins pouvoirs dictatoriaux, M. von Kahr, chef du parti royaliste et nationaliste. C'est lui qui, à l'époque du coup d'État de Kapp, prit, le 17 mars 1920, la présidence du ministère bavarois; franconien protestant, il est l'adversaire à la fois des socialistes et de la démocratie national-socialiste des paysans de la Souabe dirigée par l'agitateur Hitler; monarchiste, il est l'homme de confiance du prince héritier Rupprecht; il est fédéraliste et comme tel opposé aux excès du pouvoir central et à la propagande prussienne de Ludendorff. A l'extérieur, M. von Kahr a toujours été hostile à la politique d'exécution du traité. La dictature, appuyée par la grande masse du parti catholique et par les populistes, signifie : concentration des forces bavaroises, à l'exclusion des agitateurs et des brouillons, pour une politique d'union nationale et de résistance; extension de cette politique au Reich tout entier; fédéralisme à l'exclusion de toute tentative de séparatisme et avec tendance à une hégémonie directrice passant de Berlin à Munich.

Hitler et Ludendorff parlaient ouvertement de mobiliser leurs partisans et de marcher sur Berlin pour renverser un Gouvernement trop socialiste et trop faible en face de la France; la dictature de M. von Kahr garantit M. Stresemann contre ce péril. Tout se passe comme si M. von Kahr et le chancelier Stresemann étaient d'accord. Le même jour où s'établissait à Munich la dictature de von Kahr, avec l'état de siège, le Chancelier confiait à M. Gessler, ministre de la Reichswehr, le pouvoir exécutif avec la proclamation de l'état de siège et le droit de déléguer son pouvoir à un chef militaire qui serait le général von Seekt, l'adversaire de Ludendorff; les libertés constitutionnelles sont suspendues; des prescriptions extrêmement sévères sont édictées contre les fauteurs de désordres; il est facile de comprendre, à travers le texte des décisions du Gouvernement, qui est visé par ces mesures draconiennes : les communistes et surtout les séparatistes rhénans.

De fait, la journée sanglante du 30 septembre à Dusseldorf allait bientôt montrer les véritables intentions du Gouvernement de Berlin. Les partis séparatistes rhénans avaient organisé pour ce jour-là une grande manifestation; une cinquantaine de mille personnes, en majorité des paysans venus de tous côtés par trains spéciaux, encadrés de chefs portant des brassards galonnés, portant des drapeaux vert-

blanc-rouge et escortés de quelques détachements d'auto-protection, mal armés et mal organisés, se pressaient sur l'avenue Hindenbourg autour de la statue de Bismarck où MM. Dorten, Smeets et Matthes devaient prendre la parole. Quelques bagarres se produisirent entre la police municipale et les séparatistes; un agent, ayant tiré le premier, fut tué; le calme était complètement rétabli quand 200 *schupos*, arrivés le matin même en automobiles, sortirent de la caserne voisine et, sans avertissement, ouvrirent à 100 mètres un feu bien ajusté sur la foule désarmée : ce fut une fuite éperdue, poursuivie par les policiers verts, qui posément, tiraient dans le tas: les fuyards furent pourchassés avec une sauvagerie inouïe par la police qui assommait les femmes et les enfants à coups de matraque, achevait les blessés; des prisonniers, entraînés dans la caserne des *schupos*, furent cruellement maltraités. Cette scène de sauvagerie bien prussienne, destinée à faire aimer par les Rhénans le Gouvernement de Berlin, ne prit fin qu'à l'arrivée d'une patrouille de dragons français et d'un détachement de chasseurs alpins qui, pénétrant dans la caserne des *schupos*, désarma et fit prisonniers sans résistance ces brutes déchaînées. Nos soldats furent acclamés avec un enthousiasme incroyable, quelques *schupos* lynchés par la foule, d'autres sauvés à grand peine par les Français. La réunion put enfin continuer; les orateurs rhénans flétrirent le gouvernement d'assassins et firent jurer à la foule de ne plus obéir à Berlin. Le caractère de cette sanglante journée où réapparut le « boche » de toujours, n'est pas douteux : il s'agit d'un guet-apens voulu et préparé par le Gouvernement pour frapper de terreur les séparatistes. Les autorités françaises, mieux averties à l'avenir des méfaits dont est capable un Gouvernement allemand, sauront prendre les mesures préventives nécessaires pour assurer la sécurité de tous les citoyens et des troupes d'occupation. La presse allemande, le lendemain, dénaturant complètement les faits, accusait les séparatistes d'avoir provoqué et attaqué la police. M. Stresemann, au Reichstag, le 6, a félicité la police d'avoir fait son devoir! En France, *l'Humanité*, *le Populaire* firent chorus avec la presse nationaliste allemande ; on chercherait en vain dans leurs colonnes un mot de blâme pour les horreurs commises par les *schupos* ; ils en suppriment le récit, et font retomber toutes les responsabilités sur les séparatistes « traîtres à la patrie » et sur les autorités d'occupation ! Les morts de Dusseldorf sont les premiers martyrs de la cause rhénane ; ils ne sont pas morts pour rien ; désormais la question rhénane est publiquement

posée ; le crime que le Gouvernement de Berlin n'a pas craint d'approuver montre, mieux que tous les discours, les progrès rapides et décisifs du mouvement séparatiste que la France n'a pas provoqué mais qu'elle ne laissera pas écraser.

C'est à la lumière des événements de Munich et de Dusseldorf, de la rébellion nationaliste de Cüstrin étouffée par la Reichswehr, du mouvement communiste en Saxe et en Thuringe, que s'explique la crise ministérielle, qui, le 3 octobre, a mis fin à l'éphémère carrière du premier cabinet de coalition. M. Stresemann se trouvait en opposition avec son propre parti dont le chef, le Dr Scholz, porte-parole des grands industriels, l'a mis en demeure de changer son ministère et sa politique. Les nouveaux projets fiscaux de M. Hilferding alarmaient les « magnats » de l'industrie comme les « agrariens » nationalistes. Ils exigeaient en outre l'accroissement de la journée de travail de huit heures à dix heures sans augmentation de salaire. Les industriels semblent avoir réussi à persuader à tous les partis de droite que la puissance future de l'Allemagne dépend de la prospérité de son industrie ; jusqu'ici, grâce à l'inflation monétaire, ils ont pu maintenir l'activité de leurs usines et les faire prospérer par l'exportation de leurs produits. C'en est fini aujourd'hui, et il s'agit, par un travail plus prolongé, par un rendement supérieur, de maintenir la possibilité d'une vente considérable à l'étranger. En augmentant la durée de la journée de travail, on trouverait un ingénieux moyen de faire peser sur les ouvriers le poids principal des réparations et, par suite, de provoquer, dans tous les pays, les protestations ouvrières contre les réparations et contre la France qui en exige le paiement.

M. Stresemann s'apprêtait à demander au Reichstag, pour six mois, des pouvoirs dictatoriaux, au moins dans le domaine économique et financier. C'est sur ces entrefaites que, le 1er octobre, M. Scholz va sommer le chancelier de rompre avec les socialistes et d'accepter les conditions des droites. Après deux jours de négociations infructueuses, M. Stresemann donne sa démission et cherche à constituer une sorte de directoire avec six ministres seulement, à l'exclusion des socialistes. Voulut-il sincèrement tenter une politique d'extrême-droite qu'il savait dangereuse, ou cherchait-il seulement à mettre les nationalistes et les industriels au pied du mur en leur donnant l'occasion d'appliquer leur programme ? Il est impossible de le dire. L'opposition, cette fois, vint des socialistes et du Centre catholique. La *Germania* signifia que le Centre ne se prêterait pas à une dictature. M. Gessler, au nom des démocrates, et les

chefs socialistes intervinrent pour défendre les droits du Reichstag et l'avenir de la République allemande et empêcher les aventures périlleuses. La coalition morte le 4 ressuscitait le 6, et après de laborieux pourparlers, M. Stresemann constituait un ministère avec le concours des socialistes, mais délesté de M. Hilferding et de M. von Raumer. Le docteur Luther, précédemment ministre de l'Alimentation, prend le portefeuille des Finances. Le 6, le ministère se présente devant le Reichstag ; M. Stresemann explique son programme et défend sa politique contre les attaques des nationalistes. M. Cuno, s'il avait cédé plus tôt, aurait pu obtenir des conditions meilleures ; « si, par suite de notre détresse financière, nous avons dû cesser la lutte, c'est parce qu'une garnison capitule quand elle n'a plus de vivres. » Il faut d'abord assainir la situation monétaire et financière du Reich et c'est pour cet objet que le Chancelier demande au Reichstag de lui voter des pleins pouvoirs. Il faut aussi que la production industrielle soit augmentée sans que s'accroisse le prix de revient.

La crise, à l'heure où nous écrivons, n'est pas terminée; mais telle qu'elle se dessine jusqu'ici, elle semble avoir été provoquée plus par la situation intérieure que par la politique extérieure; M. Stresemann a réussi à montrer qu'aucun parti n'était assez fort pour gouverner seul et sauver l'Allemagne; peut-être n'a-t-il agité le spectre de la dictature que pour rendre les fractions du Reichstag plus dociles à ses vues. Il cherchera sans doute à reprendre des pourparlers avec la France et le discours de lord Curzon indique qu'il peut compter sur l'assistance du Gouvernement britannique : ce n'est peut-être pas ce concours qui facilitera sa besogne. M. Poincaré, à Ligny-en-Barrois, lui a répondu d'avance : « Nous serons prêts à écouter les propositions précises lorsque nous aurons constaté sur place que la résistance a cessé et que les prestations qui nous sont dues reprennent une marche régulière. »

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

SEPTIÈME PÉRIODE. — XCIIIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

DIX-SEPTIÈME VOLUME

SEPTEMBRE — OCTOBRE

Livraison du 1er Septembre

Pages.

UN FILS AU FRONT, première partie, par Mme EDITH WHARTON. 5

LOUIS XIV. — *Fin.* — *L'HOMME QUI A ÉPOUSÉ LA FRANCE*, par M. LOUIS BERTRAND. 40

POUR LES FÊTES DE TRÉGUIER. — RENAN ET LA BRETAGNE, par M. ANDRÉ CHEVRILLON, de l'Académie française 91

CONFÉRENCE DE LA HAYE. — LE CODE DE LA GUERRE AÉRIENNE. — ***. 129

LE CONCORDAT DE 1801. — II. *NÉGOCIATIONS ET CRISE*, par M. PIERRE DE LA GORCE, de l'Académie française 153

POÈTES AMÉRICAINS D'AUJOURD'HUI. — M. ROBERT FROST, par M. ALBERT FEUILLERAT. 185

OU EN EST L'ARMÉE ROUGE ? par M. LE GÉNÉRAL C. DE BRUMMER 211

REVUE LITTÉRAIRE. — *M. DANIEL HALÉVY*, par M. ANDRÉ BEAUNIER. 219

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON. . . 231

Livraison du 15 Septembre

UNE ENQUÊTE AUX PAYS DU LEVANT. — IX. *ANTIOCHE ET LA TRAVERSÉE DU TAURUS*, par M. MAURICE BARRÈS, de l'Académie française 241

LA COMBE DU LOUP, par M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française. . . . 270

CORRESPONDANCE INÉDITE. — II. (1863-1876), par GEORGE SAND et le PRINCE NAPOLÉON. 303

UN FILS AU FRONT, deuxième partie, par Mme EDITH WHARTON. 341

LE CENTENAIRE DES "NOUVELLES MÉDITATIONS", par M. MAURICE LEVAILLANT. 385

LE SERVICE GÉOGRAPHIQUE DE L'ARMÉE PENDANT LA GUERRE, par M. ARTHUR-LÉVY. 419

Pages.
LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — *PARIS VU DE BERLIN*, par M. LOUIS GILLET . . 453
LE PROCHAIN SALON DE LA CUISINE FRANÇAISE, par FORNAX 466
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON 470

Livraison du 1er Octobre

SOUVENIRS. — I. Par M. le COMTE D'HAUSSONVILLE, de l'Académie française. 481
UNE ENQUÊTE AUX PAYS DU LEVANT. — X. *CHEZ LES DERVICHES TOURNEURS*, par M. MAURICE BARRÈS, de l'Académie française. 510
UN FILS AU FRONT, troisième partie, par Mme EDITH WHARTON. 543
LE CONCORDAT DE 1801. — III. *LE DÉNOUEMENT*, par M. PIERRE DE LA GORCE, de l'Académie française 586
SIX PROFESSEURS FRANÇAIS A L'UNIVERSITÉ COLUMBIA, par M. PAUL HAZARD. . . 622
POUR MIEUX CONNAÎTRE GOYA. — I. Par M. PIERRE PARIS, de l'Institut. . . . 633
LETTRES DE STÉPHANE MALLARMÉ ET DE FRANÇOIS COPPÉE, *PUBLIÉES PAR M. JEAN MONVAL*. 659
LA QUESTION RHÉNANE ET LA POLITIQUE FRANÇAISE, par M. ALBERT PERRAUD. . 676
REVUE LITTÉRAIRE. — *UN POÈTE EN PROVINCE, M. LOUIS MERCIER*, par M. ANDRÉ BEAUNIER. 698
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . 710

Livraison du 15 Octobre

UNE ENQUÊTE AUX PAYS DU LEVANT. — XI. *L'ÉCOLE MYSTIQUE DE KONIA*, par M. MAURICE BARRÈS, de l'Académie française 721
L'ENFANCE D'UNE SOUVERAINE. — *SOUVENIRS INTIMES*. — I. Par M. le COMTE PRIMOLI 752
UN FILS AU FRONT, quatrième partie, par Mme EDITH WHARTON. 789
BLAISE PASCAL. — V. *L'APOLOGIE*, par M. VICTOR GIRAUD 830
UNE VISITE OFFICIELLE A PARIS. — LE PRÉSIDENT MASARYK, par M. PIERRE DE QUIRIELLE 861
POUR MIEUX CONNAITRE GOYA. — II. Par M. PIERRE PARIS, de l'Institut. . . . 884
LA LEÇON DU MARK, par M. RAPHAËL-GEORGES LÉVY, de l'Institut. 902
LITTÉRATURES ÉTANGÈRES. — *MOORE L'AVENTUREUX*, par M. LOUIS GILLET. . . 917
REVUE SCIENTIFIQUE. — *LE TREMBLEMENT DE TERRE AU JAPON*, par M. CHARLES NORDMANN. 931
REVUE DRAMATIQUE : *L'ENFANT*, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française. 943
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 470

Paris. — Typographie PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 57030.

Pages.
453
466
470
481
510
543
586
622
635
659
676
698
710
721
752
789
830
861
884
902
917
931
943
470